EPB Supp 6
60603/E
Pt.E 1

Calcutta Medical College Library

TRACT

MED

ZOOLOGICAL

Gunnaz publ. a Venise en 1771
sous le titre de "Ratio Medendi"
auquel Eyerel ajouta un supplément
"Observationes Medicae"; il fut
traduit et ajouté au t. I

MÉDECINE

PRATIQUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30549334_0001

MÉDECINE

PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL,

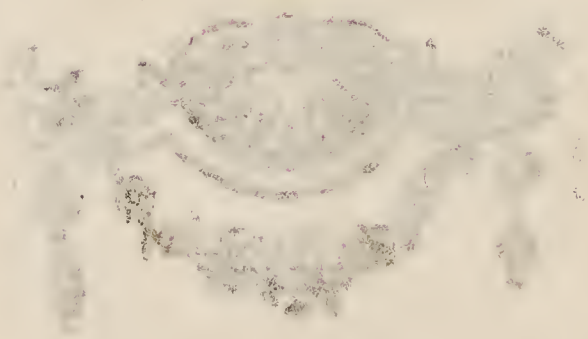
MÉDECIN ordinaire de l'Hôpital de la Ste. Trinité, & professeur de Médecine CLINIQUE, à l'Hôpital pratique de VIENNE.

OUVRAGE traduit du Latin sur l'édition Allemande, & augmenté de la Matière médicale du même Auteur.

Par JACQUES TERRIER, MÉDECIN DES ARMÉES.

PREMIERE PARTIE.

A BORDEAUX,
De l'Imprimerie de la veuve J. B. CAVAZZA, rue des Ayres, n°. 3.



AVANT-PROPOS
DU
TRADUCTEUR.

QUELQUES lecteurs trouveront peut-être ma traduction trop littérale, & me reprocheront d'avoir ſacrifié l'agrément du ſtyle, à un amour trop ſevère de l'exactitude. Je me ſerois fait moi-même ce reproche, ou plutôt je l'aurois évité, ſi je n'avois eu mes raiſons pour me conduire ainſi; j'ai cru qu'une traduction devoit reſſembler à un miroir qui réfléchit les objets avec toutes leurs nuances, & que le traducteur n'étant qu'un interprète, devoit mettre ſon lecteur dans la même poſition que s'il liſoit l'original

lui-même. Si le desir du mieux l'écarte de la fidélité, il manque son but qui est le vrai. L'ambition qu'ont les traducteurs de toujours se montrer, fait que nous connoissons mal les auteurs que nous ne pouvons pas voir chez eux. De pareilles traductions font l'effet d'un masque qui en couvrant la physionomie, rend l'individu méconnoissable ; si elles pouvoient être admissibles, ce seroit tout au plus dans les ouvrages de goût, où souvent la chose nous intéresse moins que la manière de la dire ; mais un ouvrage de principes ou le contraire a lieu, exige un traducteur exact, qui s'oublie lui-même pour ne présenter que son auteur. Tels sont les motifs qui m'ont dirigé ; je sais que pour vouloir tout embrasser, mon auteur tombe quelques fois dans des phrases de longue haleine ; mais s'il l'a jugé nécessaire, pourquoi me serois-je permis de substi-

tuer un goût étranger au ſien, & de ne pas le faire lire tel qu'il eſt? C'eſt avec lui & non avec moi que le lecteur doit faire connoiſſance, & en cela, je lui promets une ſatisfaction complette. Chacun ſait d'ailleurs, que les plus légers changemens, la ſciſſion d'une phraſe, une tournure différente, une tranſpoſition, peuvent non-ſeulement altérer, mais encore changer totalement une idée : ceux qui ſe ſont occupés de traduire, ont ſenti combien il étoit pénible & déſagréable de s'aſſervir au ſtyle d'autrui, & me ſauront bon gré d'avoir renoncé à toute prétention perſonnelle, pour ne m'occuper que des progrès de l'art & de l'intérêt de l'humanité.

Le mérite de mon auteur eſt déjà trop connu pour avoir beſoin des éloges d'une préface. Elevé à une place qui ſuppoſoit chez lui de grands talens,

& lui fourniſſoit tous les moyens de les exercer, il ſe dépouilla de toute hypothèſe & de tout préjugé, pour ſe livrer à la contemplation des effets de la nature en grand, l'influence de l'air & des alimens ſur le corps humain, & la conſidération des maladies dans leur rapport avec l'état de l'atmoſphère; route tracée par Hippocrate, & depuis trop abandonnée de ſes ſucceſſeurs, mais dont ne peut s'écarter ſans crime, celui qui ſe livre à la pratique de l'art de guérir. En effet, le cercle annuel des ſaiſons entraîne avec lui un cercle annuel de maladies (1) qui, quoique ſous des formes différentes & accom-

(1) Je ne dis pas qu'il n'y ait des maladies de tous les temps; mais un très-grand nombre, par un inſtinct ſecret de la nature, ſuivent les ſaiſons de l'année; de la même manière que les plantes & certains oiſeaux. *Sydenham, préf. pag.* 14.

pagnées de ſymptômes infiniment variés par rapport aux diverſes parties affectées, ne dépendent pas moins de la même cauſe, comme autant de ruiſſeaux différents partant d'une ſource commune; (1) bien plus, les maladies elles-mêmes qui ſont de tous les temps, & dont la cauſe n'a rien de commun avec cette influence générale des ſaiſons, en ſont tellement modifiées, que cette modification exige ſouvent la première attention du médecin, & qu'il ne peut la méconnoître, ſans être expoſé aux erreurs pratiques

(1) Et quelques nombreuſes que ſoient ces eſpèces particulières (de maladies épidémiques), qui regnent pendant la même conſtitution, elles ſe rallient toutes ſous une cauſe commune, & générale productrice de chacune d'elles en particulier, ſavoir, telle ou telle diathèſe particulière de l'air. *Sydenham, des malad. aig. pag.* 44.

de la plus funeſte conſéquence ; (1) d'où il réſulte que des maladies de dénomination différente, exigent ſouvent le même traitement, & que des maladies de même nom, exigent ſouvent un traitement oppoſé. Et quoique la théorie diſtingue parfaitement les caractères de différentes maladies ; la pratique la plus exercée, rencontreroit fréquemment des cas, où difficilement

---

(1) Je penſe qu'on ſe trompe groſſièrement dans le traitement des fiévres, ſi l'on n'a pas ſans ceſſe devant les yeux, la conſtitution de l'année, en tant qu'elle produit telle ou telle maladie épidémique, & qu'elle communique à toutes les autres maladies qui regnent en même-temps, la nature & le caractère de cette maladie épidémique. *Sydenham, toux épid., pag.* 232.

On ne doit pas être ſurpris de me voir toujours citer Sydenham, puiſqu'il eſt le premier & preſque le ſeul qui, depuis Hyppocrate juſqu'à notre auteur, ait enviſagé la médecine ſous ce point de vue.

elle prendroit un parti assuré, si elle n'étoit aidée de la connoissance du caractère de la constitution dominante. (1) « Que nous sommes malheureux! » s'écrie Sydenham, depuis long-temps » nous avons abandonné Hippocrate, » le plus habile comme le plus ancien » de nos chefs, & l'antique manière » de faire la médecine, fondée sur la » connoissance des causes conjointes » (comme celles qui se dévoilent par » des signes certains); d'où il est arrivé » que l'art que nous exerçons aujour- » d'hui, dénaturé par les sophistes, est » devenu l'art de conter plutôt que l'art » de guérir ».

---

(1) On ne doit pas être surpris, que la connoissance des saisons, qui produisent les maladies, sert beaucop au médecin; tant pour distinguer l'espèce de la maladie, que pour la guérir; & que faute de connoissance, il réussit mal dans ces deux points. *Syden. préf. pag.* 15.

Certes la médecine n'auroit pas eſſuyé ce reproche, & nous poſſéderions bien des connoiſſances, que nous ne pouvons compter encore que parmi nos deſirs ; ſi au milieu de tant de fatigues & de ſueurs prodiguées à courir après des chimères éloignées, au mépris de la réalité qui étoit ſous la main ; chaque ſiècle eût donné un ou deux hommes ſeulement, qui libres de préjugés, étrangers à tout ſyſtême, ſe fuſſent occupés uniquement comme mon auteur, à nous tranſmettre fidèlement les phénomènes de la nature, en nous laiſſant des deſcriptions exactes & ſimples des ſaiſons, des maladies, qui les ont accompagnées dans l'ordre de leur ſucceſſion reſpective ; & enfin, des moyens de traitement employés pour les combattre. - Le rapprochement de ces deſcriptions, la comparaiſon de la ſuite non interrompue des épidémies,

avec la ſuite non interrompue des temps, nous auroit, j'oſe croire, depuis long-temps, mis à même d'établir un ſyſtême de fièvre fondé, non ſur des apparences ſouvent accidentelles ou des ſymptômes communs à des maladies d'origines différentes ; mais ſur la marche éternelle & immuable de la nature, dont il partageroit la ſimplicité, & qui tireroit ſa nomenclature des conſtitutions elles-mêmes. Un petit nombre de médicamens ſimples & communs, éprouvés par un uſage long-temps continué, & des expériences ſouvent répétées, remplaceroient cette forêt immenſe & fatigante de matières médicales, qui à force d'offrir de moyens, fait voir qu'on eſt bien loin encore d'avoir aſſez préciſé les cas de leur application, & couvre ainſi une pauvreté réelle, ſous les dehors trompeurs d'une pompeuſe opulence.

Afin de completter cet ouvrage, j'y

ai joint la matière médicale du même auteur, qui existoit séparément. J'ai cru rendre service à l'humanité & à ceux qui s'occupent de son soulagement, & mettant à la portée de tout le monde, un ouvrage des plus précieux, & des plus propres à diriger la marche de l'art, & à étendre ses progrès.

A L'ILLUSTRISSIME

ET

MAGNIFIQUE BARON

DE STORCK, &c.

HOMME ILLUSTRE!

Vous m'avez attaché par tant & de ſi grands bienfaits, que j'avoue volontiers mon inſuffiſance pour vous rendre de dignes actions de graces.

Et tant que je reſpirerai, je me ferai toujours un devoir de le déclarer publiquement & à haute voix.

J'épargnerai à votre modeſtie & à votre temps, le long récit de vos illuſtres vertus; elles ſont trop éminentes, pour avoir beſoin de mes éloges.

Car la tardive poſtérité s'occupera encore de vous avec reconnoiſſance, lorſque mon ouvrage & moi, ſeront enſévelis dans un oubli profond.

Vous avez gravé dans les faſtes des ſiècles, votre nom, qui ne périra, que lorſque le genre humain ceſſera d'habiter cette terre affligée de ces maux, dont vous avez découvert l'antidote.

MÉDECINE PRATIQUE DE M. STOLL.

Courte description de la Constitution de l'année 1775.

Celui qui entreprend de décrire les maladies populaires, doit rendre compte, non-seulement de l'état des constitutions qui ont regné avec ces maladies, mais encore de celui des constitutions précédentes, qui ayant obtenu leur plein & entier effet, ont laissé dans le corps une certaine disposition particulière : voilà pourquoi je rassemble & je retrace maintenant en peu de mots les différentes observations que j'avois faites l'an dernier sur la constitution de l'année & sur les divers changemens de temps, comparés avec la santé, observations que j'avois jettées sans ordre dans mon journal.

Le mois de Janvier de l'année 1775, s'annonça par de fortes gêlées qui furent bientôt ſuivies de neiges abondantes, de nuages épais & obſcurs, pendant la nuit, le matin & vers la fin du jour ; & de vents violens par intervalle. Ceux-ci ne s'étant pas ſoutenus long-temps, la température devint ſubitement chaude, les neiges fondirent, les pluies furent abondantes. Après le milieu du mois, les gêlées revinrent tout-à-coup ; la neige tomba abondamment ; les vents furent rares & modérés ; vers la fin, le temps ſe radoucit ; les neiges fondirent de nouveau, le ciel fut couvert de nuages & de brouillards, les vents furent peu violens.

Vers la fin de Janvier la toux convulſive des enfans commença à paroître.

Au commencement de Février, la douceur de la température du mois précédent ne fit qu'augmenter. Les nuages furent épais, les pluies rares, des vents violens regnans par intervalle. Après les premiers jours, la tiédeur, la gêlée, de légères neiges, le ſoleil rarement, des pluies, des vents, des brouillards épais & tombant en pluie, occupèrent tout le reſte du mois, ſe ſuccédant ſans aucun ordre, de manière cependant que la douceur de l'atmoſphère dominoit. La fin du mois offrit une chaleur de printemps, les vents furent modérés.

La toux convulſive des enfans prit de nouvelles forces, & vers le milieu du mois, elle fut accompagnée d'une toux cruelle des adultes.

Tout le mois de Mars fut inconſtant, préſentant, tantôt la douceur du printemps, tantôt la rigueur de

l'hiver. Le ciel fut ſerein au commencement, nébuleux & pluvieux vers la fin. Les toux opiniatres regnoient alors avec beaucoup de force.

Le mois d'Avril, variable de ſa nature, le fut cette année plus que de coutume. Les paſſages du chaud au froid, d'un ciel ſerein à un ciel orageux, pluvieux & nébuleux, furent ſubits, les vents furent variés, mais fréquens. Les toux opiniâtres & la coqueluche continuerent à régner juſqu'au milieu d'Avril. Vers la fin du mois, ces deux maladies ſe relachèrent beaucoup.

Dans le mois de Mai, les paſſages du chaud au froid furent encore fréquents. Les jours étoient chauds, les nuits froides, la ſechereſſe fut grande. Le ciel reſta ſerein pendant que les vents ſoufflerent avec différens dégrès de force. Vers la fin, les pluies furent abondantes, le vent froid; à cette époque, la toux des enfans & celle des adultes ayant ceſſé, firent place à une autre eſpèce de toux dont preſque perſonne ne fut exempt & qu'on appella *ſtomachique*, ſoit à cauſe des ſignes d'une bile ſurabondante dans l'eſtomac, ſoit parce qu'elle cédoit facilement aux évacuations par haut ou par bas; quoiqu'il ſe trouvât des médecins, qui la croyant *pectorale*, négligeoient l'eſtomac pour s'occuper de la poitrine, au détriment du malade.

Au commencement de Juin, les changemens de chaud & de froid furent fréquens. Les nuits furent plus froides qu'elles ne ſont ordinairement. Après les premiers jours les chaleurs furent fortes, conſtantes; le ciel reſta ſerein & ſec; les pluies furent

très-rares. Sur la fin, la conſtitution fut nébuleuſe & humide. La toux ſtomachique ſévit pendant tout ce mois.

Pendant le mois de Juillet, les chaleurs furent conſtantes, les pluies rares, & ſur la fin la toux ſtomachique exiſtoit à peine.

Dans le mois d'Août, les chaleurs furent grandes, les pluies rares, les orages fréquens; il y eût un petit nombre de maladies ſporadiques, & des ſueurs nocturnes très-abondantes.

Les chaleurs furent fortes juſqu'au milieu de Septembre, alors les froids ſuccéderent; le ciel, conſervant en général ſa ſérénité, il y eût un plus grand nombre de fièvres que les mois précédens, & du genre de celles qui règnent ordinairement dans cette ſaiſon; des intermittentes, des remittentes, des colera, des diarrhées, &c., &c., qui cependant n'outre-paſſerent pas les bornes ordinaires des autres années.

Le mois d'Octobre fut froid & humide; la majeure partie du temps, il y eut cependant un peu moins de maladies que le mois précédent.

Le mois de Novembre ſe paſſa dans des pluies continuelles, il tomba quelque peu de neige qui fondoit ſur-le-champ. Le froid fut moindre que ne le comporte cette ſaiſon, ſur-tout vers la fin.

Les rhumatiſmes univerſels, les fluxions particulières, les aphtes, même parmi les adultes, furent les maladies regnantes. Les femmes, ſur-tout les plus foibles étoient accablées d'un amas de crudités

dans les premières voies, & d'une abondance de sérosité putride.

Pendant le mois de Décembre, les pluies furent fréquentes, le temps humide, sans être froid, surtout vers le commencement & la fin. Le milieu fut sec & froid. Il y eût un grand nombre du fluxions sur les yeux, les narrines, la gorge, les poumons & sur les membres. Telle fut à-peu-près la constitution de l'année 1775, laquelle étant décrite en peu de mots, nous allons donner celle de l'année suivante 1776.

MÉDECINE PRATIQUE DE M. STOLL.

PREMIERE PARTIE.

JANVIER, Année 1776.

L'Année 1776 commença par des neiges abondantes. De-là jusqu'au milieu de Janvier la température fut humide, & le froid moindre qu'il ne doit être naturellement dans cette saison. Depuis le 15 jusqu'à la fin du mois, il fit un froid très sec qui allant toujours en augmentant, fut porté à la fin du mois au plus haut degré, qu'on l'ait jamais vu.

Au commencement du mois on vit paroître des petites véroles malignes, & quelques rougeoles d'un caractère bénin. Les fièvres, qui, jusqu'au milieu du mois avoient été pituiteuses, vers les derniers jours, où un hiver des plus rigoureux se faisoit sentir dans toute l'Europe, se changèrent en inflammation des poumons, en pleurésies & péripneumonies.

FÉVRIER.

La même rigueur de froid ſe ſoutint au commencement de Février, mais après le troiſième ou quatrième jour, ſuccéda une température douce, humide, avec un vent du midi qui ſe ſoutint ſans interruption pendant toute l'étendue du mois.

Les inflammations des poumons furent aſſez nombreuſes, mais il y eût encore un plus grand nombre de ces maladies qui régnoient au commencement de l'année.

MARS.

Le mois de Mars fut ſec en général, le froid & la chaleur ſe ſuccédant tour-à-tour ; de manière, cependant, qu'en ſomme, la chaleur avoit l'avantage. Les fiévres catarrhales furent innombrables. Il y eût auſſi une certaine eſpèce de pleuréſies & de péripneumonies que je crois intéreſſant de traiter avec plus de détail, ſoit parce que, dans ce temps où j'étois prépoſé à l'hôpital de la Sainte-Trinité, j'eus très-fréquemment occaſion de voir & de traiter cette eſpèce de maladie, dans une affluence auſſi conſidérable de malades que le peuple nous fourniſſoit chaque jour, ſoit (& c'eſt le motif le plus puiſſant), parce que je penſe, qu'elle n'a pas encore été décrite avec aſſez de ſoin, ou que du moins, ſon traitement n'eſt ni aſſez uſité, ni même aſſez connu, pour qu'on puiſſe m'accuſer de répéter ce qui a déjà été dit, ſi je donne ici quelque choſe du mien.

La maladie dont je vais traiter plus au long dans un inſtant, mérite encore une attention particulière ſous ce rapport qu'elle appartient à cette claſſe d'infirmités, qui après un court intervalle de temps, reviennent avec fréquence, & ſéviſſent ſur-tout parmi le peuple. A cela, ſe joint encore cette autre conſidération, qu'elle en impoſe ſouvent aux Médecins, ſous l'apparence d'une autre maladie, & qu'elle n'eſt pas traitée par la méthode qui lui convient.

Les malades attaqués de *cette eſpèce de pleuréſies ou péripneumonies* préſentoient différens ſymptômes. Une diſpoſition catarrhale précédoit de quelques jours, & même de quelques ſemaines. L'appétit ſe perdoit, la bouche devenoit inſipide, amère, glutineuſe. Les malades ſuoient pendant la nuit. A tout cela ſe joignoient enfin des légers friſſons, puis un froid plus intenſe, moins marqué cependant qu'il n'a coutume d'être dans les vraies inflammations des poumons. Succédoit la chaleur, l'oppeſſion de la poitrine, une douleur vive dans le ſternum, ou dans l'un ou l'autre côté. Cette douleur occupoit quelques fois toute la poitrine, & augmentoit rarement en reſpirant ou en touſſant. Le malade ſe couchoit facilement ſur l'un ou l'autre côté. Les hypocondres étoient fréquemment tendus, douloureux, ſur-tout lorſqu'on y portoit la main. Une douleur gravative ſe faiſoit ſentir vers le cardia & au-deſſous, & ſupportoit à peine le toucher. Il y avoit des renvois amers. Le ventre étoit reſſerré, ou les ſelles étoient très-liquides & bilieuſes. La face étoit d'un verd pâle, les yeux triſtes, on ſentoit une douleur

gravative dans la tête. Il n'y avoit ſouvent aucune ſoif, ou s'il arrivoit que le malade fut altéré, il l'étoit moins qu'on ne l'eſt ordinairement dans les maladies aigues. Le goût de la bouche étoit amer pour l'ordinaire ; chez quelques-uns cependant, il étoit d'une douceur nauſéabonde, ou acide & auſtère. La langue étoit par un temps blanche & muqueuſe ; le plus ſouvent cependant elle étoit couverte d'une humeur d'un jaune verd, & comme hériſſée de poils ou de petites éminences teintes d'une matière jaune & verte. Les dents étoient ſales. L'eſtomac étoit gonflé, & on y reſſentoit ſouvent un ſentiment de plénitude. On éprouvoit une anxiété dans les entrailles, & par temps des tranchées, une douleur dans les lombes ; les crachats étoient glutineux, épais, tenaces, blancs, verd chez un petit nombre. Mais ces derniers paroiſſoient dès le commencement, ou même précédoient la maladie. Les urines étoient de couleur de ſafran, devenoient bientôt ſemblables à des urines de jumens, & ne dépoſoient qu'imparfaitement un ſédiment furfuracé, blanc, de couleur de brique ou mixte. Elles ſe montroient ainſi dès le commencement de la maladie, quelques-uns vomiſſoient ſpontanément des matières bilieuſes & s'en trouvoient ſoulagés ; d'autres n'éprouvoient que des envies de vomir. Un flux abondant d'une ſalive inſipide couloit dans la bouche ; des ſoulèvemens d'eſtomac faiſoient qu'on ne pouvoit pas même ſupporter l'aſpect des alimens. Le pouls n'étoit pas dur pour l'ordinaire, & ſa célérité varioit dans les différens ſujets.

Ou la fiévre ſe ſoutenoit d'une même continuité, ou revenoit à différents périodes, ſans règle, ſans aucune loi certaine.

Parmi tous ces ſymptômes, il n'y en avoit aucun dont les malades ſe plaigniſſent plus que d'une ardeur dans la poitrine ; de l'oppreſſion & de la difficulté de reſpirer. Il y en eût qui ne ſe plaignirent que d'une gêne dans la reſpiration, & d'une forte oppreſſion de poitrine ; tels étoient les ſymptômes de cette pleuréſie ou péripneumonie que nous appellions *bilieuſe*, lorſqu'elle n'étoit compliquée d'aucune autre maladie. Il y avoit très-peu de malades cependant, qui préſentaſſent tous ceux que nous venons de détailler. La plupart ne montrerent que par quelques-uns de ces ſignes, le caractère de la maladie dont ils étoient attaqués : mais un ſymptôme conſtant dans tous, outre la gêne de la reſpiration & l'affection de la poitrine, fut l'état de la langue, & le goût dépravé de différentes manières, comme je l'ai décrit plus haut. Tous éprouverent des nauſées, & une perte d'appétit ; mais tous n'avoient pas des renvois bilieux ou déſagréables. Tous ſe plaignoient d'une douleur à l'eſtomac ; quelques-uns d'une douleur gravative ; un petit nombre, d'un pincement à ſon orifice. D'autres enfin n'éprouvoient aucune douleur vers cette région, à moins qu'on la preſsât avec la main.

Vers la fin de Mars, & pendant preſque tout le mois d'Avril il y eût pluſieurs malades, qui outre les accidens déjà détaillés, éprouverent des douleurs dans les extrémités ſupérieures & inférieures, & entre

les deux épaules ; d'autres dans les muſcles entre les articulations, ſans léſion de celles-ci, tandis que chez d'autres ces mêmes articulations étoient roides & douloureuſes. Pluſieurs ſentirent dans l'un ou l'autre hypocondre, des douleurs qui n'étoient accompagnées ni de poids ni de tenſion, mais qui étoient très-aigues, augmentoient dans l'inſpiration, & ne pouvoient ſupporter le toucher. Chez tous ces malades, un rhumatiſme ſe joignoit à la pleuréſie ou péripneumonie bilieuſe.

Dans le même temps, vers la fin de Mars, il ſe trouva un aſſez grand nombre de malades, qui outre les ſymptômes ci-deſſus énumérés, ſe plaignoient d'une douleur vraiment *pungitive*, très-aigüe, & d'une ſoif proportionnée à ces accidens. Leur pouls étoit dur, plein, ou ils ne crachoient pas du tout, ou leurs crachats étoient teints de ſang. Ceux-ci, outre la maladie bilieuſe, avoient une vraie inflammation des poumons.

Un très-petit nombre de ces malades ſe rendirent auprès de nous dès l'invaſion de la maladie. La plupart laiſſerent paſſer quelques jours, pendant leſquels où ils n'employerent aucun remède, ce qui étoit le plus ordinaire, où ils mirent en uſage ceux que le hazard ou les conſeils leur offrirent. Pluſieurs ſe firent tirer du ſang une ou deux fois, avec ce réſultat, qu'après un *court & léger ſoulagement*, tous les ſymptômes s'irriterent, les affections de la poitrine devinrent beaucoup plus graves. Le pouls devint tout à-coup fréquent, petit avec anxiété & une chaleur conſidérable. Ceux qui firent uſage des

purgatifs n'en retirerent que peu ou point d'avantage. La plupart même s'en trouverent mal, & eurent la fiévre plus forte.

Telle étoit la forme de cette maladie, que nous guériſſions pour l'ordinaire promptement & ſûrement. avec la méthode que nous allons décrire. Lorſqu'après un examen attentif, nous étions ſûrs que la maladie n'étoit compliquée d'aucune inflammation, ce qui eut lieu le plus ſouvent; nous commençions le traitement par un émétique qui entraînoit par le haut une abondante matière jaune, & quelques fois verte, & qui procuroit auſſi quelques ſelles à la plupart. Cet amas de matière bilieuſe entraînée par le vomiſſement, étoit ordinairement amer, mais quelques fois acido-auſtère. Preſque tous, après l'effet de l'émétique, éprouverent un grand ſoulagement dans l'oppreſſion de la poitrine; elle diſparût même totalement, chez quelques-uns. La reſpiration fut plus libre, & les douleurs de l'eſtomac furent ou emportées, ou beaucoup diminuées. Nous n'avons donné l'émétique à aucun, (& nous l'avons donné à un grand nombre) qui ne s'en ſoit trouvé très-ſoulagé. Pluſieurs qui ſe plaignoient de douleurs aigues dans l'un ou l'autre hypocondre, douleurs qui augmentoient au toucher, s'en trouverent délivrés après un émétique; ce qui fait voir, que toute douleur aigue & qui augmente au toucher, ne doit pas être regardée comme inflammatoire. Depuis & même avant le vomiſſement, nous donnions une décoction d'orge avec l'oximel, pour délayer les matières contenues

dans l'eſtomac & les inteſtins ; & nous avions ſoin de tenir le ventre libre.

Pour cet effet, nous faiſions boire une décoction d'orge avec l'oximel, & un ſel neutre, afin que ce qui étoit reſté de matière bilieuſe, trop fortement attaché aux inteſtins pour pouvoir être emporté par l'émétique, en fut détaché & entraîné par le bas, à l'aide de ce médicament ſalin. Si l'on négligeoit cette précaution, il arrivoit qu'après deux jours les mêmes ſymptômes reparoiſſoient, ou que la maladie ſe changeoit en une fiévre intermittente, ſur-tout du type tierce que nous combattions d'abord par les ſels neutres, puis par l'uſage du kina. Il y en eût à la vérité, mais bien peu dans un ſi grand nombre, qui, quoiqu'ils euſſent vomi, & rejetté une grande quantité de matière bilieuſe par haut & par bas, n'éprouvoient point un ſoulagement qui répondit à notre attente. C'étoit un ſigne que la matière encore crue, n'ayant pas été rendue aſſez mobile, adhéroit fortement aux parois de l'eſtomac. Dans ces circonſtances, après avoir donné pendant deux ou trois jours une boiſſon compoſée d'oximel & d'un ſel neutre, nous revenions de nouveau à une potion émétique qui ſuffiſoit preſque toujours ; il eſt à peine arrivé une ou deux fois que nous ayons eu beſoin d'un troiſième émétique après quelques jours d'intervalle.

D'autres, après avoir été guéris par cette méthode, & avoir recouvré leur appétit, ne ſe ſentant plus aucune fiévre, conſervoient cependant encore une certaine difficulté de reſpirer, que nous enlevions

avec une mixture d'eau de fenouil, d'oximel ſcillitique & d'antimoine diaphorétique non lavé, par le moyen de laquelle nous excitions une abondance de crachats pituiteux. A la place de cette mixture, nous donnions le plus ſouvent, à petite doſe, une diſſolution de tartre émétique dans un véhicule convenable : mais nous aurons occaſion de parler ailleurs de ce moyen.

Comme l'obſervation nous avoit appris que ceux qui relevoient de cette maladie, étoient très-expoſés à des rechutes, ſur-tout s'ils prenoient plus de nourriture que leur foible eſtomac ne pouvoit en ſupporter ; nous faiſions attention à ce que les convaleſcens ne péchaſſent pas contre les régles de la diététique, & nous tâchions de rétablir par le moyen des ſtomachiques, les forces digeſtives que la maladie & les remèdes eux-mêmes avoient abattues. Pour cet effet, nous nous ſervions le plus ſouvent d'un élixir ſtomachique tempéré, & d'une teinture aqueuſe de rhubarbe, à parties égales ; à moins qu'une fièvre intermittente, que nous avons dit plus haut terminer ſouvent la maladie, n'exigeât en même-temps l'uſage de l'écorce du Pérou.

Nous avions toujours grand ſoin de ne pas renvoyer de l'hôpital, ni ceux dont nous venons de parler, ni aucun autre malade, avant qu'ils euſſent entiérement recouvré leurs anciennes forces. C'eſt pourquoi nous les retenions plus long-temps que leurs maladies ne ſembloit l'exiger ; perſuadés que nous leur aurions rendu un ſervice bien imparfait, pour ne pas dire tout-à-fait nul, ſi nous les avions laiſſé

languir dans une longue infirmité, après les avoir ſauvés d'une maladie aigue. Telle étoit la méthode dont nous nous ſervions, toutes les fois que nous avions à faire à une maladie ſimple & ſans aucune complication. Nous allons examiner maintenant les traitemens qui ont paru être contraires : car nous tirons des lumières non-ſeulement des choſes utiles, mais encore de celles qui ſont nuiſibles.

La ſaignée ſur-tout nuisît plus que tout le reſte, à moins qu'il n'y eût une complication inflammatoire : circonſtances dont nous parlerons plus bas ; car après la ſaignée, l'oppreſſion devint plus forte, la difficulté de reſpirer plus grande. Le pouls devint petit & précipité, & la chaleur augmenta conſidérablement. Une jeune fille de quatorze ans nous en a donné un exemple. Elle avoit été attaquée quelques ſemaines auparavant d'une vraie pleuréſie, & elle étoit ſortie de l'hôpital parfaitement guérie. Mais un jour, après avoir mangé de la viande d'une manière immodérée, elle éprouva des friſſons, de la chaleur, & vomit à différentes fois des matières bilieuſes. Le lendemain, nous ayant été apportée, elle ſe plaignoit d'une toux, d'une oppreſſion de poitrine, & d'une grande difficulté de reſpirer. Outre ces ſymptômes de péripneumonies, elle avoit encore la bouche amère, des renvois, des naufées, une douleur d'eſtomac & beaucoup de fiévre. On lui preſcrivit un vomitif qu'on fit précéder d'une petite ſaignée pour rendre ſon effet plus sûr. Mais à peine la veine fut-elle ouverte, qu'un délire furieux & une fiévre violente s'emparèrent de la malade. On lui donna

l'émétique, & après avoir rendu beaucoup de matière bilieuſe, elle recouvra ſes ſens. Les affections de la poitrine ainſi que la fiévre diminuerent beaucoup, & après un uſage continué des ſels neutres qui entraînerent par le bas tout ce qui reſtoit de matière morbifique, tous les ſymptômes diſparurent entiérement. Voilà *un délire bilieux* dont le foyer étoit caché dans les hypocondres, & devoit être emporté par haut & par bas. Nous en recevions un grand nombre, qui de leur propre mouvement, ou par le conſeil de leurs amis, comme cela ſe fait, avoient attaqué la maladie par les purgatifs. Ce moyen fut preſque généralement nuiſible. Il augmenta l'irritation; les affections de la poitrine & la fiévre en devinrent plus conſidérable. Un très-petit nombre s'en trouva bien, & ce fut ſans doute ceux chez qui l'amas de crudité, au lieu d'être dans l'eſtomac, ſe tenoit dans les inteſtins, où ayant été rendu mobile, il étoit plus à la portée des purgatifs que des émétiques.

Je ne ſache pas que perſonne ait tenté les ſudorifiques contre cette maladie, quoiqu'il ſoit facile de concevoir combien ils auroient été funeſtes. La méthode qui traite les fiévres aigues par les ſudorifiques; avec un réſultat ordinairement pernicieux, eſt abandonnée en grande partie chez nous, même parmi le peuple.

Il arriva aſſez ſouvent que le mouvement fébrile, produit par la ſaburre ramaſſée dans les premières voies, d'où elle étoit abſorbée, portât l'inflammation dans le ſang. Alors outre la première maladie, on

avoit

avoit une vraie inflammation des poumons, des muſcles, des membranes ou des tendons, dans les articulations principalement. Ce qui donnoit une maladie compliquée : ſavoir, une vraie pleuréſie ou péripneumonie, ou un rhumatiſme, ou une goutte, joints à une maladie bilieuſe. Pour cette raiſon, il étoit ſouvent à propos de pratiquer une ſaignée, rarement deux, juſqu'à ce que l'inflammation étant diſſipée, on pût donner l'émétique. Il y en eût quelques-uns, & peut-être fût-ce le plus grand nombre qui n'éprouverent de la ſaignée qu'un ſoulagement bien léger & de courte durée, malgré que le ſang retiré préſentât une croûte inflammatoire, & que l'inflammation fut réelle. Sans doute que l'inflammation ſurvenue ſecondairement ne pouvoit être détruite, qu'on n'eût emporté préalablement par la voie la plus courte, la matiére crue, raſſemblée dans les inteſtins qui accéleroit le mouvement des humeurs, & entretenoit leur phlogoſe : mais après avoir nettoyé le canal inteſtinal, ſoit que l'inflammation perſéverât, ſoit même qu'elle fut augmentée, la ſaignée produiſit toujours un effet remarquable & un ſoulagement conſtant. Quelques fois il falloit paſſer alternativement de la ſaignée à l'émétique, ſuivant que l'affection inflammatoire ou bilieuſe, l'emportoit l'une ſur l'autre. Nous n'avons pas obſervé que ces malades fuſſent jugés à des périodes fixes, ou après un nombre de jours déterminés, ni qu'ils fuſſent ſujets à des criſes particulières. Nous avons remarqué ſeulement que les crachats qui parurent dès le commencement, étoient d'abord glutineux &

tenaces, qu'ils devenoient enſuite aqueux & abondans juſqu'à la fin de la maladie où ils diminuoient peu-à-peu avec ſoulagement. Nous n'avons jamais vu de ces crachats *cuits & puriformes* qui ont coutume de terminer les catarrhes & les inflammations des poumons. Quelques malades étoient guéris en huit jours, d'autres en dix-ſept, d'autres en vingt, &c., &c...

Nous avons vu différentes ſucceſſions & divers changemens de ces maladies. Quelques-uns, déjà guéris d'une pleuréſie bilieuſe ſimple, ou du moins prêts à l'être, tomboient dans une *vraie pleuréſie inflammatoire*, où les ſaignées, la décoction d'orge avec le miel & le vinaigre ſuffirent preſque toujours. Nous applicâmes avec ſuccès des cataplaſmes émoliens ſur l'endroit de la douleur : mais jamais de véſicatoires, & lorſque dans les maladies inflammatoires, il nous eſt arrivé de nous en ſervir, la fiévre & l'inflammation en ont toujours été augmentées ; & en ſomme, nous avons toujours eu pour regle, de nous abſtenir du ſtimulus des véſicatoires lorſqu'il falloit délayer, relâcher les parties ſolides, & appaiſer le mouvement déſordonné des humeurs. Il arriva de-là, que nous joignîmes rarement la ſaignée, le premier des remèdes tempérans à l'action inflammatoire des cantarides. Cependant dans le rhumatiſme, même inflammatoire & avec fiévre, nous avons admiré ſouvent le ſecours prompt des véſicatoires : mais nous nous occuperons bientôt de ce ſujet. Les véſicatoires nous produiſoient des effets admirables, au contraire, chaque fois qu'il y avoit *une vraie foibleſſe*, une inertie

des ſolides, qui en ralentiſſant la circulation donnoient lieu à des ſtaſes ou engorgemens d'humeurs; dans lequel cas, outre les remèdes cordiaux, fortifians, ſtimulans, anti-ſeptiques, nous avions recours au ſtimulus des cantarides. Dans la vraie inflammation des poumons, nous nous abſtenions encore d'un uſage prématuré, des remèdes expectorans, tels que l'antimoine diaphorétique non-lavé, & les autres préparations d'antimoine. Nous diſtinguions avec ſoin deux états dans les péripneumoniques. Le premier, lorſque l'inflammation encore *crue* repouſſoit tout remede irritant; le ſecond, lorſque la phlogoſe étant tombée, les forces du malade ſe trouvoient abattues, ſoit par la longueur de la maladie, ſoit par l'application des remedes débilitans, & que la matière des crachats accumulée dans les poumons, ne pouvoit être chaſſée par les forces épuiſées de la nature. C'eſt dans ce dernier cas que les remedes incitans, ſtimulans étoient utiles, & particuliérement l'antimoine diaphorétique non-lavé, & les ſolutions de tartre-émétique données à telles doſes qu'elles ne puſſent ni exciter le vomiſſement, ni occaſionner des ſelles. La plupart des pleurétiques étoient jugés par des crachats muqueux, aqueux & à demi cuits. Nous avons vu quelques inflammations des poumons, & même aſſez graves, ſe terminer conſtamment & avec ſécurité après le neuvième ou le onzième jour, ſans aucune évacuation manifeſte.

Il n'étoit pas rare de voir la pleuréſie accompagnée dès ſon principe, de la diarrhée, qui, quoiqu'elle fut ſymptômatique, n'en rendoit pas moins la maladie

plus ſupportable, d'où l'on peut conclure que toute diarrhée ſympthômatique n'eſt pas pernicieuſe pour les pleurétiques. Je penſe que dans ce cas, l'appareil de crudités ſéjournant dans les inteſtins, ébranlé par ce violent paroxiſme, qui commence ordinairement la pleuréſie, eſt précipité vers le bas, par un effort ſalutaire de la nature ; il y en eût auſſi qui dans cet aſſaut violent par où débute la pleuréſie, vomirent, avec avantage, des matières bilieuſes.

Il m'eſt arrivé une ou deux fois, de trouver, dans une inflammation très-grave des poumons, le pouls mol, foible & précipité, ou la ſaignée n'en produiſit pas moins un ſoulagement remarquable ; le ſang préſentant une croûte épaiſſe & tenace, & le pouls s'étant relevé peu-à-peu, & étant devenu plus plein.

Une jeune fille fut délivrée d'une pleuréſie par une parotide qui ſurvînt le ſecond jour ; après avoir beaucoup diminué celle-ci, en rendant chaque jour le ventre libre, & par l'application ſur la tumeur des plantes aromatiques avec le camphre, nous en diſſipâmes entiérement les reſtes opiniâtres, avec l'emplâtre de Cigue.

Ceux qui, en premier lieu furent attaqués de cette inflammation ſimple des poumons, que Sydenham appelle *eſſentielle*, retomberent rarement dans cette maladie ; mais plutôt dans cette pleuréſie fauſſe, bilieuſe, que nous étouffions dès ſa naiſſance par le moyen d'un émétique. Nous avons obſervé un autre changement de ces maladies, celui où une

pleuréſie *bilieuſe* devenoit *maligne*. Nous appellions de ce nom, cet état des malades où nous jugions extrême, l'abattement des forces, d'après la vraie foibleſſe des battemens des artères & du cœur. Si le malade s'étoit fait tirer du ſang, avant de venir vers nous, ou ſi nous-mêmes avions mal-à-propos ordonné la ſaignée, ſi la matière morbifique paſſoit des premières voies dans le torrent de la circulation; ſi malgré les ſignes de l'affection du ſyſtême gaſtrique, l'émètique ne produiſoit aucun avantage; ſi à cela, ſe joignoit un pouls foible, précipité, que la plus petite impreſſion du doigt effaçoit, ſi l'eſprit chanceloit, & ſi les forces ſecrétoires languiſſoient, alors nous jugions qu'il y avoit de la *malignité*, & que les parties fluides & ſolides étoient menacées de diſſolution.

Nous avons trouvé un remède à ce mal urgent dans la décoction du kina avec le camphre; dans l'infuſion de racine de ſerpentaire de Virginie, de Contrajerva, d'Angélique. Nous avons encore dans ces circonſtances, fait uſage des véſicatoires pour réveiller les forces de la nature languiſſante, afin qu'appliqués à l'extérieur, ils fiſſent ce que font les cordiaux pris intérieurement. Nous avons vu des effets ſurprenans de cette méthode; mais ce paſſage de *pleuréſie bilieuſe*, en *maligne*, n'avoit lieu que chez un très-petit nombre de malades, & chez ceux ſurtout qui, par une longue infirmité, ou un vice héréditaire, apportoient une foibleſſe propre à l'une & à l'autre de ces maladies.

Il eſt encore à propos de remarquer ici, que nous

regardions comme une choſe extrêmement trompeuſe, & que nous conſidérions peu le ſang retiré & conſervé dans des vaſes ouverts, ſoit qu'il parût diſſous ou épais, qu'il fut ou ne fut pas couvert de la croûte inflammatoire ; quoique nous ne diſconvenions pas que le ſang ſelon qu'il ſe montre ſous telle ou telle condition, peut ſervir à confirmer le jugement, que d'après des renſeignemens plus certains, nous portons ſur l'état de la maladie.

La même ſaiſon vit régner des rhumatiſmes fébriles qui étoient inflammatoires, ou bilieux, ou mixtes. Nous vîmes quelques malades attaqués d'affections aiguës, ſans aucun ſigne de ſaburre dans les premières voies.

Chez ceux-là, la ſoif étoit conſidérable, la fiévre forte, le pouls dur, tel qu'il a coutume d'être dans les pleurétiques ; les mains & les genoux étoient tuméfiés & très-douloureux, des douleurs vagues parcouroient les extrémités, attaquoient les malléoles, les genoux, l'extérieur de la cuiſſe depuis les lombes, s'étendoient de la cavité cotyloïde juſqu'au bas de la jambe, ſe porterent même quelques fois ſur les muſcles de la poitrine, où elles ſimuloient la pleuréſie. Enfin quelques-uns eurent des douleurs d'eſquinancie, nous employâmes avec ſuccès les ſaignées, les émulſions avec le nitre, la décoction de racine d'althéa avec le roob de ſureau, les véſicatoires & généralement tout ce qui pouvoit ſolliciter doucement les ſelles ou les ſueurs. Mais quelques fois la maladie étoit opiniâtre, & ne cédoit que très-difficilement même aux remèdes les plus indiqués,

& alors elle traînoit en longueur. Le ſang tiré par la ſaignée, étoit couvert d'une croûte inflammatoire, épaiſſe & très-tenace.

Ceux-là furent plus heureux, chez qui la matière âcre & bilieuſe, réſorbée en grande partie du ventricule, & portée à la ſuperficie du corps, s'arrêta à l'orifice des vaiſſeaux exhalans, & y détermina par ſon irritation des douleurs rhumatiſmales. Ces malades ſe trouverent bien de l'émétique auquel nous joignions quelque médicament ſalin, afin de tenir le ventre libre. Que ſi une partie de la matière étoit trop fortement attachée pour pouvoir être rappellée aux ſelles, par cette méthode mentionnée, elle fut facilement diſperſée, ou par des frictions aromatiques, ou par les véſicatoires. Nous tirâmes auſſi des avantages des doux ſudorifiques, après toutes fois avoir nétoyé l'eſtomac & les inteſtins.

Ceux qui furent attaqués *de ce rhumatiſme bilieux*, furent moins maltraités en général. La fiévre fut plus modérée, & ils n'eurent pas toujours beſoin d'émétique. La décoction des tamarins, & d'autres médicamens de cette nature aidés d'un ſel neutre, ſatisfirent aſſez ordinairement à l'attente du médecin. J'ai obſervé cette eſpèce de rhumatiſme, d'autres années, & même dans d'autres ſaiſons, ſur-tout lorſque j'exerçois la médecine dans la Hongrie : car vers la fin de l'été & au commencement de l'automne, temps où les maladies gaſtriques bilieuſes exercent leur empire, *les rhumatiſmes bilieux* ſont très-fréquens, chez ceux, ſur-tout, qui relevent d'une maladie bilieuſe, ſi pendant le cours de la maladie, on n'a

pas ſuffiſamment évacué la ſaburre bilieuſe, ſoit par les vomiſſemens, ſoit par les ſelles. Après les diſſenteries bilieuſes arrêtées prématurément par les opiatiques & les aſtringens : après les fiévres automnales étouffées par un uſage précoce du kina, particuliérement ſi la matière étoit pouſſée vers la ſuperficie du corps par des ſueurs hors de ſaiſon ; j'ai vu très-fréquemment de ces douleurs rhumatiſmales de longue durée, & ordinairement ſans fiévre. Les diſſolvans, les doux laxatifs, les frictions, toutes les choſes qui mettent en mouvement la matière ſtagnante, les bains minéraux, les ſucs des herbes anti-ſcorbutiques, la gomme ammoniaque, complettoient tout le traitement.

Mais après cette digreſſion, revenons à nos affections bilieuſes de poitrine. Il y en eût qui en furent quitte pour un catharre, qui ne différoit *de la péripneumonie* ou *de la pleuréſie bilieuſe*, que par la violence du mal, & qui les précédoit le plus ſouvent. Le traitement étoit parfaitement le même dans l'un & l'autre cas. Cette eſpèce de catarrhe attaque le plus ſouvent d'une manière ordinaire, & cette année, comme dans le printemps dé l'année précédente, il ravagea preſque toute l'Europe. Ce genre de maladie infeſta l'Europe entière dans l'année 1580, & paſſa pour une maladie nouvelle, parce que non-ſeulement il ne cédoit pas aux remèdes conſacrés au traitement ordinaire du catarrhe ; mais qu'il en étoit même ſouvent aigri, & qu'il devenoit funeſte à un aſſez grand nombre.

Nous ayons une deſcription de ce catarrhe laiſſée

par Bœkel, qui lui a donné le nom de *maladie nouvelle*, de *catharre* fébrile. Les ſymptômes qu'il en donne montrent évidemment que c'étoit le même que celui qui l'année dernière régna pendant le printems & une partie de l'été, & qui, celle-ci, a paru ſur-tout dans le mois de Mars & d'Avril, quoique les médecins de ce temps-là, ſe ſoient écartés de la méthode particulière qu'exige cette eſpèce de catarrhe. Il y a ſeulement cette différence entre eux, que le catarrhe décrit par Bœkel, fit périr beaucoup de monde, tandis que le nôtre étoit rarement funeſte. Cela vient, à ce que je penſe, de ce que le catarrhe fébrile de Bœkel, contracta le vice de la ſaiſon de l'année pendant laquelle il régna, je veux dire, de la fin de l'été & de l'automne, où la conſtitution eſt la plus dangereuſe, & où elle imprime, à toutes les maladies, une diſpoſition putride & maligne. Outre cela, cette nouvelle maladie de Bœkel étoit compliquée de pluſieurs autres qui régnoient enſemble pendant cette partie de l'année. Mais la ſaignée y fut rarement utile, comme chez nous la maladie en devînt ordinairement plus fâcheuſe, & en contracta de la malignité. Dans le même temps, toutes les autres maladies auſſi, eurent plus de malignité, & furent funeſtes à un plus grand nombre, qu'elles n'ont coutume d'être généralement.

Puiſque nous en ſommes à ce genre de catarrhe qui tire ſon origine du vice du ſyſtême gaſtrique, il ne ſera pas hors de propos de dire quelque choſe de cette eſpèce, qui infeſta le printems & le commencement de l'été de l'année dernière. Dans le

mois de Juin de l'année 1775, ce catarrhe régnoit univerſellement dans preſque toute l'Europe. Les malades étoient ſans appétit, avoient de la laſſitude, la bouche amère ou inſipide, la langue blanche, muqueuſe, jaune, une douleur à la région du cardia, ſi on y portoit la main. L'eſtomac étoit gonflé, les hypocondres tendus, le ventre ou reſſerré ou tourmenté par des injections bilieuſes, fréquentes, mais modiques. Les urines étoient de couleurs de ſafran, couloient quelques fois avec ardeur, en petite quantité, avec un ſédiment d'un blanc-rouge, furfuracé, muqueux, briqueté. Preſque tous éurent des nauſées, des vomiſſemens, beaucoup de toux, une ardeur & une oppreſſion de poitrine. Nous tentâmes différentes méthodes de traitement ſelon l'idée que chacun ſe faiſoit du caractère de la maladie; mais les moyens qui réuſſirent furent les doux diſſolvans, les médicamens ſalins, légérement laxatifs. Un praticien donna le kermès minéral, qui contre ſon attente, excita le vomiſſement, & enleva le catarrhe; mais comme ce genre de traitement dans cette eſpèce de mal, paroît nouveau, non-ſeulement aux malades, mais encore aux médecins eux-mêmes, & contraire à la raiſon, ou plutôt à leur ſyſtême, il arrive, qu'on emploie ordinairement une ſeule méthode pour tous les catarrhes; mais avec des réſultats bien différens. Néanmoins cette maladie eſt aſſez fréquente, & mérite d'être rangée parmi celles qui reviennent le plus ſouvent.

Le célebre Huxam décrit une maladie très-épidémique, dans le mois de Juin de l'année 1733, accom-

pagnée d'une toux violente. Cette maladie ſe rapproche en tout du caractère du catarrhe qui dominoit l'année dernière ; car les émétiques, les doux cathartiques réuſſirent au même auteur, qui obſerva fréquemment que la toux étoit emportée par une diarrhée ſpontanée, ce qui l'engagea à faire uſage de la rhubarbe, de la manne & du tartre ſoluble. Le même auteur obſerva une fièvre catarrhale épidémique dans le mois de Novembre 1737 ; il dit que cette fièvre régna plus ou moins pendant pluſieurs hivers, qu'elle provenoit, d'un air épais, humide & froid, qui bouchoit les pores de la peau, & qu'elle paroiſſoit du même caractère que la fièvre *d'hiver* de Sydenham. Je penſe que toutes ces épidémies décrites par Huxam, ſont les mêmes dans le fond que notre catarrhe, que ſeulement elles s'approchoient plus de la phlogoſe des humeurs.

P. Foreſtus, liv. IV. obſ. 1, décrit une fièvre régnant épidémiquement dans l'automne de l'année 1557, accompagnée du mal de gorge & d'affection de la poitrine. Cette maladie prenoit comme un catarrhe, avec une fièvre très-lente, mais maligne & donnant la mort à pluſieurs. Cette fièvre venant à augmenter dans la ſuite, cauſoit une ſuffocation ſubite & une difficulté de reſpirer, de manière que les malades ſembloient étouffer. L'eſtomac & les entrailles en étoient auſſi affectés. La toux étoit forte, la fièvre chez quelques-uns étoit continue, mais chez le plus grand nombre, elle étoit double, tierce, quotidienne & erratique. Quelques-uns eurent ſur la fin de la maladie, des aphtes dans la bouche & ſur la

langue. Que le foyer de cette maladie fut renfermé dans les inteſtins, c'eſt ce que l'on peut conjecturer d'après pluſieurs ſymptômes, & ſur-tout, de ce que des douleurs d'eſtomac, & ſouvent une fiévre intermittente, accompagnoient l'oppreſſion de poitrine, de ce que les eccoprotiques la guériſſoient, & qu'une foibleſſe longue & opiniâtre de l'eſtomac, affligeoit encore les convaleſcens, après la guériſon de la fiévre, *avec les mêmes accidens*, dit Foreſtus, *qui ont coutume d'avoir lieu dans la mélancolie hypcondriaque.* Le même auteur, dans le livre déjà cité, au Schol, , obſervat. 11, décrit une eſpèce d'angine maligne & peſtilentielle, jointe à des ſymptômes de péripneumonie, qui dans le temps de Jean Tyeng, médecin d'Amſterdam, au commencement de l'année 1517, fut ſi funeſte à un grand nombre d'individus, que ceux à qui on n'adminiſtroit pas les remedes convenables dans les ſix ou ſept premieres heures, mouroient ſubitement dans l'eſapce de ſeize ou vingt heures. « La matiere, dans cette maladie » épidémique (c'eſt Foreſtus qui parle ainſi dans » l'endroit cité), étoit ſi maligne qu'en un moment » elle cauſoit une telle difficulté de reſpirer, un ſi » grand ſerrement de cœur, & une ſi grande dou- » leur dans le col, que le malade ſembloit d'abord » être ſuffoqué ; ces ſymptômes ceſſant de nouveau » & revenant tout-à-coup, lorſque cette matiere ſi » maligne, ſi vénéneuſe & ſi déliée traverſoit d'un » ſeul trait les muſcles du col & de la poitrine. » Tous étoient facilement guéris, en pratiquant » d'abord une ſaignée avant les ſix premieres heures

» depuis l'invaſion de la maladie, & en donnant le » même jour un médicament purgatif : quoique » cette méthode fut oppoſée au ſentiment de tous » les plus célebres médecins. Ceux qui n'étoient » pas traités ainſi dès le premier jour, étoient » ſuffoqués ſubitement ».

Cette maladie ſi terrible, & ſi promptement funeſte, paroit devoir ſon origine à une matiere copieuſe, mobile, qui occupoit particuliérement l'eſtomac, les inteſtins, ou les parties adjacentes, & d'où cependant, après avoir fait précéder une ſaignée, elle pouvoit être rappellée promptement & facilement par le moyen d'un cathartique, & être chaſſée par le bas.

Dans le même liv. ; obſerv. 3e., on trouve la deſcription d'un catarrhe régnant épidémiquement & généralement dans les mois de Juin & Juillet de l'année 1580, avec une fiévre violente qui ſe portoit ſur la gorge, le col & les poumons, accompagnée d'une voix rauque & d'une toux forte. Ce catarrhe, après l'extraction de quelques onces de ſang, cédoit facilement aux médicamens lâchant doucement le ventre.

Mais revenons à nos propres obſervations. Quoique la poitrine fut la plus ſouvent affectée, de la manière que nous l'avons déjà dit, il s'en trouvoit cependant quelques-uns, qui étoient attaqués de fiévre continue rémittente. Cette fiévre étoit de trois genres, ou purement inflammatoire, ou ſimplement bilieuſe ſans inflammation, ou enfin compoſée de l'une & de l'autre. Il étoit rare que le vice fut dans le ſeul

état inflammatoire du ſang, ſans qu'il s'y joignît quelque choſe de matière vicieuſe dans le ſyſtême gaſtrique. Il étoit rare auſſi, dans ces fiévres continues rémittentes, qu'il n'y eût à accuſer que la ſaburre occupant les premières voies, & ſur-tout le ventricule. La maladie étoit formée de l'un & l'autre vice, c. a. d. de la phlogoſe du ſang & de la bile ſurchargeant les entrailles, mais de manière que tantôt l'une, tantôt l'autre obtenoit l'avantage, ſuivant les différens tempéramens des individus.

De-là auſſi on employa différentes méthodes, qui cependant rouloient en entier ſur la ſaignée, l'émétique & les boiſſons délayantes & miélées, de telle ſorte, que tantôt l'émétique précédoit la ſaignée, tantôt en étoit précédé, ſuivant que l'exigeoit le vice prédominant. Nous fîmes rarement uſage de l'écorce du Pérou, à moins que la fiévre rémittente ne ſe changeât en intermittente parfaite, qu'elle ſe ſoutînt malgré que le corps eût été purgé, & qu'elle fut entretenue par la foibleſſe de l'eſtomac. Dans ce cas, le kina étoit donné avec plus de ſûreté, & la rechûte étoit moins facile, le foyer du mal ayant été emporté.

AVRIL.

Le mois d'Avril fut juſqu'à ſon milieu froid & humide, & de-là juſqu'à la fin le temps fut ſerein, avec du vent, le froid reſtant le même.

Les pleuréſies & les péripneumonies bilieuſes furent en très-petit nombre, il y en eût un peu plus de bilioſo-inflammatoires ; mais les plus fréquentes

furent celles qui étoient accompagnées de douleurs rhumatiſmales dans les membres.

Il nous reſte à dire ſur ces maladies bilieuſes de poitrine, ou fauſſes pleuréſies, pluſieurs choſes qui trouvent ici naturellement leur place. Sous le nom de pleuréſie & de péripneumonie bilieuſe, les modernes entendent tout autre choſe que les anciens qui appellerent *bilieuſe* cette croûte inflammatoire du ſang, d'un blanc jaune, & déſignerent ſous le nom de bilieuſes, les maladies provenant de cet état du ſang; nous au contraire, ſous le nom de *bile*, nous entendons un appareil de matières crues, ordinairement amères, accumulées dans le ventricule & les parties adjacentes, dont le goût ſouvent amer, eſt quelques fois acide, auſtero-acide, même doux; mais d'une douceur nauſéabonde. Peut-être cet appareil tire rarement ſon origine de la bile proprement dite ramaſſée en trop grande quantité, & c'eſt plutôt un amas de matières crues raſſemblées de toutes parts, qui tombent dans leur dégénéreſcence naturelle, à cauſe de la foibleſſe des facultés de l'eſtomac, ou de la trop grande tendance à la corruption de l'humeur gaſtrique; d'où il arrive qu'elles paroiſſent tantôt acides, tantôt auſtères, ſelon que laiſſées à elles-mêmes, elles auroient pris l'un ou l'autre de ces changemens, même hors de l'eſtomac. Elles tirent fréquemment de la bile, leur couleur & leur goût amer. J'ai très-ſouvent obſervé chez les Hongrois, bien plus, j'ai éprouvé moi-même, dans les fiévres de nature quelconque, qui ſurviennent vers la fin de l'été & pendant l'automne, j'ai obſervé,

dis-je ; cet appareil cru du ventricule, auſtero-acide, brûlant la gorge, ſentant l'acide-vitriolique, & agaçant les dents. C'eſt delà, je penſe, qu'eſt née l'opinion de l'*acidité* de la bile, & l'idée d'oppoſer les anti-acides aux maladies bilieuſes : car on appelloit *bile*, ces matières très-acides, qui n'avoient que la couleur de la bile, dont elles étoient teintes.

Nous avons obſervé que dans le printems cet amas, étoit plus analogue à la nature de la bile, & amer le plus ſouvent. Dans cette ſaiſon, la matière eſt rarement épaiſſe & tenace, mais délayée, mobile, & diſpoſée à pouvoir être emportée par le vomiſſement, ſans peine, & ſans faire précéder de boiſſon délayante ; ce qui eſt très rare dans l'été & pendant l'automne, ou la bile épaiſſe & tenace, adhére fortement au ventricule : de manière que ſi une boiſſon diſſolvante priſe abondamment pendant un ou deux jours, ne délaye cette matière accumulée dans les premières voies, & ne la rend plus mobile, l'émétique ſubſéquent ne produira preſque aucun effet, ou du moins, aucun ſoulagement.

L'origine de cette ſaburre ſurchargeant le ſyſtême gaſtrique, peut être différente, & provenir d'abord, des alimens de difficile digeſtion, & ſur-tout des ſubſtances graſſes, qui ranciſſent promptement dans un lieu chaud & humide, tel que l'eſtomac & qui, ſi on leur joint les acides, contractent une eſpèce d'acrimonie brûlante & corroſive. Delà vient que ſi l'on boit du vin, en mangeant du lard, celui-ci ſe corrompt dans l'eſtomac bien plus promptement, &

à

à un plus haut degré, que ſi l'on buvoit de l'eau en prenant le même aliment.

Le défaut des fruits d'automne, & de tous les végétaux en général, contribue auſſi à la production de cet appareil de crudités dans le ventricule, bien plus, la matière perſpirable elle-même, repouſſée vers l'intérieur, augmente ou détermine cette ſaburre.

Cet amas bilieux eſt le produit commun de la fin de l'été & de l'automne, comme le prouve l'expérience & le témoignage d'Hyppocrate, qui, dans ſon livre de la nature de l'homme, dit « la bile occupe » le corps de l'homme pendant l'été & l'automne. » On peut le connoître à ce que pendant ce temps » ils vomiſſent de la bile ſpontanément, & rendent » des matières bilieuſes par l'effet des médicamens. » Cela eſt encore manifeſte, par les fiévres & la » chaleur des ſujets ». Quoique les maladies bilieuſes naiſſent chaque année dans le temps que nous venons d'indiquer, il exiſte cependant certaines conſtitutions favorables à leur production, qui ont lieu par haſard dans d'autres temps de l'année. Ce que nous éprouvâmes dans le printems de cette année.

Il y a cette différence entre les maladies bilieuſes du printems & celles de l'été, que les premières portent toujours avec elles quelque choſe d'inflammatoire, ou que malgré qu'on ait netoyé les premières voies, elles dégénerent fréquemment en inflammatoires, rarement en malignes; tandis que celles que produit l'été & l'automne, ont toujours un commencement de putridité & de malignité, ou

contractent facilement ces états. Outre cela la matière qui occupe l'eſtomac & les inteſtins, eſt beaucoup plus fluide & plus mobile dans le printems, que dans l'automne.

Cette matière étrangere ſéjournant dans les hypocondres, donne naiſſance à des maladies très-différentes en apparence, & à differens ſymptômes de ces maladies, deſquels nous allons indiquer quelques-uns, afin de faire connoître à quelles marques on peut diſtinguer ces maladies de celles qui ont avec elles quelques analogies, & de quelle méthode nous avons fait uſage.

Un mal de tête *particulier* accompagne preſque toutes les maladies bilieuſes. Il eſt très-violent, comme ſi la tête ſe fendoit en deux. Le malade, en la ſerrant dans ſes mains, ou la faiſant ſerrer par les aſſiſtans, croît qu'elle lui fait moins de mal, & il réclame ſouvent cette eſpèce de ſoulagement. Cette douleur occupe quelquefois l'occiput, d'autres fois le front, ſouvent même toute la tête; elle obſerve des périodes fixes où elle tourmente plus violemment. Par temps, la face eſt rouge, les yeux étincellans, mais le plus ordinairement la face eſt d'un verd pâle, qui teint auſſi le blanc des yeux. La langue, la bouche, les renvois, la peſanteur de l'eſtomac, ſa ſenſibilité, ſi on le preſſe, la tenſion des hypocondres, leur élévation, leur douleur aiguë ou gravative, les borborygmes, les flatuoſités, une diarrhée légere & ſpontanée, annoncent d'une manière non-équivoque, une matière étrangere ſéjournant dans les entrailles, & formant l'origine de tous ces maux.

Dans ces circonſtances, ſi l'on purge par le bas, rarement obtient-on quelques heureux ſuccès.

La maladie augmentoit peu-à-peu, & à la fin, ou les malades mouroient ou ſe rétabliſſoient difficilement ; mais ſi l'on employoit la ſaignée, tous les ſymptômes empiroient ſur-le-champ. Les émético-cathartiques ſeuls furent avantageux, & procurerent preſque toujours un ſoulagement marqué & durable. Nous avons vu des malades que la ſaignée jetta dans le délire, & auxquels l'émétique rendit de nouveau l'uſage de leur ſens. Nous avons vu des affections ſoporeuſes, des commencemens d'opiſthotonos, des relâchemens des muſcles d'un côté de la face, & le bégaiement, enlevés par un émético-cathartique, dont nous admirions les prompts effets.

Nous nous rappellions alors de ces paroles d'Hyppocrate, dans ſes prénotions des Coaques. » Dans la fiévre aiguë, (ce qui ſuit fait voir qu'il » parle de la fiévre bilieuſe) ceux qui ont perdu la » parole, qui ont les yeux connivens, qui délirent, » ſont ſauvés, ſi après une hémorrhagie du nez, » & après avoir vomi, ils recouvrent la parole & » leur bon ſens ».

Hyppocrate exige une hémorrhagie, afin que les humeurs ſoient miſes en mouvement avec plus de facilité, & que les efforts du vomiſſement ſoient ſans dangers, attendant la guériſon de la maladie, non de ce flux de ſang par les narrines, mais bien du vomiſſement. Nous avons ſouvent imité cet effort de la nature, & nous faiſions tirer un peu de ſang, afin que le malade put vomir avec moins de

riſque, cependant on pouvoit le plus ſouvent négliger cette précaution.

Nous nous rappellions encore de ce que rapporte Gallien, liv. 5, comment. aph. 1, d'un jeune homme qui avoit vomi des matières rouillées ; pendant les vomiſſemens, tout ſon corps étoit en convulſion ; & après l'expulſion de la matière, la fiévre & les convulſions ceſſerent.

Voici une hiſtoire qui confirme tout ce que nous avons dit juſqu'ici. Un homme âgé de 39 ans, ſommeiller, ſentit du froid la veille de Pâque, & pendant huit jours conſécutifs, il eut froid & chaud alternativement ſans cependant s'aliter. Enfin il tomba ſur des degrés, de manière qu'il ſe frappa fortement le dos & le derrière de la tête. Cet accident fut ſuivi de douleurs de tête, de dos, des lombes, & de vomiſſemens bilieux avec un peu de ſang. Une ſaignée lui procura quelques ſoulagemens ; mais peu de temps après la douleur de tête revînt avec tant de force qu'il fut apporté à l'Hôpital des freres de la Miſéricorde. Là, on lui donna un émétique, après lequel il ſe trouva bien. Sorti de l'hôpital, il ſe porta aſſez bien pendant quelques jours ; mais après une huitaine, le même mal de tête revînt avec un tintement & un bourdonnement & une certaine confuſion des ſens. A cela ſe joignirent une reſpiration difficile, des crachats muqueux, verdâtres, une langue bilieuſe, un goût ſouvent amer ſans aucuns renvoïs, une cardialgie incommode, une tenſion des hypocondres & de tout l'abdomen, un reſſerrement du ventre, un pouls fréquent, plein,

ſans dureté. On lui appliqua les véſicatoires à la nuque, & on employa d'autres moyens qu'on croyoit indiqués. On avoit l'intention de faire long-temps ſuppurer les véſicatoires. La veine fut ouverte une ſeconde fois, le ſang montra une croûte inflammatoire. Toute notre attention étoit plus portée vers la chûte qu'il avoit faite, quoique le chirurgien n'y pût rien découvrir, que vers la ſaburre des premières voies. Après un intervalle de deux jours, on voyoit comme un commencement d'opiſthotonos, le retirement de la bouche de l'un ou de l'autre côté, le bégaiement, la confuſion des ſens, & une grande pente au ſommeil. Le pouls étoit prompt ſans être dur. On lui donna un doux purgatif avec la manne & le ſel cathartique amer ; il eut pluſieurs ſelles, mais ſans ſoulagement. Auſſi-tôt après, il fut inquiet, tomba dans un état comateux, avec de la confuſion dans les idées. Le cinquième jour après ſa réception, il prit un vomitif qui lui fit rejetter beaucoup de matière jaune & verte. Depuis ces vomiſſemens il fut moins aſſoupi, plus agile, le goût de la bouche fut bon, la langue reſta toujours bilieuſe, la cardialgie diminua ainſi que la tenſion de l'abdomen & des hypocondres, la reſpiration fut facile, ſans douleur ; mais il ſurvînt de la toux. Après deux jours d'intervalle, on donna un ſecond émétique qui entraîna de nouveau d'abondantes matières jaunes, vertes, & ſemblables à de la bouillie, avec une diminution conſidérable de tous les ſymptômes. Après l'émétique, on adminiſtra un médicament ſalin, pour rendre le ventre libre & chaſſer les reſtes des matières bilieuſes.

Mais peu de temps après, environ le quatorzième jour de ſon entrée à l'hôpital, lorſqu'il ſe trouvoit bien en général, il fut ſaiſi d'une fiévre intermittente quotidienne, mais très modérée, qui céda à l'écorce du Pérou. Peu de jours après, il ſortit parfaitement guéri. La cauſe de certaines affections de la tête, & ſur-tout d'un certain délire, eſt déterminée dans le livre des Affections dans les hypocondres, où on lit ce qui ſuit. « Lorſque la » phrénéſie doit ſurvenir, la fiévre eſt d'abord foi- » ble, il y a de la douleur autour des hypocon- » dres ; ſur-tout dans l'hypocondre droit vers le » foie. Mais après le quatrième ou cinquième » jour, la fiévre eſt plus forte, les douleurs augmen- » tent, la couleur devient bilieuſe, & l'eſprit ſe » perd ». L'auteur dit qu'il faut lâcher le ventre, en buvant de l'eau avec le miel & le vinaigre. Puis il ajoute. « Cette maladie dépend de la bile, qui » détachée des viſcères, ſe porte ſur le diaphrag- » me ». Pour nous, prenant le chemin le plus court, nous évacuons la bile par le haut plutôt que par le bas.

A cela ſe rapporte encore ce que je ſais être arrivé à un certain homme, qui en tombant, s'étoit frappé fortement la tête contre un corps très-dur, à la ſuite duquel il eut des vertiges & fut tourmenté d'un mal de tête, juſqu'à ce qu'il vomit des matières rouillées : après le vomiſſement il ſe porta bien.

Deux femmes incommodées par la vapeur du charbon, conſerverent des vertiges, des envies de vomir, des maux de tête, juſqu'à ce qu'ayant pris un émé-

tique & rejetté beaucoup de bile, elles ſe rétablirent ſur-le-champ.

Souvent l'affection des hypocondres farcis de beaucoup de bile ſe porte à la tête. Quelques fois auſſi la léſion de la tête par une chûte, ou de quelqu'autre manière, fait qu'il afflue dans le ventricule une plus grande quantité de bile, qui enſuite entretient la maladie de la tête, à cauſe de la ſympathie du cerveau avec le ſyſtême gaſtrique. Celui qui voudra chercher la raiſon de tous les faits que nous avons cités juſqu'à préſent, & que nous citerons encore, ſera peut-être ſatisfait de l'explication ſuivante : que la matière peccante des inteſtins, affecte non-ſeulement les parties autour deſquelles elle eſt circonſcrite, mais encore celles qui ſont éloignées, & qui communiquent entre elles par une certaine ſympathie démontrée à l'aide de l'obſervation, quoiqu'elle ne ſoit peut-être pas encore bien expliquée.

Ou, ſi celle-là lui déplaît, peut-être cette autre lui paroîtra plus vraiſemblable : que les particules de ſaburre abſorbées, irritent & affectent d'une manière contre nature la partie vers laquelle elles ont été portées, & où elles ſe ſont attachées. Mais l'effet ſalutaire ſuit ſouvent de trop près l'action du vomitif, pour chercher le foyer du mal ailleurs que dans l'eſtomac.

Nous avons donné précédemment la deſcription des maladies de poitrine qui tirent leur origine de la bile ; il nous reſte à expoſer ce que l'expérience nous a appris ſur leur fréquence, leur danger & la manière de les traiter.

On rencontre ſouvent des pleuréſies, & péripneumonies très-graves, qui par l'irrégularité de leurs ſymptômes, par leur longueur, & ſur-tout par les efflorescences miliaires, qui leur ſurviennent, montrent clairement qu'elles ne ſont point de cette famille de pleuréſies ou péripneumonies que Sydenham aſſure pouvoir être traitées de manière aſſez certaine, en n'employant preſque rien autre choſe que les ſaignées répétées. Cet excellent obſervateur traita rarement ſes pleuréſies dans les adultes, en tirant moins de quatre onces de ſang; mais il ſe rencontre fréquemment des pleuréſies, qui, malgré l'extraction du double de cette quantité de ſang, bien loin de s'adoucir, n'en deviennent que plus violentes, & finiſſent par emporter le ſujet.

C'eſt ce qui me fait croire que ces pleuréſies opiniâtres étoient du genre de celles que nous appellons bilieuſes, ou du moins compoſées de l'une & de l'autre : de la *bilieuſe* & de l'*inflammatoire*.

Que ſi une pleuréſie eſt bilieuſe, ſimple ou même compoſée, de manière cependant que la phlogoſe ſoit légere & venue ſecondairement, tandis que le vice bilieux prédominera beaucoup, & ſi on attaque cette maladie bilieuſe par des ſaignées réitérées, il doit néceſſairement arriver que le ſyſtême ſanguifere étant déſempli, une plus grande quantité de cette matière bilieuſe ſéjournant dans l'eſtomac & les inteſtins en ſoit réſorbée ; que les forces vitales affoiblies puiſſent moins ſe débarraſſer des particules ennemies de cette matière étrangère ; & que

la force de l'eſtomac lui même, déjà trop foible, en ſoit encore plus abattue.

Certainement un plus grand nombre de malades trouveroient la mort dans cette méthode de traitement, (quoique un aſſez grand nombre en ſoit la victime) ſi les erreurs commiſes par tant de ſaignées réitérées, n'étoient corrigées en quelque ſorte par une méthode contraire : car ceux qui ſe conduiſent ainſi, réveillent par le ſtimulus des véſicatoires & des épigaſtiques les forces vitales qu'ils ont abattues, délayent la ſaburre par une abondante boiſſon miellée & nitrée, d'où elle eſt rendue plus propre à la réſorbtion, paſſe ſucceſſivement toute entière dans la maſſe du ſang, & enfin eſt chaſſée lentement & difficilement par les différens émonctoires du corps ; tandis que, ſur ces entrefaites, le malade traîne une vie malheureuſe au milieu de mille images d'une mort prochaine, & que, s'il peut ſurmonter la violence & la longueur de la maladie, il ne s'en releve qu'avec beaucoup de temps.

Celui qui eſt attaqué d'une pleuréſie inflammatoire, vraie & eſſentielle, eſt promptement guéri, & s'il ne s'y joint quelqu'autre mauvaiſe diſpoſition, il recouvre bien vîte ſes premières forces, & ſe trouve moins expoſé aux rechûtes : car ici il ne s'agit que d'abattre la force exceſſive des fibres, diminuer la maſſe du ſang, délayer ſa trop grande conſiſtance, & emmener à une juſte médiocrité cet excès d'une ſanté trop robuſte. Mais celui qui, à cauſe de l'économie languiſſante du ſyſtême gaſtrique, porte une ſaburre depuis long-temps accumulée, celui qui,

réduit aux extrémités par l'épuiſement du principe vital, par des ſaignées réitérées, obtient d'un miſérable ſecours emprunté aux véſicatoires, que ce modique reſte d'un ſang diſſous & impur, ſupplée par la rapidité de ſon cours, à la quantité de celui qui a été perdu, & entretienne l'étincelle d'une vie prête à s'éteindre ; celui-là, dis-je, ne doit-il pas, ou ne revenir jamais à ſon ancien état de ſanté, ou n'y revenir qu'après un laps de temps conſidérable, en épuiſant toutes les reſſources de l'art & par un bienfait ſingulier de la nature ? Le ſyſtême de ſon exiſtence étant tombé dans l'épuiſement, le rend plus expoſé aux rechûtes ou aux autres maladies chroniques. Combien voyons-nous d'hommes qui déplorent toute leur vie, les réſultats malheureux d'une maladie aiguë !

Cette méthode qui traite les maladies bilieuſes par des ſaignées copieuſes & répétées, par une abondante boiſſon délayante & par les véſicatoires, un examen ſouvent répété a porté quelques médecins à l'abandonner entiérement & à en embraſſer une autre. De-là, il y en a qui, après avoir pratiqué une ou deux ſaignées, lorſqu'il voient la maladie s'accroître, crient à la *malignité* & accourent aux anti-ſeptiques.

Dans cette dernière méthode, le malade n'éprouve pas une perte de ſang auſſi conſidérable ; mais il eſt preſſé par des médicamens ſtimulans & aromatiques, d'où il arrive, que tout ce qu'il y a de matière corrompue dans les premières voies, eſt pouſſé en entier dans le torrent de la circulation, & porté

avec le ſang dans toute l'étendue du corps. Cette matière y produit des ſymptômes graves, juſqu'à ce qu'enfin, atténuée & ſoumiſe par la force des ſtimulans, elle ſoit portée à la ſuperficie du corps. Et là, la partie la plus ſubtile ſe diſſipant par la tranſpiration, la ſubſtance la plus groſſière arrêtée à l'extrémité des vaiſſeaux produit des exanthémes & des efflorescences, critiques à la vérité, mais d'une criſe extrémement difficile.

Il nous paroît démontré par les obſervations de pluſieurs auteurs & par les nôtres en particulier, que l'origine des efflorescences ne doit preſque jamais être cherchée ailleurs que dans la ſaburre du ſyſtême gaſtrique. Voilà une idée des éruptions miliaires qui ſurviennent dans les pleuréſies & les péripneumonies. Quoique tous ceux qui ont une notion un peu diſtincte de la maladie, rejettent avec raiſon ces deux méthodes de traitement, dans les maladies bilieuſes, néanmoins il s'eſt ſouvent préſenté des cas, où nous-mêmes avons été obligés d'employer l'une ou l'autre; car il eſt arrivé par temps que des perſonnes attaquées des maladies bilieuſes nous étoient apportées après avoir été ſaignées pluſieurs fois hors de l'hôpital. Ce qui étoit reſté de matière étrangère dans les premières voies, étoit bien alors emporté par le moyen d'un émétique, mais une grande partie déjà portée dans le torrent de la circulation, ne pouvoit plus être rappellée de nouveau, ni par un émétique, ni par un purgatif.

Il falloit alors délayer cette ſaburre abſorbée par une abondante boiſſon, tenir ouverts toutes les

émonctoires du corps, de manière cependant que le ventre ſur-tout fut toujours diſpoſé à recevoir tout ce qui y ſeroit dépoſé de matière excrémentitielle.

Que ſi les forces vitales ſembloient ſuccomber, nous avons alors joint le *ſtimulus* des véſicatoires, de la racine de ſerpentaire de Virginie, de contrajerva & du camphre, &c., &c., &c.

Nous avons encore fait uſage de cette méthode, lorſque la phlogoſe qui compliquoit la maladie, méritoit la première attention & les premiers ſoins; car, tandis qu'on remédioit à l'inflammation, les ſymptômes bilieux prenoient de nouvelles forces, la bile dominant alors ſans être rivaliſée; d'où il arrivoit que l'émétique, que l'inflammation avoit empêché de donner dans le principe, étant donné trop tard, ne pouvoit déjà plus rien contre la bile abſorbée. Dans ces circonſtances nous mettions notre eſpoir dans une méthode que nous aurions rejettée ailleurs. Il ſe préſentoit ſouvent des ſymptômes dont l'explication nous paroiſſoit difficile. C'eſt ainſi que quelques fois, on n'appercevoit aucuns ſignes d'affection des premières voies auxquels on eût pu ſe fier pour donner l'émétique avec ſûreté. Il y avoit ſeulement des déjections alvines un peu plus fréquentes, un pouls plus fréquent que le pouls naturel, mais de peu de choſe & conſervant toute ſa ſoupleſſe. Du reſte, la langue étoit comme chez les perſonnes en ſanté, & le goût des alimens étoit bon. Point d'incommodité autour de l'eſtomac. Seulement la face étoit quelques fois fort rouge & les yeux étincellans. Si nous entreprenions ces malades par des ſaignées, il les ſup-

portoient avec peine ; mais un émétique entraînoit une ſi grande quantité de matière verte , jaune, noire & ſemblable à la bouillie , que nous reſtions étonnés comment il pouvoit ſe faire , qu'une matière auſſi abondante reſtât auſſi long temps accumulée autour des entrailles , ſans donner de ſignes plus certains de ſa préſence.

Nous avons vu un homme , qui , excepté un mal de tête , un tremblement continuel de la lèvre inférieure , une modique tenſion des hypocondres , & une douleur pungitive mais très-légere ſous les dernières fauſſes côtes du côté gauche , ne ſe plaignoit de rien plus. L'émétique lui ayant été adminiſtré trois fois par intervalle , il rendit avec ſoulagement une matière bilieuſe & en grande quantité.

Quelques-uns qui ſe plaignoient de renvois acides rejettoient par le vomiſſement une matière acido-auſtère & agaçant les dents. J'ai vu très-ſouvent dans la Hongrie , lorſque l'été tirant ſur ſa fin , les fiévres bilieuſes étoient fréquentes , une ſaburre d'un goût & d'une odeur trés-acide , auſtère , brûlant la gorge & d'une couleur très-verte.

Un appareil cru , rance , amer , bilieux , dégénere facilement en une eſpèce d'acrimonie acido-auſtère extrêmement cauſtique , ſi l'on vient à prendre des alimens acides ou aſceſſans.

Et comme nous l'avons déjà remarqué , cela arrive dans l'été & dans l'automne , temps où les forces digeſtives languiſſent beaucoup plus fréquemment que dans le printemps. Mais on auroit grand tort de conclure de-là , que la nature acide de la bile,

peut être corrigée par les ſeuls abſorbans. Il eſt prouvé, par les obſervations de Pringle, que les parties putrides animales mêlées aux végétaux, agiſſent comme un ferment, & convertiſſent les ſubſtances végétales en une acrimonie acido-auſtère; ce qui explique l'origine de la ſaburre acide dans ces circonſtances.

On pourroit peut-être tirer de-là une explication ſatisfaiſante de cette colique qui régne épidémiquement parmi les habitans du Devonshire, & dont le célebre Huxam nous a donné la deſcription dans un petit ouvrage particulier. Nous faiſons encore uſage d'une autre ſigne, pour diſtinguer des maladies inflammatoires les maladies gaſtriques produites par un amas de matières étrangères. Ce ſigne, ſi tous les autres nous manquoient, étoit des urines en petite quantité, lâchées fréquemment, profondement jaunes, & dépoſant dès le commencement de la maladie. Gallien dit : *comment.* 4. *de victus rat. part.* 43. « Ceux qui, au commencement rendent des » urines nébuleuſes & épaiſſes, doivent être purgés, » ſi rien d'ailleurs ne s'y oppoſe. Que ſi les urines » ſont tenues dans le principe, vous ne purgerez » pas de tels malades, mais vous donnerez un clyſ- » tère, ſi cela vous paroît convenable ».

Il importe beaucoup que tous les ſignes d'une maladie quelconque, ſoient réunis & gravés profondément dans la mémoire des praticiens; car lorſque la maladie ne fait que commencer à naître, qu'elle n'eſt pas encore formée, qu'elle n'eſt pas déſignée par des caractères prononcés, qu'elle ſe

cache encore ſous une forme incertaine & commune à pluſieurs autres maladies ; il eſt ſouvent très-difficile de déterminer l'eſpèce de cette *maladie naiſſante*, & de l'étouffer promptement, pendant qu'elle eſt encore en herbe.

De-là on ne doit négliger aucun ſigne, pas même le plus léger, qui puiſſe contribuer pour quelque choſe, au diagnoſtic de ces *maladies commençant à ſe former.*

La même langueur du corps, la même inappétence, le même ſentiment de chaleur extraordinaire s'obſervent, ſoit qu'une matière corrompue affecte le ſyſtême gaſtrique, quoiqu'elle donne à peine aucun ſigne plus certain de ſa préſence, ſoit que dans le ſyſtême véneux ou artériel, le ſang commence à pécher par phlogoſe ou par plétore. Mais quoique la maladie commence de part & d'autre, à-peu-près ſous les mêmes apparences, il ne ſera pas indifférent pour cela de purger le ventre, ou de tirer du ſang. Quelque parti que vous preniez, vous opérerez un effet important pour une part ou pour une autre ; car, ou vous ſuffoquerez la maladie dans ſon berceau, ou vous lui fournirez les moyens de s'accroître bien plus rapidement.

Baglivi a placé ce diagnoſtic des maladies *commençantes* parmi les choſes qui manquent encore à la médecine, & il a exhorté les médecins à fournir, chacun ſa quotité, pour completter cette partie de notre ſcience, &c.

Voilà la raiſon pour laquelle j'entre quelques fois un peu trop ſcrupuleuſement dans des détails minu-

tieux, & je penſe qu'on doit raſſembler toutes les circonſtances, d'où nous puiſſions *attraper*, pour me ſervir de l'expreſſion de Ballonius, une idée d'une maladie compliquée, cachée ou naiſſante.

Nous avons déjà remarqué que l'ardeur & l'oppreſſion de la poitrine, que la toux que nous avons obſervée dans les pleuréſies & péripneumonies bilieuſes, pouvoit venir de deux cauſes, ſavoir: de la matière étrangère réſorbée & portée ſur les poumons, ou de la ſeule ſympathie des poumons avec le ventricule.

On pourroit peut-être dire en quelque ſorte de ces maladies bilieuſes de poitrine, ce que Gallien a écrit ſur la fièvre ardente, comment. 4, aphor. 55. » Nous nous ſommes apperçus que la fièvre devenoit » ardente, lorſque les veines déſemplies attiroient à » elles les humeurs âcres & bilieuſes ». Néanmoins comme le crachement de ſang qui a lieu ſouvent dans cette eſpèce de pleuréſie bilieuſe, ceſſe ordinairement auſſi-tôt après l'action de l'émétique, il faut convenir que la ſympathie y entre pour beaucoup.

Il eſt fréquent de voir dans les enfans attaqués de toux ſtomachique, que le ventricule incommodé ſollicite les poumons par une toux continuelle, par les ſecouſſes de laquelle, quelques petits vaiſſeaux venant à ſe rompre dans la ſubſtance des poumons, laiſſent échapper du ſang. Auſſi-tôt qu'on a remédié à l'eſtomac, les poumons ſe repoſent, & le crachement de ſang ceſſe.

Il faut bien diſtinguer cette eſpèce de crachement

ment de ſang, de celle qui exige la ſaignée & les émollients, comme il arrive dans l'inflammation des poumons, ou de celle qui demande les fortifians, comme cela a lieu dans ceux qui crachent du ſang, à cauſe du relâchement de leurs poumons ; car l'eſpèce dont nous parlons ne feroit qu'augmenter par l'une ou l'autre de ces méthodes. Il arrive cependant qu'une vraie inflammation des poumons eſt quelques fois compliquée de cette fauſſe eſpèce, & que la raiſon du crachement de ſang doit être cherchée dans la nature de la vraie phlogoſe.

Quoique nous ayons beaucoup d'égard à l'état de la langue dans toutes les maladies fébriles, c'eſt ſurtout dans les maladies bilieuſes que nous en faiſons le plus grand cas, nous rappellant de ces paroles d'Hyppocrate, liv. 6, des maladies populaires, ſect. 5. » La langue indique l'état des urines. Les langues » vertes avec pâleur annoncent la bile ; or, la bile » vient de la graiſſe. Les langues blanches indiquent » la pituite. La langue eſt de la même couleur que » les humeurs qui la touchent ; c'eſt pourquoi, par » elle nous connoiſſons les humeurs ».

Nous avons obſervé que dans les maladies bilieuſes, on obtenoit de la ſaignée un ſoulagement, mais de peu de durée, & que bientôt après le mal en devenoit plus urgent. La ſaignée relâche pour un peu de temps les fibres irritées & criſpées par l'âcreté de la bile ; mais ſi les veines, comme dit Gallien, attirent *une plus grande quantité de bile*, il eſt néceſſaire que la maladie augmente.

Nous voyons depeints par le pinceau d'Hyppocrate,

liv. de la médecine ancienne, les maux qui ont coutume de naître de la matière bilieuſe réſorbée ; maux que l'on ne peut enlever, ni par les ſaignées, ni par aucun autre moyen, ſi ce n'eſt par un émétique donné à temps. « Lorſqu'on eſt atteint d'une certaine » maladie que nous avons coutume d'appeller bile » jaune, quelles anxiétés, quelles chaleurs, quels » tranſports s'emparent de nous ! Mais lorſque nous » avons été délivrés de cette bile, ſoit ſpontanément, » ſoit par les remèdes, ſi toutes fois on en emploie » quelques-uns à temps, nous ſommes délivrés mani- » feſtement & des ſouffrances & de la chaleur : pen- » dant tout le temps qu'elle reſte crue, pure & exal- » tée, nous ne pouvons par aucun art modérer, ni » les douleurs, ni la fiévre ; & ceux qui ſont affligés » par une bile aiguë, âcre, rouillée, à quelle rage, » à quels pincemens des entrailles & de la poitrine, » à quel déſeſpoir ne ſont ils pas expoſés ! Or tous ces » maux perſiſtent juſqu'à ce que cette bile ſoit purgée, » domptée & mêlée aux autres humeurs ».

Ce ſoulagement momentané produit par la ſaignée, chez un jeune homme attaqué d'une ſaburre bilieuſe, nous ſéduiſit au point de nous faire traiter ſa maladie d'une manière autre que celle qui convenoit. Voici ſon hiſtoire en peu de mots. Ce jeune homme âgé de 18 ans, forgeron, vint vers nous le 20 du mois de Mai. Cinq jours auparavant, il avoit été pris, ſur le ſoir, d'une laſſitude, d'une douleur des lombes, d'une oppreſſion de poitrine & d'un point vers le ſternum. Il étoit fort altéré, ſans toux, ſe plaignoit d'un froid interne continuel, & de chaleur aux extrémités. Il

étoit brûlant au toucher. Il avoit mal de tête, la langue étoit très-bilieuſe. Il y avoit de la douleur dans la partie molle de l'hypocondre gauche. Le pouls étoit fréquent, fort & plein. On n'appercevoit aucun autre ſigne ordinaire de l'affection bilieuſe. Mon intention étoit de faire précéder une ſaignée, & de lui donner l'émétique le lendemain. La ſaignée fut faite. Le ſang qui ſortit fut d'une bonne qualité, & le ſoulagement marqué qui en réſulta dura plus long-temps qu'à l'ordinaire. J'abandonnai l'émétique ; je crus m'être trompé dans mon diagnoſtic, & cette maladie que la veille j'avois déclarée *bilieuſe*, je la jugeai alors *inflammatoire*, à cauſe du ſoulagement remarquable & aſſez conſtant que j'avois retiré de la ſaignée : ma preuve étant tirée, comme on le dit, *a poſteriori* du réſultat. Il prit une décoction d'orge avec l'oximel ; mais comme après un jour d'intervalle les ſymptômes revinrent avec beaucoup plus de violence, j'eus recours de nouveau au même moyen, c'eſt-à-dire, à la ſaignée que je fis faire cependant beaucoup moins copieuſe que la première fois. J'obtins de même un ſoulagement remarquable, mais qui perſévéra moins de temps. Il ſe joignit un affoibliſſement, une ſtupeur des ſens, un état douloureux de l'abdomen, & ſur-tout de l'hypocondre gauche, une oppreſſion de poitrine très-conſidérable, un pouls beaucoup plus fréquent que dans le principe. Souvent l'eſprit vacilloit ; on lui donna un émético-cathartique qui entraîna beaucoup de matières jaunes & vertes, par haut & par bas. Après l'émétique, l'eſprit ne revint pas dans ſon entier ; il reſtoit encore

un léger délire, mais qui revenoit plus rarement, & étoit plus modéré qu'auparavant ; je donnai une teinture aqueuſe de rhubarbe avec un ſel neutre, à telle doſe qu'elle tînt le ventre libre, en prenant garde qu'elle ne le lachât trop & n'abattit par-là les forces du malade. J'avois appris par expérience, combien la liberté du ventre a coutume d'être utile dans les cas, où une maladie bilieuſe a été mal traitée dans ſon principe, & où la matière crue du ſyſtême gaſtrique a infecté le ſang ; car même après le paſſage des matières bilieuſes dans le torrent des humeurs, le canal inteſtinal eſt encore le couloir le plus propre où elles viennent ſe dépoſer peu-à-peu, & par où elles ſont le plus facilement chaſſées. Pendant ce temps, l'eſprit s'égaroit moins, mais le malade ſe plaignoit d'un violent mal de tête ; la partie blanche des yeux étoit devenue entièrement rouge ; la douleur de l'abdomen, l'oppreſſion de la poitrine étoient moindres ; mais comme le pouls devenoit mou & très-foible, conſervant à peu près ſa fréquence naturelle, que la langue, bilieuſe auparavant, ſe ſéchoit ; nous eûmes recours au ſtimulus du camphre, de la racine de Serpentaire de Virginie, de Contrajerva & des Sinapiſmes, afin que tout ce qu'il y avoit hors des bornes du ſyſtême gaſtrique, ou arrêté dans les viſcères, ou circulant avec le reſte des humeurs, en pût être dégagé. Ces moyens firent que le bon ſens revînt plus fréquemment qu'auparavant, que les pulſations furent plus fortes, que la langue s'humecta, &c. Mais comme le météoriſme & la douleur des hypocondres augmentoient, on lui donna un ſecond émétique qui

entraîna une grande quantité de bile, avec beaucoup de ſoulagement. Depuis ce ſecond émétique & l'uſage continué des cordiaux, l'eſprit revint entiérement, & la convaleſcence s'approcha, quoiqu'à pas lents.

L'obſervation d'accord avec le raiſonnement, nous prouve que les purgatifs ne peuvent ſuppléer aux émétiques. Celui qui attaque par un purgatif la matière étrangère ſéjournant dans l'eſtomac & dans les parties adjacentes, ou ne fait rien du tout, ou même rend la maladie plus grave ; car lorſque cette matière deſcend du ventricule vers les parties inférieures, entraînée par les longs détours du canal inteſtinal, appliquée à l'orifice d'un grand nombre de vaiſſeaux abſorbans, elle eſt arrivée par eux, & va porter dans le ſang un vice dont juſqu'alors il avoit été exempt. Il faut donc condamner cette pratique timide qui n'oſe jamais donner l'émétique, lors même qu'il eſt le plus indiqué, & qui par des eccoprotiques, & les minoratifs des anciens, répétés ſouvent & par intervalle, traîne en longueur, au grand danger du ſujet, une maladie qu'un émétique ſeul auroit ſouvent pu emporter.

L'obſervation la plus ancienne vient à l'appui de ce que j'avance. Hyppocrate, liv. 4. des maladies, aſſure, que la bile eſt évacuée par le vomiſſement, plus fréquemment & avec plus de ſûreté. « Tout ce » qu'il y a de bile dans le ventricule & dans la » véſicule (ce qui eſt dans le ventricule à la vérité, » eſt quelques fois entraîné par le bas), eſt ordinai- » rement rejetté par le vomiſſement dans les premiers » jours, ou dans quatre, ou dans cinq. »

Pour nous, guidés par l'expérience, nous évacuons la bile dans le principe, par l'émétique plutôt que par les purgatifs.

A cela ſe rapportent encore ces paroles que l'on trouve au liv. 7 des maladies populaires. « Il faut » purger le ventre lorſque les matières à purger ſont » cuites. Mais il faut purger par le bas, lorſque » vous verrez qu'elles ſont deſcendues. Or, vous avez » pour ſignes, ſi les malades ne ſont plus inquiets, » s'ils n'ont plus de mal de tête, ſi la chaleur eſt » modérée, & ſi après de grandes agitations les » malades repoſent. Mais il faut purger par le haut, » dans les agitations elles mêmes ; car l'eſtomac ſe » ſouleve, lorſque les malades ſont agités & affectés » dans les parties ſupérieures ; c'eſt pourquoi il ne » faut pas purger dans les commencemens, parce » que la matière eſt évacuée ſpontanément dans ce » temps-là (par le vomiſſement). »

On peut donc donner un vomitif avec plus de ſûreté qu'un purgatif, puiſqu'il faut donner l'un dans l'irration même, & qu'il ne faut donner l'autre qu'après. Or, Hyppocrate regarde l'uſage des évacuans comme ſuperflus au commencement de la maladie, parce que la bile eſt évacuée ſpontanément; mais lorſque la nature, comme oubliant ſes devoirs, n'excite pas ces évacuations ſalutaires, pourquoi l'art en marchant ſur ſes traces, n'y ſuppléeroit-il pas, en excitant au commencement de la maladie un vomiſſement qui a lieu tant de fois ſpontanément, au grand ſoulagement du malade ?

L'illuſtre de Préval, dans une diſſertation excel-

lente quoique courte, ſur l'uſage des vomitifs dans la péripneumonie putride, (voyez liv. 2 des thèſes recueillies par l'illuſtre Haller) a démontré l'excellence des vomitifs ſur les purgatifs ſeuls, & a ſi bien exprimé mon ſentiment, ayant entrepris trop tard moi-même cette diſſertation, que je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici ſon texte en entier. « Avant que les forces » du malade s'épuiſent, dit ce célebre auteur, ſans » attendre le décroiſſement de la maladie, donnons » promptement & avec aſſurance, les cathartiques, » les cathartico-émétiques, & les émétiques eux-» même; car avant que les mauvais levains qui cau-» ſent tout le déſordre ſoient évacués, nous atten-» drions en vain de la diminution; le mal iroit en » empirant par les délais, & le malade ſuccomberoit » certainement, avant de pouvoir être confié à la » méthode véritable & naturelle. Prendra-t-il un » doux cathartique après avoir été préparé convena-» blement? Soit, mais la ſaburre eſt trop abondante » & trop viſqueuſe pour pouvoir être emportée par » les cathartiques. Le temps preſſe, nous avons une » reſſource ſous la main. Donnons les cathartiques » aiguiſés des émétiques (de quelques grains de tartre » ſtibié), ou bien les préparations antimoniales elles-» mêmes étendues dans beaucoup d'eau, qui pur-» gent doucement & avec efficacité; car dans cette » circonſtance, l'agitation exceſſive du ſang porteroit » l'inflammation dans la poitrine, ſi l'on s'efforçoit » de chaſſer par les doux cathartiques ſimplement, » cette ſaburre très-difficile à enlever, ſur-tout dans » cette ſaiſon ».

Pour exciter le vomiſſement, nous nous ſervions d'une diſſolution de tartre-émétique préparé ſelon les regles du Codex de Vienne. Nous faiſions diſſoudre quatre grains dans une livre d'eau, dont les malades prenoient la quatrième partie, chaque quart-d'heure. Après chaque vomiſſement ils buvoient de l'eau tiéde, afin de vomir avec plus de facilité & plus de fruit.

Ce médicament a pluſieurs avantages ſur tous les autres. Le nombre des vomiſſemens eſt, pour ainſi dire, au pouvoir du médecin, puiſque cette potion ſe donne par intervalle. Outre cela, nous avons éprouvé que ſa vertu émétique étoit plus prompte & plus certaine que celle d'aucun autre vomitif. La racine d'ipécacuanha a quelques fois perdu ſa vertu, ou même ſi elle eſt récente, il arrive ſouvent qu'enveloppée par les mucoſités du ventricule, ou elle ne produit abſolument aucun effet, ou elle en produit qui ne répondent pas à ſa réputation, où enfin qui ſont tout autres que ceux qu'on en attendoit.

Et certes, il n'eſt pas rare que cette racine, n'excitant aucun vomiſſement, faſſe l'office d'un purgatif. Il arrive auſſi que les perſonnes délicates, rebutées par cette racine nauſéabonde, la rejettent auſſi-tôt qu'elles l'ont avalée, & ſont fruſtrées ainſi de l'effet deſiré. Le tartre-émétique au contraire, diſſous dans l'eau & adminiſtré d'après cette méthode, peut être donné en ſûreté, même aux plus délicats. Sa vertu diſſolvante, atténuante, convient très-bien auſſi, dans le cas où des matières muqueuſes adhérent fortement aux parois du ventricule.

Comme il arrive rarement que le ventricule ſoit

ſeul ſurchargé, ſans que les inteſtins aient auſſi entraîné quelques portions de la matière viciée, l'émétique eſt auſſi doué d'un autre vertu ; ſavoir, de la vertu cathartique ; de manière que cette potion cathartico-émétique produit une eſpèce de *colera artificiel*, au grand avantage du malade. Hyppocrate a obſervé que la fièvre lypirie qui eſt de la famille des bilieuſes, ne pouvoit être emportée que par le ſecours d'un colera ; ce que la nature conſervatrice d'elle-même, fait ſouvent ſeule par un effort ſalutaire, nous le faiſons par un médicament émético-cathartique. Nous avons ſouvent employé, à la place du kermès, cette même ſolution de tartre-émétique à très-petite doſe. Comme le kermès n'eſt pas ſoluble dans l'eau, il étoit moins commode à donner dans les mixtures pectorales de notre hôpital ; car malgré qu'on agitât bien le vaſe dans lequel étoit contenu le médicament, la portion n'étoit jamais bien égale, & ſouvent le malade n'avoit pas du tout avalé le kermès, juſqu'à ce qu'avec la dernière doſe de mixture, il prit la quantité entière de cette poudre reſtée au fond du vaſe.

Notre principal remède expectorant, étoit d'eau de ſureau cinq onces, oximel ſimple & oximel ſcillitique, de chacun une once, de tartre-émétique deux grains. Si le malade le ſupportoit facilement, nous ajoutions même trois grains. Cette potion étoit diviſée en ſix doſes, pour être priſes dans les vingt-quatre heures. Quant à la préparation de la matière, avant de donner l'émérique, je dirai que lorſque ce remède étoit indiqué, nous l'avons adminiſtré le plus

ſouvent ſans faire précéder les délayans. Cela pourroit paroître précipité & fait inconſidérement, ſi une obſervation conſtante ne nous avoit appris l'utilité de cette pratique. La matière étoit ordinairement mobile en totalité & diſpoſée à l'évacuation ; ou ſi une partie ſeulement étoit détachée, & le reſte tenace & glutineux, nous obtenions au moins cet avantage, que ce qui étoit mobile étoit évacué, & que le reſte, ſoit par l'action même du vomiſſement, ſoit par la vertu atténuante & diſſolvante du médicament, étoit rendu propre à être évacué par un ſecond émétique ; car nous avions pour but de détruire le foyer du mal le plutôt & le plus facilement poſſible.

Jamais, ou preſque jamais, nous n'avons fait précéder l'émétique de la ſaignée, à moins que quelque état d'inflammation ne l'exigeât. Alors nous remédions ſeulement au mal préſent ; & quoique le pouls & l'aſpect nous annonçaſſent une abondance de ſang & de la force dans les muſcles, nous ne voulions pas priver le ſujet, même d'un peu de ſang, de peur de donner plus de priſe à la maladie bilieuſe que nous traitions par l'émétique. Il ne ſuffiſoit pas que le malade *pût ſupporter* une ſaignée ; nous exigions encore qu'elle fut *néceſſaire*.

En général, nous étions très-réſervés à répandre cette ſource de vie ; inſtruits par l'obſervation, nous ne penſions pas que tout ſentiment de chaleur ſurnaturelle, que tout mouvement fébrile dépendît de l'inflammation, de l'abondance, de l'orgaſme du ſang. L'eſtomac, l'abdomen, ſont plus expoſés aux

injures que le ſyſtême ſanguin, & s'il y a quelque vice dans celui-ci, il eſt preſque toujours ſurvenu ſecondairement, la corruption étant partie de l'eſtomac & des inteſtins. Je me rappellois ſouvent ces paroles de Celſe, liv. 2, ch. 10. « Tirer du ſang n'eſt » pas une choſe nouvelle : mais qu'il n'y ait preſque » aucune maladie dans laquelle il ne faille pas en » tirer, voilà ſans doute qui eſt nouveau. »

Souvent dans la pleuréſie & péripneumonie bilieuſe, lorſque la maladie commençoit déjà à prendre une tournure favorable, il ſurvenoit une diarrhée très-utile, à moins que par ſon excès, elle n'emportât les forces du malade, & ne ſupprimât les crachats ; mais chaque fois qu'elle fut modérée, elle fut très-avantageuſe ; car par ſon moyen, la matière reſtée dans l'eſtomac & les inteſtins, qui n'avoit point été rejettée dans le principe par le vomiſſement, qui n'avoit point non plus été réſorbée en entier & portée dans les ſecondes voies, rendue mobile par une abondante boiſſon délayante, ſortoit par les ſelles à l'aide d'un effort heureux de la nature.

Ce n'eſt pas là cette diarrhée ſurvenant aux pleurétiques, condamnée par Hyppocrate, qui provient d'un pus déjà formé dans les poumons & coulant dans les inteſtins ; diarrhée qui annonce la mort, ou qui, pendant que l'inflammation s'étend plus au loin & gagne les parties voiſines des poumons, irrite & entraîne par le canal inteſtinal, les parties les plus fluides du ſang ; tandis que les parties les plus épaiſſes reſtent ſeules & paſſent plus difficilement au travers des vaiſſeaux. Cette dernière diarrhée,

pernicieuſe aux malades, vient des ſecondes voies, ſe déchargeant dans les premières ; l'autre ſalutaire, entraîne le reſte des matières bilieuſes. Il y a encore une choſe qui s'obſerve ordinairement avec cette liberté du ventre : ce ſont des crachats épais, tenaces, glutineux, dont l'excrétion eſt auſſi utile que néceſſaire. De-là, il falloit quelques fois modérer la diarrhée, lorſqu'elle avoit été trop copieuſe pendant un ou deux jours, de peur qu'elle ne ſupprimât l'expectoration, en délivrant les poumons de la matière réſorbée.

Je donnois alors chaque heure, avec beaucoup de ſuccès, une poudre compoſée d'un demi-grain de kermés minéral, & d'un quart de grain de laudanum pur trituré avec un peu de ſucre, ou bien chaque deux heures, une poudre préparée avec la même quantité de laudanum & un grain de kermès. Dans ce cas, les véſicatoires m'ont encore procuré d'excellens effets : car la vertu incitante des cantarides, en inciſant, atténuant les matières glutineuſes, emmenoit très-bien les crachats, ſans ſolliciter le ventre : tandis que les autres expectorans trouvant le canal inteſtinal déjà trop diſpoſé, font plutôt l'office de cathartique, avant que paſſés dans le ſang, ils puiſſent ſatisfaire au but qu'on s'étoit propoſé ; mais les particules des cantarides entrent dans la maſſe des humeurs, ſans paſſer par les premières voies, & ne ſollicitent ainſi que les crachats.

Si nous appliquions les véſicatoires dans cette intention, nous ne permettions jamais d'enlever l'épiderme, mais nous faiſions panſer la plaie avec un

médicament deſſicatif, & nous appliquions un nouveau véſicatoire, une ſeconde, une troiſième fois, & même plus ſouvent, par-tout où cela nous paroiſſoit commode : car ne conſidérant que cette vertu des cantarides, par laquelle elles agiſſent ſur tout le corps & même ſur les poumons, nous n'avions beſoin ni d'une longue ſuppuration, ni d'une attention particulière pour le lieu où nous les appliquions.

Pour ce qui regarde l'uſage des expectorans, la loi n'eſt pas la même chez tous les praticiens. Nous condamnions cette pratique, qui, ſoit dans la péripneumonie eſſentielle inflammatoire, ſoit dans cette fauſſe péripneumonie bilieuſe, ou inflammatoire-bilieuſe, adminiſtre, dès le principe de la maladie, des médicamens excitans, tels que l'antimoine non-lavé, le kermès minéral, & autres de cette nature; car autant de temps, dans la vraie pleuréſie par exemple, la phlogoſe exiſte, autant de temps ſubſiſte auſſi la ſeule indication de relâcher, d'amolir, & de diminuer la maſſe du ſang ; mais lorſque le premier période de la maladie inflammatoire eſt paſſé, que la phlogoſe étant diſſipée, la matière rendue mobile ne peut être expectorée à cauſe de ſa lenteur ou de l'abattement des forces du malade, & accable les poumons de ſon poids, il convient alors de venir au ſecours des forces vitales, par des médicamens atténuans & ſtimulans, afin que toutes les ſecrétions & excrétions qui languiſſent à cauſe de la véhémence ou de la longueur de la maladie, & des évacuations copieuſes qui ont précédé, ſoient

rétablies par l'application du ſtimulus des remèdes expectorans.

Nous penſons qu'on ne peut point appliquer aux maladies bilieuſes les coctions & les criſes qui doivent arriver à certain jour decrétoire, & tout ce qui s'y rapporte, ſi cela eſt pris dans une acception plus reſtreinte, de manière que toute terminaiſon de maladie arrivée dans quelques temps & de quelque manière que ce ſoit, ne puiſſe pas être appellée *criſe*; la controverſe ſur la vérité des jours critiques, me paroit venir de ce que quelques-uns ont cherché ces jours dans toutes les fiévres, & croyent les y avoir obſervés, quoique dans le fait, ils ne les ayent trouvés que dans quelques-unes ſeulement; tandis que les autres, pour ne les avoir pas obſervés dans un grand nombre de fiévres, par une concluſion trop étendue, ont placé les jours critiques parmi les fables de l'antiquité.

Les maladies fébriles, dont la matière & le foyer ſont contenus dans le torrent des humeurs & ſoumis aux loix de la circulation, admettent en grande partie une coction & une criſe à un jour déterminé, lorſque le mouvement du cœur & des artères ſoumet, atténue cette matière renfermée dans les vaiſſeaux ſanguins, & la rend propre à l'excrétion qui convient le mieux à la matière cuite.

Cependant il ne paroît pas que toute matière étrangère reçue dans le torrent de la circulation, quoiqu'elle doive être ſoumiſe, atténuée & chaſſée, c'eſt-à-dire, *cuite & évacuée d'une manière critique*, obſerve le mode & les jours décrits par Hyppocrate.

La doctrine des jours critiques ſera plus vraie, & confirmée par les obſervations des modernes, ſi on l'applique uniquement à la matière phlogoſtique qui a pris naiſſance dans le ſang même, & ne vient point d'ailleurs, de manière que les maladies inflammatoires ſeules, ſoient jugées après un nombre de jours, & d'une manière déterminée.

Dans les maladies gaſtriques, la matière n'eſt point ſoumiſe au mouvement du cœur & des artères; mais croupiſſant dans le ventricule & les inteſtins, elle n'éprouve point cette force vitale qui ſoumet, atténue, & chaſſe les matières étrangères. De-là, au moins dans le ſens ſtrict, la coction, le mouvement critique & la criſe, ne peuvent avoir lieu dans ces maladies; le médecin lui même, en donnant des médicamens diſſolvans & atténuans, qui rendent mobile la matière morbifique, fait l'office de la coction de la nature; & lorſque le foyer du mal eſt devenu propre à l'excrétion, adminiſtrant un émétique, ou un émético-cathartique, il produit *le mouvement critique & la criſe artificielle.*

Ainſi, comme dans les maladies inflammatoires, l'ouvrage de la coction & de la criſe dépend preſque entiérement de la ſeule nature médicatrice : de même dans les maladies gaſtriques, c'eſt l'ouvrage du ſeul médecin. Dans les fiévres inflammatoires, le médecin ne fait que ſecourir la nature çà & là; le plus ſouvent il reſte ſpectateur oiſif de ſes efforts. Dans les fiévres gaſtriques provenant d'un appareil de crudités, la nature fait peu, le médecin beaucoup.

Il reſte quelques cas qui embarraſſent par fois le médecin, & le tiennent long-temps en ſuſpens, pour ſavoir ſi une pleuréſie eſt *bilieuſe* ou *inflammatoire* ou *compoſée* de l'une & de l'autre ; car l'état de ces maladies n'eſt pas toujours tel qu'elles n'aient pluſieurs choſes communes, & que l'une ne prenne l'apparence de l'autre. Cependant l'erreur commiſe dans le diagnoſtic doit néceſſairement entraîner une faute grave. Afin donc d'établir un diagnoſtic certain de la vraie ou fauſſe pleuréſie, nous allons faire les obſervations ſuivantes.

1°. Quelle eſt l'épidémie qui règne dans ce temps, & cela eſt quelquefois difficile, à moins qu'on ne voie un grand nombre de malades. De-là l'affluence du peuple dans les hôpitaux inſtruit parfaitement des épidémies, de leur accroiſſement, de leur état & de leur diminution.

Pendant tout ce printems, la ſaburre des premières voies & les fiévres qui en proviennent, obtenoient le premier rang, quoique cette partie de l'année ordinairement fertile en inflammations, répandit aſſez ſouvent de la phlogoſe ſur les maladies bilieuſes. Ainſi inſtruits par l'épidémie régnante, nous obſervions avec attention l'état des premières voies que nous trouvions preſque toujours attaquées de ce vice épidémique, quel que fut la maladie qu'avoit lieu d'ailleurs.

Dans cette occaſion, je ne puis m'empêcher de louer les ſoins de ceux qui ont coutume de tenir note, preſque chaque mois, non-ſeulement de l'état de ſanté dont ont joui les hommes dans ce temps, des

maladies

maladies qui ont dominé, des nouvelles qui ont paru, de celles qui ſe ſont radoucies ou qui ont ceſſé entiérement, mais encore de l'état de l'atmoſphère dans laquelle nous vivons. Que ſi pluſieurs vouloient ſuivre avec attention chacune de ces choſes, & compoſer comme des eſpèces d'éphémérides, le nombre des obſervations deviendroit bientôt immenſe, & de cette vaſte collection, on pourroit tirer des regles générales ſur le rapport de l'état de l'atmoſphère, avec la ſanté des hommes.

2°. Afin de ne pas ſe tromper dans le diagnoſtic de la pleuréſie ou péripneumonie bilieuſe, il faut avoir bien préſens tous les ſymptômes de cette affection de poitrine, dont nous avons donné le détail ci-deſſus.

3°. L'état précédent du malade peut donner pluſieurs renſeignemens ; car la vraie pleuréſie inflammatoire attaque en général inopinément les hommes les plus robuſtes, tandis que la fauſſe pleuréſie bilieuſe s'avance lentement & s'annonce long-temps auparavant par une perte d'appétit, & par d'autres ſignes qui dénotent l'affection des premières voies.

4°. Cette maladie ſe rencontre plus fréquemment chez ceux qui ſe nourriſſent d'alimens crus, comme la partie pauvre du peuple, chez ceux qui ont d'ailleurs un eſtomac foible & débile, ou qui ont reçu de la nature un tempérament bilieux.

5°. Cette obſervation eſt encore importante dans le diagnoſtic ; ſavoir, que dans la pleuréſie & péripneumonie bilieuſe, la douleur augmente rarement en touſſant ou en reſpirant, tandis que ceux qui ſont

attaqués de péripneumonie véritablement inflammatoire, ne peuvent ni touſſer ni reſpirer, ſans une violente douleur de poitrine.

Outre cela les crachats ſont rarement teints de ſang dans la pleuréſie bilieuſe, à moins qu'elle ne ſoit aſſez violente, pour que les efforts de la toux entraînent quelque peu de ſang.

6°. Dans la fauſſe pleuréſie, le creux de l'eſtomac, les hypocondres, l'abdomen & les lombes ſont ſur-tout affectés, ce qui n'arrive pas également dans la vraie pleuréſie.

7°. Une diarrhée bilieuſe s'obſerve ſouvent longtemps avant la maladie, ce qui n'a pas lieu dans la vraie pleuréſie, à moins que ce ne ſoit par accident.

8°. Dans la fauſſe pleuréſie, les urines ne ſont pas rouſſes, mais jaunâtres, portant la couleur d'un jaune d'œuf, bilieuſes, ſouvent avec un ſédiment ou muqueux ou briqueté, ſoit avant, ſoit pendant l'invaſion même de la maladie; dans la vraie inflammation des poumons, au contraire, l'urine eſt rouſſe & ſans ſédiment.

9°. La fiévre de la vraie pleuréſie eſt *continue*, avec un léger redoublement ſur le ſoir pour l'ordinaire, ſans friſſons intermédiaires, tandis que celle qui accompagne la pleuréſie bilieuſe a coutume d'être de la famille des *continues rémittentes* dont les accès reviennent, ou à des périodes fixes, ou par intervalles indéterminés, ſoit qu'ils aient lieu chaque jour, ou chaque troiſième ou quatrième jour, ou enfin pluſieurs fois le même jour.

10°. Dans la vraie pleuréſie, le pouls eſt fort &

dur, & comme dit Foreſtus, *il s'enfonce dans le doigt.* Dans la bilieuſe ſans complication, il eſt mou & d'une vîteſſe différente dans les différens ſujets.

Après avoir examiné ces différens points, il nous reſte à conſidérer les ſymptômes qui conviennent également à l'une & l'autre pleuréſie, ſoit vraie, ſoit fauſſe & bilieuſe, ſymptômes qu'il faut connoître à fond, parce qu'ils induiſent ſouvent le médecin dans une erreur dont le réſultat eſt funeſte. Ces ſymptômes communs ſont à peu près les ſuivans.

1°. L'amertume de la bouche. Nous obſervons preſque toujours l'amertume de la bouche dans les pleuréſies bilieuſes ; cependant cette regle n'eſt pas ſi invariable qu'elle ne puiſſe bien ne pas avoir lieu, quoique un amas conſidérable de crudités bilieuſes ſurcharge les premières voies, tandis qu'elle ſe rencontre par temps dans ceux qui ne ſont pas attaqués du vice bilieux, c'eſt-à-dire, *dans la vraie inflammation des poumons.* De-là nous devons avertir ſérieuſement, que par une concluſion trop précipitée, d'après la ſeule amertume de la bouche, on ne décide pas qu'on a affaire à une maladie bilieuſe, & qu'on ne prenne pas un parti funeſte au malade.

2°. Un ſymptôme ſouvent incertain & commun à l'une & l'autre maladie, eſt la nauſée & le vomiſſement. En effet, il n'eſt pas rare que le poumon attaqué d'une vraie inflammation, communique ſon affection au diaphragme, à l'eſtomac & à l'œſophage, & excite l'envie de vomir, & le vomiſſement lui-même. Ainſi, comme les nauſées & le vomiſſement peuvent venir d'une cauſe idiopatique

exiſtant dans l'eſtomac, de même le ventricule peut être affecté ſympathiquement par une inflammation des poumons.

3°. La bile elle-même rejettée par ce vomiſſement ſpontané, ne ſuffit pas pour conclure en faveur de la pleuréſie bilieuſe, ſi les autres ſymptômes ſont oppoſés ; car dans preſque tous les vomiſſemens, au moins un peu violens, la bile eſt pouſſée dans l'eſtomac & les inteſtins, & rejettée par le vomiſſement ; & cela arrive même chez un homme très-ſain d'ailleurs.

4°. Un ſymptôme ſouvent trompeur eſt la rougeur de la face, qui s'obſerve tant dans la vraie que dans la fauſſe pleuréſie. Que cette rougeur ait lieu dans la vraie inflammation des poumons, cela eſt facile à concevoir, & n'a pas beſoin d'explication ultérieure ; mais l'obſervation de Ballonius eſt certaine, & a été fréquemment confirmée par nos malades : ſavoir, que ceux dont l'eſtomac & les inteſtins ſont ſurchargés d'un amas de crudités, ont bien quelques fois à la vérité le teint pâle & verd, mais qu'auſſi fort ſouvent, ils ont la figure enflammée juſques-là que le blanc des yeux même eſt rouge. Il y a auſſi une obſervation d'Hyppocrate lui-même, qui dit que ceux qui ont la figure rouge, ſont ou ſanguins ou plétoriques, ou ce qui y a auſſi rapport, ont l'abdomen embarraſſé d'anciens excrémens. Mais la pâleur des joues, & la couleur verte de la face, n'appartiennent pas ſeulement à la pleuréſie bilieuſe. En effet, on voit des péripneumoniques dont les poumons ſont attaqués d'une véritable & violente

inflammation, quoiqu'ils aient le visage très-pâle, les yeux à demi-jaunes, & tout le corps de cette couleur que les grecs ont coutume d'appeller pâle-verd; car le sérum enflammé qui forme dans la palette la croûte jaunâtre, imprime aux malades cette couleur jaune-verte. De-là, il faut prendre garde que la couleur de la face ne nous induise en erreur dans le diagnostic.

5°. Un symptôme qu'il n'est pas rare d'observer, tant dans la fausse que dans la vraie pleurésie, ce sont des crachats teints de sang; quoique cependant il se rencontre plus souvent dans la vraie que dans la fausse pleurésie ou péripneumonie; mais si dans la fausse pleurésie, une toux violente & continuelle ébranle la poitrine, si outre cela, les poumons, par une pré-disposition quelconque, sont un peu trop foibles & trop relâchés, quelque peu de sang est exprimé des petits vaisseaux rompus par les efforts violens de la toux, de la même manière que dans la toux stomachique; le mouvement violent des poumons, fait quelquefois sortir le sang avec abondance par la bouche & par les narines.

Nous avons vu jusqu'actuellement à quels signes, dans un cas douteux, le médecin peut distinguer une maladie de poitrine fausse & bilieuse, d'une maladie inflammatoire, c'est-à-dire, *la fausse de la vraie pleurésie*; nous avons dit en outre, combien il importe d'éviter toute erreur dans le diagnostic.

Mais quelquefois la cause du mal est si cachée, les symptômes sont si compliqués, qu'on a autant de motifs pour soupçonner la *fausse* que pour soupçonner

la vraie pleurésie. Dans cet état de choſes, tandis que le médecin flotte dans l'incertitude d'une détermination, il ſe préſente une queſtion importante ; ſavoir, ce qu'il doit ou ne doit pas entreprendre.

Dans ces cas embarraſſans pour le devoir d'un médecin, que le père de la médecine a renfermé dans ces peu de mots, *être utile, ou ſi l'on ne le peut, ne pas nuire* ; celui-là s'acquittera honnêtement de ſa tâche, qui remplira l'une de ces deux conditions, *ne pas nuire.* Il y a quelques moyens qui conviennent également à l'une & à l'autre de ces maladies, & ces moyens ſont ;

1°. Une abondante boiſſon avec le miel, le vinaigre, & une petite doſe de ſel neutre.

2°. Un fréquent uſage de lavemens pour emporter les matières qui pourroient ſéjourner dans les inteſtins.

3°. Le délai découvrira & fera connoître la maladie.

4°. Une petite ſaignée de 4, 5, 6 onces, convient aſſez ſouvent à l'une & à l'autre, car la ſaignée eſt utile par temps dans les maladies bilieuſes, en déſempliſſant le ſyſtême veineux & artériel, ſur-tout lorſque la fiévre eſt aſſez violente pour faire craindre quelque choſe de ce mouvement trop augmenté de la circulation. L'état du ſang que vous aurez tiré, le ſoulagement nul ou momentané, la diminution ou l'accroiſſement de la maladie, vous ſuggéreront peut-être quelque choſe d'où vous puiſſiez tirer une nouvelle indication.

Il vaut encore mieux ſe ſervir de cette méthode,

quoiqu'indirecte & incomplette, que de n'en employer aucune, ou d'en employer une dangereuſe. Tout ce que nous venons de dire ſur la pleuréſie ou péripneumonie fauſſe bilieuſe, s'accorde parfaitement avec ce que nous en ont laiſſé des hommes célebres dans l'art, & inſtruits par une longue pratique : Ballonius aſſure que la majeure partie des pleuréſies doivent être traitées, non par la ſaignée, mais par les remèdes qui débarraſſent le ſyſtême gaſtrique. Il s'explique en ces termes. « La plus grande » partie des pleuréſies & des douleurs de côtés, » viennent ou de la congeſtion de quelque humeur » excrémentitielle ſur les poumons & ſur le thorax, » ou du reflux par orgaſme d'une humeur tenue, » tant de l'abdomen que de la tête & des parties » ſupérieures ; ce qu'il faut examiner avec ſoin, parce » que la plupart n'oſent pas purger & lâcher le ventre, & ſouvent cela eſt plus avantageux que la » ſaignée. Bien plus, ce n'eſt pas même alors le cas » de faire des ſaignées, à moins qu'on en faſſe une » ſeulement, ſur-tout ſi les douleurs de côté ont » lieu pendant l'hiver & dépendent d'une humeur » crue & froide, dans lequel cas, la ſaignée ne » convient nullement ». Et peu après, il ajoute : « Lorſque des douleurs vagues occupent les fauſſes » côtes, & que par la continuation des membranes, » elles s'étendent juſqu'aux mamelles & aux parties » antérieures du ſternum, il faut examiner avec » précaution ſi la ſenſation de la douleur ne dépendroit pas de la ſaburre du bas ventre, d'où » les douleurs remontent à cauſe de l'élévation des

» vapeurs, ou ſi la cauſe vient des parties ſupé-
» rieures, ou exiſte dans la poitrine même. On eſt
» dans l'uſage de tirer du ſang de quelque part que
» vienne la douleur, & cela eſt mal ; car, qui eſt-
» ce qui ignore que ſi cette douleur a ſa cauſe
» dans les inteſtins, non-ſeulement la ſaignée n'eſt
» pas utile, mais encore qu'elle nuit le plus ſou-
» vent, parce qu'il ſe fait alors une attraction des
» parties inférieures, & ſi la pleuréſie n'eſt pas en-
» core formée, elle eſt accélérée par la ſaignée.

Et plus bas il déſigne encore très-bien cette eſpèce de pleuréſie dont nous parlons, lorſqu'il dit : « La plupart ſe plaignent de douleur de la poitrine » & de l'eſtomac en même-temps, & diſent qu'ils » ne peuvent reſpirer. Auſſi-tôt, d'après l'opinion » du vulgaire des médecins, on a recours à la » ſaignée ; mais l'événement prouve qu'on ne gagne » rien, ou qu'on gagne bien peu, tandis que s'il » ſurvient un coléra ou une diarrhée, ou ſi le ventre » eſt ſollicité par un purgatif, les douleurs ſont » allégées ſur-le-champ. Ainſi la ſaburre, l'engor-» gement des hypocondres engendrent des douleurs » qui ſe déclarent ſur-tout dans la poitrine, à cauſe » de la ſympathie du diaphragme, & parce que » dans la poitrine il y a une membrane qui eſt » commune à ſes parois & à la partie convexe » du diaphragme ». Ce coléra, loué par Ballonius, comme la véritable criſe de la pleuréſie bilieuſe, l'art émule de la nature, l'excite par un émétique antimonial.

MAI.

Le mois de Mai froid, ſec, & agité de beaucoup de vent, fut fécond en fiévres intermittentes ſur-tout. Il y eut auſſi beaucoup de rhumatiſmes, d'angines, & de pleuréſies.

Les fiévres de ce mois, tierces pour la plupart, furent guéries par les délayans & les émétiques; de manière qu'on eut rarement beſoin de l'écorce du Pérou, à moins que la fiévre ne perſévérât, malgré les évacuations réitérées. On vit auſſi un aſſez grand nombre de fiévres continues rémittentes, obſervant le type des tierces, qui après l'uſage des délayans, & enſuite d'un émétique; devinrent d'abord intermittentes, & diſparurent enfin totalement.

Nous avons auſſi vu de ces continues rémittentes dont le redoublement n'étoit pas fixe, & revenoit chaque jour, chaque troiſième jour, ou même pluſieurs fois le même jour.

Quelques-uns ſe plaignoient d'un froid preſque continuel dans tout le corps, & de friſſons non-interrompus, depuis trois & même un plus grand nombre de ſemaines. Les médicamens délayans, aidés d'un émétique, leur furent auſſi avantageux. Parmi les continues rémittentes, il s'en trouva qui, malgré le vomiſſement même réitéré d'abondantes matières bilieuſes, ne ſe relâcherent en rien; & cela arriva principalement à ceux qui apportèrent à cette maladie une foibleſſe précédente, ou un eſtomac débile, qui déjà, depuis pluſieurs ſemaines, étoient tourmentés de friſſons continuels, d'envie de vomir,

& d'autres ſymptômes qui ont coutume de provenir de l'embarras de l'eſtomac, ou enfin à ceux qui, ſéduits par une opinion funeſte qui regne parmi le peuple, s'efforçoient de vaincre une maladie déjà profondément enracinée dans leurs entrailles, par l'uſage du vin, en continuant & même en augmentant l'exercice de leurs corps, ou qui par des ſaignées à contre-temps, abattoient leurs forces plutôt que la maladie. Il leur ſurvint cette ſéchereſſe, cette aridité de la langue, & tous ces ſymptômes qui annoncent une malignité imminente ; néanmoins le quinquina avec le camphre les retira du danger.

On vit auſſi des fiévres maſquées dont je rapporterai ici deux exemples tirés de mes journaux. Un chirurgien âgé de 22 ans, éprouvant depuis quatre jours un coryza, avec une ſéchereſſe & une obſtruction des narines, & une douleur à la racine du nez, vint ſe confier à nos ſoins. Il étoit d'une complexion bonne & replete. Il nous rapporta que la veille il avoit eu froid, enſuite chaud plus que de coutume, & qu'il s'étoit fait ouvrir la veine. Le matin où il vint vers nous, il ſe trouvoit aſſez bien. Le pouls étoit fréquent, il y avoit un peu d'altération ; la tête étoit peſante ; le goût & l'odorat étoient perdus ; la langue étoit blanche ; toute la face étoit très-rouge. On lui donna la décoction d'orge avec l'oximel, & on lui recommanda de fomenter la membrane de Schneïder, en reniflant une décoction émoliente tiéde. Le premier jour qu'il fut auprès de nous, il éprouva depuis midi, juſques vers le milieu de la nuit, une peſanteur de tête

particulière, qui ſe termina par d'abondantes ſueurs. Le jour ſuivant, comme l'état du pouls & la complexion du malade ſembloient exiger une ſaignée, elle fut faite ; mais depuis midi juſqu'à une heure, il eut froid : enſuite il éprouva, vers le ſinus frontal du côté gauche, une douleur vive & preſque inſupportable, qui ſe termina par la ſueur, vers la onzième heure de la nuit ; les narines étoient ſeches, & il n'y avoit aucun autre ſymptôme fâcheux dans tout le corps. Le troiſième jour, le froid ayant précédé au temps réglé, une douleur cruelle ſe fit ſentir au ſinus frontal droit, & ſe termina de même ſpontanément à l'heure ordinaire ; mais ce jour-là, la langue fut tant ſoit peu bilieuſe, la bouche par temps légérement amère, les renvois rares, mais quelques fois amers. Après la fin du paroxiſme, on lui donna un émétique qui entraîna beaucoup de de matière jaune & verte. Il ne reparût plus aucun paroxiſme dans la ſuite. J'ai continué à voir longtemps après ce jeune homme, parfaitement ſain, & exempt de toute fiévre.

Une fille âgée de 24 ans, ſe plaignant depuis trois ſemaines d'une perte d'appétit, de froid & de chaleur alternativement, ſe fit ouvrir la veine de ſon propre mouvement ; mais elle s'en trouva mal ; car il ſe joignit une douleur de tête qui la tourmentoit beaucoup depuis midi juſques bien avant dans la nuit, avec des friſſons & de la chaleur dans la ſoirée. Elle avoit des envies de vomir, la bouche amère, & des renvois de même nature. Ayant pris un émétique, elle vomit beaucoup de matière bilieuſe, &

eut quelques ſelles. Le jour ſuivant, la douleur vers les tempes & le ſommet de la tête revint, avec des friſſons & une ſueur froide par tout le corps, mais cependant fut beaucoup moins violente que les jours précédens ; & comme elle faiſoit uſage de médicamens propres à tenir le ventre toujours libre, la céphalalgie qui, les jours précédens, tourmentoit cruellement la malade, devint dans la ſuite & plus courte & plus modérée, & fut enfin terminée par l'uſage de l'écorce du Pérou.

L'une & l'autre hiſtoire démontre que le principal ſiége de ces fiévres maſquées, étoit dans le ſyſtême gaſtrique. Quoique cette jeune fille ne fut pas guérie par l'émétique ſeul, cependant après le vomiſſement, elle éprouva des paroxiſmes beaucoup plus modérés ; bien plus, le quinquina lui-même, d'après l'opinion du célèbre Caſimir, ne remédie aux fiévres que par ſa force tonique, en corrigeant la trop grande irritabilité de l'eſtomac & des inteſtins. Il ſuit encore de-là, que dans les fiévres maſquées, il ne faut pas toujours chercher du ſecours dans le ſeul quinquina ; car comme la plupart des fiévres intermittentes ſe guériſſent ſûrement & aſſez promptement par une autre méthode que celle qui emploie l'écorce du Pérou, de même un grand nombre de fiévres maſquées n'ont pas beſoin de ce ſpécifique fébrifuge, & cédent aſſez facilement à d'autres méthodes de traitement. Néanmoins, lorſque la fiévre cachée ſous le maſque d'un ſymptôme grave & dangereux, menace ſérieuſement la vie, il faut chaſſer l'ennemi des murs, & rejettant tout ſecours incer-

tain, recourir à l'écorce du Pérou. Nous obſervâmes pendant ce mois différens rhumatiſmes ; les grandes articulations & les muſcles intermédiaires étoient vivement affectés.

Cette maladie ſaiſit la plupart inopinément, ſans être précédée d'aucune apepſie, comme dans les gouteux, ou ſans que les paroxiſmes obſervaſſent aucunes lois, ni aucune période régulière.

Nous avons vu des rhumatiſmes qui n'étoient accompagnés d'aucune fiévre ; ils étoient cependant en petit nombre : la fiévre s'y joignoit ordinairement.

La douleur occupa ſouvent les vertèbres des lombes, & forma le *lombago* ; chez d'autres, elle partoit des hanches, & s'étendant le long de la partie externe de la cuiſſe, & le long de la jambe juſqu'aux malléoles, elle formoit le *rhumatiſme ſciatique.*

La même matière rhumatiſmale ſe jettant quelquès fois ſur les paupières, les parties voiſines de l'œil, & ſur l'œil lui-même, cauſa des *ophthalmies ſéreuſes.*

De la même origine, étoient encore les *coryza*, les *migraines rhumatiſmales*, les *maux de dents*, les *fluxions ſur les joues*, les *angines*, les *enrouemens*, & les fluxions ſur la poitrine appellées *catharres.*

Nous avons guéri une douleur rhumatiſmale de l'eſtomac, ou *gaſtritis rhumatiſmale* ; & dans un autre malade, une *entéritis rhumatiſmale.*

A cela ſe rapportent encore les pleuréſies rhumatiſmales, qui furent très-fréquentes dans cette ſaiſon.

Dans le rhumatiſme fébrile, le ſang tiré nous a

toujours préſenté une croûte très-inflammatoire, & ſi épaiſſe, qu'on appercevoit à peine quelque portion de la partie fibreuſe & rouge du ſang. Dans toutes les autres maladies inflammatoires, même les plus graves, la croûte paroiſſoit moins copieuſe & moins épaiſſe. Nous avons obſervé pluſieurs différences entre cette inflammation qui forme le rhumatiſme fébrile, & celle qui forme les autres maladies inflammatoires; de manière que cette inflammation rhumatiſmale nous a paru être tout-à-fait différente de celle que nous pouvons appeller *vraie inflammation*. La différence de l'une & l'autre inflammation, de la *vraie* & de la *fauſſe*, nous étoit démontrée par un grand nombre d'obſervations, & comme on dit, par les réſultats, & nous eſt prouvée encore chaque jour, par des obſervations nouvelles.

1°. L'inflammation *rhumatiſmale* eſt beaucoup moins dangereuſe en général, & à moins qu'elle n'occupe quelques viſcères importans, elle donne rarement la mort. La *vraie* inflammation eſt plus grave & plus mortelle.

2°. L'inflammation rhumatiſmale ſe termine ordinairement par une réſolution bénigne, quoiqu'il ſe ſoit peut-être écoulé beaucoup de temps depuis le commencement de la maladie, & n'obſerve point les lois de la coction & les criſes. Nous avons remarqué cela conſtamment dans la pleuréſie rhumatiſmale, lorſque la matière occupoit non-ſeulement les muſcles intercoſtaux & la plèvre, mais encore les poumons eux-mêmes.

3°. Quoique l'inflammation rhumatiſmale ſoit très-

ennemie du cerveau, comme d'un viſcère dont l'intégrité eſt très-néceſſaire à la vie, & que tranſportée ſur cette partie, elle donne ordinairement une mort fort prompte, elle attaque cependant, avec un danger beaucoup moindre, d'autres parties non-indifférentes, ſur leſquelles la *vraie inflammation* ne ſe fixeroit qu'avec le plus grand riſque pour la vie. C'eſt ainſi que la véritable entéritis eſt miſe avec raiſon au nombre des maladies les plus aiguës, puiſqu'elle donne la mort aſſez ſouvent dans l'eſpace de quelques heures ; tandis que nous avons vu une inflammation rhumatiſmale de l'eſtomac, & une autre des inteſtins ; durer l'une & l'autre pendant un temps conſidérable ſans être accompagnées de ſymptômes fort graves, & enfin ſe terminer par une réſolution bénigne, quoique le ſang tiré fut couvert d'une croûte ſi épaiſſe, qu'on appercevoit à peine quelque choſe de la partie rouge.

4°. La *vraie inflammation* ſe termine ordinairement en peu de jours, quel qu'en ſoit le réſultat. *Ces inflammations vraies & chroniques en même-temps*, dont nous aurons occaſion de parler plus bas, ſont extrêmement rares. Mais l'inflammation rhumatiſmale ſe prolonge quelquefois pendant pluſieurs ſemaines, & abandonnée à elle-même, elle ſe termine rarement en peu de temps.

5°. L'inflammation rhumatiſmale s'étend en général beaucoup plus au loin, quoique par temps elle affecte certaines parties ſéparément, la durée du rhumatiſme fébrile, la violence de la douleur, l'impuiſſance de tous les mouvemens tourmenterent

beaucoup les malades, même après la guériſon de la maladie, il reſtoit par temps un engourdiſſement des membres, & moins d'aptitude au mouvement. Un ou deux de ces malades, quoiqu'ils fuſſent depuis long-temps ſans fiévre, & qu'ils remuaſſent les membres, éprouvoient cependant un ſentiment de douleur qui réſiſtoit à tous les remèdes.

Différens praticiens emploient différentes méthodes dans cette maladie très-douloureuſe & très-ennuyeuſe en même-temps. Nous en avons eſſayé pluſieurs pendant quelques-temps, juſqu'à ce que nous puſſions conſerver celle qui nous auroit paru préférable, & rejetter déſormais toutes les autres.

Nous ſuivions quelquefois la méthode anti-phlogiſtique de Sydenham, qui a tiré preſque la même quantité de ſang, que dans la vraie inflammation des poumons, & a ajouté d'autres médicamens rafraîchiſſans. Mais la longueur du mal a ſouvent éludé la force du traitement, & nous avons abattu les forces du malade, plutôt que la maladie. Les ſujets reſtoient immobiles pendant pluſieurs ſemaines.

Sydenham ayant éprouvé quelquefois lui-même l'inefficacité de cette méthode, s'abſtint de répéter les ſaignées, & réſolut de prendre une autre voie, tant pour épargner le ſang que pour trouver à cette maladie un traitement & plus court & plus certain; ce à quoi il viſoit ſur-tout. De-là, il preſcrivit une grande quantité de petit lait, de manière que le malade ne vécut pendant pluſieurs jours, que de cette boiſſon & de pain de fleur de farine.

Par ce moyen, Sydenham lui même & pluſieurs autres

autres, ont ſouvent guéri des rhumatiſmes très-douloureux, en épargnant beaucoup & de ſang & de temps.

Nous avons guéri nous-mêmes d'une manière aſſez prompte, une gaſtritis rhumatiſmale, & une entéritis de même nature, avec le petit lait ſeul & une diète légère précédée d'une ſaignée, qui nous donna un ſang très phlogiſtique.

Nous imitons par temps, ceux qui rempliſſent le corps de différens diaphorétiques délayés dans une grande quantité de liquide, & qui, par un régime chaud, s'efforcent de chaſſer la matière morbifique, par l'extrémité des petits vaiſſeaux ſitués à la ſuperficie du corps; mais ſouvent nous n'avons pas vaincu l'opiniâtreté de la maladie.

Nous avons encore tenté pluſieurs autres moyens contre cette maladie rebelle; mais le mal ſembloit plutôt s'être détruit lui-même, qu'avoir été vaincu par les remèdes.

Lorſque la matière rhumatiſmale étoit dépoſée ſur une partie & y reſtoit fixée, nous appliquions avec le plus grand ſuccès un véſicatoire le plus proche poſſible de l'endroit affecté. Ainſi, dans l'ophthalmie ſéreuſe, que nous avons dit plus haut appartenir aux rhumatiſmes locaux ou topiques, un véſicatoire appliqué ſur les tempes, répondoit parfaitement à nos vœux. Nous avons guéri une migraine, cauſée par la répercuſſion de la matière d'une ophthalmie ſéreuſe, en appliquant près de l'endroit douloureux, un véſicatoire dont nous avons long-temps entretenu la ſuppuration, au moyen de

l'onguent digeſtif, auquel nous ajoutions un peu de ſavon.

L'odontalgie ſéreuſe cédoit aſſez promptement à un véſicatoire appliqué à l'angle de la machoire ; car c'eſt à cet endroit que s'enfonce dans la machoire, le nerf qui diſtribue ſes rameaux aux racines des dents. L'application des cantarides le délivroit de la matière rhumatiſmale qui l'irritoit.

Un ſinapiſme ou un véſicatoire appliqué ſur toute la partie antérieure du col, calma ſinguliérement les angines, même les plus graves, de nature rhumatiſmale, & rétablit dans l'eſpace de quelques heures la faculté d'avaler, qui avoit été détruite.

La pleuréſie rhumatiſmale étoit une maladie digne de remarque, ſoit que vous conſidériez ſes ſymptômes, ſoit que vous conſidériez ſon traitement. Les ſignes diagnoſtics que nous en avons recueillis ſont les ſuivans :

1°. Elle étoit ordinairement précédée de douleurs déchirantes, rhumatiſmales, des extrémités ſupérieures ou inférieures.

2°. Ces mêmes douleurs des membres accompagnoient fréquemment la pleuréſie.

3°. Cette pleuréſie commença quelquefois ſans friſſons, ou avec un froid léger & de peu de durée, tandis que la vraie pleuréſie commençoit ordinairement la ſcène par un friſſon violent de quelques heures.

4°. La douleur de côté ſe déclaroit ſur-le-champ avec ce léger friſſon, lorſqu'au contraire dans la vraie pleuréſie, le point de côté ne s'annonçoit

pour la première fois, que quelques heures après le violent friſſon.

5°. Dans la pleuréſie rhumatiſmale, la douleur s'étendoit vers les hypocondres, l'abdomen, ſur toute la poitrine, & entre les épaules; dans la vraie pleuréſie, la douleur étoit contenue dans un eſpace moins étendu.

6°. La douleur de la pleuréſie rhumatiſmale, paſſoit ſouvent d'un lieu à un autre; dans la vraie pleuréſie, elle étoit plus ſtable.

7°. Les malades ne pouvoient ſupporter le toucher ſur les parties douloureuſes dans la pleuréſie rhumatiſmale, le contraire avoit lieu dans la vraie pleuréſie.

8°. Dans la pleuréſie rhumatiſmale, ils ſe couchoient plus facilement ſur le côté ſain, & plus difficilement ſur celui-là dans la vraie pleuréſie.

9°. Le ſentiment d'oppreſſion, la difficulté de reſpirer étoient nuls ou très-légers dans la fauſſe pleuréſie, très-grands au contraire dans la vraie.

10°. Dans la pleuréſie rhumatiſmale, la langue étoit blanche, la bouche pleine de mucoſité; elles étoient ſeches dans la vraie pleuréſie.

11°. Dans la vraie pleuréſie, la peau étoit aride, les narines ſeches, les yeux ſales, les urines rouſſes, en petite quantité, le ventre reſſerré; aucun de ces ſymptômes n'avoient lieu dans la pleuréſie rhumatiſmales, ou du moins ils étoient beaucoup plus modérés.

12°. Les vraies pleuréſies furent ſouvent dans le principe, *ſeches* & ſans crachats; rarement les ma-

lades emmenoient des crachats muqueux, jaunes, ſanguinolens. Les pleuréſies rhumatiſmales, au contraire, étoient rarement *ſeches* ; mais la toux, les crachats muqueux, glutineux, mêlés de filets de ſang, avoient lieu dès le commencement de la maladie. Le ſang dans l'une & l'autre eſpèce de pleuréſie étoit très-inflammatoire, avec cette ſeule différence, que dans la rhumatiſmale, la croûte étoit ordinairement plus épaiſſe & plus conſidérable, de manière qu'il ne paroiſſoit ſouvent que peu, ou même pas du tout de craſſamentum ; dans la vraie pleuréſie, la croûte ſe contractoit ordinairement, les bords ſe relevant tout au tour.

13°. La vraie pleuréſie étoit plus aiguë, & parcouroit ſon temps avec plus de danger, reconnoiſſoit une criſe, un mouvement & des jours critiques. Mais quoique la pleuréſie rhumatiſmale ſe terminât par les urines & les crachats, la nature n'obſervoit cependant aucune loi ſelon laquelle la ſolution de la maladie arrivât conſtamment. Aſſez ſouvent elle étoit emportée par les ſueurs.

Le ſiége de l'inflammation rhumatiſmale dans cette eſpèce de pleuréſie, étoit dans la plèvre, les muſcles intercoſtaux, & dans les poumons même ; car les crachats teints de ſang, faiſoient voir qu'ils étoient auſſi affectés de cette inflammation.

Nous fîmes dernièrement l'ouverture du cadavre d'un homme attaqué d'une pleuréſie rhumatiſmale, chez lequel une partie de la matière rhumatiſante s'étant portée ſur le cerveau & ſes méninges, produiſit la phrénéſie & donna une mort prompte. Si

de cette ſeule ouverture on peut conclure quelque choſe ſur l'état des poumons de ceux qui ſont atteints d'une pleuréſie rhumatiſmale, il faudra décider que les poumons affectés de cette eſpèce d'inflammation, diſſéqués dans le cadavre, oppoſent au ſcalpel une certaine dureté, moindre cependant que s'ils avoient été attaqués d'une vraie inflammation.

Les poumons vraiment enflammés égalent en dureté la ſubſtance du foie dans la diſſection & préſentent une couleur d'un beau roſe ; outre cela, une partie détachée & jettée dans l'eau, gagne le fond, tandis que les poumons des rhumatiſans, ou ne deſcendent pas au fond de l'eau, ou y deſcendent plus difficilement & plus tard. Ils ſont d'une couleur naturelle, de manière cependant qu'ils ſont parſémés de filamens roſes. Le traitement conſiſtoit :

1°. Dans une ou pluſieurs ſaignées, ſelon que les circonſtances l'exigeoient.

2°. Dans une boiſſon émolliente tiéde & nitrée.

3°. Dans l'application faite à propos d'un véſicatoire ſur le lieu affecté ou même ſur tout autre, la méthode antiphlogiſtique ſeule fut par temps ſuffiſante ſans qu'il fut beſoin de véſicatoire ; mais lorſque la violence de la douleur, (car elle eſt ſouvent plus forte que dans la vraie pleuréſie) n'étoit pas calmée par les ſaignées ; un large véſicatoire appliqué ſur l'endroit douloureux ou entre les épaules, &c. l'enlevoit bientôt entiérement. Il s'écouloit à peine trois quarts d'heure depuis l'application du véſicatoire, que le malade diſoit déjà ne reſſentir plus aucune douleur. Ce qui fait voir qu'on doit attribuer ce ſoulagement à

l'abſorption du ſtimulus âcre des cantarides, plutôt qu'à la ſuppuration entretenue à l'endroit du véſicatoire. L'expérience ne nous a pas encore appris ſi les ſinapiſmes ont la même vertu.

Dans la pleuréſie rhumatiſmale, après avoir calmé la première irritation, lorſque les crachats ne ſont pas encore aſſez atténués, le kermès a produit d'excellens effets.

Dans l'adminiſtration du kermès, de même que dans celle de tous les autres expectorans tirés des minéraux, nous avons penſé qu'on ne devoit pas trop ſe hâter; car lorſque les choſes arrivoient à bon port, un médicament expectorant donné plutôt qu'il n'étoit convenable, excitoit quelquefois de nouveaux mouvemens fébriles, qu'il falloit appaiſer par de nouvelles ſaignées.

Tel étoit le traitement de cette maladie lorſqu'elle étoit ſimple & ſans complication d'aucun autre: mais il arriva aſſez ſouvent qu'il ſe joignit un vice bilieux, ce qui conſtituoit une pleuréſie *bilioſo-rhumatiſmale*. Dans ce cas, il falloit examiner lequel des deux vices bilieux ou rhumatiſant, avoit l'avantage; remédier tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & employer une méthode compoſée comme la maladie elle-même.

Nous avons vu quelquefois la pleuréſie rhumatiſmale compliquée avec la vraie pleuréſie, & dégénérer en cette dernière.

Je penſe que la diſcuſſion des auteurs médecins ſur l'uſage des véſicatoires dans la pleuréſie, peut être terminée facilement, ſi l'on convient qu'ils

ſont nuiſibles dans la *vraie pleuréſie*, *encore en état de crudité*, utiles au contraire dans la pleuréſie rhumatiſmale ; or c'eſt ce que prouve conſtamment une pratique réfléchie.

On me dira peut-être qu'il n'a jamais été mis en diſcuſſion, ſi les véſicatoires convenoient dans la pleuréſie rhumatiſmale ; que cela étoit de l'aveu de tous les ſiècles ; mais que la queſtion conſiſtoit à ſavoir s'ils étoient utiles ou nuiſibles dans la pleuréſie *vraie*, *inflammatoire & eſſentielle*. Je réponds à cela que celle que j'appelle rhumatiſmale eſt très-bien diſtinguée de l'inflammatoire dans les écoles ; mais qu'auprès du lit des malades, elles ſont ſouvent confondues, au grand détriment du malade, lorſque dans la pleuréſie rhumatiſmale, ſouvent une fièvre violente, une douleur atroce de côté, & tous les autres ſymptômes imitent ſi bien la pleuréſie vraie & inflammatoire, que la mépriſe eſt très-facile, & preſque journalière ; mais la diſtinction de l'une & l'autre pleuréſie eſt-elle ſi difficile qu'elle en ait impoſé tant de fois, & qu'elle en impoſe encore chaque jour, même aux hommes les plus expérimentés dans l'art ? Les Praticiens ne peuvent-ils diſtinguer une inflammation d'un rhumatiſme ? il eſt certain que cela eſt ainſi, d'après les ſymptômes à peine diſſemblables de l'une & l'autre maladie, & d'après l'autorité de Sydenham, comme je le montrerai tout-à-l'heure. En effet, il nous apprend bien clairement, combien il eſt facile de prendre l'une & l'autre pleuréſie pour une ſeule & même maladie ; quel inconvénient réſulte de cette erreur,

quelle eſt la méthode de traitement indiquée dans le chapitre V, qui ſe rapporte parfaitement à notre ſujet, où il décrit la conſtitution de la fin de l'automne & du commencement de l'hiver de la manière ſuivante. « L'an 1675, l'Automne contre ſon » ordinaire fut ſi belle & ſi douce juſqu'aux der- » niers jours d'Octobre, qu'on auroit cru être en » été ; mais le temps ayant changé ſubitement & » étant devenu froid & humide, il y eut de tout » côté un ſi grand nombre de toux, que je ne me » ſouviens pas d'en avoir jamais tant vu. Preſque » perſonne n'en étoit exempt : comme la toux aidoit » la conſtitution dans la production de la fiévre, » de même la fiévre ſaiſiſſant l'occaſion que lui four- » niſſoit la toux, ſe jettoit ſur la plèvre & ſur les » poumons, de la même manière qu'elle avoit atta- » qué la tête, immédiatement avant la naiſſance » de ces toux ; ce changement ſi imprévu des ſymp- » tômes donna occaſion à quelques médecins qui » n'y avoient pas fait aſſez d'attention, de regarder » *cette fiévre comme une pleuréſie ou une péripneumonie* » *eſſentielle*, quoiqu'elle fut parfaitement la même » qu'elle avoit été pendant toute la conſtitution, & » quoique la douleur pungitive de côté, la difficulté » de reſpirer, la couleur du ſang que l'on tiroit, » & les autres ſignes ordinaires de la pleuréſie ſem- » blaſſent indiquer une pleuréſie eſſentielle ; néan- » moins la maladie ne demandoit d'autre traitement » que celui qui convenoit à la fiévre de cette conſ- » titution, & la méthode de traiter la vraie pleu- » réſie, n'y convenoit nullement ».

Maintenant, celui qui voudra comparer les écrits de Sydenham avec les nôtres, ſe convaincra facilement que la pleuréſie de Sydenham étoit la même que notre pleuréſie rhumatiſmale, & que ſa méthode de traitement ne différoit point de la nôtre ; car elle conſiſtoit toute entière dans un régime convenable, une, rarement deux ſaignées, & dans l'application des épiſpaſtiques à la nuque.

Par ces moyens « tous les ſymptômes diſparoiſ-
» ſoient inſenſiblement ; mais les médecins qui vou-
» loient attaquer la maladie à force ouverte, &
» employer quantité de remèdes, cauſoient la mort
» aux malades, ou du moins ſe trouvoient con-
» traints, pour les ſauver, de recourir à un plus
» grand nombre de ſaignées que ne le demandoit,
» ou même que ne pouvoit le ſupporter en ſûreté
» le caractère de la maladie ».

De-là les raiſonnemens tirés de la théorie, par le célebre Traleſius, à qui la médecine doit de grands ſervices ne regardent que la vraie pleuréſie. Une expérience certaine & invariable en rejette l'application à la pleuréſie *rhumatiſmale*, quoique également dangereuſe, également difficile, pénible, & quoique ſouvent, elle ne puiſſe être diſtinguée de la pleuréſie *vraie* & *eſſentielle* que par un homme très-clairvoyant. Nous ne connoiſſons pas, à la vérité, les raiſons pour leſquelles, malgré la préſence d'une fiévre quelquefois tres-forte, les véſicatoires, remèdes très-ſtimulans, enlèvent dans la pleuréſie rhumatiſmale, & la douleur & la fiévre elle-même; mais l'obſervation certaine des choſes ſe comportant

autrement que nous ne comptions, impoſe ſilence à nos petits raiſonnemens, quelques beaux qu'ils nous paroiſſent.

Mais comment le ſtimulus des cantarides s'accorde-t-il avec cette croûte inflammatoire, ſi propre à cette eſpèce de pleuréſie, que ſon épaiſſeur eſt miſe au nombre de ſes ſignes diagnoſtics ? Comment ce remède très-âcre & très-irritant, s'accommode-t-il avec la fiévre ? Nous nous ſommes repréſenté toutes ces difficultés dont nous laiſſons la ſolution à d'autres, nous contentant d'avoir bien diſtingué l'une & l'autre eſpèce de pleuréſie, & d'avoir indiqué la méthode convenable à chacune d'elles.

Les pleuréſies obſervées & traitées par le célebre Pringle, rendent indubitable l'efficacité des véſicatoires dans cette maladie, & ce que je rapporterai de cet auteur diſtingué, nous convaincra qu'elles étoient de la famille des rhumatiſmales. En effet, cette maladie ſévit parmi les troupes dans la Belgique, l'an 1743, pendant le printems où les nuits étoient encore froides & nébuleuſes, tandis que le ſoleil étoit chaud & agréable pendant le jour, où par conſéquent le froid & le chaud ſe ſuccédoient alternativement, pendant que les ſoldats étoient ſous des tentes dreſſées dans des lieux humides.

Il y eut un grand nombre de pleurétiques & de péripneumoniques, & celui des rhumatiſans ne fut pas beaucoup moindre ; de manière que de ce nombre à peu près égal de rhumatiſmes & d'affections de poitrine, on peut conjecturer l'affinité de l'une & de l'autre maladie.

Outre cela « la douleur pleurétique s'étendoit » quelquefois tellement qu'elle imitoit l'inflammation » des viſcères abdominaux. Pringle, §. 4, édit. » germanic. » Nous appliquions les véſicatoires au » commencement de la maladie, auſſi-tôt après la » première ſaignée & même avant, pourvu qu'elle » fut faite peu de temps après l'application des véſi- » catoires. La douleur étant calmée par ce moyen, » il paroiſſoit à propos de pratiquer une ſeconde » ſaignée, à moins qu'une ſueur ſurvenue n'enlevât » totalement la douleur, auquel cas il n'étoit plus » beſoin de remèdes » (au lieu cité.)

Tout ce que j'ai rapporté juſqu'ici, s'accorde parfaitement avec la deſcription que j'ai donnée de cette pleuréſie, indique le caractère de la maladie, & fait prévaloir contre toute hypothèſe contraire, l'éfficacité des véſicatoires reconnue parmi tant de malades, ſous les obſervations de Pringle. J'ajouterai encore ceci, que cet auteur diſtingué, convaincu par les ouvertures des cadavres, faites par Morgagny & Haller, place le ſiége du mal, non dans la plèvre, mais dans les poumons.

Voici maintenant les regles à obſerver ſur l'uſage des véſicatoires dans la pleuréſie.

1°. Les véſicatoires ſont preſque ſpécifiques dans la pleuréſie rhumatiſmale, & ils doivent être appliqués dès le principe de la maladie, après avoir fait précéder une ou deux ſaignées.

2°. Après avoir excité l'ampoule, il ne faut pas entretenir la ſuppuration ; c'eſt pourquoi on ne doit pas enlever l'épiderme. Les médicamens excitant la

ſuppuration ; cauſent des douleurs inutiles & augmentent la fiévre ; car ce n'eſt pas la ſuppuration, mais le ſtimulus des cantarides qui eſt utile.

3°. Les malades éprouvent les effets ſalutaires des véſicatoires ſur quelque partie du corps qu'on les applique ; cependant le milieu des épaules nous paroît préférable, car le ſiége de cette pleuréſie eſt dans le poumon ou la membrane qui l'enveloppe, comme nous l'avons démontré ci-deſſus.

4°. Les véſicatoires irritent la *pleuréſie vraie* & *inflammatoire*, ainſi il faut s'en abſtenir tant que la phlogoſe exiſte.

5°. Il ne ſuffit pas, dans la pleuréſie inflammatoire, d'avoir fait précéder une ou deux ſaignées pour recourir enſuite aux véſicatoires, & pour le dire en peu de mots : tant qu'il exiſte encore quelque reſte d'inflammation, quoique de fréquentes ſaignées l'aient beaucoup abatue ; bien plus, tant qu'il reſte un ſoupçon fondé, une crainte que la phlogoſe ne ſe rallume, les véſicatoires ſont dangereux.

6°. Que ſi la force de l'inflammation a été entiérement abattue ; ſi la condition précédente du malade a paſſé dans un état contraire, c'eſt-à-dire, ſi la trop grande tenſion & élaſticité des fibres s'eſt changée en laxité, l'épaiſſeur inflammatoire des humeurs en une lenteur oppoſée & froide, leur abondance en pénurie ; ſi outre cela, l'abondance de la matière à expectorer inonde les poumons, les ſurcharge, ſi la viſcoſité les farcit, & ſi les forces vitales ſont inſuffiſantes pour s'en débarraſſer, alors les véſicatoires fourniront un ſecours préférable à tous les autres.

7°. Dans la pleuréſie & péripneumonie bilieuſe, les cantarides ſont nuiſibles avant que le ſyſtême gaſtrique ait été purgé : car elles excitent des ſueurs pernicieuſes, reſſerrent le ventre, & pouſſent dans le torrent de la circulation la matière qui ſéjournoit dans le canal inteſtinal.

8°. Mais, ſi après avoir évacué l'eſtomac & les inteſtins, les crachats tenaces & viſqueux, rendent l'expectoration difficile, comme cela a coutume d'arriver dans la pleuréſie bilieuſe, une boiſſon abondante & tiéde, aiguiſée de quelque aromatique un peu ſtimulant, & l'application des véſicatoires rempliſſent toutes les indications.

Nous avons très-ſouvent guéri des rhumatiſmes fébriles dans les lombes, la hanche & la cuiſſe. On reſſent une douleur vers la cavité cotyloïde, & une impuiſſance de mouvement. Cette douleur s'étend le long de la partie externe de la cuiſſe juſqu'au genou & même juſqu'aux malléoles ; elle affecte auſſi par temps les lombes & les aines. Quelquefois on ne reſſent aucune douleur ; mais il y a un engourdiſſement de la cuiſſe & une impuiſſance de marcher. Dans ce cas, on appliquoit avec un ſuccès marqué, un large véſicatoire vers la tête du péroné, ou ſur la partie externe du genou, ſelon la méthode de Cottuni.

Quelquefois on l'appliquoit ſur l'emboîture de la cuiſſe. Pendant ce temps, on donnoit de légers diaphorétiques, comme l'infuſion de fleur de ſureau & l'antimoine diaphorétique non lavé. On entretenoit long-temps la ſuppuration des véſicatoires, &

pour cette fin, on ajoutoit un peu de ſavon à l'onguent digeſtif ; la même méthode fut avantageuſe dans le rhumatiſme des lombes.

Nous vîmes encore, mais beaucoup plus rarement, pendant ce mois, une autre eſpèce de rhumatiſme, dont nous avons déjà fait mention, dans laquelle une ſaburre bilieuſe occupoit le ſyſtême gaſtrique.

Nous eûmes quelques fébricitans affectés de ces douleurs des membres, qui préſenterent tous les ſignes d'un appareil bilieux, chez leſquels, après un émétique & l'évacuation des matières bilieuſes, les douleurs des membres diſparurent entiérement.

Nous avons déjà dit précédemment que cette eſpèce de rhumatiſme, le rhumatiſme bilieux, produit par des particules âcres, réſorbées de l'eſtomac & dépoſées ſur les membres où elles irritent les nerfs de toutes parts, s'obſervoit fréquemment dans les fiévres bilieuſes, automnales de longues durées, lors ſur-tout qu'elles avoient été étouffées par un uſage prématuré de l'écorce du Pérou, avant que la matière eût été préparée & évacuée d'une manière convenable. J'ajouterai encore à ce que j'ai déjà dit, que le malade traité par l'adminiſtration déplacée du quinquina, quoique délivré de la fiévre eſt cependant tourmenté par des douleurs chroniques, des articulations, & par cette maladie que Sydenham a appellée *rhumatiſme ſcorbutique*, & qu'il croyoit provenir d'un uſage trop long-temps continué du kina ; mais ce n'étoit pas cette écorce-elle-même, mais bien ſon uſage prématuré, avant la préparation

& l'évacuation requiſe de la matière fébrile, qui produiſoit ces douleurs rhumatiſmales.

JUIN.

Pendant ce mois, la conſtitution de l'air fut modérément chaude & ſeche, mais l'atmoſphère fut agitée preſque chaque jour par des vents froids, d'où il arriva que lorſque le vent venoit à ceſſer, les corps ſe couvroient de ſueurs abondantes qui étoient ſupprimées lorſque le vent ſouffloit de nouveau.

Au commencement de ce mois & juſqu'à ſon milieu, on vit fréquemment des continues rémittentes du genre des tierces, & quelques quotidiennes, qui céderent preſque toutes à l'émétique, aux délayans & aux eccoprotiques donnés par intervalle. Quelques unes qui menaçoient de malignité furent réprimées par l'écorce du Pérou. Depuis le milieu du mois juſqu'à ſa fin, les pleuréſies, les péripneumonies bilieuſes, parurent plus rarement, les rhumatiſmales furent plus nombreuſes. On vit des rhumatiſmes univerſels, un grand nombre de ſciatiques & d'autres ſur différentes parties du corps. Dans les derniers jours du même mois, quelques perſonnes attaquées de maladies bilieuſes, furent auſſi couvertes de pétéchies dont l'éruption ne rendit la maladie ni plus grave, ni plus facile. Quoique les vraies inflammations des poumons fuſſent plus rares qu'à l'ordinaire, non-ſeulement pendant ce mois, mais encore pendant tout le printems; néanmoins ayant eu à traiter une pleuréſie bilioſo-inflammatoire ou pleuréſie vraie & eſſentielle, compliquée du vice

bilieux des premières voies, maladie qui donna lieu à un grand nombre d'obſervations ; nous croyons à propos de rapporter ici ſon hiſtoire.

Une veuve, âgée de 55 ans, qui jouiſſoit depuis long-temps d'une ſanté parfaite, le 14 de Juin, ſur le ſoir, fut ſaiſie de friſſons qui durerent pendant quelques heures. La chaleur ſuccéda ainſi que la ſoif qui fut conſidérable ; la nuit fut agitée. Le lendemain (quinzième), la chaleur s'étant calmée vers le midi, elle reſſentit une oppreſſion de poitrine, & le côté droit, depuis les fauſſes côtes juſqu'à la mamelle, fut atteint comme d'une douleur pleurétique. La toux étoit fréquente, ſans crachats, la reſpiration laborieuſe, & la difficulté de ſe coucher ſur le côté douloureux étoit extrême ; on lui fit une ſaignée du bras ; la croûte parût très-inflammatoire ; la malade éprouva un léger ſoulagement, mais de peu de durée, car la douleur de côté & l'oppreſſion de poitrine reparurent bientôt après. Ce ſoir-là enfin, les friſſons furent moins violens & durerent moins que la veille ; la chaleur ſuccéda & la nuit ne fut pas tranquille.

Le ſeizième au matin, les choſes étoit les mêmes. Des crachats muqueux, teints de ſang, commencerent à paroître. On lui fit une ſeconde ſaignée ; le ſang fut le même, le ſoulagement le même. Le friſſon revint le ſoir, & la nuit ſe paſſa comme celle de la veille.

Le dix-ſeptième au matin, même état. Vers midi, la douleur, la toux & l'oppreſſion augmenterent ; les crachats ne parurent plus ; les friſſons & la chaleur eurent lieu le ſoir ; la nuit fut comme les précédentes.

Le

Le dix huitième, la malade aſſura ſe trouver mieux en général, la toux continuoit & emmenoit des crachats jaunes, muqueux. Le côté n'étoit plus douloureux, & le coucher ſur ce côté étoit facile. Le ſoir le friſſon fut léger, la nuit plus tranquille.

Le dix neuvième, elle fût transférée à l'hôpital; elle ne reſſentoit preſque plus de douleur de côté, aucun ſentiment d'oppreſſion, elle ſe couchoit facilement dans tous les ſens. La toux étoit rare, les crachats en petite quantité, muqueux, jaunâtres, le pouls étoit un peu plus fréquent, plus dur que dans l'état naturel; la langue étoit bilieuſe, la ſoif grande, le goût bon & le ventre libre; elle étoit ſans appétit, ne ſe plaignoit point de mal de tête, la chaleur étoit modérée, l'eſprit préſent & vif, ſes réponſes promptes, ſes narrations préciſes & faciles; elle ſe tournoit ſur tous les côtés avec la même facilité. La force de ſes muſcles étoit celle d'une perſonne médiocrement malade, ou preſque en état de ſanté. La reſpiration, quoiqu'elle parût facile à la malade, étoit cependant très-courte, & s'exécutoit plus par l'abdomen que par le thorax. On lui fit une ſaignée, la croûte fut conſidérable. On lui donna une abondante boiſſon antiphlogiſtique, il y eût un léger amendement; elle n'eût aucun friſſon le ſoir; ſon ſommeil fut troublé.

Le vingtième, elle ne ſe plaignoit d'aucune incommodité, tout étoit comme la veille, le pouls ſeulement étoit un peu plus fort & plus plein. La reſpiration étoit très-courte, & ſe faiſoit par l'abdomen preſque ſeul. On lui fit encore une ſaignée. La croûte inflammatoire fut ſi conſidérable, qu'elle

laiſſa à peine appercevoir quelque choſe de la partie rouge & fibreuſe du ſang.

Vers midi, elle ſe plaignit d'oppreſſion de poitrine, elle eut les joues fort rouges, la reſpiration étoit courte & fréquente, avec de légeres défaillances par intervalle. On apperçut ſur la poitrine de petites pétéchies de couleur de roſe. On lui fit une nouvelle ſaignée à midi, & une autre le ſoir, ce qui parût un peu améliorer la reſpiration ; le ſommeil ſe prolongea juſques dans le jour.

Le vingt-unième, toutes choſes étoient comme dans la ſoirée précédente ; mais comme la difficulté de reſpirer revenoit de nouveau, que le pouls reſtoit toujours plein, fort & dur, malgré la quantité de ſang qu'on avoit déjà tirée, on lui fit encore ce jour là deux ſaignées, & on lui appliqua un véſicatoire ſur la poitrine. La croûte inflammatoire fut la même ; le ſoir, la malade eût une abondante tranſpiration, & la reſpiration fut beaucoup meilleure qu'elle n'avoit été juſqu'alors ; le ſommeil fut tranquille & long-temps prolongé.

Le vingt-deuxième de Juin, & le huitième de la maladie, la tranſpiration commencée la veille, continua. Les urines qui pendant tout le cours de la maladie avoient été tenues, & d'un roux de ſafran, étoient maintenant citrines. Le pouls juſques-là plus fréquent que dans l'état naturel, plein, & un peu dur, n'avoit plus alors rien de vicieux ; les pétéchies étoient en très-petit nombre, la malade eut dans la journée pluſieurs ſelles ſpontanément ; il n'y eut

preſque plus de crachats, la reſpiration s'étoit améliorée, la nuit fut bonne.

Le vingt-troiſième, la tranſpiration ſe ſoutint ; les ſelles cuites & ſpontanées furent fréquentes ; le reſte étoit comme la veille ; la nuit fut bonne.

Le vingt-quatrième, la ſueur fut abondante ; tout le reſte alla bien.

Le vingt-cinquième de Juin, dans la matinée, il n'y avoit plus de ſueur, la bouche étoit amère, la ſoif grande. Vers midi, elle alla encore ſpontanément ; la nuit fut bonne.

Le jour ſuivant, ayant eu encore quelques ſelles ſpontanées, l'amertume de la bouche & la ſoif diſparurent, & depuis cette époque, elle n'éprouva plus aucune incommodité : elle recouvra ſes forces en peu de temps, & ſortit bien guérie de l'hôpital.

Voilà une inflammation dangereuſe des poumons, accompagnée d'un vice bilieux du ſyſtême gaſtrique.

A la fin du printemps & au commencement de l'été, les maladies inflammatoires diſparoiſſent peu à peu, & cédent leur place aux maladies bilieuſes ; dans cet eſpace de temps qui joint ces deux ſaiſons, c'eſt-à-dire, le printemps & l'été, il regne ordinairement un genre mixte de maladies, compoſé de la phlogoſe du printemps & de la bile de l'été.

Il faut remédier à l'un & l'autre mal, en commençant toutefois, par le plus preſſant. C'eſt pourquoi nous avons employé preſque tous nos ſoins, à abattre l'inflammation des poumons, nous contentant d'énerver, par une abondante boiſſon, les crudités de l'eſtomac, qui n'excédoient pas les bornes.

Hippocrate assure que le passage de la pleurésie en péripneumonie est funeste, & l'expérience prouve la vérité de cette assertion ; car lorsque l'inflammation des poumons, qui convient également & à la pleurésie & à la péripneumonie, pénétre plus profondément ; que la circulation du sang rendue difficile par cette viscosité des humeurs, retarde son retour de la tête ; les joues deviennent rouges, la respiration se fait par l'abdomen, le thorax restant immobile, & la pression du cerveau par le sang accumulé, ôte tout sentiment de douleur, quoique la cause n'en existe pas moins. De-là, Hippocrate a eu raison de dire, qu'une pleurésie grave au point de détruire tout sentiment d'incommodités, en affectant le cerveau, s'est changée *avec danger* en péripneumonie.

Une présence d'esprit, une vivacité inaccoutumée, une mémoire exacte du passé, & une narration prompte, avec une certaine loquacité extraordinaire, quoiqu'appartenant au sujet, bien loin d'en imposer au médecin attentif, le préviennent au contraire, par ce *mieux trompeur*, d'un danger très-imminent, & l'avertissent d'employer au plutôt, toutes les ressources de son art, pour détourner l'orage qui menace le malade.

Nous étions instruits que ce *mieux* étoit *trompeur*, principalement par la respiration que Baglivi a voulu qu'on considérât particuliérement & presque uniquement dans les maladies de poitrine. Si la respiration est mauvaise, craignez toujours, quoique les autres symptômes présagent des événemens favorables.

D'après notre calcul, ſoixante-dix onces de ſang ont été tirées à cette malade dans les différentes ſaignées : on lui donnoit une abondante boiſſon de décoction d'orge & d'oximel ; le régime en tout étoit très-rafraîchiſſant ; néanmoins il parût des pétéchies, quoiqu'en petit nombre. L'éruption pétéchiale eſt-elle donc due au ſeul régime échauffant ? Eſt-elle toujours le produit d'un mauvais traitement ?

JUILLET.

Au commencement de Juillet, la chaleur fut moindre qu'elle n'a coutume d'être dans cette ſaiſon, ou plutôt il fit froid. Vers le milieu l'air s'échauffa, mais non au degré ordinaire des autres années. Les derniers jours du mois répondirent à ſon commencement ; les fruits furent en petite quantité & inſipides.

On obſerva pendant ce mois, plus fréquemment que pendant les mois précédens, parmi la claſſe indigente, cette fiévre qu'on appelle maligne & pétéchiale, des efflorescences du même nom, ou pétéchiſante, parce que quoique ſouvent elle ne produiſe aucun exanthême ſur la ſuperficie du corps, elle n'en parcourt pas moins ſes périodes de la même manière, & qu'elle eſt d'ailleurs accompagnée des mêmes ſymptômes.

J'ai renvoyé à un autre temps ce que j'ai obſervé ſur les fiévres exanthématiques & autres du même genre ; juſqu'à ce que ayant lu & raſſemblé les obſervations des auteurs à ce ſujet, & les ayant comparées entre elles & avec les miennes propres, lorſqu'il ſe préſente chaque jour tant d'occaſions

d'obſerver ces fiévres dans cette affluence de peuple à cet hôpital, je puiſſe donner quelque choſe de plus correct, qui, dans une diverſité d'opinions ſi grande & ſi douteuſe ſur cet objet, puiſſe tourner aux progrès de l'art, & à l'avantage des malheureux mortels.

Pleuréſie occulte ou cachée.

C'eſt une maladie, ou plutôt le foyer d'une certaine maladie fort grave, que Baglivi a appellée pleuréſie ou péripneumonie *cachée* : comme je l'ai obſervée quelquefois au commencement de ce mois, & même plus fréquemment que de coutume, j'ai cru devoir la décrire en peu de mots.

Cette maladie eſt ſouvent difficile à connoître, parce qu'elle eſt dépouillée en grande partie des caractères de la vraie pleuréſie ou péripneumonie déjà formée. Il n'y a le plus ſouvent, abſolument aucune fiévre. Le coucher ſur l'un & l'autre côté, eſt ou facile ou peu douloureux. Il y a une petite toux rare, ſeche ou avec quelques crachats cuits, muqueux ; la langue eſt tant ſoit peu blanche ; il n'y a point de ſoif, point d'oppreſſion de poitrine, ſi ce n'eſt dans le mouvement du corps ; point de mouvemens fébriles par intervalles, ou du moins ils ſont peu ſenſibles, l'appétit ſe ſoutient. Néanmoins ce mal, ſi on le néglige, s'accroit en une inflammation réelle, grave & très-étendue des poumons, ou ce qui arrive plus ſouvent, dégénere en une induration de ce viſcère, & produit des tubercules, ou enfin ce qui a lieu auſſi fréquemment, ſe termine par une phthiſie. Cette légere pleuréſie négligée a

fait plus de phthiſiques que l'inflammation grave des poumons : non pas que cette maladie ait plus de propenſion à la phthiſie, mais parce qu'elle eſt mal traitée ou regardée comme peu digne d'attention & par conſéquent négligée.

Cette pleuréſie ou péripneumonie cachée ſe découvre :

1°. Aux ſymptômes décrits plus haut.

2°. En faiſant coucher le malade, tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre, & lui recommandant de faire attention, ſi l'un & l'autre lui ſont également faciles ; ſi en ſe couchant ſur un côté, il n'eſt pas obligé de touſſer, s'il ne s'apperçoit point que ſa reſpiration devienne plus gênée & plus difficile dans telle poſition plutôt que dans telle autre.

3°. En faiſant prendre au malade une grande inſpiration, & lui faiſant obſerver, ſi en reſpirant il n'éprouve pas quelque incommodité, s'il ne ſent pas quelque douleur pungitive, quelque ardeur ou quelque oppreſſion.

4°. En faiſant attention ſi dans certaine ſituation du corps, il ne touſſe pas plus fortement, s'il n'éprouve pas quelque incommodité, quelque douleur pungitive, ardente, oppreſſive.

5°. En examinant avec attention l'état précédent du malade ; car, il y a des maladies qui laiſſent ſouvent après elles ces pleuréſies ou péripneumonies cachées.

Et d'abord, après une pleuréſie vraie & eſſentielle, traitée convenablement & bien jugée, il reſte néanmoins quelquefois dans la poitrine une certaine

incommodité telle que nous l'avons déjà décrite ; cependant il n'y a aucune fiévre, & la ſanté ſemble parfaite, ſi vous en exceptez cette légere ſenſation déſagréable ; à cauſe de laquelle, lorſque les malades ſont déjà rétablis, à la premiere occaſion qui ſe préſente, ils retombent de nouveau dans une pleuréſie ou péripneumonie ; car ce léger ſentiment d'incommodité, après une pleuréſie, paroît dépendre rarement de nouvelles adhéſions des poumons avec la plevre, mais le plus ſouvent d'une légere phlogoſe qui ſubſiſte encore, & qui occupe plus opiniâtrement quelque partie du poumon. De-là, les perſonnes qui ſont dans ce cas, quoique revenues de leur maladie, conſervent cependant dans le thorax un foyer perpétuel de nouvelles pleuréſies.

2°. La même choſe a lieu après les rhumatiſmes fébriles & inflammatoires, & après les pleuréſies & péripneumonies du même genre.

3°. Il y a des perſonnes, qui à la ſuite d'un catarrhe de pluſieurs ſemaines & même de quelques mois, éprouvent dans l'un ou l'autre côté, une légere douleur, une certaine ardeur quoique peu conſidérable, un ſentiment d'oppreſſion, & emmenent des crachats non purulens, mais puriformes & cuits, ſans pour cela être alitées ; ces perſonnes ſont attaquées de cette pleuréſie ou péripneumonie légere & cachée de Baglivi.

4°. Si ceux qui ont les poumons parſémés de tubercules viennent à s'échauffer à quelque occaſion que ce ſoit, par le vin, le mouvement, le ſoleil, & augmentent la circulation des humeurs, un ou deux

de ces tubercules s'enflamment, ſans que pour cela ils ſoient ſaiſis d'une fiévre univerſelle & embraſſant tout le corps.

Il eſt facile de former le diagnoſtic d'après ce que nous venons de dire ; c'eſt une légere inflammation d'une petite partie ſeulement du poumon, inflammation qui ſouvent peut reſter cachée pendant un temps conſidérable, ſans ſe terminer par un des réſultats ordinaires de la phlogoſe ; car il eſt certain qu'il exiſte des maladies inflammatoires *méme chroniques*, des phlegmons *vrais* mais *chroniques*, qui perſiſtent pendant long-temps dans un état de crudités, avant de ſe terminer, ou par une réſolution bénigne, ou par la ſuppuration, ou par l'induration, ou enfin par la gangrène.

Quant au pronoſtic, il faut ſavoir que ces pleuréſies ou péripneumonies occultes ſe changent en une maladie grave, aiguë & inflammatoire, ou ſe terminent par la réſolution, ſi on les découvre & ſi on les traite d'une manière convenable, ou paſſent en ſuppuration, à la manière des autres parties enflammées.

C'eſt une ſource fréquente de vomiques fermées dans les poumons. Le traitement en eſt tout antiphlogiſtique ; une & quelques fois pluſieurs ſaignées, des émulſions nitrées, des boiſſons émolientes avec l'oximel & le nitre. Dans cette pleuréſie *occulte* qui provient de la matière rhumatiſmale dépoſée à cet endroit, un véſicatoire appliqué ſur le lieu douloureux convient parfaitement.

On voit quelques fois des pleuréſies *vraies inflam-*

matoires, mais *chroniques*, chez les perſonnes qui ont le cou long, le corps grêle, la poitrine enfoncée & étroite, les joues colorées, la fibre tendre, délicate & très-irritable ; alors, l'inflammation reſte crue pendant un temps très-conſidérable, ſans aucune terminaiſon ordinaire aux autres inflammations ; enfin, des crachats abondans & cuits, non-purulens, mais puriformes, tels qu'ils ſont dans un catarrhe mûr, commencent à paroître, & diminuent l'oppreſſion de poitrine & la douleur pungitive ; mais comme ces crachats perſiſtent long-temps & en grande quantité, le malade maigrit, ſe deſſeche & meurt, ſans qu'on ait jamais apperçu rien de véritablement purulent. Si vous preſcrivez à ces perſonnes des émoliens, des mucilagineux, elles les ſupportent facilement, ne ſont pas oppreſſées : mais la quantité des crachats augmentant, elles maigriſſent davantage. Les remèdes toniques, le lichen d'Iſlande, d'ailleurs recommandable dans d'autres eſpèces de phthiſie, ſuppriment la matière des crachats, & augmentent les incommodités de la poitrine. Les balſamiques, le quinquina, l'équitation, rendent en peu de temps *cette eſpèce de phthiſie* mortelle.

Ceux qui ſont doués de cette complexion tendre & délicate dont nous avons parlé, ſont ſujets à cracher du ſang. Des ſaignées ſouvent répétées, mais toujours en petite quantité, une diète végétale, un régime anti-phlogiſtique, les tire preſque toujours d'affaire, & conſerve encore pluſieurs années, ceux qu'une méthode fortifiante, aſtringente,

balſamique , précipite dans une phthiſie vraie & parfaite , & entraine à la mort , le dernier de tous les maux.

AOUT.

La conſtitution fut ſeche ; les chaleurs conſidérables ne furent tempérées par aucunes pluies , ou du moins celles-ci furent très-rares. Les derniers jours du mois furent également ſereins : mais quelques-uns d'eux furent très-froids ; les fruits de la ſaiſon peu abondans ne parvinrent pas à leur maturité , & reſterent inſipides.

On vit beaucoup de diarrhées , un aſſez grend nombre de dyſſenteries , & des coléra. Vers la fin du mois , parurent des fiévres putrides , pétéchiales , continues , quotidiennes , tierces.

Le nombre des malades fut très-conſidérable pendant ce mois ; mais les maladies furent en général faciles & de peu de durée , & le nombre des morts ne répondit point à la quantité des malades.

Les premières voies étoient affectées dans ce mois, comme dans le mois précédent : il y eut cependant cette différence entre les maladies de ce temps & celles du temps antérieur , que les malades actuels vomirent plus difficilement des matières jaunes , épaiſſes , glutineuſes , ſemblables à de la colle de poiſſon , & en petite quantité pour l'ordinaire , non par le défaut de matière , mais parce qu'à cauſe de ſa ténacité , il en reſtoit une grande partie , qui n'étoit pas encore mobile & propre à l'excrétion , & qu'une autre partie aſſez conſidérable étant abſorbée ,

farciſſoit le ſyſtême vaſculaire, corrompoit la maſſe des humeurs, & pénétrant dans les petits vaiſſeaux, y reſtoit profondément adhérente. Pour cette raiſon, il fut utile de répéter les vomitifs ; ce que nous faiſions au moyen de l'ipécacuanha donné à différentes repriſes & par intervalle.

Il nous arriva quelques fois pendant ce mois, que cette racine, de quelque manière qu'elle fut donnée, ne produisît que peu ou point du tout d'effet ; parce que, comme je le penſe, ſa force ou ſon ſtimulus, enveloppé de matière glutineuſe, étoit rendu impuiſſant. J'ai encore obſervé ceci : que ceux qui après avoir pris un émétique, ne vomiſſoient pas, alloient manifeſtement plus mal, dans la même proportion à peu près, que ceux qui vomiſſoient convenablement étoient ſoulagés depuis le vomiſſement. Vers la fin du mois, ayant laiſſé pour la raiſon déjà mentionnée, la racine d'ipécacuanha, dont nous avions voulu eſſayer la force juſqu'à cette époque, nous reprimes la diſſolution du tartre émétique, avec tout le ſuccès que nous en attendions.

Les continues rémittentes dont les paroxiſmes ſuivoient des lois fixes, ou revenoient à des périodes incertaines, cédoient aux médicamens diſſolvans, auxquels on interpoſoit la ſolution du tartre émétique quelque fois même ſouvent répétée. Les fiévres de ce temps eurent ceci ſeulement de particulier, qu'elles eurent beſoin de diſſolvant plus actifs, & d'émétiques plus puiſſans.

De-là, chaque fois qu'un gluten épais dans la bouche, qu'une langue ſeche, rouge, brûlante, nous

annonçoient que les entrailles étoient affectées d'un vice ſemblable, & que la maladie céderoit difficilement, les remèdes convenables alors étoient ceux qui, outre les ſavons végétaux, contenoient auſſi le ſel ammoniac, le plus puiſſant des diſſolvans de la matière glutineuſe. Notre formule la plus uſitée étoit celle qui réunit d'eau de ſureau cinq onces, oximel ſimple & roob de ſureau, de chacun un once ; de ſel ammoniac deux ou trois gros, à prendre dans les 24 heures, à des diſtances & des doſes égales.

Nous continuions ſans interruption l'uſage de ces remèdes, ſi ce n'eſt que nous interpoſions par temps, une potion émétique.

J'obſervai encore dans cette ſaiſon, qu'aucun de nos malades ne ſe plaignit d'une ſenſation déſagréable au cardia, pour avoir pris du ſel ammoniac, ce qui cependant étoit arrivé fréquemment dans les mois du printemps, de manière que nous fûmes ſouvent forcés de nous abſtenir même d'une doſe beaucoup moindre, à cauſe des plaintes des malades.

Une inertie plus grande des ſolides, un mucus alors plus copieux & plus tenace, enduiſant les parois du ventricule, nous donnent la raiſon du phénomène obſervé, & nous démontrent en même temps la convenance du remède inciſif & atténuant.

Nous n'avons employé que ce ſeul moyen auprès du plus grand nombre des malades, qui avoient des forces vitales ſuffiſantes & capables de ſoumettre la matière ; mais lorſque l'abondance de la matière étrangère, ou ſa ténacité étoit ſi grande, que les forces *coctrices* abattues, peut-être par des ſaignées

à contre-temps ou de toute autre manière, étoient insuffisantes avec le secours seul de ce sel ; pour la travailler & la chasser par les couloirs convenables, nous y avons joint avec tout l'effet désiré, la poudre de la racine d'arnica. J'ai plusieurs raisons que je donnerai dans un autre temps, pour préférer dans la plupart des fièvres gastriques, mésentériques, putrides, malignes, auxquels la pratique moderne oppose le quinquina, pour préférer, dis-je, à cette écorce d'ailleurs très-recommandable, la racine d'arnica, dont le savant Collin, qui a rendu de grands services à notre art, a fait le plus grand usage ; cette racine arrêta plus efficacement que tout autre remède, ces longues diarrhées, qui minent les forces dans les fièvres malignes.

Le sel ammoniac a toujours joui d'une grande considération auprès des praticiens, & alors il étoit mis par eux au rang des puissans anti-septiques ; mais comme ils plaçoient l'origine de ces maladies d'automne, sur-tout des plus opiniâtres, dans la dissolution du sang & l'état septique des humeurs, & qu'ils prenoient pour cause un effet non nécessaire ; lorsque de plus, ils voyoient un grand nombre de malades se trouver bien de ce sel, ceux-là, sur-tout, auxquels ce remède inciſoit les matières glutineuses, ils tirerent de-là leur conclusion, sur la vertu anti-septique du sel ammoniac.

La dyssenterie pendant ce mois faisoit de grands ravages par toute la ville, dans les fauxbourgs & tous les environs ; cette maladie attaqua tout-à-coup quelques personnes qui se portoient très-bien en

tout, de manière qu'elles avoient des ſelles de bonne nature d'abord, enſuite ſanguinolentes & muqueuſes; ſur la fin du mois, quelques-uns qui s'étoient bien porté juſqu'à cette époque, étoient attaqués inopinément de douleurs d'entrailles, & de ſelles ſanguinolentes; d'autres éprouverent pluſieurs jours d'avance une fiévre de la claſſe des continues rémittentes, & cette maladie ſe tournoit enfin en dyſſenterie; d'autres ſentirent des tranchées pendant quelques temps, & le flux dyſſentérique ſe déclara enfin; il y en eut qui, pendant pluſieurs jours, ſe plaignirent de laſſitude, d'une douleur brûlante à l'eſtomac; & celle-ci, venant à ceſſer, ils éprouverent des tranchées autour de l'ombilic, & le flux dyſſentérique ſuccéda peu de temps après. On obſervoit une fiévre obſcure chez la plupart, pendant tout le temps que les douleurs de l'abdomen & le teneſme perſiſtoient; mais après la diſparition de ces ſymptômes, quoique les ſelles fuſſent encore muqueuſes & ſanguinolentes, on n'obſervoit plus cependant aucuns mouvemens fébriles; un très-petit nombre eurent, avant & pendant la dyſſenterie, une fiévre continue fort modérée en général, & dont les paroxiſmes revenoient à des temps incertains. Les déjections furent d'abord éloignées, & les matières très-copieuſes; mais les jours ſuivans, le nombre des déjections s'étant accru, les tranchées & le teneſme s'accrurent auſſi dans le même rapport, & la quantité de la matière fut moindre chaque fois; à des ſelles bonnes dans le principe, ſuccéderent d'autres de différentes couleur & conſiſtance, rouillées chez

quelques-uns, ſemblables à de la lie ; chez d'autres, profondément vertes, muqueuſes & teintes de ſang. Lorſque la maladie fut bien confirmée, il ſe joignit des envies fréquentes d'uriner avec ſtrangurie ; les urines étoient en petite quantité, à chaque fois, bilieuſes, & d'un jaune ſaturé. Les douleurs du ventre étoient continuelles chez quelques-uns ; mais chez le plus grand nombre, elles revenoient par intervalle, & comme l'avant-coureur d'une prochaine déjection.

L'abdomen douloureux ne ſupportoit pas le toucher un peu ferme ; quelques-uns, mais en très-petit nombre, ſe plaignirent ſeulement d'un poids conſidérable ſans douleur, aux environs de l'ombilic. La cardialgie qui précéda ſouvent la maladie, ou diſparut, ou diminua conſidérablement, lorſque celle-ci fut dans ſa force. La langue étoit propre, ou s'éloignant peu de l'état naturel ; le goût étoit vicié, moins cependant que dans le temps qui précédoit la maladie ; & en ſomme, l'état de la bouche & de l'eſtomac étoit tel, qu'il démontroit que la ſaburre âcre & bilieuſe, étoit ſituée trop profondément, pour que la langue & la bouche puſſent annoncer ſa préſence ; il n'y avoit aucun effort pour vomir, aucunes nauſées.

Nous employâmes différentes méthodes contre cette maladie, & nous rendîmes à une entiére ſanté, un grand nombre de malades ; un d'eux qui avoit déjà traîné long-temps hors de l'hôpital, ſuccomba à la dyſſenterie ; un autre tomba dans l'hydropiſie. Ayant rencontré le mal opiniâtre chez quelques malades, nous

nous faiſions tous nos efforts pour trouver un traitement plus court & plus ſûr ; enfin ſur la fin du mois, pendant tout Septembre & le commencement d'Octobre, nous embraſsâmes une méthode fixe de traitement pour les dyſſentériques, & nous en guérîmes un très grand nombre en peu de temps, & avec un ſuccès ſoutenu. Je vais rapporter maintenant en peu de mots, les moyens que j'employai au commencement du mois d'Août.

Nous donnions l'ipécacuanha aux premiers malades qui nous arriverent ; mais cet anti-dyſſentérique ſi vanté, ne nous fut pas auſſi avantageux que je l'avois vu pendant deux années conſécutives dans la Hongrie. J'en attribuois la raiſon, à ce que la matière formant la maladie actuelle, étoit extraordinairement épaiſſe, & adhéroit plus fortement aux parois du ſyſtême gaſtrique, où que peut-être le foyer lui-même de la dyſſenterie étoit ſitué plus profondément dans les inteſtins, de manière qu'il ne pouvoit être rappellé par l'ipécacuanha & rejetté par le haut.

Dans la Hongrie, où je diſois que la racine d'ipécacuanha avoit été très-utile, l'amertume de la bouche, les nauſées, les vomiſſemens, les anxiétés, une ſenſation déſagréable des entrailles tourmenterent les malades d'une manière bien plus grave que dans la dyſſenterie actuelle, où on n'appercevoit que très-peu de ſignes de la léſion du ventricule.

Voici la manière dont je remédiois aux dyſſenteries légères dans la ville & dans les fauxbourgs voiſins, lorſque j'étois appellé pour les traiter dans les premiers jours ; après avoir ordonné une diéte légere,

je faiſois prendre au malade, chaque heure, ou au moins toutes les deux heures, pendant le jour & pendant la nuit, un verre de petit-lait dans trois livres duquel on faiſoit bouillir trois onces de pulpe de tamarin, ajoutant par-deſſus une petite doſe de liqueur anodine minérale d'Hoffmann. Je preſcrivis avec ſuccès à quelques-uns l'infuſion aqueuſe de rhubarbe. Ce remède étoit continué deux jours ordinairement, pendant lequel temps les tranchées, le ténesme, la ſtrangurie diſparurent preſqu'entiérement ; mais les déjections ſanguinolentes, muqueuſes perſéverèrent avec la même fréquence ; il arriva quelquefois, qu'après de nombreuſes déjections liquides, il ſortoit de la matière durcie. Je ne preſcrivis point de calmant pour le ſoir, à moins que les déjections continuelles, n'empêchaſſent totalement le ſommeil; dans lequel cas, un grain de laudanum procura au malade au moins un peu de repos ſi néceſſaire pour refaire les forces. Enfin, lorſqu'il ne reſtoit plus aucune douleur, & que cependant les ſelles étoient tout auſſi fréquentes qu'auparavant ; je donnois une poudre compoſée de mirobolans, de rhubarbe grillée & d'un peu d'opium.

Dans quelques dyſſenteries plus graves où les ſelles étoient très-fréquentes, muqueuſes, ſanguinolentes, accompagnées de ténesme & de tranchées violentes; je crus obſerver que je retirois plus d'avantage, dans la première période de la maladie, de la pulpe de tamarin ou de pruneaux bouillis dans une décoction d'orge, laiſſant de côté tout ſtimulant ſalin, & même la teinture aqueuſe de rhubarbe, quoique très-douce.

La fréquence des ſelles, bien loin de diminuer, étoit augmentée à la vérité ; mais toute ſenſation incommode dans l'abdomen, & autour du fondement, diminuoit peu à peu & diſparoiſſoit enfin totalement ; les urines ſortoient librement & ſans douleur ; les ſelles avoient quelque choſe de cuit, de manière que la première période de la dyſſenterie ſe paſſoit heureuſement, & que le mal cédoit promptement enſuite aux fortifians aſtringens, aux mucilagineux, aux opiatiques, ou à un médicament compoſé de tous ces remèdes ; il y en eut qui malgré que leur dyſſenterie s'annonçât par des ſymptômes très-graves, ayant fait uſage dans le cours de la première période, de ces eccoprotiques très-légers dont nous venons de parler, outre l'exemption des tranchées, du ténesme & de la ſtrangurie, obtinrent encore cet avantage ; que leurs ſelles étoient non-ſeulement ſans douleurs, mais moins copieuſes, moins fréquentes, & ſemblables à celles des perſonnes en ſanté, juſqu'à ce que, par la continuation du même remède, les choſes ſe rétabliſſent en entier, ſans le ſecours ni des opiatiques ni des aſtringens. Il étoit néanmoins à propos de les prémunir contre la facilité des rechûtes, par des médicamens fortifians & ſtomachiques.

Parmi nos malades, il s'en trouva chez qui le ventre coula modérément pendant un ou deux jours, avec des tranchées, & rendit des matières rouillées, puis s'arrêta de lui-même, les douleurs perſiſtant toujours ; cette ſuppreſſion fut ſuivie d'une douleur d'eſtomac gravative & brûlante, d'une difficulté d'uriner, d'une amertume de la bouche, d'agitation,

& lorſque le mal étoit plus grave, de délire même. *Ces dyſſenterie imparfaites* cédoient conſtamment & en peu de temps à un émético-cathartique ; ſavoir, une diſſolution de tartre-émétique.

D'autres affectés des mêmes ſymptômes que les dyſſentériques ſe plaignoient d'amertume de la bouche, de cardialgie, de tranchées, de difficulté d'uriner, mais avoient le ventre dans l'état naturel ou reſſerré. Un émétique antimonial & une copieuſe boiſſon délayante enlevoient promptement & sûrement *cette colique bilieuſe* de la même nature que la dyſſenterie.

Vers la fin de ce mois, nous fimes faire une opération de la taille, dont nous allons rapporter ici l'hiſtoire.

Un jeune homme âgé de 15 ans, fils d'un ſoldat, éprouvoit depuis trois ans ou environ, après avoir lâché ſon urine, une ardeur au périnée, qui duroit un demi-quart-d'heure, & ſe diſſipoit enſuite ; mais s'il urinoit debout, ou en marchant, il ne ſentoit aucune ardeur, pas même s'il étoit aſſis ſur la chaiſe percée, de telle manière que le périnée ne portât pas. Il vint vers nous le 15 du mois d'Août. Depuis environ deux mois, il rendoit des graviers, & par tems un mucus, ou *une matière* muqueuſe à la vérité, mais ſans ductilité. Soit que ces graviers ſortiſſent ſeuls, ſoit qu'il ſortit de la matière muqueuſe, le malade éprouvoit un ſentiment d'ardeur le long de l'urètre. Depuis cet eſpace de deux mois, les envies d'uriner étoient beaucoup plus fréquentes qu'à l'ordinaire, & devenoient incommodes, ſur-tout pendant la nuit ; une eau de chaux, avec une partie égale de lait & le

ſavon de Véniſe, excita une petite fiévre, rendit le beſoin d'uriner plus fréquent & fit naître la ſtrangurie ; de là, ayant changé bien vîte de méthode de traitement, principalement parce que la difficulté qu'on avoit éprouvé à le ſonder, avoit occaſionné une légere contuſion ; on lui preſcrivît le médicament ſuivant. ℞ décoction d'orge & de réglisſe, deux liv. gomme arabique, une once.

On le mit auſſi à une diète végétale en grande partie. Le 29 d'Août, le malade aſſura qu'il urinoit déjà rarement & en plus grande quantité chaque fois, tandis qu'auparavant il urinoit fort ſouvent, mais lâchoit peu d'urine ; qu'il n'éprouvoit plus aucune ardeur dans le périnée ; mais qu'il ſentoit dans cet endroit comme la préſence d'un corps étranger ; quoique ce ſentiment fut peu conſidérable, peu incommode, qu'il diſparût bientôt, & qu'il n'eût pas lieu chaque fois qu'il urinoit. Il ſortit fréquemment, pendant l'uſage de cette boiſſon mucilagineuſe, de petits calculs, même plus gros qu'à l'ordinaire, ſans cependant cauſer autant de douleur : que ſi le mal n'eut pas dû prendre de nouveaux accroiſſemens dans la ſuite, il diſoit qu'il ſeroit content de cet état, & qu'il ſe croyoit capable d'entreprendre tous les travaux.

Cependant, comme ce moyen n'avoit procuré qu'un ſoulagement momentané, & que le malade, quoique alors preſqu'exempt de douleur, ſeroit probablement retombé dans ſon premier état, nous jugeâmes à propos d'extraire la pierre par l'opération qui fut pratiquée par Sartori, chirurgien de cet

hôpital très-habile & très-exercé, le 30 du mois d'Août ; il ſe ſervit pour cette opération, de l'inſtrument qu'on appelle *litothome caché.*

L'opération fut prolongée quelque temps par les morceaux de la pierre qui ſe briſa dans la veſſie, car elle étoit toute raboteuſe & friable, ſi vous en exceptez le noyau qui étoit beaucoup plus dur.

L'opération finie, le malade fut remis dans ſon lit, & ne ſouffrit pendant tout le reſte du temps aucune incommodité extraordinaire ; il vivoit de bouillons légers, de décoction d'orge & d'émulſions ; après quelques jours d'intervalle, il prit des potages avec le jus des viandes ; le 26 Septembre, il ne ſortoit plus d'urine par la plaie, qui à cette époque parût totalement fermée ; on le leva, & il paſſa une heure aſſis. Le 10 Octobre, pour la première fois, il ſe promena dans la ſalle, à pas petits & lents ; le 17e. du même mois, il ſortit gueri.

Il importe beaucoup pour le ſuccès de l'opération, que le malade ne la ſubiſſe, qu'après avoir été bien préparé par une diéte légere & végétale.

Il faut conſeiller à ceux qui veulent pratiquer la lithotomie, qu'auſſi-tôt qu'ils ſe ſeront aſſurés par la ſonde de la préſence du calcul, ils ne tourmentent plus déſormais leur malade par la même application ; la veſſie fréquemment irritée par l'inſtrument, ſoutient plus difficilement l'opération, & inciſée, elle s'enflamme plus facilement & avec plus de danger.

Les gens de l'art ont inventé divers inſtrumens pour faciliter la lithotomie ; mais je crains bien, qu'ici les plus ſimples ne ſoient auſſi les meilleurs.

Un biſtouri fort, muni d'un bon manche, l'emporte peut-être ſur tous les autres ; car celui qui ſe ſervira du biſtouri, coupera juſqu'où il voudra, & tant qu'il voudra, ſans plus ni moins. Les yeux & une main ferme dirigeront l'inciſion, & on n'aura pas beſoin d'un nouvel inſtrument pour la terminer.

SEPTEMBRE.

Le mois de Septembre fut très-froid & ſec, depuis le commencement juſqu'à la fin. Des fiévres continues, rémittentes du genre des putrides & bilieuſes, affligerent le peuple ; cependant le nombre des malades fut moins conſidérable pendant ce mois que le mois précédent ; quoique les maladies actuelles fuſſent plus longues. Nous avons vu très-peu d'intermittentes, quotidiennes & tierces, & deux quartes ſeulement qui furent guéries ſans retour, preſque par les ſeuls médicamens ſalins, en très-peu de temps & ſans difficultés, contre le caractère ordinaire des fiévres quartes de cette ſaiſon ſur-tout.

Sur la fin du mois précédent & pendant tout le temps de Septembre, où les dyſſenteries ſévirent, nous adoptâmes pour les dyſſentériques, une autre méthode de traitement, qui nous ayant paru sûre & certaine, nous tînt lieu dans la ſuite de tous les autres.

Nous donnions à ces malades, dès leur arrivée, une abondante boiſſon de décoction d'orge & d'oximel ſimple : le lendemain nous leur faiſions prendre un émétique antimonial, c'eſt-à-dire, une diſſolu-

tion de tartre-émétique. La difficulté d'uriner, les tranchées, les ténesmes étoient calmés comme par enchantement, aussi-tôt après l'action de l'émétique; les selles beaucoup moins fréquentes devenoient rares, au point qu'après deux ou trois jours, on avoit besoin d'un médicament qui les sollicitât doucement de nouveau. Après l'émético-cathartique les malades ne faisoient usage que de la seule décoction d'orge, à laquelle on joignoit l'oximel & la pulpe des pruneaux, jusqu'à ce qu'ils fussent prémunis contre les réchûtes par des médicamens fortifians : ce qui se faisoit dans l'espace de peu de jours.

Un très-petit nombre eut besoin de la poudre composée de rhubarbe grillée, de mirobolans & d'opium.

Collin, homme de génie & observateur, très-distingué, traitoit ces dyssentériques d'une manière aussi sûre, avec la seule racine d'Arnica. Il étoit dans l'usage de n'établir aucune évacuation, comme je l'ai appris par des relations certaines; quoique ses malades ne fussent pas surchargés d'une médiocre quantité de matière bilieuse. La matière dyssentérique soumise, altérée & changée en une humeur bénigne, par le secours de cette racine, cessa d'être nuisible.

Quoique j'eusse appris l'utilité de cette méthode, je ne l'ai pas adoptée jusqu'actuellement, parce que celle dont je viens de parler ne m'a jamais manqué dans les dyssenteries actuelles.

OCTOBRE.

Comme les autres parties de l'année avoient été moins chaudes qu'à l'ordinaire, de même le mois d'Octobre fut plus froid qu'il n'a coutume d'être, & ſec en même temps. Vers les derniers jours, il y eut beaucoup de brouillards.

Les maladies chroniques, les hydropiſies, les ictères, les obſtructions des viſcères du bas-ventre, réſultat des fiévres bilieuſes qui avoient eu lieu l'été précédent, nous donnerent beaucoup d'occupation. Pluſieurs ſe plaignirent de catharres & d'une toux incommode, ſur-tout pendant la nuit, toux qui avoit coutume d'être précédée & accompagnée d'un ſentiment douloureux dans les hypocondres, vers l'eſtomac, & dans l'abdomen inférieurement; de manière que par cette douleur de l'abdomen, les malades étoient avertis d'avance de l'arrivée prochaine de la toux.

Toutes ces perſonnes avoient eu auparavant des fiévres intermittentes, ou qui s'étoient guéries d'elles-mêmes, ou qui n'avoient pas été traitées ſelon l'art.

Cette toux appartenant à l'eſpèce des toux ſtomachiques, n'admettoit point les remèdes, d'ailleurs conſacrés à la poitrine: mais ceux qui inciſent puiſſamment & détachent les matières glutineuſes, & enfin ceux qui donnent de la force à l'eſtomac & aux inteſtins. Après que la matière avoit été détachée & emportée par un émético-cathartique, la rhubarbe, l'elixir ſtomachique tempéré, la décoction de lichen & de polygala, furent d'un grand ſecours.

Tous ceux, qui pendant ce mois, furent attaqués de fiévres intermittentes ou rémittentes, ſe plaignirent de cette fauſſe affection de poitrine, d'une gêne dans la reſpiration, d'un ſentiment d'oppreſſion & de beaucoup de toux : les crachats étoient nuls ou en petite quantité, & glutineux.

Il nous étoit ſouvent difficile de bien diſtinguer, ſi cette affection des poumons étoit *vraie* ou *fauſſe*; ſi le mal étoit né dans le thorax lui-même engorgé & commençant à s'enflammer, ou s'il provenoit des premières voies; & cela étoit d'autant plus embarraſſant, que dans ce temps-là, l'un & l'autre vice, ſavoir : une légere inflammation des poumons & quelque choſe de bilieux & de muqueux provenant du ventricule, marchoient ſouvent enſemble.

De-là, nous croyions à propos de tirer un peu de ſang à ceux qui étoient ou que nous ſoupçonnions être attaqués de cette affection compliquée de poitrine, & de les tenir long-temps à l'uſage des diſſolvans & des délayans, juſqu'à ce que nous eſtimaſſions que la phlogoſe, que l'air froid avoit répandue ſur les poumons, étoit diſſipée : ce qui avoit lieu ordinairement en peu de jours.

Sur ces entrefaites, ce qu'il y avoit de vice bilieux, muqueux, putride, caché dans le canal inteſtinal, ſe montroit plus ouvertement, & donnoit de ſa préſence des ſignes & plus nombreux & plus certains. Alors, nous employions avec ſuccès l'émétique, que l'affection particulière de la poitrine avoit d'abord écarté; & nous y joignîmes avec le même avantage, de fortes doſes de ſel ammoniac.

L'utilité de la ſaignée fut beaucoup plus fréquente pendant ce mois, que dans les mois précédens ; & lorſque les malades l'avoient eux-mêmes employée à l'excès, avant de venir vers nous, elle leur devenoit moins nuiſible.

Nous eumes beaucoup plus de fiévres quartes que le mois précédent. Elles ne furent cependant pas rebelles. L'uſage des diſſolvans ſalins, du ſel ammoniac principalement, un émétique interpoſé, ou les emportoient entiérement, ou les emmenoient au point, que le quinquina les terminoit promptement & ſans retour. Nous avons guéri quelques quartes rémittentes, avec la même facilité & la même méthode.

J'ai cru obſerver que ces quartes, qui avoient ſeulement une rémittence, ou qui étoient à peine intermittentes, cédoient plus promptement & plus facilement à la méthode déjà mentionnée, que celles qui eurent des paroxiſmes courts ; mais revenant avec une loi & d'une manière invariable, & qui, dans l'eſpace intermédiaire, ne laiſſoient au malade que peu ou point d'incommodité.

La majeure partie des fiévres quartes prit naiſſance dans le mois précédent ; mais les malades ne ſollicitèrent notre ſecours, qu'après avoir éprouvé quelques accès. D'où il arriva que, quoique le mois de Septembre fut le plus fertile en fiévres quartes, nous en eumes cependant un plus grand nombre à traiter dans les premiers jours d'Octobre.

Les fiévres quotidiennes, les tierces, ne ſurpaſſerent ni en nombre, ni en opiniâtreté, celles qui infeſtent les automnes des autres années.

Les dyſſenteries furent rares pendant ce mois. Il reſta cependant pluſieurs traces de cette cruelle maladie ; ſavoir, des douleurs, des tumeurs, & l'immobilité des articulations ; cela arriva à ceux, chez qui un mauvais traitement avoit arrêté le flux de ventre. Ces malades tirerent du ſoulagement de différens remèdes. Il arriva fréquemment qu'une méthode ſoigneuſe à contre-temps renferma dans les viſcères, au moyen de l'opium, la matière dyſſentérique ; alors le foyer retenu paſſe dans le ſang, parcourt l'étendue du corps, ou ſe dépoſe profondément dans les articulations & dans les endroits, où le mouvement des humeurs eſt plus lent & les vaiſſeaux plus étroits, & là, il irrite les parties les plus ſenſibles.

Il y en eut beaucoup pendant ce mois, comme le mois précédent, qui furent tourmentés de tranchées, de ſtrangurie, & d'amertume de la bouche, de la même manière que les dyſſentériques, ſans que le flux de ventre eut lieu. Cette maladie, ſoit que vous aimiez mieux l'appeller *colique bilieuſe* ou *dyſſenterie ſeche*, demandoit le même traitement que la vraie dyſſenterie ; & ſi vous n'euſſiez lâché convenablement le ventre, ſi vous n'euſſiez employé que les délayants & les incraſſans ſeuls, vous auriez fait une médecine lente, ennuyeuſe, & ſouvent inutile au malade : & ce mal, qui s'annonçoit dans le ventre, d'où il pouvoit être chaſſé facilement, vous le tranſportiez ſur les articulations & autres lieux ſouvent inacceſſibles aux remèdes les mieux indiqués.

Les maladies des articulations ſont auſſi ſouvent la

ſuite des fiévres bilieuſes ; mais de celles-là ſeulement, qui diſparoiſſent peu à peu d'elles-mêmes, ou qu'un uſage prématuré du quinquina étouffe avant le temps. Nous ne voulons imprimer ici aucune note défavorable au quinquina, le premier de tous les remèdes, lorſque nous accuſons ſon uſage prématuré ſeulement ; car comme en délayant, en préparant trop long-temps la matière fébrile, on entretient ſouvent la fiévre elle-même, juſqu'à ce qu'on en vienne à l'uſage, quoique tardif, du quinquina ; de même au contraire, c'eſt le propre d'un homme inepte & ignorant ſon art, & recourir, au ſeul nom de fiévre, à de larges doſes de quinquina, ſans avoir aucun égard à la matiére fébrile.

Nous avons vu un grand nombre de maladies des articulations, provenant de ces différentes cauſes. On employoit alors avec ſuccès les purgatifs doux & ſalins : & ſi le mal n'étoit pas grave, nous employons les mêmes remèdes qui auroient convenus à la maladie, cauſe de ces nouvelles affections, ſi l'on eut rencontré un médecin inſtruit ; mais lorſque le mal avoit pouſſé de profondes racines dans les articulations, les remèdes tirés de la claſſe des plus puiſſans diſſolvans, furent avantageux. Le kermès minéral, le ſoufre doré d'antimoine de la troiſième précipitation, l'aconit, la paſſe-fleur, qui leur étoient quelquefois préférables, une décoction ſaturée de camédris, & de chamépytis, répondoient le plus ſouvent à nos vœux. (Nous appliquions ſur ces entrefaites un véſicatoire ſur les endroits voiſins), chez quelques-uns, le mal fut ſi profond, qu'il

éluda les remèdes les plus puiſſans ; alors nous leur appliquions, toujours ſur le même endroit, un large emplâtre véſicatoire, pendant trois & quatre jours conſécutifs. Après quelque temps, les ſouffrances, toute douleur quelconque, même hors du lieu où l'emplâtre avoit été appliqué, ou parcourant le corps, s'évanouiſſoient au milieu d'une abondante tranſpiration, ou au milieu de puſtules avec démangeaiſon, qui ſurvenoient ſur toute la ſuperficie du corps, & principalement ſur celles des articulations.

NOVEMBRE.

Le temps fut inconſtant pendant ce mois ; il tomba de la neige ; le ciel étoit tantôt ſerein, tantôt pluvieux, froid & tempéré, de manière cependant qu'aucune qualité de l'air ne fut exceſſive, ou ne perſiſta long-temps ; les maladies furent beaucoup moins nombreuſes que pendant tout le reſte de l'année ; elles furent à-peu-près les mêmes que le mois précédent, ſi vous en exceptez les dyſſenteries qui avoient totalement diſparu.

DÉCEMBRE.

Ce mois, juſqu'au 20, donna peu de pluie, un froid ſupportable & des neiges abondantes ; depuis cette époque la gêlée fut très-forte, les neiges très-copieuſes. Alors on vit paroître un grand nombre de *lumbago*, de tumeurs dans l'un ou l'autre genou extrêmement douloureuſes & empêchant le mouvement, avec ou ſans ſciatique. Quelques-uns furent

attaqués de douleur à l'articulation de l'épaule, avec impuiſſance de remuer le bras ; chez d'autres les glandes axillaires s'engorgerent, devinrent douloureuſes, & tournerent même quelquefois en ſuppuration ; chez le plus grand nombre, & chez les femmes principalement, une douleur qui augmentoit pendant la nuit, parcouroit les cuiſſes, les jambes & les pieds par intervalle ; ils avoient ordinairement une fiévre très-modérée & d'une manière vague. Les toux furent très-nombreuſes, & beaucoup plus que pendant tous les mois précédens.

A meſure que nous nous éloignions de l'été & de l'automne, le vice provenant des premières voies, devenoit & plus rare & plus modéré dans la même proportion, la partie la plus froide de l'année s'avançant, & modérant l'impétuoſité de la bile ; mais pendant ce temps, la nature des humeurs devenue plus épaiſſe, produiſit d'autres maladies : & ſur d'autres parties du corps, le ſang épaiſſi & fortement froiſſé contre les vaiſſeaux reſſerrés par l'action du froid, engendra un grand nombre de phlogoſes. La partie aqueuſe des humeurs trop tenace, traverſa plus difficilement les petits vaiſſeaux ſitués autour des articulations, des parties tendineuſes, & des glandes. De-là nait l'explication facile de ce grand nombre de rhumatiſmes & d'inflammations, qui marchoient tantôt ſéparément, tantôt d'un commun accord, en réuniſſant leurs forces.

Le nombre de malades étoit beaucoup moindre que pendant l'été, & ceux qui n'apporterent à cette maladie aucune infirmité chronique, ſe rétablirent

facilement ; les morts qui eurent lieu furent dues aux longues maladies, à la phthiſie ſur-tout, & à l'hydropiſie conſommée ; les exanthêmes parurent très-rarement & en très-petite quantité pendant ce mois & le mois précédent, ils diſparurent à-peu-près dans la même proportion que les maladies bilieuſes.

RÉCAPITULATION.

Nous admirions ſouvent, pendant le cours de cette année, le génie des maladies populaires, lorſque nous appercevions dans chaque individu une forme de maladie, une intenſité, une durée, une terminaiſon différente ; néanmoins dans une ſi grande variété de ſymptômes de la même maladie épidémique, & dans la ſucceſſion même des diverſes épidémies, on obſerve une certaine ſimplicité étonnante, ſoit que l'on conſidère la cauſe morbifique, ſoit qu'on examine la méthode naturelle du traitement ; car la première produira des maladies différentes en apparence, ou plutôt une ſeule & même maladie ; mais qui en contrefera pluſieurs & de différentes dans les différens ſujets, ſelon que la conſtitution de l'air, ou la diathèſe qui eſt propre à chaque individu & différente de celle de tout autre, aura *diverſement* appliqué les forces de la *même* cauſe morbifique.

La ſeconde s'accommode facilement de l'uſage d'un petit nombre de remèdes, & encore des plus ſimples, dont l'expérience aura montré l'efficacité, non pas que beaucoup d'autres ne puſſent convenir ; mais

mais parce que la multiplicité des remèdes ſeroit ſuperflue dans une ſi grande ſimplicité de cauſes. Nous allons actuellement embraſſer d'un ſeul coup d'œil, la conſtitution de toute l'année que nous venons de terminer.

Au commencement de l'année, les inflammations des poumons furent fréquentes ; elles furent remplacées par les pleuréſies & péripneumonies d'origine bilieuſe. L'été étoit infeſté des fiévres bilieuſes, intermittentes, rémittentes, qui varioient dans leur marche & leurs périodes. L'automne fut précédée & accompagnée de dyſſenteries de la même origine bilieuſe, qui chaſſerent peu-à-peu les fiévres d'été.

Au commencement de l'hiver, on vit reparoître de nouveau les fiévres inflammatoires & les autres maladies appartenant à la famille des inflammatoires.

Voilà, pendant le cours de toute une année, le regne, tantôt du ſang, tantôt de la bile, qui dans le temps intermédiaire réuniſſoient leurs forces & obtenoient un avantage égal ! voilà, de cette double origine, une infinité de formes de maladies ; mais qui n'exigeoient pas un appareil de remèdes auſſi multipliés !

Celui-là exercera la médecine avec ſuccès, qui ſaiſira avec ſagacité les occaſions d'adminiſtrer les remèdes, & qui comptera beaucoup plus ſur l'à-propos de l'indication, que ſur une certaine vertu ſpécifique des médicamens.

OUVERTURE DE CADAVRES.

PREMIÈRE OUVERTURE.

Sur la fin d'Avril de l'année 1776, nous ouvrimes un cadavre ; voici l'hiſtoire de ſa maladie & de ſon ouverture.

UN homme âgé de 40 ans, berger, conduiſant l'été précédent ſes troupeaux par l'Italie, fréquemment échauffé par la marche elle-même, & par le ciel brûlant du climat, ſe livra à la boiſſon du vin italique plus largement que de coutume. De retour chez lui, dans l'Allemagne, ſur la fin de l'automne, il commença d'abord à touſſer, à ſentir de l'oppreſſion & à reſpirer à la manière des aſthmatiques ; il ſupporta ces incommodités pendant tout l'hiver ſans employer de remède, ſi vous en exceptez deux ou trois ſaignées qu'il ſe fit faire dans ce temps, toujours avec un ſoulagement marqué.

Le jour même de Pâques, il fut ſaiſi d'un friſſon de quelques heures, qui fut ſuivi de chaleur ; la reſpiration devint beaucoup plus difficile, l'oppreſſion de poitrine plus conſidérable ; à cela ſe joignit une douleur pungitive à la mamelle droite, avec des crachats teints de ſang. On lui fit trois ſaignées ; mais

dans quel temps de la maladie, quelle fut la quantité de ſang tiré ? c'eſt ce que j'ignore. J'ai ſu ſeulement de ſon épouſe, que le ſang avoit été couvert d'une croûte inflammatoire, épaiſſe & tenace ; du reſte, je ne ſais point ſi l'on aura fait quelque remède à cet homme habitant la campagne, & confié aux ſeuls ſoins d'un chirurgien. Son épouſe m'aſſura cependant qu'on n'en avoit employé aucun. Le dix-ſeptième jour de ſa maladie, il fut traſporté à notre hôpital ; la reſpiration étoit très-laborieuſe ; la douleur pungitive perſiſtoit vers la mamelle droite ; le pouls étoit plus fréquent que dans l'état naturel, mou, ſans foibleſſe, & beaucoup plus obſcur dans le bras du côté affecté ; les crachats étoient copieux, muqueux, avec quelques matières cuites. Le coucher ſur le côté douloureux étoit impoſſible ; mais il étoit tel que le malade ne ſe trouvoit ni tout-à-fait ſur le dos, ni entiérement ſur le côté gauche ; la reſpiration excitoit dans la poitrine un bruit ſemblable au bouillonnement ; on lui tira auſſi-tôt du ſang qui préſenta une croûte très-inflammatoire. Il en reſſentit du ſoulagement pour le point de côté, la difficulté de la reſpiration & le bruit qu'elle cauſoit perſiſtant dans le même état. Le pouls ſe développa, les crachats reſterent les mêmes.

Le lendemain, on lui fit une nouvelle ſaignée qui fut répétée le quatrième jour, tant parce que les ſymptômes mentionnés dans l'inflammation perſévéroient, que parce que la douleur pungitive du côté reprenoit des forces. Ce jour-là, je trouvai le pouls moins mou & fort, avant l'ouverture de la veine,

mais il expira peu d'heures après la saignée, le vingtième de sa maladie.

Son cadavre, dont la poitrine étoit couverte de poils, & les muscles d'une force remarquable, ouvert par le chirurgien assistant, présenta ce qui suit :

Le poumon droit étoit totalement enflammé, excepté sa partie supérieure, sur-tout du côté du dos qui restoit saine, & formoit la quatrième partie du poumon ; les lobes qui divisent le poumon, étoient réunis par de fortes adhérences, soit entr'eux, soit avec la plèvre qui restoit saine, & n'étoit nulle part enflammée. Ce poumon droit pressoit le gauche, par son volume plus considérable, en refoulant le médiastin vers le côté gauche, & proéminoit, en soulevant le sternum. Des orifices des bronches disséquées, sortoit une humeur blanche, légérement jaune, telles qu'en présentent des crachats muqueux, blancs, mêlés de quelques parties cuites. Le poumon gauche étoit sain, excepté son milieu qui étoit enflammé, dans l'étendue à peu près de la moitié de la main. On trouva dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des concrétions polypeuses & blanches en général ; dans le péricarde, une collection de sérosité, plus grande que de coutume. La sérosité également trouvée dans la cavité gauche du thorax, alloit à vingt onces. Les viscères de l'abdomen étoient parfaitement sains.

Il se présente dans cette histoire plusieurs choses qui méritent notre attention.

Et d'abord ;

Cet état asthmatique qui affligea cet infortuné

pendant tout l'hiver, & que la ſaignée ſeule ſoulageoit, ne paroît admettre aucune autre cauſe d'aſthme. Les poumons, dans l'endroit où il n'y avoit pas d'inflammation, ſe trouverent parfaitement ſains, & les parties enflammées montrerent aſſez, qu'avant cette inflammation, elles avoient été exemptes de tout autre vice. De-là, il paroît indubitable que cet aſthme qui le tourmenta pendant l'hiver, provenoit d'une *inflammation ſoutenue & chronique*; car il eſt conſtant qu'il n'exiſte pour l'inflammation aucun terme fixe, après lequel elle ſe termine d'une des manières connues, puiſqu'elle perſiſte ſouvent dans ſon état de crudité pendant pluſieurs ſemaines, & même pendant pluſieurs mois. Il eſt des ſujets qu'une petite difficulté dans la reſpiration, une légère douleur pungitive dans le côté, inquiètent très-long-temps, quoique d'ailleurs ils s'acquittent très-bien de toutes leurs fonctions, & que leur pouls ſoit naturel ou peu différent de cet état. Quelquefois il n'y a qu'une reſpiration un peu plus difficile, avec un pouls naturel, une petite toux & une oppreſſion de poitrine.

On ne ſent point de douleur pungitive, à moins qu'on ne prenne une grande inſpiration, ou qu'on ne touſſe plus fort à deſſein, ou enfin qu'on n'accélere le mouvement du ſang d'une manière quelconque.

Ces maladies ſont des *pleuréſies* ou des *péripneumonies vraies*, mais *chroniques*; & comme elles ſont ſouvent ſans mouvement fébrile, qu'elles n'obligent point à garder le lit, qu'elles ſont deſtituées de tous les autres caractères qui ont coutume d'accompagner ces ſortes de maladie de poitrine, elles ont été

appellées *latentes* par Baglivi, qui assure qu'elles ont souvent été découvertes au grand avantage du malade, lorsque la douleur pungitive se déclaroit, ou par une toux plus forte, ou dans une inspiration plus profonde prise à dessein, ou en examinant sur quel côté le coucher étoit plus difficile; mais nous avons déjà traité fort au long de ces choses.

2°. Le malade avoit été pleuro-péripneumonique; la douleur étoit très-forte, quoique la pièvre n'ait été trouvée enflammée nulle part.

3°. Puisqu'au vingtiéme jour, la maladie a été trouvée encore dans un état de crudité, il est clair qu'on ne peut fixer aucun nombre de jours, au de-là duquel les saignées ne puissent être admises, & qu'on ne peut pas toujours appliquer l'aphorisme 8me. liv. 5 : « Tous ceux qui devenant pleurétiques » ne sont pas jugés en quatorze jours, passent à » la suppuration ».

4°. Le malade meurt dans un état de crudité, parce que le poumon enflammé comprime le poumon sain, & arrête toute circulation des humeurs. De copieuses saignées qui se succédent rapidément, & faites dans les premiers jours de la maladie, peuvent peut-être prévenir quelquefois la suffocation.

L'illustre Morgagni, l. 11, lett. ana. méd. XXI, art. XXVI, XXVII, XXVIII, rend compte d'une inflammation épidémique des poumons, qui dans l'hiver de l'année 1738, ne sévit nulle part plus que dans certains couvens de religieuses, & en enleva un grand nombre dans peu de jours. L'ouverture de leurs cadavres présenta une inflammations très-

grave de tout le poumon, par laquelle les malades étoient ſuffoquées en peu de temps, celles ſur-tout qui avoient des poumons très-lâches & très-foibles avant la maladie.

Cet état de crudité, d'une maladie où le volume de l'un ou l'autre poumon, augmenté par l'engorgement inflammatoire, ne peut plus être contenu dans ſa place, déborde dans la cavité voiſine du thorax & donne la mort, en arrêtant la circulation du ſang par le corps; cet état, dis-je, paroît avoir été déſigné par Hippocrate, lorſqu'en parlant de la chute du poumon ſur le côté, liv. II des maladies, il s'explique en ces termes : « Si le poumon » tombe ſur le côté, le malade touſſe, reſpire la » tête élevée, & rejette en touſſant une ſalive blanche ; une douleur ſe fait ſentir dans la poitrine » & dans le dos; le poumon, en tombant, pouſſe les » parties ; quelque choſe de peſant ſemble tomber » dans la poitrine ; le malade éprouve des douleurs pungitives ; le ſang fait un bruit ſemblable » à celui d'une peau, & empêche la reſpiration ; » le malade ſe couche ſur le côté affecté, & ne » peut ſe tenir ſur le côté ſain, mais quelque choſe » de peſant ſemble lui pendre du côté ; il croit que » l'air paſſe au travers de ſa poitrine ». Il ajoute » enſuite le traitement : « Baignez un tel malade, » deux fois par jour, avec l'eau tiéde, & donnez-lui » à boire de l'hydromel ».

5°. La couleur du poumon enflammé étoit d'un beau rouge, d'une conſiſtance ſemblable à celle du foie, & d'une peſanteur telle qu'un morceau détaché

& plongé dans l'eau, gagna auſſi-tôt le fond.

6°. Dans l'un & l'autre malade, bien plus, dans un grand nombre d'autres, j'ai éprouvé la vérité de ces paroles d'Hippocrate, dans ſes coaques. progn. « Les pleurétiques, chez qui la matière des cra-» chats fait beaucoup de bruit dans la poitrine, » qui ont la face triſte, les yeux teints d'une cou-» leur jaune, & la vue obſcurcie, ceux-là, dis-je, » périſſent ».

7°. Il n'eſt pas auſſi facile de voir la raiſon pour laquelle le malade ne pouvoit pas ſe coucher ſur le côté affecté, à moins que nous ne l'attribuions à ce que le poumon gauche enflammé dans ſon milieu & attaché au côté par différens points, en tombant à droite par ſon propre poids, faiſoit des efforts pour entraîner la plèvre, & occaſionnoit ainſi les douleurs.

8°. Il ne paroît pas encore exactement démontré à quoi l'on doit rapporter la cauſe de la douleur pungitive, dans les pleurétiques, ou les pleuro-péripneumoniques. Il eſt ſeulement conſtaté par les obſervations, que cette douleur ne doit pas toujours être attribuée à l'inflammation de la plèvre, puiſque ſouvent elle n'a pas lieu, quoique ſi elle eſt véritablement affectée de phlogoſe, elle ne peut être dilatée par le mouvement reſpiratoire du thorax, ſans un ſentiment de douleur très-aiguë.

Peut-être pourrions-nous ſouvent attribuer avec raiſon la cauſe de cette douleur à ces adhérences étroites des poumons avec la plèvre : lorſque le poumon tuméfié, plus dur & plus volumineux que

dans ſon état naturel, s'étend vers l'autre cavité de la poitrine, ou pour me ſervir de l'expreſſion d'Hippocrate, *tombe ſur le côté*; ce qui ne peut ſe faire, ſans que ces adhérences entraînent & tiraillent la plèvre.

9°. La collection de ſéroſité paroît n'avoir eu lieu que dans les derniers temps de la maladie; car les gros vaiſſeaux ſe trouvant comprimés, & le paſſage du ſang au travers des poumons étant retardé, les parties les plus tenues s'échappent ou plutôt ſont exprimées par les petites branches collatérales. Il y a encore d'autres raiſons d'après leſquelles on peut expliquer cette eſpèce d'hydrothorax, raiſons que l'illuſtre Morgagni, l. 11, let. anat. méd. art. XXXIV, détaille fort au long.

10°. On obſerve preſque toujours un pouls obſcur, foible, contracté dans le côté qui eſt le ſeul, ou le plus affecté. Outre cela, l'indication que nous tirons du pouls, ſoit dans une maladie quelconque de poitrine, ſoit dans l'inflammation des poumons en particulier, eſt très-infidèle; celle que nous fournit la reſpiration & la facilité plus ou moins grande de ſupporter la maladie, eſt beaucoup plus sûre.

DEUXIÈME OUVERTURE.

J'ouvris vers le milieu d'Avril, un homme d'un âge moyen, qui fut apporté à l'hôpital le neuvième jour d'une maladie pleuro-péripneumonique; ſi je ne me trompe, il avoit été privé de tout ſecours

jusqu'à cette époque ; la respiration étoit très-difficile, se fesoit avec bruit, en soulevant avec la plus grande peine, le thorax & les épaules, en tenant la tête élevée, la bouche & les aîles du nez retirées. Transporté dans son lit, comme il ne pouvoit pas rester couché, il mourut assis, au milieu des plus grands efforts, pour avoir sa respiration.

Le poumon gauche enflammé dans toute son étendue, & adhérant à la plèvre par un grand nombre de fibres & de membranes, avoit rempli une grande partie de la cavité droite de la poitrine, & serroit étroitement de toute part, le poumon sain de ce côté ; il y avoit environ deux livres d'eau dans la même cavité. Les vaisseaux coronaires du cœur étoient extrêmement dilatés, & remplis de beaucoup de sang ; la plèvre saine dans toute son étendue, montra encore dans ce cas, que c'est à tort qu'on cherche dans son inflammation le siége de la douleur pungitive, dans les pleurésies ou les pleuro-péripneumonies.

On voit encore dans ce cas la chûte du poumon sur le côté, & le sérum épanché dans la cavité de la poitrine où étoit le poumon sain ; la dilatation extraordinaire des vaisseaux coronaires, s'explique facilement par la difficulté que le sang éprouvoit à traverser les poumons. Les observations tirées de l'anatomie, nous apprennent que le cœur lui-même, après de fréquentes inflammations des poumons, a été trouvé d'une grandeur plus considérable & presque anévrismal.

TROISIÈME OUVERTURE.

Un boulanger âgé de 32 ans, fut ſaiſi, le premier de Mars, d'une violente pleuro-péripneumonie, & tranſporté à l'hôpital ; on lui fit quatre ſaignées, & on mit en uſage, avec l'attention convenable, tout ce qui compoſe le régime anti phlogiſtique. De là, il commença à ſe trouver mieux, quoiqu'un peu tard ; il lui reſta néanmoins une reſpiration un peu embarraſſée, avec une eſpèce de diſpoſition catarrhale, il s'y joignît une anxiété, un pouls toujours fréquent & un peu dur ; il n'y avoit point d'altération. Le malade ne pouvoit ſe coucher ſur le côté droit, qui avoit été ſain. Le dix-neuvième jour de la maladie, il fut ſaiſi d'une douleur très aiguë, dans la partie molle de l'hypocondre gauche ; la ſoif & la fiévre ſe déclarerent. La face de cet homme & les levres étoient extrêmement pâles ; tout ce qui paroiſſoit indiqué ayant été mis en uſage, après trois ſaignées, où le ſang parût toujours très-inflammatoire, tel qu'à coutume d'être celui des pleurétiques, la douleur qui, dans le côté gauche de l'abdomen paroiſſoit fixée, un peu en deſſous du diaphragme, diſparût dans un eſpace aſſez court ; il reſta cependant un pouls très fréquent, ſans redoublement, la dypſnée fut plus grande, la face & tout le corps ſe tuméfierent & devinrent leucophlegmatiques ; la fluctuation étoit ſenſible dans l'abdomen. De-là, & de tout ce qui avoit précédé, nous vint le ſoupçon d'une hydropiſie purulente. Des ſueurs nocturnes trés-

copieuſes, la diarrhée par temps, tourmentoient le malade. Cependant cette dernière fut facilement arrêtée, avec la poudre de myrobolans & la rhubarbe grillée. Les urines, ſoit pendant cette douleur aiguë, qu'on rapportoit à l'abdomen ſoit après, furent toujours d'une couleur citrine & preſque naturelles. Le 7 du mois d'Avril, ſaiſi d'une orthopnée, il expira, pendant qu'on le portoit de ſon lit dans un autre plus propre. Je tiens d'une narration fidèle, les premiers temps de la maladie, que je n'ai pas vus moi-même.

Son cadavre tuméfié d'une leucophlegmatie dans toute ſon étendue, préſenta au-delà de douze livres de pus dans la cavité gauche de la poitrine. La plèvre étoit ſaine; on lui trouva adhérens, à différens points, certains lambeaux, qui avoient ſervi de parois au ſac formé dans le poumon, & qui s'étoit crevé dans la cavité du thorax. Le diaphragme preſſé par le poids du pus, étoit deſcendu ſi bas de ce côté, que la douleur que l'on rapportoit à l'abdomen étoit réellement dans la poitrine, & provenoit de ce que le pus qui rempliſſoit le ſac, le diſtendoit pour le rompre, & les membranes ainſi tirallées, occaſionnoient ces douleurs. Les deux poumons, mais particuliérement le gauche, furent trouvés corrodés; l'abdomen contenoit environ deux livres de ſérosité, quantité trop modique, pour qu'on puiſſe lui attribuer cette fluctuation manifeſte; ce qui fait voir encore, juſqu'où l'on doit ſe fier au ſentiment de cette fluctuation; tous les viſcères de l'abdomen furent trouvés dans un état ſain.

La fiévre dont il étoit pris, perſévera ſans interruption, comme ſans redoublemens du moins ſenſibles, & étoit dépourvue tous les caractères, qui dans les autres cas, font connoître une fiévre produite par la réſorption du pus.

QUATRIÈME OUVERTURE.

Le 26 du mois de Mai, le Chirurgien aſſiſtant, fit en ma préſence & celle de quelques jeunes Médecins, l'ouverture d'un cadavre ; voici l'hiſtoire de ſa maladie.

Un homme âgé de 54 ans, exerçant depuis pluſieurs années le métier de cocher, fut porté à l'hôpital, le 13 de Mai, & ſe plaignoit d'une ſuppreſſion totale d'urine depuis quatre jours. La ſonde lui ayant été paſſée ſur-le-champ, il rendit beaucoup d'urine; mais un obſtacle qui ſe rencontra vers le col de la veſſie, rendit l'introduction de cet inſtrument difficile; on n'apperçut aucune goutte de pus, d'après le rapport du chirurgien. Je vais rapporter ce que j'appris alors du malade lui-même, & ce que l'épouſe me raconta après la mort de ſon mari.

Pendant ſa jeuneſſe, il paſſa quelques années en Italie, auprès d'un certain prince, en qualité de cocher ; il avoua à ſon épouſe, dans cette dernière maladie, qu'il y avoit été attaqué d'une ſuppreſſion d'urine, & qu'il avoit été ſoulagé au moyen de la ſonde.

Depuis ce temps-là, il avoit eu plusieurs enfans de ses deux épouses (car il étoit alors marié en secondes nôces), & s'étoit beaucoup adonné à la boisson, selon l'usage de cette classe d'hommes; cependant dans cette dernière année de sa vie, il ne prit du vin qu'avec modération, & s'en priva presque entiérement; cette même année, il urinoit plus fréquemment, & par cela même plus difficilement, sur-tout pendant la nuit, de sorte qu'il étoit obligé de se lever deux ou trois fois, contre son ordinaire, pour lâcher son urine.

Au commencement de Mars, ayant été frappé aux parties génitales, par un cheval, il éprouva des besoins encore plus fréquens & plus douloureux de lâcher son urine, qui ne tomboit plus que goutte à goutte. Vers le milieu d'Avril, il fut retenu chez lui, par une pleurésie, l'espace de treize jours; on lui fit deux saignées dans les premiers jours de la maladie; du reste, excepté une certaine mixture prescrite par le médecin, il ne fit usage d'aucun autre remède; il paroissoit s'être relevé de cette maladie, de manière qu'il reprit de nouveau ses fonctions de cocher; mais il lui restoit encore une petite toux, avec des crachats jaunâtres, & une oppression de poitrine, quoique peu considérable.

Après les premiers jours de Mai, la difficulté d'uriner & la strangurie devinrent plus considérables qu'auparavant, & même les urines étoient par temps totalement supprimées; alors, au moyen d'une bougie très-petite qu'il avoit lui-même amincie à sa pointe, d'après la méthode dont il avoit usé en

Italie, & qu'il avoit introduite dans l'urètre, après l'avoir ointe d'huile, il lâcha ſes urines qui ſe ſupprimerent de nouveau auſſi-tôt qu'il eut retiré la bougie.

Enfin, il fut rapporté vers nous, n'ayant pas uriné depuis quatre jours, & n'ayant pris aucune boiſſon pendant tout cet eſpace, afin, comme il le diſoit, de ne pas augmenter la quantité des urines; il avoit de la fiévre, le pouls fort & dur, beaucoup d'altération, la bouche ſeche, comme il arrive à ceux qui ſont attaqués d'inflammation. On lui fit une ſaignée; le ſang tiré préſenta une croûte inflammatoire épaiſſe. Après la ſaignée, le cours des urines fut libre; mais comme elles ſe ſupprimerent de nouveau pendant la nuit, que la ſoif étoit conſidérable, on lui fit une ſeconde ſaignée; le ſang fut de même couvert d'une croûte très épaiſſe. Sur ces entrefaites, il fit uſage de décoction d'orge avec l'oximel, d'émulſion des ſemences froides avec le nitre; on lui appliqua outre cela, un cataplaſme émolient ſur le périnée, la racine de la verge & le pubis. De-là, les urines couloient librement dans la ſuite, mais tomboient toujours goutte à goutte.

Le quatrième jour de ſon entrée à l'hôpital, il fut attaqué d'une diarrhée qu'aucun moyen ne pût arrêter, quoiqu'elle fut ſuſpendue par temps, avec la rhubarbe grillée, les myrobolans & le laudanum; il ne reſtoit plus de douleur nulle part. Le malade avoit une inſouciance particulière. Le pouls auparavant fréquent, fort & dur, devint alors plus foible, petit, ſans trop de fréquence. La langue qui étoit

propre ; commença par devenir ſeche , puis aride & ligneuſe. Il s'y joignit cet état de la bouche , qu'on appelle ris ſardonique , qui perſiſta pendant les ſept ou huit derniers jours de la maladie & de ſon exiſtence. Il y avoit un léger délire , quelquefois un délire complet. Il étoit étendu , ſes membres jettés à l'abanbon çà & là. Son eſprit revint par intervalle, Le pouls ſe relevant par moment , retomboit bientôt après. Nous attaquâmes inutilement la maladie par les ſinapiſmes , les véſicatoires , les autres ſtimulans , & les anti-ſeptiques. Les véſicatoires les plus puiſſans , appliqués deux fois ſur le même endroit exciterent à peine quelques petites véſicules diſperſées. Il mourut le 25 de Mai.

Le lendemain , l'ouverture de ſon cadavre préſenta ce qui ſuit :

La poitrine ouverte , laiſſa échapper de la cavité droite , environ une livre d'eau mêlée d'un peu de pus. La plèvre avec le poumon formoit les parois d'un petit abcès , dont la rupture laiſſa couler cette petite quantité de pus , mêlé avec l'eau. Dans le côté gauche du thorax , le poumon étoit par-tout adhérent au diaphragme , excepté un petit eſpace qui renfermoit à-peu-près deux onces de pus entre l'un & l'autre. Entre la plèvre & le côté du poumon qui regarde l'épaule , étoit auſſi un abcès , contenant facilement cinq onces de pus. La même cavité donna une demi-livre d'eau. Les poumons tachetés dans leur ſurface , furent d'ailleurs trouvés ſains. Le cœur & ſes gros vaiſſeaux contenoient des concrétions polypeuſes.

L'abdomen

L'abdomen ouvert, nous trouvâmes le foie beaucoup plus volumineux que de coutume, mais très-ſain ; la rate, d'un volume double, étoit ſaine d'ailleurs en tout, mais fort friable, ſi on la preſſoit un peu fort avec le doigt ; le rein gauche rempli d'une infinité de petits abcès, étoit beaucoup plus conſidérable qu'à l'ordinaire ; tel étoit l'état des vaiſſeaux capillaires de Bellini, remplis de pus, qu'ils repréſentoient plutôt en ulcère. La ſubſtance interne du rein étoit ſi altérée, qu'il paroiſſoit que le pus n'avoit point été porté d'ailleurs, mais qu'il s'étoit formé là ; le rein droit & les inteſtins n'eurent rien d'extraordinaire ; on ne trouva aucune trace de bubons, aucune cicatrice ; la veſſie épaiſſe & charneuſe préſenta dans ſon fond quelques petits points ſemblables à des œufs de fourmis, mais rouges, dont la rupture laiſſa échapper du pus ; le canal de l'urètre détaché du corps & diſſéqué, préſenta deux abcès ouverts de toutes parts, & placés dans la glande proſtate : deſquels abcès, le plus petit, à droite, pouvoit contenir facilement une noix muſcade, & celui qui étoit à gauche, étoit trois fois plus conſidérable ; on trouva encore dans ces environs pluſieurs autres petits abcès, qui, étant ouverts, donnerent un pus d'une bonne nature ; on n'apperçut nulle autre part aucune excroiſſance. Les petits canaux de Morgagni furent diſtingués en aſſez grand nombre ; le canal vers le gland étoit très-rouge, & paroiſſoit comme enflammé ; le teſticule droit ayant paru d'un volume preſque double, fut diſſéqué : mais c'étoit de l'eau qui, renfermée entre

lui & la tunique vaginale, formoit cette groſſeur. Le temps ne nous permit pas d'ouvrir la tête, ni d'examiner les urétères & les véſicules ſéminales.

Il ſe préſente pluſieurs choſes à conſidérer dans cette ouverture Quoique le malade tant de fois examiné, ne déclarât rien qui démontrât qu'il avoit eu autrefois une gonorrhée, il y a cependant pluſieurs circonſtances qui rendent cette opinion très-probable.

Ces obſtacles paroiſſent avoir été cachés pendant long-temps dans l'urètre, & être provenus de gonorrhées mal traitées ou négligées, comme cela a lieu ordinairement. De-là, il arrivoit quelquefois que le malade ne pouvoit uriner que par des efforts long-temps ſoutenus, l'urine étant empêchée de couler par tant d'obſtacles, au travers deſquels elle devoit paſſer. Il y en a qui portent toute leur vie cette incommodité, ſans qu'il leur en ſurvienne rien de plus grave; mais ſi ces obſtacles viennent à s'enflammer, & augmentent de volume, il eſt néceſſaire qu'ils obſtruent entiérement le canal de l'urètre.

On a déjà beaucoup diſcuté ſur la nature de ces obſtacles. L'illuſtre Brunner, Ephemer. n. c. cent. 1. obſerv. 97, a placé au nombre des fictions de chirurgie, les excroiſſances charnues dans l'urètre, & a fait conſiſter la nature de ces obſtacles, plutôt dans une conſtriction & un retréciſſement notable du canal; tandis qu'au contraire le célebre Jenſélius, Eph. n. c. cent. 6. obſerv. 84, combattoit fortement en faveur des excroiſſances charnues; mais comme il eſt prouvé par les diſſections anatomiques, qu'on trouve dans

l'urètre des traces de cicatrices, comme les orifices des canaux de Morgagni, où eſt ſitué vraiſemblablement le ſiége des légeres gonorrhées, peuvent s'enflammer, être détruits, ſe fermer, & par une loi commune à toutes les autres parties, ſe remplir d'une chair nouvelle, & former une cicatrice noueuſe, je ne vois pas ce que cette opinion a d'invraiſemblable ou de contraire à l'obſervation.

Un grand nombre d'obſervations atteſtent que ſouvent le canal, libre de tout obſtacle proéminent, eſt néanmoins reſſerré & étréci dans un ou pluſieurs endroits, comme l'a prétendu Brunner.

Mais il eſt pareillement hors de doute qu'on rencontre des obſtacles de l'autre nature, outre ceux que nous avons rapportés ci-deſſus; que des glandes placées dans l'urètre, ſe tuméfient & s'endurciſſent. Si ces glandes ſe trouvent près du ſphincter, elles empêchent que la veſſie ne ſe ferme exactement, de manière que l'urine coule au travers de ces obſtacles, continuellement & goutte à goutte, juſqu'à ce que ces tumeurs deviennent plus conſidérables, & bouchent entiérement le canal.

C'eſt de ce genre d'obſtacles que paroît avoir été attaqué notre malade; c'eſt-à-dire, de glandes tuméfiées, enflammées enſuite, & par accroiſſement de phlogoſe, venues enfin à ſuppuration. De là, cet effort pour faire paſſer ſon urine au travers. De-là, s'explique encore, comment il rappella de nouveau ſon urine totalement ſupprimée, au moyen d'une petite bougie, pendant tout le temps que celle ci reſta introduite dans l'urètre.

La bougie introduite ſembloit à la vérité boucher encore plus le canal, mais les tubercules étant preſſés par le moyen de la bougie, le canal n'eſt pas bouché ſi exactement qu'il ne reſte de quelque côté un paſſage par où l'urine puiſſe s'échapper.

Ceux qui ont le canal de l'urètre obſtrué par des excroiſſances charnues, éprouvent auſſi ce ſoulagement de la bougie ou d'une autre ſonde quelconque.

Mais ceux dont le canal eſt reſſerré & retréci, ſur-tout ſi le paſſage eſt tortueux, ne retirent aucun ſecours de ces ſondes, pas même des bougies médicamenteuſes, abſorbantes, corroſives, & en ſont ſouvent très-incommodés; car l'urètre irrité ſe contracte plus fortement, & l'urine ne ſort plus que par un jet extrêmement mince & avec beaucoup de difficulté; à cela ſe joint l'inflammation des parties irritées, & enfin l'iſchurie.

Les maladies de l'urètre quoique très fréquentes, ſont cependant, je ne ſais par quelle infortune, très-difficiles à guérir, & les opinions ſur leur traitement ſont abſolument différentes; il y en a qui rejettent toutes les bougies médicamenteuſes, & n'admettent que celles qui, par une force méchanique expliquée plus haut, repouſſent les obſtacles, & ouvrent un paſſage aux urines; il y en a auſſi d'autres, & c'eſt peut-être la majeure partie, qui n'emploient ces bougies, que dans l'intention de détruire les obſtacles par leur vertu médicamenteuſe.

Des hommes qui ont beaucoup d'expérience dans cette partie, & qui ont fait un très-grand uſage de ces dernières bougies, m'ont avoué quelquefois, que

leurs malades n'avoient retiré de cette méthode que peu ou point de ſoulagement & beaucoup de déſavantage. Mes obſervations ſur l'uſage des bougies, ſont en trop petit nombre, pour que je puiſſe ſtatuer quelque choſe de certain ; je puis dire cependant, que dans ce petit nombre de cas, les bougies médicamenteuſes ne m'ont jamais été d'aucun ſecours.

Je penſe que la difficulté du traitement vient en général de la difficulté du diagnoſtic du mal, de la nature & du caractère de l'obſtacle.

Il faut donc examiner ſi la tuméfaction des glandes ſituées dans l'urètre eſt la cauſe de la maladie ; ſoit que celle ci ſoit une dyſurie, une ſtrangurie, ou une iſchurie ? Enſuite, qu'elle eſt l'eſpèce de cette tumeur ; car une tumeur ſquirreuſe demande un traitement différent de celui d'une glande tuméfiée & enflammée, & celle-ci un traitement différent de celui d'une glande ſpongieuſe, d'une tumeur produite par une abondante collection de mucus qui diſtend la glande.

J'ai vu une iſchurie & des envies ténesmoïdales d'uriner qui ceſſoient, dès qu'il couloit par l'urètre un mucus blanc & de nature bénigne ; mais au bout d'environ douze heures, la difficulté revenoit inſenſiblement de nouveau, à meſure que l'excrétion de ce mucus diminuoit ; laquelle excrétion étant totalement ſupprimée, de violentes envies d'uriner revenoient à chaque quart d'heure, juſqu'à ce que par les plus grands efforts, ce mucus commençât à être exprimé de nouveau, & à couler avec la diminution du mal.

La maladie jouoit cette ſcène preſque chaque jour, & il arriva rarement, que le malade urinât ſans difficulté, pendant deux jours conſécutifs ; on tira du ſecours des diſſolvans ſalins & ſur-tout des eaux de Selter, ſans lait. Le malade ſentoit quelque choſe qui bouchoit le canal vers ſa racine, toutes les fois que l'urine couloit difficilement ; mais auſſitôt que ſon cours étoit rétabli, il ne ſe plaignoit plus nulle part d'aucunes douleurs, d'aucune ardeur, ni du ſentiment d'aucun obſtacle. On interpoſa les médicamens toniques aux diſſolvans ; mais on n'employa aucun remède tonique, parce que le malade les rejetta tous.

Il faut examiner outre cela, s'il y a conſtriction & retréciſſement du canal, ou ſi ce ſont des chairs proéminentes, ou des cicatrices avec des brides, afin qu'en formant notre diagnoſtic avec précaution, nous puiſſions ſavoir ce qu'il convient de *ne pas faire*; plutôt que de flotter dans l'incertitude & d'errer ſans aucune loi certaine, entre des méthodes différentes & ſouvent tout-à-fait oppoſées entr'elles.

La fiévre inflammatoire qui ſe manifeſtoit par la ſoif, par la force, la plénitude, la dureté du pouls, & par d'autres ſymptômes & d'autres circonſtances de cette nature, nous déterminerent à omettre les bougies, & contens de faire ſortir les urines par le moyen de la ſonde, à employer une méthode purement anti-phlogiſtique, & à relacher les parties voiſines, par l'application d'un cataplaſme émollient ; je penſe que des glandes tuméfiées, produiſoient cette difficulté d'uriner, qu'il éprouvoit depuis tant d'années ;

mais comme ces tumeurs n'augmentoient point de volume, il en étoit moins incommodé, jusqu'à ce qu'enfin étant venues à s'enflammer, elles acquirent un volume plus considérable. Le métier de cocher pouvoit avoir beaucoup contribué à l'inflammation de ces tubercules, les parties voisines de l'urètre étant sans cesse secouées & froissées par le cahot du siége; ce qui a lieu bien plus encore lorsqu'on va à cheval.

Joignez à cela que cette classe d'hommes, comme cela eut lieu pour celui-ci, d'après le rapport de son épouse, est adonnée au vin & à la bière, & encore à tout ce qu'il y a de plus médiocre, d'acide, de diurétique, & de propre à enflammer parmi ces boissons.

Il faut observer en outre, ce qui est l'origine de tout le mal, que les gonorrhées chez les hommes, sont ou tout-à-fait négligées, ou traitées d'une manière extrêmement dangereuses.

Je connois un grand nombre d'exemples de gonorrhées mal traitées, non-seulement par des chirurgiens peu expérimentés, mais encore par d'autres & par des médecins même qu'une pratique longue & distinguée rendoit recommandables.

J'étois souvent surpris qu'il pût se faire que dans une maladie aussi fréquente, on suivit des méthodes si peu exactes, & l'on commit chaque jour des erreurs aussi graves. J'ai vu plusieurs cas, où l'administration d'un purgatif drastique, méthode qui autrefois fut en usage même parmi les plus instruits, & qui comme je le vois n'est pas totalement abandonnée encore aujourd'hui, arrêta le flux de la

matière virulente, ſuppreſſion qui fut ſuivie d'un délire prochain & d'une maladie aiguë très-cruelle qu'aucun art ne put combattre.

Ceux qui, dans notre hôpital, eſſuyerent des maladies aiguës, produites par cette cauſe, (car il arriva quelquefois, qu'ignorans la cauſe précédente, & n'étant aidés ni par l'aveu du malade, ni par aucun autre ſigne, nous reçuſſions comme affectées de fiévres aiguës ſimples, des perſonnes attaquées de fiévres très-violentes provenans d'une vérole cachée, qu'un mauvais traitement avoit exaſpéré, de la manière mentionnée ci-deſſus) ceux, dis-je, qui eſſuyerent des maladies aiguës produites par cette cauſe, périrent pour la plupart.

Lorſque ces malades étoient reſtés quelques jours auprès de nous, nous appercevions des ſignes du poiſon caché dans la maladie, ou nous devinions enfin la cauſe du mal d'une manière quelconque, en nous informant de ce qui étoit arrivé au malade avant ſon entrée à l'hôpital; nous apprenions quelquefois qu'une gonorrhée, avoit été ſupprimée par un purgatif violent, ce qui avoit donné lieu à une maladie très aiguë: car cette opinion eſt en vigueur chez un grand nombre de perſonnes & ſur-tout parmi le peuple, que le virus vénérien peut être détourné de la partie affectée, & être entraîné par les ſelles. De-là, elles ſe traitent ſouvent elles-mêmes & achetent chez les apothicaires de l'eſprit de vin purgatif ou de la réſine de jalap diſſoute dans l'eſprit de vin.

Comme cette méthode eſt pernicieuſe, de même

celle qui ſuit ne donne pas à la vérité une mort auſſi prompte, mais cependant a coutume de produire des maux incalculables dont notre cocher lui-même fut la triſte victime.

Pluſieurs perſonnes attaquées de gonorrhées, déſirent uniquement d'arrêter le plus promptement poſſible le flux de la matière virulente ; de-là par le conſeil de quelques chirurgiens inexpérimentés, ou de leur propre mouvement, elles prennent de la thérébentine ou d'autres ſtyptiques qui arrêtent l'écoulement ou ſe font des injections d'eaux de chaux & d'extrait de ſaturne.

De-là cette ſource de maux, de-là ces véroles enracinées, ou ce qui peut arriver de mieux aux malades, ces maladies du canal de l'urètre ſouvent incurables. Il arrive ſur-tout par cette méthode, que les parties enflammées & tuméfiées par le virus vénérien, s'endurciſſent principalement ſi ce ſont des glandes ; de-là, les difficultés d'uriner, ou les ſuppreſſions totales d'urine, ſi on n'emploie les bougies ; de-là, une crainte perpétuelle que ces tubercules quoique actuellement indolens, ne ſoient rendus ſenſibles par l'accélération des humeurs, provenant d'une cauſe quelconque, ne s'enflamment & ne finiſſent par une ſcène tragique.

La méthode avec laquelle je remédie très-heureuſement aux gonorrhées récentes, eſt recommandable par ſa ſimplicité, par ſon analogie avec la nature de la maladie, & pour cela même, par ſes heureux ſuccès.

Ces ſortes de malades s'abſtiennent de vin & de

viande, ſe nourriſſent ſeulement de bouillons avec des potages, & prennent une grande quantité de décoction de feuilles d'althéa & de mauve, avec leſquelles on fait bouillir par temps, quelques figues ou quelques fruits doux.

Il y en a qui y ajoutent un peu de lait, & qui boivent par jour juſqu'à douze livres & plus, de cette décoction.

Cependant on baigne preſque continuellement la verge dans de l'eau tiéde, où l'on a ſoin de bien laver le gland en même temps, de peur que quelque partie de la matière vénérienne renfermée entre lui & le prépuce, ne cauſe des éroſions & ne produiſe des ulcères. J'ai toujours cru qu'il importoit beaucoup pour abréger la guériſon, que le malade ſe lavât les parties le plus ſouvent poſſible; car ſi un homme ſain contracte cette maladie, par un coït avec une perſonne infectée, parce que le virus vénérien dépoſé ſur le gland eſt abſorbé, celui qui en eſt déjà atteint, ne s'infectera-t-il pas ſans ceſſe de nouveau & n'entretiendra-t-il pas la maladie, s'il n'a ſoin d'enlever par temps ce qu'il pourroit y avoir de cette matière, renfermée entre le gland & le prépuce? de la même manière qu'un galeux prolonge ſa maladie, & ſe communique de nouveau la contagion, s'il ne lave ſouvent ſes vêtemens impregnés de la matière galeuſe, ou ne les remplace par d'autres.

Celui qui a à traiter une gonorrhée récente, doit toujours ſe reſſouvenir qu'il s'agit d'une *partie enflammée* & *glanduleuſe*, & qu'il faut toujours tenter par

toutes ſortes de moyens, la réſolution bénigne de la phlogoſe.

Se rappellant de ces choſes, il s'abſtiendra des térébentinacés, & autres ſtyptiques, ſoit à prendre intérieurement, ſoit à injecter par l'urètre, des purgatifs même les plus doux ; bien convaincu qu'il n'exiſte point en effet de purgatif anti-phlogiſtique, qui n'accélère tant ſoit peu le mouvement du ſang, & par-là, n'augmente l'inflammation ; à leur place, il employera les clyſtères émolliens.

CINQUIÈME OUVERTURE.

Je vais encore donner ici l'hiſtoire d'un Cocher, telle que je l'ai rapportée dans mon journal de l'automne dernier.

Un homme âgé de 43 ans, avoit été traité d'une gonorrhée, par un chirurgien, quatre ans auparavant ; je ſoupçonne qu'il avoit eu ſouvent de ces maladies, avant, & même depuis ce temps. Il avoit fait quelques pleuréſies graves ; & enfin, depuis ſix mois, il ſe plaignoit ſouvent d'une ardeur, en lâchant ſes urines.

Le ſecond jour d'Octobre, de l'année 1775, il éprouva une difficulté d'uriner, & une ſtrangurie plus forte qu'à l'ordinaire.

Le 3, 4, 5, du même mois, il ſe trouva mieux ; il lâcha ſes urines avec plus de facilité & plus d'abondance ; il remplit juſqu'à cette époque les fonctions de ſon état.

Le ſoir du cinquième jour, revenu chez lui après avoir bu beaucoup de bière, il ſe mit au lit ; mais peu après, il ſe plaignît d'un ardeur & d'une envie d'uriner extrêmement douloureuſe ; il pouſſe des cris, il s'agite, il éprouve une douleur dans l'hypogaſtre, vers la racine de la verge, & ne prend aucun repos.

Le jour ſuivant, c'eſt-à-dire le 6 Octobre, de même que le 7, les ſymptômes ſont les les mêmes mais beaucoup plus violens ; l'agitation eſt extrême ; le corps eſt courbé en devant, à cauſe des douleurs exceſſives. Il fait des efforts très-fréquens & très-douloureux pour utiner ; il s'étoit preſque toujours tenu levé juſqu'alors.

Le ſoir du ſeptième jour, on voulut le ſonder ; mais on ne parvint pas juſqu'à la veſſie. Au milieu des efforts pour introduire la ſonde, le ſtilet d'argent ayant été retiré, il ſortit par la canule environ une once de pus d'une bonne nature, mais point d'urine ; on répéta pluſieurs fois inutilement les tentatives, pour l'introduction de la ſonde.

Le 8 Octobre au matin, tout étoit comme la veille ; dans l'après midi, tandis qu'au milieu des envies continuelles d'uriner, il va à la garde robe, ſur les trois heures, il s'écrie tout-à coup, qu'il s'eſt rompu quelque choſe dans ſon corps ; il eſt auſſitôt ſaiſi de friſſons, il pâlit, tout ſon corps ſe couvre d'une ſueur froide, copieuſe, & ramaſſée en gouttes. Peu de temps après, il ſe trouve plus tranquille ; l'abdomen eſt tendu & douloureux au toucher ; il ne fait plus aucun effort pour uriner.

Le neuvième jour, on appella un médecin, qui après que le chirurgien eut fait en ſa préſence de nouveaux, mais d'inutiles efforts, pour introduire la ſonde, conſeilla la ponction au périnée. L'opération faite, il ſortit par jet, environ une once d'urine, puis un peu de ſang. Enfin comme il ne ſortoit rien plus, malgré toutes les tentatives, on retira la canule.

Le dixième jour d'Octobre, on fit venir un autre médecin, qui ordonna la ponction de la veſſie, au-deſſus des os pubis; mais il ne ſortit pas une goutte d'urine. Vers le milieu de la nuit du même jour, environ cinq livres d'urine coulerent ſpontanément par l'urètre; il ne reſtoit plus aucune douleur nulle part, l'abdomen s'affaiſſa beaucoup. Au milieu du jour ſuivant, lorſque le malade lui-même étoit plein d'eſpérance, & que certains des aſſiſtans lui promettoient ſérieuſement une convaleſcence prochaine, qu'il conſervoit ſa préſence d'eſprit, & la jouiſſance de tous ſes ſens; il expira tout-à-coup, & tranquillement.

L'ouverture de ſon cadavre fut faite le 12 Octobre, dans la matinée. L'urètre diſſéqué en premier lieu, offrit autour du ſphincter de la veſſie; 1°. de petits ulcères gangreneux; 2°. la proſtate & les glandes voiſines, tuméfiées, enflammées & gangrénées en grande partie.

Ayant diſſéqué les tégumens d'une hernie inguinale (car il en portoit auſſi une), on trouva le ſac formé du prolongement du péritoine, embraſſant une partie des inteſtins grêles, qui rentrerent facilement par l'anneau dilaté.

L'abdomen ouvert laiſſa couler une grande quantité d'urine. La veſſie fut trouvée crevée dans ſon fond, la fente ayant environ deux travers de doigt de longueur ; les inteſtins grêles préſenterent différens points enflammés & commençans à tomber en gangrène. Dans la partie ſupérieure de l'urètre, qui regarde les os pubis, on obſerva une plaie récente, ſuivant la direction du canal, dans la longueur d'environ un pouce & demi, qui venoit ſe terminer vers la racine de la verge, un peu avant le ſphincter. La ponction faite dans l'hypogaſtre au travers du péritoine & des muſcles de l'abdomen ſe perdoit dans ſa direction vers le baſſin.

L'hiſtoire de cette maladie & de cette ouverture nous apprend pluſieurs choſes :

1°. Cette plaie récente de l'urètre, étoit due à la ſonde ; ſi cet inſtrument eſt pouſſé avec un peu trop de force, il peut facilement s'écarter & ſe faire une nouvelle route. Les ſondes moins courbées & faites d'une lame mince, tournée en ſpirale, ſont très-commodes.

2°. L'endroit le plus favorable pour la ponction de la veſſie (pourvu que rien de particulier ne s'y oppoſe & ne conſeille un autre parti), paroît être celui où la lithotomie a coutume d'être pratiquée par les modernes, c'eſt-à-dire au périnée ; que ſi la ponction ſe fait dans la région hypogaſtrique, l'opération ſera moins sûre ; car quoique la veſſie s'éleve juſques-là, lorſqu'elle eſt gonflée par une grande quantité d'urine ; cependant comme il y a des perſonnes qui ont beaucoup d'embonpoint, la pro-

fondeur de la ponction ſera très-incertaine ; outre cela, il peut arriver facilement, que tandis que la veſſie ſe retire plus profondément dans le baſſin, après l'évacuation d'une certaine quantité d'urine, la canule ne ſe trouve plus dans la veſſie contractée, principalement ſi le chirurgien s'eſt ſervi du même trois-quart qu'on emploie pour la paracentèſe des hydropiques.

3°. Ce cas donne un avertiſſement bien important ; ſavoir, que les grands ſecours ne doivent pas être différés dans les grands dangers. La ponction de la veſſie pratiquée le 7 ou le 8 Octobre, avant midi, auroit probablement ſauvé la vie à cet homme.

4°. Dans le temps où l'on faiſoit la ponction, l'urine étoit déjà répandue dans l'abdomen ; la ſonde introduite dans l'urètre le 9 Octobre, & retirée peu de temps après, étoit empreinte d'une couleur de plomb.

5°. La raiſon pour laquelle l'urine coula ſpontanément douze heures avant la mort, n'eſt point incertaine ; car la gangrène étant déjà préſente, les tumeurs qui empêchoient le paſſage de l'urine s'affaiſſerent comme il arrive à toute tumeur enflammée, lorſque la gangrène s'en empare.

6°. L'abſence de la douleur, la reſpiration ſeule reſtant toujours fort courte, la tranquillité, la préſence continuelle d'eſprit, & la gaieté extraordinaire du malade, à cauſe du danger paſſé, comme il ſe le perſuade, trompent ſouvent les perſonnes peu attentives qui promettent une guériſon prochaine,

lorſque la mort eſt inſtante à cauſe de la préſence de la gangrène.

Ce genre de mort a fréquemment lieu dans ceux qui périſſent d'entéritis ou d'une hernie étranglée.

7°. Les fréquentes gonorrhées, la diathèſe phlogiſtique du ſang qui nous eſt prouvée, par les fréquentes pleuréſies qu'il eſſuya, de même que l'abondante boiſſon de bière, dans le temps même de ſa maladie, nous fourniſſent des raiſons ſuffiſantes, pour expliquer d'abord la formation des tubercules, enſuite leur inflammation ; joignez à cela, l'état de cocher qui ne contribua pas peu à porter l'inflammation dans ces parties préférablement à toutes les autres.

SIXIÈME OUVERTURE.

Un cocher âgé de 47 ans, jouiſſant depuis pluſieurs années, d'une ſanté non interrompue, tomba dans une péripneumonie, le dernier jour du carnaval, où étant reſté aſſis ſur ſon ſiège pendant pluſieurs heures, dans un froid très-violent, il ſe trouva ſaiſi d'une manière extraordinaire ; arrivé chez lui, il ſe mit au lit ; & après s'être fait ouvrir deux fois la veine, il abandonna le ſoin de ſa maladie, aux forces médicatrices de la nature ; ce ne fut que vers les fêtes de Pâques, qu'il eut recouvré des forces ſuffiſantes pour reprendre de nouveau les fonctions de ſon état.

Le douzième du mois de Juin, dans l'après midi, il

il fut attaqué d'un violent friſſon ; & ſur le ſoir, il vomit tout ce qu'il avoit pris ; l'appétit étoit perdu, & il y avoit de l'altération ; il ſe joignit une douleur des lombes, & un point dans le côté gauche, avec de la toux ; la nuit ſe paſſa ſans ſommeil.

Le lendemain, tous les ſymptômes furent augmentés ; le ſoir du même jour, on lui fit une ſaignée qui procura un léger ſoulagement, mais bien paſſager ; le 14 & le 15, tout ne fit qu'empirer.

Le 16, il prit de ſon propre mouvement, un vomitif compoſé de tartre émétique, à l'aide duquel il rendit ſept fois autant des matières jaunes, rouſſes, amères, au milieu des douleurs très-violentes de la poitrine, des entrailles & de l'abdomen ; & alla preſque autant de fois à la garde-robe. Dans la nuit ſuivante, point de repos ; beaucoup d'agitation.

Le dix-ſeptième de Juin, ſixième jour de la maladie, ayant été tranſporté dans notre hôpital, il préſenta l'état ſuivant ; une douleur s'étendant depuis la mamelle gauche juſqu'à l'os des hanches & au de-là, irritée par la toux, l'inſpiration & le toucher ; une ſoif conſidérable, une impoſſibilité de ſe coucher ſur le côté affecté ; des crachats écumeux, teints de ſang, une reſpiration bruyante ; un pouls fréquent, fort & dur ; une langue blanche & humectée. On lui fit ſur-le-champ une copieuſe ſaignée, & on appliqua un cataplaſme émollient ſur les parties douloureuſes ; on lui preſcrivit une boiſſon émolliente, tiéde, copieuſe & anti-phlogiſtique. Le ſang étoit pleurétique ; la nuit, le ſommeil fut très-troublé.

Le 18 Juin, ſeptième de la maladie, il n'exiſtoit plus de douleur de côté ; le coucher étoit facile ſur toutes les parties, la reſpiration étoit prompte, bruyante, s'exécutant par l'abdomen, avec peu ou point de mouvement de la poitrine ; l'inſpiration ſe faiſoit en deux temps ; le pouls fort auparavant, étoit alors très foible, mou & beaucoup plus fréquent ; l'urine étoit rouſſe ſans ſédiment ; la toux modérée ; les crachats écumeux & en petite quantité, le ventre très-relaché, la langue blanche & humide. Du reſte, le malade conſervoit ſa force, ſa préſence d'eſprit, un ſouvenir exact du paſſé, porté juſqu'à des détails minutieux, une manière de raconter plaiſante, ou plutôt gaie, ſelon l'uſage de cette claſſe d'hommes, beaucoup de vivacité, des réponſes conformes aux queſtions, & une grande facilité de ſe tourner ſur tous les côtés qu'il vouloit. L'état de ſa figure étoit celui de la figure d'un homme ſain ; il ne reſtoit aucun ſentiment d'oppreſſion ou d'une reſpiration difficile.

Dans cet état de choſes, comme on s'apperçut que la tête ſe prenoit, on lui appliqua ſur le cou, un large véſicatoire ; le pouls de foible qu'il étoit, devint extrêmement fort, plein, dur & fréquent, ce qui détermina à une nouvelle ſaignée, mais ſans ſuccès ; comme le ventre étoit relâché plus qu'il ne convenoit, on ſupprima tout ce qui pouvoit tant ſoit peu le ſolliciter, comme le nitre & l'oximel ; les émulſions, les mucilagineux & le diacode, ne furent d'aucun ſecours ; ce jour-là, il parût quelques crachats aſſez cuits : ſur le ſoir le pouls eut des

variations fréquentes ; le reſte étoit dans le même état qu'auparavant ; dans la nuit, il y eut un léger délire, & le jour emmena la mort.

Le lendemain, on fit l'ouverture de ſon cadavre. La poitrine ouverte, préſenta le poumon droit dans un état ſain, & le gauche enflammé dans toute ſon étendue, de manière cependant que l'inflammation n'étoit pas des plus graves ; car la ſubſtance du poumon enflammé, étoit à la vérité plus dure que dans l'état naturel ; mais moins auſſi qu'elle n'a coutume d'être dans les inflammations fort graves. Des morceaux détachés & jettés dans l'eau, gagnoient le fond lentement & avec peine ; quelques-uns même reſterent ſuſpendus entre deux eaux.

Outre cela, les ramifications des bronches étoient remplies d'une certaine matière ſemblable à celle des crachats cuits, qui fluoit abondamment des poumons légérement preſſés. On trouva quelques onces d'une ſéroſité jaune, entre le diaphragme & le poumon gauche, lieu où une matière lardacée épaiſſe d'un demi doigt, repréſentant la croûte inflammatoire par ſa couleur & ſa ténacité, couvroit les bords inférieurs du poumon ; de ſorte qu'au premier coup d'œil, on la prenoit pour les parois d'un abcès rompu ; mais ces lambeaux ſuivoient facilement le doigt qui les tiroit, & laiſſoient appercevoir en deſſous, la ſubſtance du poumon, & des parties voiſines, dans leur état d'intégrité.

Le médiaſtin étoit légérement enflammé, la plèvre ſaine, quoique les poumons, dans l'une & l'autre cavité, lui fuſſent unis en différens endroits par des

adhérences charneuſes, épaiſſes & comme ligamenteuſes ; les vaiſſeaux coronaires, étoient extraordinairement dilatés, remplis de beaucoup de ſang & preſque variqueux.

Dans l'abdomen, l'épiploon étoit enflammé dans toute ſon étendue, les inteſtins grêles étoient parſemés de points enflammés, qui commençoient à tomber en gangrène.

La tête ouverte, préſenta la dure-mère gonflée de ſang & enflammée dans différens points, & dans la partie qui ſépare les deux hémiſphères, tiſſue de fibres épaiſſes & parallèles ; la pie-mère étoit atteinte d'une inflammation plus conſidérable & preſque univerſelle ; le cerveau diſſéqué avec ſoin laiſſa voir la ſubſtance médullaire parſémée de points rouges plus conſidérables & plus nombreux que de coutume.

On peut voir encore ici, les prédictions d'Hippocrate vérifiées ; « une reſpiration fréquente & courte, » indique une inflammation dans des viſcères eſſen- » tiels, l. des Prog. ; Coac., une reſpiration pro- » longée, urgente, obſcure & une reſpiration dou- » ble, comme ſi on vouloit prendre une nouvelle » reſpiration, ſont mortelles. » *Ibidem.*

Il ſuit encore de-là, qu'une reſpiration bruyante & des douleurs appaiſées ſans ſujet, ſont condamnées avec raiſon par Hippocrate.

De-là, ſuivant le conſeil de Baglivi lui-même, il convient dans les maladies de poitrine, de former ſon prognoſtic, non d'après cette amélioration trompeuſe des ſymptômes, mais ſeulement d'après la gêne ou la liberté de la reſpiration.

A ce cas, s'applique encore ce paſſage de Celſe; l. 11, chap. 7, où il eſt dit : que l'eſprit eſt affecté chez ceux qui ont des cauſes de douleur, & qui n'en ont pas le ſentiment, & qu'il faut craindre la folie, lorſque le malade a la parole plus prompte qu'en état de ſanté, qu'il ſurvient une loquacité ſubite & plus libre que de coutume.

SEPTIÈME OUVERTURE.

Une femme veuve, âgée de 30 ans, d'une complexion maigre & bilieuſe, entra à l'Hôpital le 24 Juillet; voici l'hiſtoire de ſa maladie.

Pendant les huit derniers jours qui précéderent ſon entrée à l'hôpital, elle eſſuya chaque jour un paroxiſme fébrile, qui s'annonçoit ordinairement par un vomiſſement bilieux ſpontanné; quelquefois même, & ſur-tout dans les premiers jours de la maladie, ces vomiſſemens étoient accompagnés de ſelles, qui cependant n'excédoient pas les bornes; juſqu'à cette époque, elle ſupporta ſa maladie ſans garder le lit.

Reçue à l'hôpital, elle préſenta une langue bilieuſe, elle avoit la bouche amère, enduite d'un gluten tenace, la reſpiration étoit difficile, l'appétit perdu. Dès qu'elle fut auprès de nous, elle ne vomit plus dans ſon paroxiſme fébrile. Tout ſon corps, la face principalement, étoit empreint d'une

couleur légérement jaune, & parſémé d'un petit nombre de pétéchies peu larges, & d'un rouge ſale ; l'ouie étoit un peu dure.

Après avoir fait précéder les diſſolvans compoſés d'oximel, de roob de ſureau & de quelque ſel neutre, nous excitâmes le vomiſſement par le moyen de l'ipécacuanha ; elle vomit avec difficulté, & trois fois ſeulement, des matières jaunes, extraordinairement épaiſſes, & en petite quantité. On continua de nouveau l'uſage des diſſolvans.

Le troiſième jour, depuis l'émétique, le pouls commença à devenir extrêmement foible, intermittent, rémittent & inégal de toute manière. A cela, ſe joignirent un aſſoupiſſement, un ſommeil preſque continuel, le froid des extrémités, & par intervalle une ſueur froide, comme ſi la malade alloit périr ; elle s'éveilloit aux interrogations & donnoit des réponſes analogues ; elle ne ſe plaignoit que de l'amertume de la bouche. Nous nous occupions à porter du ſecours aux forces ainſi chancelantes, par le moyen de l'écorce du Pérou, du camphre, des ſinapiſmes & des véſicatoires ; ces derniers n'éleverent aucunes véſicules.

Elle mourut le cinquième jour de ſon entrée à l'hôpital, treizième de toute ſa maladie.

L'ouverture de ſon cadavre préſenta ce qui ſuit :

Le crâne ouvert, la ſubſtance corticale du cerveau offrit une couleur plus brune qu'à l'ordinaire, & d'un rouge livide ; dans l'un & l'autre plexus choroïdes, on trouva une grappe d'hydatides, dont la plus conſidérable égaloit la groſſeur d'un pois ;

la moëlle alongée oppoſa la dureté du foie, à la diſſection & à la preſſion du doigt.

A l'ouverture de la poitrine, on trouva le poumon droit, attaché par des fortes adhérences à la troiſième, quatrième & cinquième côte, en partant de la partie ſupérieure.

Dans l'abdomen, la couleur de preſque tous les inteſtins étoit livide & très-différente de la couleur naturelle. L'épiploon étoit noirâtre & putride; la membrane interne de l'eſtomac préſentoit la même couleur ſur-tout dans ſon fond; mais vers le pylore, elle avoit contracté une légère inflammation; on trouva dans la capacité de l'eſtomac, une matière de la couleur des médicamens, mais très-muqueuſe & ductile.

La véſicule du fiel très-diſtendue, étoit teinte d'une couleur jaune très-ſaturée; couleur, qui étoit auſſi empreinte ſur toutes les parties voiſines du foie; la véſicule ouverte, laiſſa ſortir une matière noire au premier coup-d'œil, tenace, reſſemblant à de l'huile vieille & rancie. Un papier brouillard trempé dans cette matiere, en fut teint d'une couleur jaune foncée. La ſubſtance du foie étoit bonne; mais plus ſombre & plus noirâtre que de coutume.

De cette diſſection anatomique & de pluſieurs autres ſemblables, faites par d'autres obſervateurs, on peut déduire, ce me ſemble, la cauſe & le ſiège des maladies malignes & pétéchiales, & la raiſon de la mort qui en eſt la ſuite; car ce n'eſt pas ſeulement un amas cru & putride des premières voies qui produit des maladies de cette eſpèce; c'eſt encore

la bile péchant par ſa quantité & par ſa qualité altérée. En effet, tenace, glutineuſe, âcre, amère, accumulée en partie dans la véſicule qu'elle diſtend & irrite, réſorbée en partie du ſyſtême gaſtrique & bilifere ; quant à ſes particules les plus tenues, cette bile nous fournit des explications faciles de tous les ſymptômes qu'on a coutume d'obſerver dans une maladie maligne.

Cette matière bilieuſe paroît donner la mort de différente manière ; car, ou elle enflamme les parties, le long deſquelles elle coule, comme le ventricule & les inteſtins ; ou elle porte dans les mêmes viſcères, la nécroſe, & une certaine eſpèce de gangrène ou de ſphacèle, ſans inflammation précédente.

Cette inflammation produite par une bile âcre, paroît être d'une eſpèce particulière & *maligne*, & différer beaucoup de celle qui cédant facilement aux ſaignées, aux délayans & aux émolliens ; mérite à juſte titre le nom de *bénigne*.

Cette matière bilieuſe & âcre, réſorbée, & portée ſur d'autres parties, y produit le même mal ; c'eſt-à-dire, une inflammation ou une nécroſe mortelle. De-là, chez quelques-uns, le cerveau, dans d'autres, les poumons, ou d'autres viſcères ont été trouvés affectés, ſelon que chacun avoit, avant la maladie, quelqu'une de ces parties affoiblie par une cauſe quelconque, ſur laquelle partie la matière bilieuſe réſorbée s'eſt jettée de préférence.

Les médecins qui ont cherché dans les ouvertures des cadavres, les cauſes & les effets des

maladies, ont trouvé des léſions ſemblables dans les viſcères de ceux qui étoient morts de fièvre maligne.

Spigel, l. de la demi-tierce, dit avoir trouvé *les inteſtins grêles, en partie enflammés, en partie ſphacelés*, dans des ſujets morts de fièvre maligne, quoique pendant leur vie, ils ne ſe fuſſent jamais plaints de douleurs dans le ventre; il avoit auſſi vu fréquemment, *des taches noires dans l'eſtomac, comme ſi le malade eut avalé du poiſon.*

Cornellius Gemma, dans les cadavres d'hommes morts d'une hémitritée peſtilentielle, outre les parties déjà citées, obſerva encore le cœur & les poumons, ou entiérement ou en grande partie, tantôt *noirs comme des charbons, tantôt remplis de tubercules en ſuppuration.*

Il eſt encore prouvé par l'autorité de Spigel, Schenk, Helmont, Diemerbrock, que les mêmes choſes qui paroiſſent ordinairement à la ſuperficie du corps, les exanthêmes, les anthrax, ſe trouvent auſſi quelques fois dans l'eſtomac & ſur diverſes autres parties.

D'après le témoignage d'Ieronymus Oceon, lorſqu'autre fois une contagion affreuſe ravageoit le pays de Breſſe, l'ouverture des cadavres de ceux qui en mouroient, préſentoit le cerveau lui-même gravement affecté, *brûlé, noir & deſſéché.*

Je dirai quelque choſe ici, ſur l'uſage des émétiques, dans les maladies malignes; la racine d'ipécacuanha donnée de manière que le malade en prenne dix grains toutes les heures, juſqu'à la troiſième

doſe, me paroît, pour pluſieurs motifs, convenir principalement dans ces maladies, pourvu que la matière ſoit aſſez mobile & propre à l'évacuation.

Premièrement, elle évacue, par la voie la plus courte, tout ce qu'il y a d'étranger dans l'eſtomac, & l'inteſtin contigu.

Secondement, l'effort lui-même du vomiſſement évacue par la preſſion, la véſicule diſtendue par une bile altérée.

Troiſièmement, la racine d'ipécacuanha eſt encore recommandable par ſa vertu anti-ſeptique, aromatique, fortifiante, très-avantageuſe dans cette circonſtance.

De-là, la méthode dont l'illuſtre Wagner médecin de Lubek, diſciple de Heiſter, fit uſage avec tant de ſuccès, mérite une attention particulière; car conſidérant comme maladies gaſtriques ou méſentériques toutes les fiévres exanthématiques, pétéchiales, pourprées & ſemblables; il donnoit une mixture compoſée de trois ou quatre onces d'eau de chardon bénit, & d'un demi-gros de racine d'ipécacuanha, trituré avec un ſel neutre, de laquelle mixture, le malade devoit prendre une cuillerée ordinaire, toutes les heures, ou chaque demi-heure, juſqu'à ce que l'ipécacuanha eut opéré ſon effet; il preſcrivoit enſuite des mixtures diſſolvantes, afin d'exciter d'autres excrétions, telles que la tranſpiration & les urines; mais ſi après l'eſpace d'environ douze heures, le mal étoit fort urgent, ſi les vertiges, l'affection du goſier, la lipothymie n'avoient point donné de relâche, ſi le pouls & la

reſpiration ne s'étoient point améliorés, il répétoit de nouveau la potion évacuante mentionnée, & cela, juſqu'à ce que la rémiſſion des ſymptômes annonçât que la maladie prenoit une tournure favorable.

Il fut ſur-tout attentif à la reſpiration, dont il plaça avec raiſon la difficulté, au rang des ſignes pathognomoniques, dans les affections exanthématiques.

Cet homme diſtingué (pour dire actuellement ce, en faveur de quoi, j'ai avancé toutes ces choſes), ajouta toujours quelques grains d'ipécacuanha aux mixtures appropriées à la maladie, juſqu'à ce que les ſignes de malignité euſſent diſparu.

Ces petites doſes d'ipécacuanha excitent des nauſées continuelles, quelquefois même le vomiſſement, & attirent par-là, vers l'eſtomac & les inteſtins, une affluence plus conſidérable d'humeurs ſalivaires, circulant lentement, engorgeant les glandes, & de la bile elle-même qui diſtend & irrite la véſicule, ſe putréfie & eſt ſur le point d'être réſorbée; bien plus, les parties bilieuſes déjà abſorbées, ſont rappellées de nouveau, pour être emportées par un vomiſſement ou des ſelles ſalutaires.

Je me ſuis ſervi quelquefois moi-même de cette méthode avec le ſuccès deſiré; j'ai rendu mobile, par les diſſolvans, la matière morbifique que j'emportois peu de temps après par un vomitif; après l'émétique je revenois de nouveau à l'uſage des diſſolvans, afin que tout ce qui étoit reſté de matière bilieuſe, fut également rendu propre à être entiérement enlevé par un ſecond vomitif. J'ajoutois à

ces diſſolvans de petites doſes d'ipécacuanha, qui excitoient des nauſées continuelles & quelquefois même le vomiſſement.

Je regardois cette pratique comme utile, chaque fois que la bouche remplie d'un mucus abondant, les dents mal-propres, la langue couverte d'une matière épaiſſe & tenace, m'indiquoient que l'eſtomac & le canal inteſtinal, étoient dans le même état, & chaque fois que les premiers vomiſſemens n'étoient pas ſuivis d'un ſoulagement marqué.

Cet état de crudité & de ténacité de la matière, paroiſſoit rarement dans le printemps, & fréquemment dans l'été & pendant l'automne; de-là, vient en très-grande partie l'opiniâtreté des maladies qui regnent ſur la fin de l'été & pendant l'automne, quoiqu'il s'y joigne auſſi d'autres cauſes, qui ſont de quelque poids.

Je ne puis paſſer ſous ſilence, en traitant de cette méthode, qu'il importe beaucoup qu'après avoir donné ces petites doſes d'ipécacuanha, la choſe ne ſe paſſe pas en nauſées ſeulement; car quelle utilité pourroit retirer le malade, ou plutôt quels inconveniens n'encourt-il pas, ſi la matière n'étant entraînée par aucun émétique, ni aucun cathartique, innonde les entrailles, & eſt pouſſée de nouveau dans le torrent de la circulation, par la vertu altérante & alexi-pharmaque de cette racine? De-là, il eſt indiſpenſable, d'interpoſer par temps aux nauſées, un vomiſſement ſalutaire.

En parlant de ſes léſions des viſcères, obſervées par moi dans ce cadavre & par d'autres, dans

d'autres cas ; je me rappelle d'une ouverture que je fis, lorſque dans la Hongrie j'exerçois l'état de phyſicien, comme on l'appelle, ouverture qui quoiqu'elle ait été faite dans un autre temps & dans un autre lieu, trouve très-bien ſa place ici, à cauſe de la reſſemblance du ſujet & de quelque autre circonſtance, qu'on ne ſera pas fâché de connoître ; je vais la tranſcrire telle que je la trouve rapportée dans mon journal. Ainſi :

HUITIÈME OUVERTURE.

Le 6 du mois d'Août 1772, Anne-Marie Kazyi, âgée de 5 ans, n'avoit fait aucune maladie conſéquente depuis ſa naiſſance, n'ayant eu ni la rougeole, ni la petite vérole ; néanmoins elle fut toujours inquiétée par les vers, elle rendit fréquemment des lumbrics & des aſcarides, & éprouva ſouvent de ces incommodités légeres & fort communes occaſionnées par les vers.

Le mois d'Octobre de l'année dernière, ayant gardé une fièvre tierce environ ſix ſemaines, elle en fut guérie par un médecin ; enfin dernièrement, elle fut attaquée d'une fièvre quotidienne ; les paroxiſmes étoient légers, revenoient dans l'après-midi ; après le ſecond paroxiſme, les parens appellerent les femmes du voiſinage, & le pere de la jeune fille propoſa à leur examen un certain remède très-vanté dans ce pays pour la guériſon des fièvres chez les jeunes perſonnes ; ce remède eſt un balſamique

composé de baume du Pérou, d'huiles distillées, & de certains esprits ; ces femmes convinrent qu'on donneroit plusieurs fois par jour, trois ou quatre gouttes de ce remède très-pénétrant ; l'enfant eut encore trois paroxismes.

Le 3 d'Août, au lieu du paroxisme qui devoit être en tout le sixième, on observa de la chaleur seulement ; la jeune fille ne gardoit le lit que dans le temps des paroxismes : encore ne le fit-elle pas pour tous, tant elle supportoit facilement sa maladie.

Le jour suivant, c'est-à-dire le 4 d'Août, l'enfant refusa son déjeuner ordinaire, elle étoit un peu foible ; elle eut une selle peu copieuse & mêlée d'un peu de sang vermeil. Sur les neuf heures du matin, elle vomit quelque matière jaunâtre ; elle dina à son ordinaire & avec appétit ; vers les quatre heures du soir, temps où l'accès fébrile avoit coutume d'avoir lieu, elle fut saisie de douleurs dans le ventre, l'estomac & dans les hypocondres ; elle s'endormit sur les sept heures du soir & fut éveillée vers le milieu de la nuit ; la douleur cruelle des entrailles & de tout l'abdomen, sa tension, les cris, l'agitation durerent pendant le reste de la nuit. Le jour suivant & la nuit d'après, elle n'eut aucun selle, aucun vomissement.

Le 6 d'Août, les symptômes étoient les mêmes ; ayant été appellé dans la soirée, je trouvai sur les cuisses plusieurs taches pétéchiales, dont la couleur différente étoit rose, d'un rouge clair, d'un rouge foncé, châtain, livide, noirâtre, &c., & dont la

grandeur étoit également différente, les unes ayant la largeur des lentilles, les autres plus d'étendue ; il n'y avoit ſur le tronc & ſur les bras qu'une ou deux taches, plus conſidérables & livides. La fréquence du pouls étoit étonnante, la chaleur mordicante au toucher, l'agitation & les cris continuels.

Le 7, les choſes étoient les mêmes ; cependant il paroiſſoit ſur le corps un plus grand nombre de pétéchies larges & noires ; & ſur le bras gauche au-deſſus du coude, il y avoit une tache très-large & livide. Vers le milieu du jour, les extrêmités devinrent froibes ; on ne ſentoit plus aucune pulſation au carpe ; les cris, l'agitation perſiſtoient ; depuis midi, le froid des extrêmités ne fit qu'augmenter ; déjà il n'y avoit plus de préſence d'eſprit, l'agitation continuoit, & ſur les ſept heures du ſoir elle expira.

Le 8, je fis l'ouverture de ſon cadavre ; l'abdomen ouvert, je trouvai l'épiploon légèrement enflammé, & tous les inteſtins grêles, ſi vous en exceptez la longueur de deux travers de doigt, en partie profondément rouges, en partie d'un rouge livide ; les gros inteſtins étoient en bon état.

Dans tout le trajet des inteſtins grêles, enflammés ou gangreués, on appercevoit des taches pétéchiales, petites, grandes, de différentes couleurs, d'un beau roſe, d'un rouge tirant ſur le noir, ou complettement noires ; le méſentère & le péritoine étoient parſémés de taches ſemblables à celles des inteſtins. Les glandes méſentériques beaucoup plus volumineuſes que dans l'état ſain, étoient d'un rouge noir, & repréſentoient comme autant de grumeaux de ſang.

Une tache pétéchiale, ouverte dans ſon milieu, avec le ſcalpel, laiſſa couler une humeur *extravaſée*, comme ſi l'on eut diſſéqué une partie meurtrie, & ayant la même couleur que la tache elle-même.

L'eſtomac repréſentoit exactement une peau de tigre ; c'eſt-à-dire, blanche & parſémée de taches noires, larges & nombreuſes ; les poumons étoient ſains ; il y avoit ſur la ſuperficie externe du cou, des taches de couleur & de grandeur différentes.

Ayant examiné les pétéchies, répandues ſur les cuiſſes & ſur les bras, je trouvai qu'elles pénétroient dans toute la ſubſtance de la peau, que quelques-unes s'enfonçoient aſſez profondément dans le tiſſu graiſſeux inférieur, & qu'elles imprimoient à ces parties la couleur qu'offroit la pétéchie elle-même avant d'être diſſéquée.

Cette tache large, la plus étendue de toutes celles du corps, ſituée au-deſſus du coude, dans la partie externe du bras gauche, s'enfonçoit juſqu'aux muſcles, au travers d'un tiſſu graiſſeux, aſſez épais, de manière qu'elle repréſentoit un cône, dont le ſommet touchoit les muſcles, & la baſe étoit à la ſuperficie externe du bras.

Je trouvai quelques lombrics, peu nombreux cependant dans l'inteſtin colon.

Je ſuis fâché que le temps ne m'aye pas permis d'examiner s'il y avoit d'autres pétéchies, & quelles parties elles occupoient.

Obſervez que dans une inflammation ſi grave de l'eſtomac, inflammation qui fut ſuivie d'une nécroſe cruelle, les vomiſſemens n'eurent lieu qu'une ſeule

fois,

fois, & d'une manière fort légere, lorſqu'au commencement de cette dernière maladie, elle rejetta quelques matières jaunâtres ; quoique, d'après Boerhaave, ceux qui ſont attaqués de gaſtritis ; *éprouvent dès qu'ils ont pris quelque choſe, des hoquets & des vomiſſemens très-douloureux.*

Cette inflammation très-grave de preſque tous les inteſtins grêles, ne cauſa point de paſſion iliaque.

NEUVIÈME OUVERTURE.

Une fille âgée de 22 ans, vint à l'hôpital, & ſe plaignit de ce qui ſuit.

Depuis 6 ans, elle avoit aux jambes des ulcères qui n'étoient ni larges ni profonds ; mais qui ne ſe cicatriſoient point. Attachée depuis quelques années à une manufacture de rubans de ſoie, elle gagnoit ſa vie à ce genre d'ouvrage ; elles ſont aſſiſes, le corps penché, & font leur ouvrage la partie inférieure du ſternum fortement appuyée contre leur métier ; dans cette poſition elles abrégent le temps par des chanſons.

Du reſte, elle avoit joui d'une bonne ſanté, & avoit été bien réglée ; mais depuis cinq mois, elle ſe plaignoit d'être fatiguée d'un catarrhe, & depuis ſept ſemaines, la reſpiration devenoit beaucoup plus difficile, la toux plus fréquente, ſur-tout aux approches du ſoir & de la nuit ; elle crachoit des matières purulentes, étoit altérée, reſſentoit des

friſſons par intervalles, & paſſoit les nuits ſans dormir; cependant, elle n'avoit pas beaucoup maigri, & rempliſſoit ſa tâche, de manière qu'elle n'avoit gardé ſa chambre que deux jours ſeulement.

Le 2 Septembre 1776, elle entra à l'hôpital; le pouls étoit fébrile ſans être foible ni dur; le coucher ſur le côté gauche étoit difficile, elle éprouvoit une douleur à la partie inférieure du ſternum; une rougeur occupoit fréquemment la pommette du côté gauche, des ſueurs nocturnes, & la diarrhée tourmentoient la malade.

Juſqu'au 15 du même mois, rien ne s'étoit amendé, excepté les ſueurs qui s'étoient arrêtées, elle avoit comme auparavant ſix ou huit ſelles dans les 24 heures, & d'un autre côté, nous penſions que rien n'avoit empiré à cette époque. Aſſiſe ſur ſon lit, elle parloit avec les infirmiers, & après avoir bu un plein verre de décoction, elle ſe coucha, ſe tournant facilement ſur l'un ou l'autre côté, jouiſſant de tous ſes ſens, n'éprouvant aucunes douleurs, lorſquelle expira preſque en parlant.

Son cadavre aſſez muſculeux, pour celui d'une jeune fille, ne parût point deſſéché de maigreur.

La poitrine ouverte, on trouva le poumon droit adhérent à la plèvre par des liens membraneux. Le poumon lui-même d'un poids conſidérable, oppoſa au ſcalpel, la dureté du foie; diſſéqué, il fut trouvé rempli d'une infinité de petits abcès, laiſſant couler une matière purulente; deſquels abcès, les uns pouvoient contenir une lentille, les autres un pois, & un petit nombre, une noiſette. Les bronches & leurs

ramifications étoient innondées de pus ; la ſubſtance du poumon, interpoſée entre les abcès, étoit atteinte d'une inflammation grave, & en état de crudité ; le poumon gauche étoit ſain.

Le péricarde contenoit environ huit onces de ſéroſité ; l'abdomen ouvert, en donna environ deux livres & préſenta tous les viſcères ſains, excepté les glandes du méſentère, plus volumineuſes que dans l'état de ſa ſanté.

Comme elle avoit un goëtre, nous diſſéquâmes la glande thyroïde, que nous trouvâmes diſtendue par une matière glutineuſe & gélatineuſe.

Il y a à peine une maladie, pour laquelle on vante un auſſi grand nombre de remèdes, que pour la guériſon de la phthiſie ; cependant, ſi l'on ne diſtingue exactement la véritable cauſe de la maladie, au milieu de tant d'autres, on fera une médecine infructueuſe ; c'eſt pour avoir négligé cette recherche ſoigneuſe dans la phthiſie, ou même par la gravité du mal, quoique bien connu, qu'il arrive que cette maladie entraîne à leur perte, un ſi grand nombre d'individus.

La phthiſie purulente, provenant d'un hémoptyſie, d'une péripneumonie, ou d'une pleuréſie en ſuppuration, eſt la plus dangereuſe de toutes ; & ſi la fièvre hétique, les ſueurs coliquatives & la diarrhée, viennent à s'y joindre, elle eſt bientôt funeſte.

Il y a pluſieurs cauſes qui s'oppoſent à la guériſon & à la cicatriſation des ulcères du poumon.

Dans la phthiſie pulmonaire, provenant d'un foyer

purulent, outre l'abcès dans les poumons, on trouve encore cet autre vice, ſavoir : l'inflammation des parties voiſines de l'abcès ; de-là, une nouvelle difficulté de guérir la phthiſie.

Ceux qui ont été ou qui ſont actuellement attaqués d'hémoptyſie, qui crachent des matières purulentes, quelques fois teintes de ſang, qui ſe plaignent par intervalle d'un accroiſſement de douleur dans le côté, donnent tous les ſignes qui indiquent *une inflammation cachée & chronique* des poumons, décrite antérieurement.

Celui-là aura une idée exacte de la phthiſie, venue à la ſuite de cette hémoptyſie, ou jointe avec elle, qui concevra *une inflammation continuelle chronique des poumons ; ou une certaine péripneumonie chronique, avec des crachats ſanguinolens, plus abondans qu'à l'ordinaire à cauſe de la foibleſſe des vaiſſeaux pulmonaires, où une portion des parties enflammées, tombe en ſuppuration, tandis que l'inflammation du reſte du poumon, perſiſte en état de crudité.* Ceci s'entend de cette eſpèce d'hémoptyſie, qu'il convient d'appeller *inflammatoire*, & qu'il faut bien diſtinguer de celles qui proviennent d'autres cauſes.

L'abcès des poumons, à la ſuite d'une pleuréſie ou péripneumonie aiguë, (car nous avons dit plus haut, qu'il en exiſtoit de chroniques,) eſt également accompagné d'inflammation des parties voiſines de l'ulcère, moindre cependant en général, que dans l'hémoptyſie inflammatoire.

Ces obſervations faites, on verra facilement ce qui peut être utile ou nuiſible dans la phthiſie

provenant d'une hémoptyſie ou péripneumonie, ou pleuréſie en ſuppuration.

Morgagni & l'obſervation ſouvent répétée, rejettent les balſamiques, comme le baume de Leucatel, la thérébentine, la myrrhe & d'autres de cette eſpèce, célébrés par pluſieurs auteurs. Ces remèdes, augmentent la chaleur & la fiévre, irritent la péripneumonie qui eſt de la partie, & provoquent la ſuppuration. Autant les médicamens ſalins, les eaux de Selter & autres ſemblables, ſont utiles dans l'engorgement lent & froid des poumons, dans leurs tubercules & la diathèſe ſcrophuleuſe, autant ils ſont nuiſibles dans cette circonſtance.

L'écorce du Pérou, bien loin de remédier à la phthiſie produite par l'hémoptyſie inflammatoire, & à cette hémoptyſie elle-même, l'augmente au contraire d'une manière ſenſible, & précipite les malades à leur perte. De-là, vient auſſi la raiſon pour laquelle les aſtringens *dans l'hémoptyſie inflammatoire* (quoique la pratique journalière en faſſe tant d'uſage), rendent le plus ſouvent la maladie incurable.

Cependant, comme de grands hommes ont loué l'écorce du Pérou, dans les ſuppurations internes, & que d'autres non moins recommandables l'ont improuvée, il faut examiner ſous qu'elles conditions ce remède peut être donné avec avantage.

En conſultant la raiſon & l'expérience, le kina ſera utile, s'il n'y a dans le ſang aucune diathèſe phlogiſtique, ſi une libre iſſue eſt ouverte au pus, & s'il n'y a aucune inflammation un peu grave aux environs de l'ulcère.

Dans les ſuppurations externes & même dans celles qui ſont intérieures, lorſque la matière purulente peut couler librement & être portée hors du corps, la vertu du quinquina met le ſang à l'abri de l'infection & prévient la phthiſie.

Mais lorſque le pus eſt renfermé dans l'intérieur du corps, que le ſang eſt dans une diathèſe phlogiſtique, ou que les poumons aux environs de l'ulcère ſont gravement enflammés, alors l'uſage du kina eſt ou inutile ou pernicieux.

La diète laiteuſe a été célébrée par tous les âges; le lait d'après le témoignage d'Hippocrate & l'expérience elle-même, ne convient point aux fébricitans, parmi leſquels ſe trouvent auſſi nos phthiſies. Dans la diathèſe phlogiſtique, il eſt entiérement prohibé, à cauſe de ſa partie caſeuſe; de-là, il n'eſt pas étonnant que la diète laiteuſe vantée pendant pluſieurs ſiècles, même parmi le peuple, trompe ſouvent dans cette phthiſie, l'eſpoir des médecins & celui de ces malades.

On doit préférer le lait coupé avec ſon quadruple d'eau, ou le petit lait lui-même; le lait d'aneſſe, vanté par les anciens comme plus analogue au lait humain, ne répond nullement à notre attente dans *cette eſpèce de phthiſie.*

De-là, on peut prévoir ce qu'il a à craindre ou à eſpérer, du lait de femme pris à la mamelle.

L'anti-hétique de Poterius, a perdu ſa réputation.

Le coucher d'un jeune homme auprès du malade,

nuit au premier, ſans être utile au ſecond, dans cette circonſtance.

Mais que faut-il penſer de l'équitation ſi vantée par Sydenham, au moyen de laquelle ce grand homme aſſure avoir guéri des ſueurs & des diarrhées colliquatives ?

Je ſuis fâché qu'un grand nombre de médecins ayent mal interprété le ſens de Sydenham, au détriment de leurs malades. Très-certainement, un grand nombre d'expériences nous a appris que ce genre de remède, quoiqu'excellent dans pluſieurs maladies chroniques, convenoit auſſi peu aux phthiſiques d'ulcère interne, qu'aux pleurétiques & aux péripneumoniques, & que l'équitation ou la voiture » *par un chemin certain, les entraîne à leur perte.* »

Ce genre d'exercice eſt bien plus convenable à ceux dont les forces languiſſantes de l'eſtomac & des inteſtins, aſſimilent mal les nourritures, & emmenent la maigreur & le maraſme ; ou lorſque une toux ſtomachique de longue durée, a entraîné cet état du corps qui imite la phthiſie ; dans cette toux appeliée *habituelle*, provenant d'une congeſtion lente, d'un engorgement viſqueux des poumons, chez les hypocondriaques ſédentaires, dans l'engorgement pituiteux des viſcères abdominaux, & dans l'atrophie, qui en eſt la ſuite ; après les fièvres bilieuſes, les intermittentes de longue durée, les quartes rebelles, les lentes, méſentériques, la colique bilieuſe, la diſſenterie, & à la ſuite de toutes ces maladies, qui ont laiſſé après elles, ou par leur nature ou par l'effet d'un traitement long &

difficile, une atonie dans les ſolides, & une pénurie extrême des ſucs de bonne qualité ; enfin après une déperdition conſidérable des humeurs principales, du ſang, de la liqueur ſéminale, du fluide nerveux, & dans cet état phthiſique du corps qui en eſt la ſuite.

Le lichen d'Iſlande, remédie très-bien au relâchement & à la foibleſſe des poumons ; ceux qui ont une conſtitution putuiteuſe, dont les poumons ſont fréquemment innondés d'un amas de ſérosité, ſe trouvent très-bien de l'uſage du lichen, dont la force tonique corrige en eux cette diathèſe catarrhale.

La décoction de polygala convient dans les mêmes cas que le lichen auquel on la joint quelque fois avec ſuccès ; dans l'hémoptyſie & la phthiſie qui en eſt la ſuite, elle convient auſſi peu que le kina & les autres toniques, pour les raiſons que nous avons déjà détaillées.

Le lichen d'Iſlande & le polygala, poſſédent des vertus qui ne ſont pas à mépriſer, dans cette fauſſe phthiſie, que nous avons dit ci deſſus être guérie par l'équitation ; ils ne guériſſent jamais la vraie pleuréſie ou péripneumonie, mais ſouvent la fauſſe, ſéreuſe & pituiteuſe.

Que ſi après une vraie inflammation des poumons, la phlogoſe étant depuis long-temps abattue, les forces vitales languiſſantes, ſont inſuffiſantes pour l'expectoration, & ſi la matière des crachats opprime les poumons de ſon abondance, le lichen & le polygala prêtent du ſecours aux forces abattues, &

enlèvent *cette fauſſe péripneumonie* ; nous avons encore obſervé que la décoction de polygala, étoit très-efficace dans un autre cas ; ſavoir : lorſque les crachats jugeant une inflammation des poumons, ſont trop abondans ou perſiſtent trop long-temps, enlèvent les forces qui reſtent au malade, & l'emmènent à la conſomption.

Ceux qui ont fait pratiquer des ſaignées peu copieuſes, mais fréquentes, me paroiſſent avoir eu de la phthiſie, provenant de l'hémoptyſie inflammatoire une notion plus exacte, que leurs adverſaires, par leſquels ils étoient condamnés ; des ſaignées répondant à la maladie & aux forces du malade, des décoctions de plantes & de racines émollientes, des émulſions & un régime purement végétal, l'emportent ſur tous les autres remedes, dans le traitement de la phthiſie purulente, jointe à une inflammation un peu conſéquente du reſte du poumon.

DIXIEME OUVERTURE.

Une femme âgée, d'une complexion maigre & ictérique, ſe préſenta à nous ſur la fin du mois de Juin, ſe plaignant depuis quelques jours d'une douleur à la région du foie, vers le ventricule, & d'une ardeur conſidérable depuis les fauſſes côtes, juſqu'à la crête de l'os des iles. Elle racontoit que trois ſemaines auparavant, elle étoit ſortie guérie d'un ictère & ſe portant très-bien, de l'hôpital de Pazma, où elle étoit reſtée l'eſpace d'environ trois ſemaines ;

elle ne nous a appris rien autre choſe, quoique nous l'ayons interrogée depuis.

Ayant employé les remèdes que nous croyons convenables tant intérieurement qu'extérieurement ; voilà que peu de jours après, elle vomit tout-à-coup une grande quantité de ſang noir & légèrement caillé. On l'a mit à une boiſſon d'eau ſimple avec une forte doſe d'eſprit de vitriol, on lui donna tous ſes alimens froids, & on employa la ligature des membres ; ce vomiſſement de ſang s'arrêta bientôt ; après ſa ſuppreſſion, on lui preſcrivit de petites doſes de rhubarbe, avec la crême de tartre, qui produiſirent pluſieurs ſelles mêlées d'un ſang grumelé.

Mais chaque jour, on obſervoit aux environs de midi, un accès de fièvre quotidienne, qui n'étoit ni long ni violent, & qui, peu de jours après, diſparut de nouveau. La douleur de l'abdomen diminuée peu à peu depuis ce vomiſſement de ſang, s'étoit enfin changée en une ſimple ſenſibilité, qui ſeulement ne ſupportoit pas un toucher un peu rude, ſans que cependant cette région palpée, fut réellement douloureuſe ; néanmoins le pouls étoit foible, obſcur & plus fréquent que lors de ſon entrée à l'hôpital.

Huit jours après ſon dernier accès de fièvre quotidienne, lorſque déjà elle ſe propoſoit de ſortir de l'hôpital, elle mourut ſubitement.

Son cadavre ouvert préſenta dans chaque cavité du thorax, environ 8 onces de ſéroſité ; les poumons étoient ſains d'ailleurs, mais beaucoup plus

flaſques qu'ils n'ont coutume d'être. Coupés, ils laiſſoient couler une matière ſéreuſe.

Dans l'abdomen, le ventricule ouvert préſenta dans ſon milieu, entre ſes deux orifices, ſur l'arc de ſa plus grande circonférence, une tumeur chancreuſe, d'une ſuperficie inégale & repréſentant la forme d'une pomme de terre ; cette tumeur étoit ſillonnée par des vaiſſeaux variqueux & de couleur bleue ; preſſée, elle rendit de la ſanie. Depuis cette tumeur juſqu'au pylore, le ventricule étoit ſi étroit, qu'il avoit plutôt la forme du duodénum que celle de l'eſtomac.

Le duodénum dans un long trajet, adhéroit à la partie concave du foie, par des liens très-forts, qu'il fut impoſſible de détruire avec le ſcalpel, ſans intéreſſer les viſcéres réunis, de maniere que la véſicule du fiel, interceptée entre l'un & l'autre viſcère, étoit entièrement détruite, & qu'on trouva à ſa place, un abcès de la groſſeur d'un gland rempli d'une matiere épaiſſe & très fétide.

Le canal cholédoque commun étoit fermé dans l'endroit où il s'enfonce dans le duodénum, par un calcul doué de trois angles mouſſes, de ſorte que ce calcul paroiſſoit avoir été formé là ; car, il rempliſſoit exactement le réceptacle où il étoit contenu, & par un de ſes angles il fermoit parfaitement le conduit par lequel ce canal s'ouvre dans l'inteſtin.

Ce calcul avoit la groſſeur d'une petite noix muſcade, & étoit enduit tout autour d'une matière jaune & tenace, qui s'étant deſſéchée en peu de

temps, acquit preſque la conſiſtance d'une pierre; on en ſépara de force un petit morceau, qui montra que ce calcul étoit formé de diverſes matières appliquées les unes ſur les autres, couche par couche; nous ne pûmes ſavoir juſqu'où s'étendoit le canal, au deſſus du calcul, s'il aboutiſſoit à cet abcès rempli de matière épaiſſe, ou s'il communiquoit directement avec le foie.

La ſubſtance du foie étoit ſaine, mais les tuniques des vaiſſeaux ſanguifères diſperſés au travers, étoient extraordinairement épaiſſes; & les vaiſſeaux eux mêmes, plus amples que de coutume; tout l'inteſtin iléon & la majeure partie du jéjunum, étoient teint d'un rouge foncé & ſale; couleur qu'ils n'empruntoient pas du ſang caillé raſſemblé en grande quantité dans tout le trajet du canal inteſtinal, comme le prouva, une portion de l'inteſtin qu'on détacha & qu'on lava ſoigneuſement; on trouva dans l'iléon des pelotons de lumbrics encore vivans.

La force des muſcles, l'abſence de la douleur & la préſence d'eſprit, ſembloient annoncer la guériſon; mais le pouls foible & obſcur pendant les huit derniers jours de ſa vie, indiquoient que ce mieux étoit infidèle.

Un ictère chronique dans les vieillards, une longue cardialgie, une douleur continuelle, ou une tumeur dans les entrailles, dénotent ordinairement un vice grave & *organique* du ſyſtême gaſtrique ou bilifère; je me rappelle d'autres ouvertures qui confirment cette aſſertion.

Un médecin qui traite de ſemblables maladies,

travaillera à ſa réputation & au ſalut des malades ; s'il s'abſtient des diſſolvans *trop actifs* ; car ces remèdes donnés inconſidérément excitent des mouvemens nuiſibles qui ne tardent pas à devenir funeſtes, & accélèrent la mort qui ſeroit venue plus lentement, ſi un traitement inconſidéré & hors de ſaiſon, ne l'eût hâtée. On preſcrira avec plus de ſûreté un régime adouciſſant & des décoctions de chiendent & de dent de lion.

ONZIEME OUVERTURE.

Une veuve âgée de 74 ans, ayant de l'embonpoint & des couleurs, épouſe autrefois d'un officier, jouiſſoit d'une bonne ſanté depuis pluſieurs années. Le 12 du mois d'Août, après avoir avec ſa gaîté ordinaire, ſoupé un peu plus largement que de coutume & avoir bu du vin pur & généreux, elle alla ſe coucher ſe portant parfaitement bien ; le matin, comme elle ne venoit pas déjeûner à l'heure ordinaire, les domeſtiques la trouvèrent dans ſon lit, privée de la parole, & ayant le côté droit paraliſé ; les reſtes du ſouper de la veille rejettés ſans doute par le vomiſſement, avoient innondés ſon lit & le plancher au deſſous.

Un médecin appellé, fit ouvrir la veine au pied gauche, & appliquer trois véſicatoires.

Le 14, à l'entrée de la nuit elle fut apportée à l'hôpital, n'ayant perſonne pour fournir à ſes dépenſes, & ne pouvant y ſatisfaire elle-même. Les

remèdes qui nous parurent convenables ayant été employés ſans qu'elle donnât chez elle ni dans l'hôpital aucun ſigne de préſence d'eſprit ; ou du moins de très-légers & ſeulement par intervalles , elle mourut dans la nuit du ſeizième jour.

Son cadavre ouvert quelques heures après ſa mort, préſenta beaucoup de ſéroſité entres les deux membranes du cerveau , dans l'un & l'autre côté ; la pie-mère plus dure & plus épaiſſe qu'à l'ordinaire , reſſembloit à une membrane aponévrotique ; ſes vaiſſeaux dans le côté gauche beaucoup plus amples que dans le côté droit , étoient engorgés & diſtendus par beaucoup de ſang ; les ventricules contenoient un peu de ſéroſité.

La ſubſtance du cerveau , paroiſſoit plus molle que de coutume ; les artères carotides , dans l'endroit où elles s'enfoncent dans le crâne , étoient totalement oſſifiées , & furent trouvées telles , tant que le défaut de temps nous permit de les ſuivre dans le canal oſſeux. Les rameaux des carotides étoient oſſifiés en grande partie , de manière cependant qu'une partie oſſeuſe & une partie naturelle ſe ſuccédoient alternativement ; les artères du côté gauche du cerveau , étoient oſſifiées dans un plus long trajet que celles du côté droit ; certains rameaux préſentoient ſeulement quelques petites lames oſſeuſes.

Le ſinus falſiforme , vers l'endroit qui répond au ſommet de la tête , contenoit un petit os épais de trois lignes , large de quatre , & long d'environ un

pouce, dans cette partie de la faux, qui regarde de plus près le corps calleux.

La carotide gauche, dans ſon entrée dans le crâne étoit plus conſidérable que celle du côté oppoſé, ſe diviſoit en rameaux & plus nombreux & d'un plus grand calibre.

Les artères vertébrales préſentèrent abſolument le même vice, & paroiſſoient avoir été formées primitivement, de ſorte que la gauche fut d'un plus grand diamètre que la droite, & eut pareillement des diviſions plus nombreuſes & plus conſidérables.

Le cœur & ſes valvules étoient dans l'état ordinaire; la croſſe de l'aorte plus dilatée que de coutume, & l'artère pulmonaire étoient garnies dans leur ſurface interne, de différens petits points éminens & oſſifiés; l'aorte deſcendante offrit, juſqu'au lieu où elle forme les iliaques, des lames oſſeuſes aſſez conſidérables, qui embraſſoient preſque les deux tiers de ſa circonférence; l'origine de l'une & l'autre iliaque offroit un tube oſſeux de la longueur d'environ un demi-pouce.

Toutes les autres parties, ou ne furent pas examinées ou furent trouvées dans un état naturel.

Voilà une cauſe d'apoplexie trouvée principalement dans le côté gauche, tandis que le côté droit étoit paraliſé.

Il y avoit une diſpoſition originaire dans la capacité inégale des artères de l'un & de l'autre côté. Il y eut encore ceci contre l'uſage ordinaire, c'eſt que les vaiſſeaux du côté gauche étoient plus gros, que ceux du côté oppoſé, tandis que le contraire a

lieu le plus ſouvent. La cauſe prédiſpoſante de l'apoplexie, ſavoir : la capacité plus grande des vaiſſeaux & leur oſſification, ne pouvoit être corrigée.

L'apoplexie s'applique facilement d'après le vomiſſement occaſionné par l'excès de la veille, & la prédiſpoſition mentionnée du cerveau.

Le vomiſſement eſt dangereux chez les vieillards, ainſi que tout ce qui pouſſe fortement le ſang vers la tête, un repas copieux, un vin fort, des ſelles dures, l'éternuement, l'opium, &c.

Il n'eſt pas non plus ordinaire que le cerveau ait été trouvé *plus flaſque que de coutume*, quoiqu'elle fut âgée & que les artères s'oſſifiaſſent.

Nous ne penſons point que cette apoplexie dont nous parlons, appartienne aux apoplexies ſéreuſes, quoiqu'il y eut beaucoup de ſéroſité entre les deux membranes de l'un & de l'autre côté ; car le ſang étant arrêté & accumulé dans le cerveau, il étoit néceſſaire que ſa partie la plus tenue, le ſérum fut exprimée & s'échappât par les branches latérales ; cependant cette *ſéroſité extravaſée*, avoit augmenté l'apoplexie produite *par le ſang*.

Dans les ouvertures des cerveaux des apoplectiques, on trouve fréquemment *les vaiſſeaux cérébraux engorgés de ſang & beaucoup plus de ſéroſité épanchée* ; les apoplexies de ce genre ſont ordinairement qualifiées de ſéreuſes ; mais on les déſigneroit mieux ſous le nom de *ſanguines* ; car le ſang accumulé dans la tête, eſt la cauſe & de l'épanchement de la ſéroſité, & de l'apoplexie elle-même ; la ſéroſité appartient aux cauſes ſubſéquentes, qui n'ont pas produit

produit la maladie ; mais qui l'augmentent une fois produite.

La différence ne conſiſte pas ſeulement entre les mots ; le traitement d'une apoplexie ſéreuſe, n'eſt pas celui d'une apoplexie *ſanguine* ; & la différence des deux méthodes eſt ſi grande, que ſi vous prenez l'une pour l'autre, vous ne faites rien d'indifférent, rien qui ne ſoit nuiſible, ſi cela n'eſt avantageux, & que par vos ſoins mêmes, vous donnez la mort au malade.

Morgagni a mis au nombre des apoplexies *ſéreuſes, celles où il a trouvé les vaiſſeaux du cerveau engorgés de ſang, & de ſérosité épanchée entre les méninges* ; mais il a évité en homme prudent les erreurs de pratique, en établiſſant la néceſſité de la ſaignée dans *quelques apoplexies ſéreuſes*, c'eſt-à-dire, dans celles où le ſang diſtend les vaiſſeaux, & où cet engorgement des vaiſſeaux eſt ſoupçonné avoir lieu avec l'épanchement de la ſérosité.

Le même auteur aſſure qu'il y a des médecins qui penſent que l'eau n'eſt jamais la *cauſe* de l'apoplexie, mais *l'effet* de la cauſe apoplectique, ſavoir, du ſang arrêté dans le cerveau & dans les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent. Il ajoute que cela a lieu effectivement quelquefois, mais pas toujours.

Il eſt certain qu'il exiſte des apoplexies véritablement & originairement ſéreuſes ; dans ces cas là, la ſaignée eſt mortelle. Des ſucs précédemment dépravés, une longue cacochimie, la vieilleſſe, non cette vieilleſſe verte & vigoureuſe qui ſurpaſſe ſouvent la jeuneſſe elle-même par l'intégrité de ſes

fonctions, mais celle qui eſt foible & abattue, des boiſſons acidules priſes inconſidérément & en trop grande quantité, la cicatriſation d'anciens ulcères des jambes, qui depuis long-temps rendoient une abondante ſéroſité, un temps froid & humide, une complexion catarrhale long-temps avant l'apoplexie, fourniſſent des ſignes à l'aide deſquels vous diſtinguerez facilement l'apoplexie ſéreuſe de l'apoplexie ſanguine.

DOUZIEME OUVERTURE.

Une fille âgée de 26 ans, fut portée à l'hôpital le 28 Août. Elle jouiſſoit d'une bonne ſanté depuis pluſieurs années, avoit toujours eu, à temps fixé, ſes règles dont elle attendoit dans peu le retour. Le 21 Août, à la ſuite d'une laſſitude des membres, elle eut froid & chaud par intervalles & ſe plaignit de mal de tête. Ce même jour, on lui fit une ſaignée. Le lendemain, un chirurgien lui donna un purgatif, à la ſuite duquel, elle alla long-temps en dévoiement. Le jour ſuivant, on lui fit une nouvelle ſaignée, & on lui donna un émétique qui lui fit rendre beaucoup de matiere muqueuſe & bilieuſe ; la diarrhée continua.

Lorſqu'elle arriva auprès de nous, elle ſe plaignoit de friſſons & de chaleur alternativement ; la bouche étoit amère & muqueuſe, la langue liſſe, très-rouge & brûlante : le pouls foible & très-fréquent. Des

pétéchies de la forme d'une lentille & d'un rouge paſſé étoient répandus ſur ſon corps.

On tira l'indication des forces vitales chancelantes, & on lui adminiſtra les remèdes qui pouvoient s'oppoſer à la diſſolution imminente des parties, l'écorce du Pérou, le camphre & les autres choſes que nous croyions convenir à la maladie. Mais ayant trouvé une malade indocile & intraitable, nous perdimes nos ſoins & nos médicamens; car ou elle ne prit pas les remèdes, ou les ſaiſiſſant, elle les jeta à la figure des gardes, jouiſſant toujours de ſon bon ſens, & connoiſſant parfaitement ce qu'elle faiſoit. De-là, il arriva que pendant tout le temps de ſa maladie, la majeure partie des remèdes fut perdue.

Cependant le pouls devenoit de jour en jour plus fréquent & plus foible; la langue ſe deſſéchoit, devenoit raboteuſe, de manière qu'elle reſſembloit plutôt à un morceau de chair rôtie. Il ſe déclara dans les entrailles & dans l'abdomen une douleur qui ne ſupportoit pas le toucher; enfin une toux ſèche & très-violente commença à la tourmenter, ſur-tout vers le ſoir; le délire ſurvint pendant la nuit, quoique la maladie fut déjà très-avancée, qu'elle ne délirât que par intervalles & qu'elle connût très-bien les aſſiſtans, lorſqu'ils lui adreſſoient la parole. Elle ne fit jamais dans ſon lit, ayant toujours ſenti ſes beſoins. Au reſte, la force des muſcles ſe ſoutint tellement juſqu'à la mort, qu'elle ſe leva toujours ſeule, ou aidée d'une infirmière ſeulement, pour aller à la garde-robe.

Le 23 Septembre, lorſque pendant les trois der-

niers jours ; la foibleſſe & la fréquence du pouls avoient été extrêmes , elle termina enfin ſa carrière.

A l'ouverture de ſon cadavre , on trouva l'épiploon corrompu , & ſphacelé en grande partie , des points enflammés & gangréneux répandus ça & là ſur les inteſtins ; la membrane interne de l'eſtomac , principalement vers le pylore , parſemées de taches rouges , lenticulaires , repréſentant autant de pétéchies , & légèrement livides dans différens endroits ; la véſicule du fiel étoit diſtendue par beaucoup de bile , qu'au premier aſpect vous auriez cru de bonne nature ; les glandes du méſantère étoient plus volumineuſes que de coutume , & repréſentoient des grumeaux de ſang ; la matrice étoit tellement inclinée en avant , vers les os pubis , & le côté gauche , que ſon col formoit un angle droit avec le vagin , & que ſon orifice regardoit en arrière & à droite ; le ligament large du côté gauche , étoit beaucoup plus court que le droit ; la face interne de la matrice , offrit des lignes rouges , des points de même nature , ſans proéminence.

Les poumons très ſains , ne préſentèrent aucune trace de cette toux violente qui tourmenta cette jeune fille , dans les derniers temps de ſa maladie.

Ces fièvres continues ou rémittentes , que produit une matière crue & *biliforme* , ſéjournant dans les entrailles , ſont appellées *bilieuſes* par les uns , *putrides* par les autres , & ſi la matière morbifique eſt tenace & profondément fixée , ſi portée en partie dans le ſang , elle eſt dépoſée ſur quelques viſcères eſſentiels , & y produit des ſymptômes gra-

ves ; alors , *ces mêmes fièvres* prendront le nom de *malignes* , & comprendront ſous elles , comme autant de différences accidentelles de la même maladie, diverſes autres fièvres , *la pétéchiale* , *pétéchiſante* , *miliaire* , *ſcarlatine* , *la fièvre des priſons* , *des hôpitaux* , *des camps* , *&c.*

La force des noms & leur acception chez les anciens étoient bien différentes dans la dénomination des fièvres ; celles que nous appellons *inflammatoires*, eux les appelloient *bilieuſes* , à cauſe de cette croûte du ſang inflammatoire & jaunâtre qu'ils nommoient *bile* , *ſang bilieux*, *pituiteux*. Ballonius appelle bilieuſes preſque toutes les pleuréſies , c'eſt à-dire , celles qui ſont pour nous *inflammatoires* ; Hippocrate lui même , l. *de locis in homine* , déſigne une pleuréſie ſous le nom de *bile* ; la *pleuréſie bilieuſe* eſt pour nous une maladie d'un genre tout-à-fait différent.

Celui qui veut lire les écrits des anciens , doit connoître leur ſtyle , leurs expreſſions , les opinions qui ont été en vigueur dans chaque âge , & qui plus eſt, la manière de raiſonner particulière à chaque auteur médecin , s'il ne veut tomber dans des erreurs très-graves ; nous employons ſouvent les mêmes termes que les anciens , mais qui nous expriment d'autres idées : ainſi , lorſque Gallien dans ſes commentaires aphor. , 23 , l. 2 , conſeille dans les fièvres bilieuſes la ſaignée juſqu'à la défaillance , que les médecins Arabes , au contraire , la redoutent dans les mêmes maladies ; il eſt clair , que Gallien & les Arabes , n'ont pas la même idée d'une maladie bilieuſe , & qu'ils auront tous également dit vrai , ſi

nous concevons que Gallien parle des fièvres *inflammatoires*, qu'il a appelées *bilieuſes*, & que les Arabes ſont d'accord avec nous ſur les maladies *bilieuſes*.

Nous étions ſouvent affligés de voir des ſaignées employées à contre-temps, dans des maladies putrides & gaſtriques, ou par les malades eux-mêmes ou par des perſonnes peu inſtruites, avant qu'ils entraſſent à l'hôpital. On doit plaindre le ſort du peuple, qui dès qu'il eſt malade, va demander du ſecours à des charlatans, aux dépens de ſa bourſe, & ſouvent de ſa vie même, tandis qu'il y a tant d'aſiles ouverts aux pauvres, où on leur offre gratis toute eſpèce de ſecours.

Je ne ſais leſquels ſacrifient plus de ſujets, des maladies qui ſéviſſent ſur le peuple, ou de ceux qui exercent avec des mains ignorantes un art qu'ils n'ont jamais appris.

Nous devons à la ſage prévoyance de nos gouverneurs, que ce fléau du peuple l'afflige moins de jour en jour, & que ces profânes ſoient chaſſés, autant qu'il eſt poſſible, du ſanctuaire ſacré d'Eſculape.

De nombreuſes obſervations nous apprennent qu'il eſt avantageux d'exciter le vomiſſement dans des fièvres de cette eſpèce. Les charlatans négligent rarement ce ſecours ; mais n'étant conduits par aucune théorie, par aucune obſervation, ils uniſſent des choſes oppoſées & ſans avoir aucun égard au temps, au ſexe & à la maladie, ils employent, répètent les purgations, les émétiques, les ſaignées, où conſiſte toute leur ſcience, ſelon qu'ils y ſont

portés par un mouvement aveugle ou leur génie empirique.

Une langue *liſſe*, *très-rouge*, *brûlante* ou *inégale*, à cauſe de ſes papilles plus élevées & tuméfiées, quoique humectée d'ailleurs, ou *ſèche* dans ſon milieu, & *rude* comme une langue de bœuf, ou bien *ſèche*, *non rude*; *mais unie*, nous annonce d'après de nombreuſes obſervations, une fièvre gaſtrique, putride, d'un traitement long & difficile. Lorſque nous trouvons quelques malades affectés de cet état de la langue, après avoir fait précéder les diſſolvans, nous les évacuons avec un émétique, & nous terminons le traitement par les diſſolvans, comme le ſel ammoniac auquel nous joignons quelquefois l'écorce du Pérou.

Nous donnons les 24 premieres heures, une décoction diſſolvante, & le lendemain, une diſſolution de tartre émétique; dans les jours ſuivans, lorſque la proſtraction de forces eſt conſidérable, nous preſcrivons le kina ſeul, ou uni au camphre, en décoction ou en ſubſiſtance, ſelon que les circonſtances l'exigent. L'ipécacuanha eſt en général inſuffiſant chez de pareils malades, & incapable d'arrêter un ſi grand mal.

Nous craignons moins les langues blanches, humides ou couvertes d'une matière verdâtre; quoique dans ces cas, le vomitif antimonial fut adminiſtré avec ſuccès, néanmoins, l'ipécacuanha donné par intervalles pouvoit ſouvent ſuffire.

Les purgatifs remplacent rarement l'émétique; un

cathartique enflamme très-ſouvent une fièvre, qu'un émétique auroit emportée d'un ſeul coup.

Une vaine frayeur écarte ſouvent l'émétique pour lui ſubſtituer les purgatifs.

Quoique une purgation excite pour le moment moins de troubles qu'un émétique, cependant, après l'opération, les troubles excités par l'émétique, s'appaiſent plus promptement que ceux qu'excite un cathartique.

Dans les fièvres putrides ou bilieuſes, on a fréquemment obſervé qu'après les diſſolvans & l'émétique, on obtenoit un de ces deux états, ou la matière morbifique étant emportée, le malade éprouve une diminution remarquable de tous les ſymptômes du mal de tête, de l'étourdiſſement ſur-tout, & de la cardialgie, & ſe trouve preſque ſans fièvre, ou bien quoiqu'il ait rejetté d'abondantes matieres, la tête reſte preſque auſſi peſante qu'auparavant; le pouls conſerve ſa petiteſſe, ſa fréquence & ſa foibleſſe; que ſi le malade ſe trouve dans le premier de ces deux états, il ſuffira de continuer l'uſage des diſſolvans, ſur tout du ſel ammoniac.

Je penſe que ce ſel eſt préférable aux autres remèdes ſalins, en ce qu'il inciſe puiſſamment les matières tenaces & glutineuſes, qu'il ſtimule en même temps les fibres engourdies, afin qu'elles ſe débarraſſent de ce qui reſte de ſaburre.

Mais ſi le ſecond état du malade a lieu; c'eſt-à-dire, ſi malgré l'évacuation d'une grande quantité de matière qui ne pouvoit occuper les entrailles ſans les léſer, le ſoulagement ne répond pas à l'éva

cuation, ſi le pouls reſte mol, foible, fréquent, il faut ſur-le-champ recourir à l'écorce du Pérou, au camphre & à la ſerpentaire de Virginie ; dans cet état de choſes, j'ai retiré une ou deux fois de l'avantage de la racine d'arnica, ou ſeule ou unie au camphre.

Quoique les femmes ſujettes aux pales-couleurs ; qui ont les fibres lâches, un eſtomac débile, & les hommes foibles, épuiſés par des ſaignées faites à contre-temps, aient beſoin de vomitifs, s'ils tombent dans des maladies bilieuſes, néanmoins les diſſolvans ſeuls & l'émétique ſuffiſent rarement pour les guérir ; mais ils trouvent ordinairement leur ſalut dans le kina & les anti-ſeptiques, tirés de la claſſe des fortifians.

Tous ceux qui font des fièvres putrides, malignes, un peu graves, & de longue durée, ſont ſujets à une toux incommode qui les tourmente ſurtout le ſoir & pendant la nuit. Ces malades n'emmènent aucun crachat, ou rendent une matière écumeuſe ou *puriforme*, comme on l'obſerve dans quelques-uns. Ils ne ſe plaignent d'aucune difficulté de reſpirer, d'aucunes douleurs dans la poitrine, à moins que la toux ne ſoit trop forte & trop long-temps ſoutenue ; mais le cardia eſt douloureux, & c'eſt de-là, ſi vous y faites attention, que l'irritation ſe propage au goſier & enfin à la poitrine ; de-là, cette toux, ſi vous conſidérez ſon origine, part du ſyſtême gaſtrique, & a lieu ſans la léſion des poumons, à moins que ceux-ci agités par des ſecouſſes violentes & ſouvent réitérées, ne

contractent auſſi leur vice particulier, & que les humeurs attirées vers ces parties ne viennent à s'y dépoſer.

Cette toux *ſtomachique* fréquemment incommode aux convaleſcences, eſt emportée par les toniques & les fortifians, le polygala & le lichen d'Iſlande.

C'eſt de cette toux que parle Ballonius, lorſqu'il dit, « dans les toux violentes, ſur-tout lorſqu'elles » ſont ſans crachats, nous apprenons qu'il n'exiſte » de douleurs que dans le ventricule, de manière » qu'il eſt néceſſaire de porter du ſecours à l'eſ- » tomac lui-même. Comme la difficulté de reſpirer » fait que par la force de la ſympathie les douleurs » ſe déclarent dans les parties inférieures du ven- » tre, de même certaines difficultés de reſpirer » proviennent de la léſion & de la douleur des » parties contenues inférieurement : & alors, il » faut porter remède à ces parties inférieures, » laiſſant la poitrine & ſes dépendances, la » cauſe en eſt ſouvent cachée dans les hypo- » condres. »

La toux ſtomachique ſe rencontre fréquemment chez des perſonnes qui ne ſont attaquées d'aucune autre maladie. La choſe eſt par fois d'une recherche difficile, & ſi l'on connoît facilement *l'oppreſſion de poitrine*, *l'ardeur dans le thorax*, *la toux qui fatigue ſur-tout après le repas*, & *les crachats puriformes*, il n'en eſt pas de même de la cauſe & de l'origine de ces ſymptômes : car comme ils peuvent être des ſignes de la léſion primitive de la poitrine, de même

dans les hommes ſédentaires dont la fibre eſt lâche, l'eſtomac débile, digérant mal, dans les femmes, dans les enfans, ils peuvent très-ſouvent provenir des entrailles & du défaut de ton dans le ſyſtême gaſtrique.

Dans ces cas, les doux purgatifs, la rhubarbe, les ſels neutres, & enſuite l'uſage ſoutenu des amers, du polygala, du lichen d'Iſlande, ont quelquefois été avantageux.

Que ſi un appareil de crudités ſurcharge l'eſtomac, & en propageant l'irritation juſqu'aux poumons, les agite par une toux forte & continuelle, de manière qu'il ſe déchire quelques petits vaiſſeaux des poumons & que les crachats paroiſſent teints de ſang, l'ipécacuanha a quelquefois réuſſi comme par enchantement ; mais nous aurons occaſion d'en parler ailleurs.

L'obliquité de matrice trouvée chez cette jeune perſonne, rappella à notre mémoire les choſes qu'on trouve conſignées dans différens endroits des écrits d'Hippocrate, « ſur la tranſpoſition de l'utérus, » de l'utérus incliné ſur les lombes, de l'orifice de » l'utérus enveloppé, des matrices élevées, tour- » nées vers la veſcie, vers les lombes, les bran- » ches inclinées ſur les aines & le méat urinaire, » vers le côté gauche & le haut de la cuiſſe, de » l'utérus déplacé & tombé ailleurs, ſur le ſiège, » empêchant le cours des matières, de l'utérus » tourné vers le côté droit, arrêtant les lochies, » de l'utérus tordu, tombé, pendant au dehors. »

Cette dernière ouverture, celles de pluſieurs au-

tres , & les fréquentes obſervations de Morgagni, nous prouvent que toutes ces choſes doivent s'entendre de la véritable poſition de l'utérus , ſitué autrement que dans l'état naturel ; quoiqu'il ſoit clair que ce que le divin auteur de la médecine a dit de l'utérus monté juſqu'au cœur & à la tête, étranglant &c. , appartienne aux ſpaſmes prenant naiſſance dans l'hypogaſtre , s'y exerçant en premier lieu , & ſe communiquant enſuite aux autres parties : ce qui a fait croire au changement de ſituation de la matrice.

Morgagni dans ſa lettre anatomico-médicale XLIV, attribue l'obliquité de la matrice en avant , au relâchement des ligaments larges de l'utérus ; mais le trop grand relâchement ou l'exceſſive briéveté de ces mêmes ligamens fait auſſi l'obliquité de matrice de l'un ou l'autre côté , de quelque cauſe que l'on tire cette inégalité des ligamens , ſoit de la conſtitution naturelle , ſoit de quelque vice ſurvenu poſtérieurement , ſoit même d'une gibboſité , inclinant l'épine du dos & entraînant avec elle les parties annexées & voiſines.

Mais afin qu'on ne croye pas que ces obſervations ſur l'obliquité de l'utérus ne ſe rencontrent jamais dans la pratique , & qu'on ne ſoit pas tenté de les regarder comme inutiles ; le même auteur diſtingué, nous apprend d'après l'expérience des autres, outre la ſienne propre , que dans l'enfantement , la rupture de la matrice a fréquemment lieu , à cauſe de la poſition oblique de l'enfant , & que celle-ci provient plus ſouvent qu'on ne le croit ordinairement de l'obliquité de la matrice elle même.

TREIZIEME OUVERTURE.

Un boulanger âgé de 23 ans, au commencement du mois d'Août, lorſque pendant un jour de fête, ſelon l'uſage de cette claſſe d'hommes, il ſe livroit à la joie avec ſes amis, but indiſtinctement du vin & de la bière, & de tout en grande quantité. Dès le lendemain, il fut ſaiſi de diarrhée, de tranchées & de teneſme ; dans les premiers jours de la maladie, il alloit juſqu'à vingt fois à la garde-robe ; mais après l'eſpace de trois ſemaines, lorſqu'il vint vers nous, au milieu du mois d'Août, il rendoit ſix fois en 24 heures, des matières aqueuſes, dans leſquelles nageoient certains lambeaux blancs, ou comme de petits morceaux de pâte de farine ; il ne reſtoit plus aucune douleur dans l'abdomen, aucun teneſme ; la bouche étoit amère, la langue blanche, le pouls foible ſans être fébrile ; on lui donna la racine d'ipécacuanha, à doſes petites & réitérées ; il ne vomit pas, mais les ſelles en devinrent plus fréquentes. On lui preſcrivit alors la poudre de mirobolans, de cachou & d'opium, ce qui à la vérité réprima le cours du ventre ; mais le 24 du mois d'Août, il étoit étendu, ſans voix, avec une face hippocratique, les extrémités froides, le pouls très-fréquent, très-foible & tremblottant comme s'il eut été à la veille de périr. Les véſicatoires, les forts ſynapiſmes, le camphre, joints à la racine d'arnica, ranimèrent ſa languiſſante vie.

Le 7 Septembre, la difficulté de la déglutition, l'enrouement de la voix, une toux qui augmentoit de jour en jour, commencèrent à tourmenter le malade ; on n'appercevoit rien de vicieux dans la gorge, excepté quelques rougeurs légères ſans gonflement.

Quoique ces remèdes paruſſent l'avoir arraché à la mort préſente, néanmoins vers le 9 Novembre, comme nous déſeſpérions de pouvoir terminer la guériſon par les mêmes moyens, nous eûmes recours à l'écorce du Pérou, auquel nous joignimes le camphre.

Malgré tous les ſoins que nous employâmes, nous ne pumes empêcher qu'il ne s'excoriât vers le ſacrum & les deux trochanters ; une toux d'abord ſèche, bruyante, ſonore, comme ſi elle ſortoit d'un lieu creux & profond, l'inquiétoit le ſoir & pendant la nuit, enfin des crachats abondans & *puriformes* commencèrent à paroître ; la maigreur devint plus grande chaque jour, le pouls étoit prompt, obſcur & plus fréquent que dans l'état naturel, le coucher impoſſible ſur l'un & l'autre côté, de fréquentes douleurs pungitives ſe déclarèrent dans l'hypocondre gauche, il y avoit pendant la nuit des ſueurs quelquefois abondantes & fétides ; à cela ſe joignoient ſouvent de violens friſſons, agitant tout ſon corps ; les ſelles étoient naturelles.

Le 28 Septembre, outre le kina & le camphre, nous recourûmes au polygala & au lichen d'Iſlande ; les crachats diminuèrent les jours ſuivans,

la voix fut un peu meilleure ; mais depuis quelqnes jours, il exhaloit une puanteur particulière qu'on ne pouvoit ſupporter, ſans le ſentiment d'une prochaine défaillance ; les autres ſymptômes étoient les mêmes.

Le 25 Septembre, vers midi, le pouls devint encore plus petit, extrêmement foible & très-fréquent ; la douleur dans l'hypocondre gauche fut immodérée pendant quelques inſtans ; le malade pouſſoit des cris ; la préſence d'eſprit ſe ſoutenoit & la mort arriva le jour ſuivant.

Le côté gauche de la poitrine étoit livide ſur le cadavre, les muſcles du même côté étoient livides & noirâtres, la cavité gauche de la poitrine ouverte, laiſſa échapper environ 12 liv. d'une ſéroſité trouble, verte & extrêmement fétide. La face externe du poumon, la plèvre, le péricarde, le diaphragme étoient couverts d'une membrane blanche, ſemblable à de la pâte de farine, ſur toutes les parties en contact avec cette ſéroſité ; on trouva dans le péricarde une livre de la même liqueur moins trouble cependant, & ſans cette eſpèce de fauſſe membrane.

Le poumon de cette cavité étoit ſi comprimé, & réduit à un ſi petit volume, qu'il parut ne plus exercer ſes fonctions depuis long-temps déjà ; quoique diſſéqué, il ne préſenta rien de vicieux ; la cavité droite du thorax étoit remplie d'un poumon très-ſain.

A l'ouverture de l'abdomen, on trouva l'épiploon petit, putride, entortillé de manière qu'il ne cou-

vroit pas les inteſtins, qui eux-mêmes étoient livides & preſque noirs, excepté le rectum qui parut ſain, ſi l'on ne conſidère que la couleur ; au commencement de l'inteſtin iléon, étoit un retréciſſement extraordinaire, rudiment peut-être d'une maladie iliaque ; les matières, dans toute l'étendue de l'iléon avoient de la conſiſtance, & étoient vraiment ſtercorales, le colon formant d'abord pluſieurs circonvolutions placées dans le baſſin, ſe relevoit de nouveau pour ſe terminer enfin au rectum ; la face externe de l'eſtomac paroiſſoit ſaine, l'interne étoit livide.

L'ouverture du crâne préſenta ſous l'arachnoïde, une collection d'eau imitant une eſpèce de gelée ; tout le reſte étoit comme dans l'état ſain.

Il eſt prouvé tant par mes obſervations particulières, que par celles de tous ceux qui ont donné pendant pluſieurs années des ſecours aux malades dans les hôpitaux, que les boulangers attaqués de maladies aigues, périſſent beaucoup plus ſouvent & plus facilement que les autres ; ils ſont pour la plûpart, moroſes, lents, ſtupides, taciturnes, ont le regard de travers & la fâce pâle. Ils ſont principalement expoſés aux maladies malignes, dont ils reviennent difficilement.

Les raiſons de toutes ces choſes doit être cherchée dans leur manière de vivre & le genre de leurs occupations ; ils s'échauffent fréquemment & à un haut degré, & dans cet état où les met & le feu & le mouvement du corps, ils ſe rafraîchiſſent tout-à-coup par d'abondantes boiſſons froides, ſortent

de

de leurs étuves nuds ou n'ayant que les parties ſexuelles couvertes d'une toile, même pendant la violence du froid.

La toux forte, ſonore, augmentant ſur le ſoir & pendant la nuit, eſt facile à expliquer ; mais d'où viennent ces crachats abondans & *puriformes*, pendant que la ſubſtance des poumons étoit intacte ? D'où provient cette ſi grande collection de ſérosité ? Exiſtoit-elle avant la maladie actuelle, ou s'étoit-elle formée en même-temps qu'elle, lorſque la veille, il avoit chargé ſon eſtomac de vin & de bière, dans un inſtant peut-être où ſon corps étoit bouillant ? Ou bien, lorſque le 24 Août, épuiſé par les évacuations précédentes, ayant le pouls extrêmement foible, & les extrêmités froides, il ſembloit devoir expirer, les vaiſſeaux relâchés auroient-ils laiſſé échapper cette ſérosité pour n'être plus réſorbée, & cela dans la cavité gauche de la poitrine plutôt qu'ailleurs, à cauſe peut-être d'une certaine foibleſſe préexiſtante dans le poumon de ce côté ?

Le colon d'une longueur extraordinaire, & formant pluſieurs circonvolutions, devoit néceſſairement retarder la ſortie des matières fécales dans ſes contours. De-là peut-être auroit pu ſe former un jour une hernie, à laquelle cet état de l'inteſtin formoit une prédiſpoſition : hernie de l'inteſtin colon que les auteurs diſent être rare.

Le vomiſſement de matières ſtercorales peut avoir lieu, indépendamment de toute léſion de la valvule de Tulpius, comme le prouvent auſſi les obſervations de pluſieurs autres écrivains.

QUATORZIEME OUVERTURE.

Un ravaudeur âgé de 34 ans, ſe plaignoit depuis environ douze années, de douleurs au creux de l'eſtomac, douleurs qui revenoient par intervalles. Un ſoir, comme il alloit ſe coucher, il eut des friſſons qui furent ſuivis de chaleur. Le matin du jour ſuivant, il ſe trouva brûlant & ſaiſi d'une difficulté de reſpirer, de toux & d'une douleur pungitive de l'un & l'autre côté de la poitrine. Le coucher ſur l'un & l'autre côté étoit difficile.

Trois ſaignées diminuèrent la douleur pungitive; mais l'oppreſſion ne fut dans la ſuite que plus conſiderable.

Le 8e. jour de la maladie, ayant été tranſporté à l'hôpital, il offrit un pouls fréquent, ſans dureté. La chaleur étoit grande au toucher, la reſpiration laborieuſe & fréquente, la toux modérée, les crachats aqueux, muqueux, en petite quantité, la langue humide, légèrement blanche, l'eſprit préſent, le ventre relâché, de manière qu'il avoit 7 ou 8 ſelles dans les 24 heures. On lui fit par intervalles différentes ſaignées, qui donnèrent toujours un ſang couvert d'une croûte inflammatoire, ſe contractant & préſentant des bords dentelés.

Les ſaignées ne produiſirent aucun ſoulagement

par rapport à la reſpiration : cependant les deux points de côté furent moindre.

Le 17e. jour de toute la maladie, ſur le ſoir, comme il diſoit qu'il alloit ſuffoquer, à cauſe de la fréquence & de la difficulté de la reſpiration, on lui tira de nouveau & pour la dernière fois du ſang qui parut tout auſſi inflammatoire que dans les ſaignées précédentes ; il en éprouva un petit ſoulagement, juſqu'à ce que le dernier de tous les maux, la mort, vint terminer ſes ſouffrances vers le milieu de la nuit.

A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva l'un & l'autre poumon tellement enflammé que quelques petites portions ſeulement vers le ſternum furent exemptes de phlogoſe. La partie du poumon gauche qui regarde la clavicule, étoit remplie, dans un petit eſpace, de tubercules durs, noirs & de la groſſeur d'un pois. Les deux poumons tenoient à la plèvre par de fortes adhérences, excepté cette portion qui regarde la partie antérieure de la poitrine, portion que nous avons dit être exempte d'inflammation. Des adhérences très fortes que le ſcalpel ne pouvoit détruire ſans léſer l'un ou l'autre viſcère, attachoient encore de toutes parts les poumons au diaphragme.

La plèvre étoit exempte d'inflammation ; l'épiploon roulé en forme de corde, ne couvroit point les inteſtins, & développé il parut très petit ; la portion aſcendante du colon parvenue ſous le foie, ſe replioit ſur elle-même & formoit une ſinuoſité prodigieuſement dilatée & *timpanitique* : mais la

portion tranſverſe du même inteſtin formoit dans la région de la rate avec la portion deſcendante, un angle droit, ſans cependant revenir ſur elle-même ; l'une & l'autre portion de l'inteſtin colon, celle qui paſſoit ſous l'eſtomac & celle qui deſcendoit le long du côté gauche, étoit rétrécie au point qn'elle repréſentoit une corde de peu de groſſeur ; la courbure appellée ſigmoïde ſe dilatoit de nouveau d'une manière extraordinaire & étoit vraiment timpanique dans le trajet d'un pied & demi ; la ſurface intérieure du ventricule étoit d'une couleur plombée & parſemée de points & de taches rouges vers le pylore ; les vaiſſeaux de l'eſtomac étoient beaucoup plus dilatés que de coutume & variqueux : dans leurs points de ramifications, ils étoient remplis de beaucoup de ſang noir.

On doit regarder comme très-grave cette inflammation de la poitrine qui attaque les deux poumons à la fois & dans preſque toute leur étendue : car avant qu'elle ſe termine de la manière connue & ordinaire aux autres inflammations, elle donne la mort en ſuffoquant le malade, parce que le poumon augmentant de volume & renfermé dans la cavité du thorax, alors trop étroite, arrête la reſpiration ; elle ôte encore la vie en arrêtant le flux & le reflux de tout le ſang, tandis qu'au contraire, lorſqu'il n'y a que l'un ou l'autre poumon d'affecté, le poumon ſain remplit la tâche du poumon malade.

Si l'art peut fournir quelque reſſource contre

cette cruelle inflammation du poumon entier, ce ſera ſeulement dans le principe de cette dangereuſe maladie, en pratiquant des ſaignées fréquentes, copieuſes, & par des ouvertures très-larges ; avant que le ſiège de l'inflammation ſoit entièrement fixé. Le ſecond ſecours après la ſaignée conſiſte dans les ſcarifications pratiquées non indiſtinctement, mais au dos entre les deux épaules : choix dont la raiſon s'explique par le voiſinage de l'attache du viſcère affecté ; mais il faut ſe reſſouvenir que lorſque la maladie eſt déjà avancée & dans ſa vigueur, tous les ſecours ſont ordinairement tardifs.

Nous avons vu un très-grand nombre de tailleurs, attaqués particulièrement des maladies des poumons, car comme ils ſont preſque toujours aſſis, le corps incliné & la tête penchée en avant, il eſt néceſſaire que le ſang ſe diſtribue par le corps, d'une manière inégale, & qu'il s'accumule en trop grande quantité dans les poumons, ſoit parce que les viſcères de l'abdomen, comprimés par cette ſituation du corps, admettent moins de ſang, & que de-là, une plus grande affluence d'humeur eſt portée vers les parties ſupérieures, ſoit à cauſe des petites inſpirations que font ces hommes ſédentaires, dans leſquelles le ſang accumulé dans les poumons n'en eſt pas chaſſé auſſi promptement qu'il devoit l'être ; de-là nait une plétore *locale* des poumons, & toutes les autres incommodités, qui ont coutume de naître de cette origine.

Outre cela, comme cette claſſe d'hommes, non

ſeulement mènent une vie ſédentaire, mais encore ne ſont en reſtant aſſis aucun mouvement capable d'exercer leurs muſcles & de fortifier leur corps, ils doivent être d'une complexion lâche, molle & efféminée.

Or un poumon foible, lâche & engorgé de beaucoup de ſang, s'il vient à admettre imprudemment un air froid, contracte une inflammation univerſelle & le plus ſouvent funeſte; mais il eſt auſſi ordinaire de voir, ſoit dans les tailleurs, ſoit auſſi chez d'autres perſonnes, qui portent des vêtemens ſerrés ſur l'abdomen, & qui dans cette preſſion du ventre reſtent beaucoup aſſiſes & ſont occupées à écrire, il eſt ordinaire, dis-je, de voir des crachemens de ſang chroniques pour la plûpart & ſans fiévre, qui perſévèrent juſques dans la vieilleſſe; c'eſt à ce cas que paroît appartenir cette eſpèce d'hémoptyſie qu'Hippocrate, l. 2, prorrh. a dit être exempte de dangers.

Nous voyons que cette eſpèce d'hémoptyſie, qui n'a pas été décrite avec aſſez d'exactitude par les modernes, quoiquelle ſoit plus fréquente qu'on ne l'imagine ordinairement, étoit connue d'Hippocrate, & qu'elle a été très-bien décrite par lui l. 1, des maladies, où il établit dans les poumons une dilatation variqueuſe des veines, parce que ces veines des poumons ſont diſtendues par l'abondance du ſang qui les inonde, ce qui produit des varices.

Voilà les paroles même d'Hippocrate, exprimant la choſe très-bien & en peu de mots, comme il a

coutume de faire : « Si une veine ne ſe rompt pas » entièrement, mais ſi elle ſe diſtend comme une » varice, auſſi-tôt que cela a lieu, elle produit » d'abord une certaine douleur légère & une toux » ſèche ; mais ſi cet état dure plus long-temps & » eſt négligé, il fournit d'abord un peu de ſang » noir, bientôt après une quantité plus conſidéra- » ble & très-pure & enfin du pus ; ſi vous entre- » prenez le traitement de pareils malades dans le » principe, il eſt avantageux de leur ouvrir les » veines des bras & de leur preſcrire un régime qui » diminue la quantité des humeurs & ſur tout du » ſang. »

Dans notre homme, nous avons trouvé les battemens des artères ſans dureté & devenant toujours plus mous, à meſure que la maladie avançoit.

La courbure du colon vers le foie, qui nous a paru tympanique, eſt la ſource & l'origine d'un grand nombre d'incommodités dans les perſonnes ſédentaires, chez celles-là ſur-tout qui ſe livrent à la bonne chère & à l'oiſiveté en même temps. Les vents renfermés dans cet endroit, par les alimens qui diſtendent l'eſtomac, ſur-tout après le repas & par une longue inaction, rendent inquiets, moroſes & ſouffrant de la tête, ceux que les médecins croyent quelquefois être attaqués d'obſtructions aux viſcères & principalement au foie, & ſoumettent pour ce ſujet à des traitemens de longue durée ; juſqu'à ce qu'ils détruiſent entièrement cette ſanté qu'ils entreprennent de rétablir. Un repas frugal, des frictions ſur le ventre chaque

matin , du mouvement & l'uſage de l'eau froide guériroient nos hypocondriaques gloutons plus heureuſement que tous les diſſolvans , les fortifians , les nervins & les carminatifs que peut fournir la pharmacie.

Les vaiſſeaux de l'eſtomac dilatés & preſque variqueux nous rappellèrent les choſes qu'à écrites le célèbre Jean Kœmpf, dans une diſſertation particulière & bien digne d'être lue , ſur l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac ; & après lui l'illuſtre Tiſſot , dans une lettre ſur la *maladie noire* au célèbre Zimmerman. Un long repos , une ſituation courbée du corps , & pour cela , la circulation plus pénible du ſang par le ſyſtême gaſtrique , fourniſſent une explication facile de cette cardialgie que notre malade éprouvoit depuis environ douze années.

Peut-être que par le laps du temps , quelque varice venant à ſe rompre auroit produit *la maladie noire* d'Hippocrate , ou *l'atra-bile.*

QUINZIÈME OUVERTURE.

Un muſicien âgé de 32 ans , nous fut apporté dans le délire , le 8 du mois d'Octobre. Il avoit le pouls très-fréquent & ſi petit qu'il s'évanouiſſoit à la plus légère preſſion du doigt. Nous ne pûmes apprendre que ceci de ceux qui nous l'apportèrent ; que depuis un mois il étoit malade dans ſa maiſon ; qu'il avoit employé les ſoins d'un cer-

tain chirurgien pour une maladie des teſticules. A l'examen des parties génitales, on s'apperçut que le prépuce étoit calleux & tellement adhérent au gland, dans toute la circonférence, qu'il ne pouvoit être ramené ni entièrement en arrière ni en avant, de manière que le gland reſtoit à demi découvert. On n'apperçut aucune ulcération nulle autre part. Le teſticule gauche paroiſſoit un peu plus volumineux que le droit ; l'orifice de l'urètre étoit ſi étroit qu'il fermoit toute entrée à nos bougies.

L'indication étoit urgente pour les forces vitales, & quelle que fut la cauſe ou le vice qui put nous être caché, il étoit au moins évident qu'il falloit ranimer, par tout l'appareil des ſtimulans & des cordiaux, cette foible étincelle de vie, avant qu'elle fut totalement éteinte. Les véſicatoires, les ſinapiſmes, les infuſions des racines de ſerpentaire de Virginie & de contrajerva, avec de copieuſes doſes de camphre, rendirent le pouls plus plein & plus fort, & après l'eſpace de deux jours, le bon ſens revint pour un peu de temps ; de manière qu'il nous apprit que depuis 8 ans il urinoit difficilement & à très-petit jet, à cauſe de pluſieurs gonorrhées qu'il avoit eues. Le délire qui ſurvint l'empêcha de continuer ce qu'il vouloit nous dire.

Pendant le temps qu'il étoit reſté auprès de nous, il avoit rendu très-peu d'urine & avec beaucoup de difficulté. On lui paſſa enfin une ſonde très-fine, par le moyen de laquelle on retira une urine très-

rouge & teinte de ſang. Sa vie ſe termina ſur la fin du 12e. jour d'Octobre.

L'urètre diſſéqué, préſenta vers le frein un retréciſſement conſidérable, qui pendant la vie du malade avoit rendu l'introduction de la ſonde difficile & après lequel ni les bougies, ni la ſonde, n'avoient rencontré aucun autre obſtacle dans tout le trajet juſqu'à la veſſie ; tout le reſte étoit ſain, dans la longueur du canal, on n'apperçut aucune cicatrice, aucune excroiſſance, aucune trace de parties autrefois léſées ; la caroncule ſéminale étoit ſaine, ſi ce n'eſt que l'un & l'autre orifice des canaux éjaculatoires, étoient plus dilatés que de coutume, & que la gauche rendoit du pus par la preſſion de la proſtate. En preſſant cette même glande avec les doigts ; on faiſoit ſortir du pus par tous les canaux excrétoires qui eux-mêmes étoient ſains ; ſa diſſection offrit de petits abcès, les uns de la grandeur d'une lentille, les autres de la groſſeur d'un pois.

La véſicule ſéminale gauche fut trouvée pleine de pus, & compoſée elle-même des membranes dures épaiſſes & enflammées dans différens points ; la droite étoit ſaine & pleine de liqueur ſéminale ; la tunique vaginale étoit étroitement adhérente, avec le teſticule gauche, que nous avons dit être plus volumineux que le droit, & ce même teſticule gauche diſſéqué, préſenta dans ſa partie oppoſée au teſticule droit un abcès de la groſſeur d'un gland & plein de pus d'une bonne nature.

L'un & l'autre cordon ſpermatique étoit ſain ; la

veſſie contenoit une petite quantité d'urine ſanguinolente, & offroit dans preſque toute ſa ſurface interne, de larges taches très-rouges ſemblables à autant de meurtriſſures ; les reins étoient plus rouges que de coutume, les inteſtins grêles étoient enflammés.

Le poumon droit étoit exempt de vices, mais le gauche, étoit parſemé dans preſque toute ſa ſubſtance, de tubercules de la groſſeur d'un pois ou d'une lentille, durs, blancs, ſolides, comme formés d'un cartilage mou ; le reſte de la ſubſtance du poumon compriſe entre ces tubercules étoit très-friable & paroiſſoit peu ſaine, ſoit à la preſſion du doigt, ſoit à la vue même.

La plèvre, dans le côté gauche, étoit très-épaiſſe dans toute ſon étendue, de manière que ſa plus grande épaiſſeur égaloit la largeur du pouce ; ſa ſubſtance préſentoit dans certains endroits un cartilage mou, à la diſſection, à la vue & au toucher ; d'autres parties de la même plèvre, étoient blanches, tenaces, tendineuſes & formées de différentes couches appliquées les unes ſur les autres, qu'on pouvoit ſéparer par le moyen du ſcalpel & même des doigts ; des morceaux de cette plèvre coupés tranſverſalement, & preſſés avec les doigts, rendoient de toutes parts du ſang par de petits vaiſſeaux, qui rampoient en très-grand nombre dans ſa ſubſtance.

A l'ouverture du crâne, les ventricules latéraux furent trouvés remplis d'une ſéroſité jaunâtre.

SEIZIÈME OUVERTURE.

Une femme âgée de 30 ans, vint le matin vers nous, parmi les pauvres, & demanda à être admiſe à l'hôpital ; interrogée ſur la nature & le temps de ſa maladie, elle répondit que pendant 8 jours elle avoit eu des ſelles fréquentes, ſanguinolentes, accompagnées de tranchées, ſans que ſes dernières fuſſent cependant extraordinaires, mais que ce flux étant venu à s'arrêter, elle étoit tombée dans une fièvre dont elle n'avoit eu encore que deux paroxiſmes ; que depuis quelques jours que les ſelles s'étoient ſupprimées, elle ſentoit ſon ventre ſe gonfler. On ordonna aux garçons de la tranſporter dans la ſalle des malades, mais elle, ſe fiant à ſes propres forces, monta ſeule les degrés, ſe déshabilla, & en ſe mettant au lit elle mourut ſubitement.

La tête ouverte & examinée avec ſoin n'offrit rien de vicieux.

On trouva dans chaque cavité du thorax une livre de ſéroſité jaune & un peu de cette même eau dans le péricarde. Les poumons étoient ſains & le cœur beaucoup plus volumineux que de coutume. L'épaiſſeur de ſes parois étoit analogue à cette grandeur, & la cavité de l'un & l'autre ventricule étoit auſſi en proportion. L'origine de l'aorte à ſa ſortie du cœur étoit totalement oſſifiée dans le trajet de quelques lignes. Ses valvules étoient épaiſſes & en partie cartilagineuſes, en partie de

cette nature qui tient le milieu entre l'os & le cartilage ; elles étoient peu mobiles, ſoit qu'il fallut ouvrir ou fermer l'aorte, & reſtoient à demi ouvertes.

Dans l'abdomen, le foie d'un volume conſidérable & ſain occupoit toute la région épigaſtrique, c'eſt-à-dire, les deux hypocondres & tout l'eſpace intermédiaire ; ſon lobe gauche s'étendant dans l'hypocondre du même côté, avoit déplacé & pouſſé devant lui la rate qui elle-même étoit d'un volume triple & d'une forme triangulaire. Le ventricule petit s'étendoit ſous le volume du foie & repréſentoit plutôt un gros inteſtin d'une médiocre largeur, de manière cependant qu'il ſe reſſerroit à ſon milieu dans le trajet d'environ un demi-pouce, & qu'il préſentoit deux petits ventricules qui s'ouvroient l'un dans l'autre par un orifice admettant à peine le doigt. La couleur des inteſtins n'étoit pas très-ſaine, mais telle qu'elle ſembloit annoncer une phlogoſe commençante ou qui avoit déjà précédé. On obſervoit à différens endroits des taches noires commençant à ſe former.

La matrice étoit petite comme dans une fille nubile, quoiqu'elle eut enfanté l'année précédente & pour la première fois. Les ovaires étoient fournis d'œufs qui, en général, n'étoient pas bons.

Nous avons attribué cette mort ſubite à l'affluence augmentée des humeurs vers le cœur, au moment où en premier lieu elle montoit les degrés, & où après avoir dépoſé ſes vêtemens, elle montoit dans ſon lit ; humeurs qui n'avoient pu être re-

pouſſées & portées au delà par l'origine oſſeuſe de l'aorte, & ſes valvules preſqu'entièrement inflexibles.

Ceux chez qui les vaiſſeaux ſanguins commencent à ſe roidir dans la vieilleſſe, ou qu'un travail opiniâtre a endurci, ou enfin chez qui ce vice des vaiſſeaux eſt particulier, ont les pulſations des artères lentes & dures : ce qu'on doit attribuer, non à la denſité phlogiſtique du ſang ou à ſon abondance, mais à l'augmentation de la rigidité des vaiſſeaux ſanguins. Une ſaignée faite imprudemment abat les forces & apporte bientôt une foibleſſe funeſte ; car la maſſe des humeurs diminuée agit avec moins de force ſur des vaiſſeaux trop roides, & le ſang qui après la ſaignée devoit circuler avec plus de viteſſe, trouve les fibres des artères incapables de contractions plus fréquentes ; de-là, une léſion du rapport entre les fluides & les ſolides qu'aucun art ne peut rétablir dans ſon entier.

Mais comme ces ſujets ſupportent très-difficilement une diminution de ſang, de même ſon mouvement ou ſa quantité augmentée ſubitement ſont quelquefois mortels ; de-là, la proportion entre la force motrice & le poids des fluides eſt reſſerrée entre des bornes beaucoup plus étroites chez ceux dont les artères commencent à ſe roidir, que chez les autres ſujets exempts de ce vice.

Toutes ces choſes ont été dites, afin que ſi l'on a des ſoupçons fondés de l'oſſification des vaiſſeaux, on voye plus clairement ce qu'on a à faire ou à éviter, & que l'on puiſſe ſe mettre en garde contre

les ſymptômes qui pourroient en impoſer au médecin, & le porter à faire des ſaignées funeſtes au malade.

DIX-SEPTIÈME OUVERTURE.

Un homme âgé de 40 ans, qui avoit quitté l'état de boulanger, qu'il avoit exercé dès ſa jeuneſſe pour faire celui de ſoldat l'eſpace de 23 ans, & qui avoit autrefois ſervi dans la Pruſſe, parmi les cavaliers de troupes légères, entra à l'hôpital le 3 Octobre & nous raconta ce qui ſuit :

Depuis 20 ans, époque où attaqué d'une maladie aigue, il avoit été rétabli en trois ſemaines, par de copieuſes ſaignées, il avoit été dans l'uſage de ſe faire tirer du ſang, juſqu'à quatre fois chaque année, à cauſe de fréquentes hémorragies du nez, ſix ans auparavant, comme il étoit extraordinairement pâle, & qu'une grande quantité de ſalive innondoit ſa bouche, il prit par le conſeil de je ne ſais qui, un purgatif qui entraîna une portion de ver ſolitaire de la longeur de vingt aunes; il fit uſage à trois différentes fois du même médicament, de manière cependant qu'il mettoit 8 jours d'intervalle entre chaque purgation ; chaque fois, il rendoit une portion de vers, enſorte qu'en prenant l'enſemble, ce qu'il rendit égaloit la longueur de 40 aunes.

Pendant tout le temps de ſon ſervice, il but pluſieurs fois de l'eau froide, pendant que ſon corps

étoit échauffé, comme c'eſt l'uſage, & juſqu'à ce jour, il s'étoit livré à une boiſſon abondante de liqueur ſpiritueuſe ; de-là, depuis pluſieurs années, il étoit tourmenté par des douleurs de côté, à la manière des pleurétiques, douleurs ou qu'il négligea parce qu'elles ne le retenoient point au lit, ou qu'il adoucit, en ſe faiſant faire par temps, quelques ſaignées. Depuis 8 années il ſe diſoit phthiſique ; il crachoit en petite quantité des matières muqueuſes, difficiles & par temps puriformes ; il reſpiroit avec peine & ſifflement, avoit une toux fréquente, qui l'incommodoit jour & nuit ; depuis deux mois la reſpiration étoit plus laborieuſe, ſe faiſoit avec plus de bruit ; les crachats étoient verds, fétides, en petite quantité ; les chairs ſe conſumoient, la toux étoit plus fréquente, les cheveux tomboient ; la perte des forces étoit plus manifeſte, il avoit des vomiſſemens par intervalles, ſur-tout le matin à jeun, mais ſans rien rendre pour l'ordinaire ; il avoit la diarrhée & une douleur au creux de l'eſtomac ; depuis quelques jours, ſes jambes enfloient ſur le ſoir.

On lui adminiſtra les remèdes qui parurent convenables, mais les ſymptômes n'en empirèrent pas moins ; la déglutition devint difficile, la voix étoit rauque & à peine intelligible ; le huitième jour de Novembre termina ſa carrière.

A l'ouverture de la poitrine, le poumon droit fut trouvé fortement enflammé, dans toute ſon étendue, ſi vous en exceptez une petite partie qui regardoit le diaphragme ; la partie ſupérieure du même

même poumon contenoit un abcès plein d'un pus délié.

Toute la cavité de la vomique, qui eut contenu facilement une œuf d'oie étoit tapiſſée intérieurement de lambeaux blancs, imitant des membranes ; l'inflammation étoit plus grave autour de l'abcès, que dans les lieux plus éloignés ; non loin de ce même abcès, nous trouvâmes une autre petite vomique de la groſſeur d'une noix muſcade, remplie d'un pus moins délié & d'un blanc verd.

Le poumon gauche étoit tellement adhérent au diaphragme dans tout le contour, par le moyen d'une fauſſe membrane, qu'une petite quantité de ſéroſité renfermée dans le milieu entre le diaphragme & la partie inférieure du poumon, ne pouvoit s'en échapper à cauſe de leur adhérence.

Le même poumon étoit fortement adhérent à la plèvre de toutes parts ; au reſte il etoit lui-même profondément enflammé, excepté dans la partie qui regarde le diaphragme. Ce poumon diſſéqué préſenta une ſeule vomique égalant à peine la groſſeur d'une noiſette & remplie d'un pus aſſez louable. Au reſte, toute la ſubſtance de l'un & l'autre poumon étoit remplie de tubercules dont chacun étoit compoſé de pluſieurs grains blancs, durs & égalant une lentile. Les ramifications des bronches étoient oſſeuſes ; les cartilages formant la trachée-artère & ſon origine étoient tellement endurcis, qu'ils étoient plutôt oſſeux. La ſurface interne de la trachée-artère étoit ſans ulcères. L'ouverture de la glotte étoit très-ample.

On trouva une livre d'eau dans le péricarde.

A l'ouverture de l'abdomen, le foie fut trouvé très-volumineux & d'une couleur jaune qui pénètroit toute ſa ſubſtance. La véſicule du fiel étoit remplie d'une bile tenace & noire : & quoiqu'on la comprimât fortement, elle ne verſa point dans les inteſtins la liqueur qu'elle contenoit, à cauſe de l'oblittération du canal cholédoque. Le ventricule étoit petit & ſemblable à un inteſtin ; ſes tuniques étoient beaucoup plus épaiſſes que de coutume. Les glandes du méſentére étoient très-ſerrées, beaucoup plus volumineuſes que d'ordinaire, dures, & celles qui avoient le plus de volume étoient remplies de matière ſébacée. Les glandes des gros inteſtins étoient plus évidentes qu'elles n'ont coutume d'être, dures pareillement, & un aſſez grand nombre d'entr'elles comme de celles du méſentère oppoſèrent au ſcalpel preſque la dureté du cartilage.

Les remèdes uſités dans l'ulcère des poumons & dans la conſomption qui en eſt la ſuite, mériteroient d'être comparés avec les obſervations que nous fournit cette ouverture ; mais comme j'ai déjà rapporté l'hiſtoire d'une ouverture à peu près ſemblable & que j'ai dit quelque choſe concernant le traitement des phthiſiques, cette courte narration de ce que nous avons obſervé ſuffira pour confirmer ce que nous avons déjà avancé.

DIXHUITIÈME OUVERTURE.

Une veuve âgée de 37 ans, vint à nous le 25 du mois de Juin. Pendant l'eſpace de 5 mois elle n'avoit pas eu ſes règles qui avoient reparu depuis 8 jours. Onze jours auparavant, après une forte colère, elle avoit bu de l'eau froide, d'où ſuivirent des malaiſes, une peſanteur de tout le corps, un embarras ſur-tout de la tête, des friſſons, de la chaleur & la perte de l'appétit. Les friſſons & les chaleurs durèrent alternativement pendant pluſieurs jours conſécutifs.

La veille du jour où elle ſe préſenta à nous, elle prit du ſel cathartique amer, qui la fit aller trente-ſept fois pendant ces deux jours ; on lui ouvrit la veine, avec quelque ſoulagement quant à la peſanteur du corps ; elle alla toujours juſqu'à cette époque & ſupporta facilement ſa maladie ; elle avoit des maux de tête, un aſſoupiſſement continuel, la langue bilieuſe, la bouche amère, des conſtrictions ſpaſmodiques du goſier, précédées d'efforts pour vomir & de toux ; elle étoit très-altérée ſans qu'il reſtât aucune chaleur. Une éruption pourprée ſe manifeſta cette nuit, le pouls étoit plus fréquent que dans l'état naturel, mou ; la reſpiration étoit ſaine.

La malade raconta qu'elle avoit gardé un enfant attaqué de pétéchies, qui venoit de ſe rétablir.

Quoique les pétéchies diſparuſſent ſucceſſivement,

peu de jours après cette réception à l'hôpital ; cette femme reſta cependant , aſſoupie , lente , s'inquiétant beaucoup de ſa ſanté , plaintive , moroſe , parlant ſouvent avec elle-même le jour & la nuit , deſirant certaines choſes avec opiniâtreté , conſervant cependant ſon jugement & ſa mémoire en parfait état.

Le pouls étoit ou naturel , ou tant ſoit peu plus fréquent & foible ; il n'y avoit aucune chaleur ſurnaturelle ; elle éprouvoit une peſanteur continuelle de la tête , vers les tempes & les oreilles , avec un tintement fort & continuel ; le ſommeil paroiſſoit bon pendant la nuit ; dans le jour , lorſqu'elle ſembloit dormir , elle aſſuroit cependant ne pas goûter de ſommeil. Les forces n'étoient pas très-abattues , elle ſe tournoit facilement , ſe relevoit , s'aſſeyait ſur ſon lit & pouvoit même ſe tenir levée ; elle ſe plaignit toujours d'un défaut d'appétit , d'un goût de la bouche , non amer , mais cependant mauvais ; du reſte elle ne ſe plaignoit d'aucune incommodité de poitrine , ni d'aucunes douleurs de l'eſtomac ou de l'abdomen.

Pendant tout le temps qu'elle reſta auprès de nous elle garda la diarrhée , qu'elle diſoit avoir toujours perſiſté depuis le purgatif qu'elle avoit pris hors de l'hôpital ; de quelque manière qu'on tenta de l'arrêter , elle reparut toujours de nouveau.

Le 13 juillet , lorſque les jours précédens & ce jour-là même , elle croyoit ſe porter mieux que pendant tout le temps qu'elle avoit reſté auprès de nous ,

que bien loin d'avoir perdu ſes forces elle ſembloit en avoir acquis de nouvelles , lorſqu'à la troiſième heure du ſoir du même jour , elle prenoit avec gaîté ſes médicamens , qu'elle répondoit à propos & avec promptitude , & ſe tenoit ſur ſon ſéant , elle expira ſubitement un quart d'heure après en ſe tournant ſur le côté.

Ayant été retenu chez moi , ce jour là , pour cauſe d'incommodité , je ne pus aſſiſter à mon ordinaire à l'ouverture de ſon cadavre ; le doc. Jean Philippe Riſter de Bamberg en Franconie , digne fils de ſon illuſtre père , qui ſachant vaincre l'ennui multiplié , paſſoit tout ſon temps auprès du lit des malades à étudier le caractère des différentes maladies & la manière de les traiter , en fit l'ouverture avec le chirurgien aſſiſtant , & m'en tranſmit l'hiſtoire , comme il ſuit :

Le cou , le dos & les épaules étoient livides ; l'abdomen mou au toucher , les bords des endroits où avoient été appliqués les véſicatoires étoient gangréneux , la dure-mère adhéroit au crâne plus fortement que de coutume. Les vaiſſeaux de la pie-mère étoient engorgés de ſang ; le ventricule droit contenoit une plus grande quantité d'eau qu'à l'ordinaire ; l'apophyſe clinoïde poſtérieure gauche étoit rude ; le poumon gauche plus flaſque que de coutume , adhéroit de tous côtés par des membranes à la plèvre & au diaphragme.

Le foie , la rate , le pancréas furent trouvés dans l'état naturel. Les vaiſſeaux coronaires du ventricule étoient gonflés de beaucoup de ſang. L'inteſtin cœ-

cum, le commencement du colon & le méſentère étoient enflammés. On trouva dans le méſentère un *ulcère chancreux* communiquant avec le commencement de l'inteſtin colon, & y verſant une matière pultacée & fétide. Les bords concaves des reins étoient plus amples que de coutume, plus profonds & plus lâches ; tout le reſte étoit dans l'état naturel.

Pour ce qui regarde les adhérences des poumons avec les parties voiſines, qui n'apportèrent aucun embarras dans la reſpiration, cela n'a rien qui doive exciter notre étonnement, lorſque la même choſe a été obſervée d'autres fois par nous mêmes, & très-ſouvent par d'autres. Ce qui eſt digne de remarque c'eſt qu'une partie des inteſtins ait été trouvée enflammée, ſans que la malade ſe ſoit plainte de douleur dans l'abdomen, de fiévre & de chaleur. Quant à l'ulcère du méſentère communiquant dans le colon, & que celui qui fit l'ouverture appella *chancreux*, étoit-il l'effet de la maladie pétéchiale, ou le produit d'une tumeur qui y exiſtoit depuis long-temps ? c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de décider. Des matières putrides renfermées pendant long-temps dans les inteſtins, ſi elles n'en ſont chaſſés à temps & par les voyes convenables, ſont fréquemment la cauſe de la fiévre pétéchiale, & donnent la mort par l'inflammation, l'abcès, la gangrène des inteſtins ſur-tout, & même du méſentère voiſin, du cerveau & des poumons, ſi entraînées dans le ſang, elles ſont dépoſées ſur ces parties.

DIX-NEUVIÈME OUVERTURE.

Une veuve âgée de 41 ans, mère de douze enfans, n'avoit pas eu ſes règles depuis ſix années. Depuis trois mois, elle ſe plaignoit de ſentir ſon ventre ſe tuméfier, & d'être fréquemment incommodée de flatuoſités.

Dix ſemaines auparavant, elle fut ſaiſie d'un colera, après avoir précédemment éprouvé pendant quelques jours une mucoſité de la bouche & une perte d'appétit. Les matières rendues par le vomiſſement étoient bilieuſes. Pendant tous ce jour, il y eut une violente douleur dans l'abdomen. Le lendemain, le colera n'exiſtoit plus, mais la douleur étoit la même que celle de la veille, dans l'abdomen, qui cependant étoit moins tuméfié qu'autrefois. Cette douleur ayant diminué peu à peu, diſparut pour quelques jours. Après l'eſpace de quatre ſemaines, cette femme ſembloit ſe bien porter, ſi ce n'eſt que le ventre ſe tuméfioit par intervalle, & paroiſſoit tendu. A cette époque, elle éprouva de nouveau un colera, qui ayant ceſſé après 3 jours, la ſanté revint, quoique moins bonne qu'auparavant.

Le 4 Septembre, lorſqu'elle fut apportée vers nous, aux choſes précédentes elle ajouta ce qui ſuit : que depuis 10 jours elle n'avoit pas été à la garde-robe ; que pendant les huit derniers, elle avoit vomi trois, quatre fois, par jour, des matières bi-

lieuſes , muqueuſes , avec douleur de tout l'abdomen ; que cette douleur de l'abdomen avoit été très-forte par intervalle , qu'elle commençoit à la région lombaire gauche , & s'étendoit juſqu'à l'ombilic.

Comme elle avoit été transférée à l'hôpital dans une chaiſe à porteur , le ventre commença à s'ouvrir , & elle eut ſept ſelles dans l'eſpace de peu d'heures. Le ventre étoit tuméfié & douloureux avec un ſentiment d'ulcération qui augmentoit au toucher. Il n'y avoit dans l'abdomen ni dureté ni tenſion. L'appétit étoit perdu ; la chaleur étoit naturelle ; il n'y avoit point ou preſque point de ſoif ; le pouls étoit mou , naturel , ou un peu plus fréquent que le naturel. Une émulſion eccoprotique à laquelle on joignit le camphre , lui ayant été adminiſtrée , elle eut encore quelques vomiſſemens ; les douleurs de l'abdomen diminuèrent quelque peu & revenoient par intervalle ; de manière cependant qu'elle les ſupportoit facilement , à moins qu'on ne la touchât. Les borborygmes étoient preſque continuels , & des vents ſortant par le haut & par le bas , l'inquiétoient ſans ceſſe. Elle fit uſage dans la ſuite d'émulſions , d'huileux , auxquels on ajouta de doux carminatifs : ce qui procura un léger ſoulagement. Il n'y avoit point de chaleur ; le pouls étoit fréquent , petit , l'appétit perdu , la bouche inſipide , avec une légère amertume ; la face étoit teinte d'un jaune délayé ; il y avoit peu de ſommeil ; le ventre conſervoit ſa liberté ; les déjections étoient très-fétides , de couleur cha-

taignes & aqueuſes. La douleur augmentoit au toucher dans tout l'abdomen ; les urines étoient difficiles avec ſtrangurie , mais d'une couleur louable.

Le 12 Septembre , ſur le ſoir , elle pouſſe des cris tout-à-coup , ſe plaint d'une douleur violente de tout l'abdomen & d'une ſuffocation ; le pouls étoit très-fréquent , très petit ; après l'eſpace d'une heure , elle devint plus calme , & vers le milieu de la nuit , elle expira , jouiſſant de tout ſon bon ſens.

La peau de l'hypogaſtre étoit pendante & ridée , comme cela a lieu chez toutes les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans ; l'abdomen étoit légèrement gonflé & proéminent ; il y avoit beaucoup de graiſſe ſous la peau de la poitrine ; & ſur les muſcles de l'abdomen.

A l'ouverture du ventre , il en ſortit une matière très-fétide , de la couleur & de la conſiſtance de celle qu'elle rendoit par les ſelles ; tous les inteſtins & le méſentère étoient enflammés. Le péritoine enflammé dans preſque toute ſon étendue , préſenta des vaiſſeaux ſanguins trés-nombreux ; l'épiploon étoit enflammé & gangréné dans différens points ; l'inteſtin iléum , dans l'endroit où il s'abouche avec le cœcum , étoit étroit , ſphacelé , dans le trajet de quatre travers de doigt , & percé d'un trou d'environ trois lignes de diamètre. La cavité de l'inteſtin reſſerré étoit très petite , ſes parois étoient plus épaiſſes que de coutume , & préſentoient pluſieurs éroſions.

Trois calculs rempliſſoient entiérement la véſicule du fiel, & il n'y avoit qu'une petite quantité de bile très-tenace, qui recouvroit les calculs.

La ſubſtance du foie étoit plus friable qu'elle n'a coutume d'être naturellement ; diſſéquée, elle offrit une couleur jaune délayée, tout le reſte étoit dans l'état naturel.

Cette ouverture féconde en obſervations, démontre de nouveau, que l'inflammation des inteſtins peut avoir lieu, *ſans preſque aucune fièvre, & avec très-peu de douleur*, & que cela arrive plus fréquemment, qu'on ne le penſe communément.

Que ſi nous apprécions la violence de la douleur par les plaintes, les cris, l'agitation, il ſera prouvé que cette femme dont il s'agit, n'a pas ſouffert extrêmement du ventre, quoiqu'elle ne put ſupporter un toucher un peu rude.

Il eſt confirmé par cette hiſtoire, & par d'autres rapportées par le célèbre Morgagni, qu'une douleur de colique très ſupportable pendant pluſieurs jours, avec un pouls bon ; des urines de même, peut tout-à-coup devenir mortelle ; car dans les derniers jours que cette malade fut auprès de nous, elle ſupporta ſon mal ſans beaucoup de peine.

Bien plus, il réſulte d'après le même auteur, & quelques obſervations qui nous ſont propres, que l'inflammation peut être profondément ſituée dans les inteſtins même *ſans aucune préſence de fièvre*, pourvu que nous la définiſſions, non d'après l'augmentation de la fréquence du pouls ſeulement, mais auſſi d'après l'intenſité de la chaleur en même temps,

intenſité que nous avons dit n'avoir pas lieu chez notre malade.

Cet exemple eſt encore une nouvelle preuve qui vient à l'appui de ce que nous dit le même auteur, (l. 3, lett., anat., méd., art. XXI,) où il s'exprime en ces termes :

« Lorſqu'avec d'autres ſignes de l'inflammation des » inteſtins, vous trouverez dans les malades une » violente douleur & une fiévre aigue, vous vous » en rapporterez avec raiſon aux auteurs de mé- » decine qui placent ces deux ſymptômes parmi » les principaux ſignes d'une grande inflammation » des inteſtins ; cependant, ſi vous trouviez que » l'une ou l'autre & même toutes les deux fuſ- » ſent abſentes ou exiſtaſſent à peine, vous ne » concluriez pas de ſuite pour cela, ou qu'il n'y » a aucune inflammation, ou qu'elle eſt légère & » ſans gangréne, & que le ſphacèle ne peut avoir » lieu dans les inteſtins de ceux, chez leſquels » vous n'auriez pas vu ces deux ſymptômes pré- » céder. »

Ainſi, les ſignes diagnoſtics de l'inflammation des inteſtins établis par Boerhaave, ſavoir : une fiévre aigue continuelle, une grande ſoif, beaucoup de chaleur, un pouls dur, une douleur brûlante, des urines rouges, des défaillances ſubites, ſont quelquefois d'un foible ſecours pour reconnoitre cette inflammation, & ne ſervoient pas beaucoup dans notre malade.

L'illuſtre Sennert a mis la ſuppreſſion des urines parmi les ſignes de l'inflammation des inteſtins ; notre

malade en rendoit peu & avec beaucoup de peine ;

Parmi les cauſes innombrables des douleurs des inteſtins grêles & des gros inteſtins , leur inflammation n'eſt pas la moins fréquente , & cette inflammation n'eſt pas toujours , comme on le voit , accompagnée de ſymptômes très-graves ; elle peut reſter cachée , affligeant quelquefois le malade , pendant long-temps , & d'une manière inſupportable , mais n'en cauſant pas moins une mort inopinée , en portant la gangrène & le ſphacèle dans les inteſtins.

Morgagni , que nous avons déjà cité pluſieurs fois , a décrit de très-bonnes choſes à ce ſujet , & a expoſé avec ſoin ce que Albertinus & Valſalva faiſoient dans ces circonſtances. Comme l'un & l'autre ne rejettoient point la ſaignée au commencement de la maladie , de même ils s'en abſtenoient lorſqu'elle étoit dans ſon état & déjà avancée. Ils n'en donnèrent point la raiſon , mais ils citoient l'obſervation que les malades mouroient plutôt ſi on leur tiroit du ſang , qu'ils périſſoient encore lorſqu'on ne leur en ôtoit pas , mais plus tard alors , dans ces cas , ils s'abſtenoient avec ſoin de tout ce qu'on met au nombre des *grands remèdes*. Ceci poſé , comme on chercheroit un vain ſecours dans de petites doſes de bouillons ou d'huileux , de même je penſe que tout autre médicament ſeroit inutile , & que leur eſſai donneroit du diſcrédit à des remèdes d'ailleurs recommandables.

En penſant qu'il faut agir prudemment toutes les fois que le ventre très-reſſerré ne cède ni aux clyſ-

tères , ni aux purgatifs les plus doux donnés ſous forme liquide , en croyant que dans ces circonſtances , il faut recourir à des potions huileuſes , à des bouillons légers & à une abſtinence complette de tous les remèdes & de tous les alimens , plutôt qu'à des doſes quadruplées des purgatifs même violens , je ne déſaprouve nullement ce que des hommes diſtingués dans l'art ont obſervé & confirmé par la pratique , quoique cela ſoit contraire à la méthode que nous conſeillons.

Dans le traitement de l'iliaque , il importe beaucoup de découvrir la cauſe du mal ; tant qu'on l'ignore , tout ce que l'on tente eſt empirique.

La méthode de traiter cette maladie eſt ordinairement vague , & employe ſouvent des remèdes oppoſés entr'eux ; mais ſi jamais il faut obſerver dans quelque maladie ce précepte , *que le médecin* doit *ne pas nuire lorſqu'il ne peut être utile* ; c'eſt ſans doute dans la cure de l'ileüs , où l'incertitude de la cauſe du mal , ne laiſſe au médecin aucune connoiſſance de ce qu'il doit faire. J'aimerois mieux avec l'illuſtre Valſalva , ne donner au malade rien autre choſe , qu'une petite quantité d'huile d'amandes douces tirée par la preſſion , ſi j'ignorois la cauſe du mal , ou ſi elle étoit telle que je ne puſſe l'attaquer ſans danger par des moyens plus puiſſans. Bien plus , j'aimerois mieux dans des cas de cette eſpèce , reſter ſpectateur oiſif , que d'entreprendre , a ns connoiſſance de cauſe , des choſes , dont j'aurois enſuite à me repentir à l'ouverture du cadavre. Le bouillon de poulet , ou ſeul , ou avec de l'huile

d'amandes douces donné à petites doſes, & de manière que le malade ne prenne ni nourriture, ni potages, pendant la vigueur de la maladie, eſt directement avantageux, dans la plûpart des cauſes de l'ileüs, & il ne nuit pas dans les cas, où ni ce moyen, ni aucun autre ne ſauroit être utile; on verra la vérité de cette aſſertion en examinant avec ſoin, les cauſes les plus fréquentes de l'ileüs.

Nous avons éprouvé l'efficacité des potions huileuſes par deſſus tous les autres remèdes, dans l'ileüs imminent; nous avons eu à traiter cette année, deux ſujets, dont le ventre étoit opiniâtrement fermé, non par quelque vice organique & incurable, mais, comme cela étoit probable, par une matière âcre, irritante, & un ſpaſme reſſerrant quelque part les inteſtins. Différens purgatifs, même les draſtiques, des clyſtères d'abord émolliens, enſuite âcres, puis les plus âcres, ne ſervirent de rien. Le vomiſſement des matières ſtercorales menaçoit chez l'une, car elle vomiſſoit conſtamment tout ce qu'elle prenoit; (les deux malades étoient des jeunes filles douées d'un genre nerveux très irritable.) Les carminatifs, les opiatiques ne ſervirent de rien; les potions huileuſes ſeules ouvrirent le ventre.

Notre malade vomit des matières ſtercorales, quoiqu'elles ne vinſſent que des inteſtins grêles; mais on ſait actuellement qu'un pareil vomiſſement a fréquemment lieu, lors même qu'on lie l'ileum à des chats & à des chiens, ou lorſqu'il eſt comprimé par des hernies étranglées.

VINGTIÈME OUVERTURE.

Un ébéniſte , âgé de 27 ans , jouiſſant depuis long-temps d'une bonne ſanté , fut ſaiſi un matin , de violens friſſons , qui durèrent deux heures , & furent ſuivis d'une forte chaleur. Vers midi , une douleur pungitive ſe déclara vers la partie poſtérieure du côté droit , au-deſſous de l'épaule ; la reſpiration étoit difficile , il y avoit un ſentiment d'oppreſſion vers le ſternum. Sur les trois heures de l'après midi , la douleur pungitive ſe porta plus vers l'intérieur du même côté , & s'y fixa , augmentant chaque fois que le malade touſſoit ; la ſoif étoit plus conſidérable ; ſur le ſoir on lui fit une ſaignée qui diminua la douleur & l'oppreſſion , la nuit ſe paſſa ſans ſommeil.

Le lendemain , le point de côté étoit comme la veille , l'oppreſſion de poitrine conſidérable , la reſpiration plus difficile ; la langue étoit blanche , & avoit au côté droit un petit ulcère , repréſentant un aphthe. Ce jour-là , il fut reçu à l'hôpital par le médecin ſuppléant , qui rempliſſoit mes fonctions , étant moi-même dangereuſement malade ; le pouls étoit plein , fréquent , dur ; on lui fit une ſaignée d'une livre , avec quelque ſoulagement.

Le troiſième jour de la maladie , la douleur pungitive n'exiſtoit preſque plus , l'oppreſſion étoit moindre , le pouls fort , plein & très-dur , la reſpiration

difficile ; on lui tira de nouveau dix onces de ſang, la croûte phlogiſtique étoit très-épaiſſe & tenace ; il n'en réſulta aucun ſoulagement.

Le quatrième jour, il n'y avoit aucun amandement ; on lui fit une ſaignée de ſix onces, le ſang étoit le même.

Le cinquième jour, point de ſoulagement ; on lui tira dix onces de ſang ; depuis midi, il eut cinq ſelles ſpontanément.

Le ſix dans la matinée, il ſurvint au côté gauche, une douleur pungitive, occupant toute l'étendue qui eſt entre la troiſième vraie & la première fauſſe côte, en comptant depuis la partie ſupérieure ; la partie molle du même hypocondre fut auſſi affectée d'une douleur qui augmentoit au toucher ; l'oppreſſion de poitrine étoit conſidérable, la reſpiration très-difficile ; le pouls étoit plein, dur & fréquent, on lui tira une livre de ſang, & on appliqua un véſicatoire ſur la partie affectée.

Le ſeptième jour, il ne reſtoit plus de douleur de côté, mais l'oppreſſion de poitrine avoit augmenté, l'anxiété étoit grande, la reſpiration s'exécutoit par le ſeul mouvement de l'abdomen, le pouls étoit moins fort.

Le 8me. jour, la reſpiration étoit encore plus difficile & très-prompte, tout avoit empiré, il mourut ce même jour.

On fit l'ouverture de ſon cadavre, dix-huit heures après ſa mort. La poitrine ayant été ouverte, l'un & l'autre poumon fut trouvé fortement adhérent aux côtés & au dos, ainſi qu'au diaphragme, par

le

le moyen d'une fauſſe membrane épaiſſe, blanche, & lardacée ; cette membrane ayant été enlevée couche par couche, on trouva la plèvre ſubjacente parfaitement ſaine.

La ſubſtance du poumon droit, étoit très-enflammée & très-dure, pluſieurs morceaux jettés dans l'eau gagnoient auſſi-tôt le fond ; le poumon gauche enflammé dans quelques points ſeulement, adhéroit à la plèvre par la même fauſſe membrane, quoique moins épaiſſe ; en général, cette membrane avoit l'épaiſſeur du doigt & reſſembloit parfaitement à celle que nous vimes ſur la ſuperficie du ſang, tiré pendant tout le cours de la maladie. Environ une livre de ſérosité jaune, ayant de la conſiſtance, ramaſſée dans la cavité droite de la poitrine, repréſentoit du pus ou plutôt une matière puriforme ; l'eau du péricarde excédoit à peine ſa quantité ordinaire ; le cœur étoit grand, ſes vaiſſeaux gonflés & comme injectés, une concrétion polipeuſe, rempliſſoit l'origine de la veine cave.

L'abdomen ouvert préſenta les inteſtins grêles, l'ileum & le jéjunum, en partie fortement enflammés, en partie tombés en gangrène, & couverts en divers endroits d'une matière *purulente* ou *plutôt l'imitant*.

Une partie des gros inteſtins & tout le méſentère étoient enflammés ; dans la cavité de l'abdomen on trouva répandue, une matière également *puriforme*, mais plus épaiſſe que celle qui avoit été trouvée dans le thorax, à la quantité d'environ huit

onces ; le foie quoique dans l'état ſain , étoit cependant enveloppé d'une fauſſe membrane , mais beaucoup plus mince ; ſon lobe moyen étoit joint à l'eſtomac , au moyen de cette même fauſſe membrane ; la rate étoit ſaine ; l'épiploon roulé & légérement enflammé : les reins étoient ſains.

Cette ouverture nous préſente les inteſtins enflammés & en partie gangréneux , tout le méſentère fortement enflammé de même , quoiqu'il n'y ait eu aucuns ſignes d'entéritis , ſi on en excepte cette douleur de l'hypocondre gauche , qui augmentoit au toucher , qui ſe déclara pour la première fois le ſixième jour de toute la maladie , & qui diſparût dès le jour ſuivant.

Hippocrate , d'accord avec l'expérience , condamne avec raiſon le paſſage de la pleuréſie en péripneumonie ; nous penſons que la pleuréſie ſe changea en péripneumonie le ſeptième jour de la maladie , où toute douleur diſparût , *avec une augmentation des ſymptômes funeſtes* , de la reſpiration ſur-tout , de l'oppreſſion , & de l'anxiété.

Voilà de nouveau la plèvre ſaine dans une pleuréſie ! cette matière qui en partie reſſembloit à du pus , & en partie formoit des membranes , réuniſſant , ou couvrant les viſcères, paroît être la même que celle qu'on appelle *croûte phlogiſtique* , dans le ſang tiré & obſervé dans la palette ; car cette matière par une mauvaiſe criſe , eſt quelquefois dépoſée par l'extrêmité des vaiſſeaux exhalans dans ces cavités du corps , d'où la nature n'a pratiqué aucune iſſue. Et cela n'eſt point ſans exemple , puiſ-

qu'il arrive tant de fois dans les angines, que les amigdales enflammées fourniſſent abondamment une matière phlogiſtique, qui enſuite s'épaiſſit en membrane enveloppant ces parties, ou imite une ſuppuration ; d'où il arrive que ceux qui ont été fréquemment attaqués de ſquinancies, ſont étonnés de conſerver encore ces parties intègres, après tant de ſuppurations des amigdales.

EXTRAITS
DES NÉCROLOGES
DE L'HOPITAL
DE LA
SAINTE-TRINITÉ.

AUSSITÔT que je fus en place de médecin ordinaire de l'hôpital de la Sainte - Trinité, je m'occupai entr'autres choſes à rechercher tout ce qui pourroit m'inſtruire ſur l'état paſſé de cet hôpital.

Je trouvai parmi les regiſtres ce petit travail qui étoit commencé depuis peu d'années.

Ces nécrologes contiennent le nombre de ceux qui ont été reçus & de ceux qui ſont morts chaque mois. Je conclus de-là, la plus ou moins grande quantité de maladies dans chaque ſaiſon de l'année, quoique je ſache très-bien que par cette méthode, on ne peut pas fixer exactement le nombre des maladies qui règnent chaque mois ; car le nombre des lits demeurant le même, ſi dans quelques

temps il règne un plus grand nombre de maladies & de plus longue durée, on comptera dans un temps donné un très-petit nombre de maladies, lorſqu'à cauſe de la durée des maladies, ceux qui ont déjà été reçus ſont retenus plus long-temps, & privent pendant ce temps les autres de cet avantage.

Il faut encore ſavoir qu'un aſſez grand nombre de malades y ſont tranſportés lorſque leur état eſt déjà déſeſpéré ; que quelques-uns expirent immédiatement après leur réception. Nous avons pour loi de regarder les plus miſérables, comme les plus dignes auſſi d'être admis à l'hôpital.

Les différens médecins ont une notion différente de la malignité. De là, le nombre de ceux qui ſeront dits avoir été attaqués de fiévre maligne & en être morts, ne ſera pas le même chez tous les praticiens. J'ai connu une malignité *factice* ; cependant il n'eſt pas permis de penſer, qu'un homme qui a été médecin de cet hôpital pendant tant d'années, ait pu commettre une erreur aſſez grande, pour ranger dans la claſſe des fiévres malignes, celles que la pratique ordinaire, regarde comme exemptes de malignité.

Mais quelle utilité auront des ouvertures de cadavres ſi incomplettes, qu'on trouve dans ces regiſtres ? Je les aimerois mieux ſans doute bien ſoignées ; mais puiſque ces dernières nous manquent, contentons-nous des premières, pourvu que nous ſoyons ſûrs de leur véracité, comme nous le ſommes réellement. Il n'y a rien de petit, rien à mé-

priſer dans l'hiſtoire des maladies, pourvu que ces faits quelques petits qu'ils ſoient, quelques peu dignes qu'ils paroiſſent de notre attention ſoyent démontrés être l'ouvrage de la nature elle-même, qui eſt toujours véridique.

Un médecin pénétrant & amateur d'obſervations, auxquelles la vraie médecine doit ſon origine & ſes progrès, ſaura parfaitement qu'il n'y a aucune obſervation quelque petite qu'elle ſoit, quelque peu approfondie, quelque peu conſéquente qu'elle nous paroiſſe aſſez inutile pour ne pas contribuer pour quelque choſe à étendre les limites de l'art. Il ſaura tourner à ſon profit les plus légères choſes dont la voix de la nature l'aura averti, bien perſuadé qu'elles ne partent pas d'un hazard aveugle; mais de cette loi éternelle & immuable, qui dirige tout cet univers, auſſi bien que ces grands efforts de la nature, qui frappent les yeux même des ignorans.

Je ne puis dans cette circonſtance, quoique cela appartienne peut-être moins à mon ſujet, ne pas dire mon opinion ſur la plûpart de ceux qui récueillent des obſervations. Il y en a qui recherchent avec grand ſoin les choſes extraordinaires ſeulement, les faits prodigieux & rares, ceux qui arrivent à peine deux fois chaque ſiècle, & reçoivent à juſte titre le nom de prodiges, tandis qu'ils paſſent légèrement ſur ces maux journaliers dont nous ſommes ſans ceſſe affligés, comme indignes de leur attention. Il eſt indiſpenſable que ces hommes, en recherchant avec avidité les choſes extraordinaires

& placées loin d'eux, & mépriſant celles qu'ils ont chaque jour ſous les yeux, ne faſſent une médecine preſque toujours inutile & ſouvent dangereuſe dans les maladies les plus communes.

Ainſi donc, comme il ne convient pas de négliger ces obſervations rares, de même, il faut donner tous ſes ſoins pour connoître avec exactitude le génie des maladies populaires, le rapport qu'elles ont entr'elles, celui des différens temps où elles commencent, où elles ſont dans leur force & où elles diſparoiſſent, le paſſage de l'une à l'autre, leur complication, &c., &c.

La collection de toutes les conſtitutions épidémiques décrites juſqu'à préſent, apporteroit un des plus grands avantages à l'art & immortaliſeroit ſon auteur : mais revenons à notre ſujet.

Le regiſtre de l'année 1761, (car je n'en ai pas trouvé de plus ancien,) préſente de malades reçus dans le cours de cette année 1056
parmi leſquels il y eut d'hommes . . . 547
de femmes 509
Il en mourut 120

Dans cette année, le printemps fut ſur-tout funeſte ; l'été & l'automne le furent beaucoup moins, quoique dans l'été il y eut un plus grand nombre de maladies. Pour l'automne, non-ſeulement les maladies furent moins funeſtes ; mais encore en plus petit nombre. L'hiver produiſit peu de maladies, mais qui furent preſque auſſi dangereuſes que celles du printemps.

La proportion des morts aux malades reçus eſt à-peu-près comme 1 à $8\frac{3}{4}$.

Au cinquième jour de Février, on trouve les notes ſuivantes : « Il eſt mort d'une tympanite, un homme » dont l'abdomen ayant acquis un volume immenſe » préſenta à ſon ouverture, à peine une livre de » féroſité, tandis que les inteſtins étoient dilatés » au de-là de toute meſure, & étoient, quant à » leur ſtructure, de l'épaiſſeur du doigt, enflammés » & ſphacelés. »

« Le troiſième de Mars, il eſt mort un homme » d'une luxation des vertèbres des lombes, & de » la paralyſie des parties inférieures du corps, » avec le ſphacèle des viſcères de l'abdomen, & » ſur-tout de la veſſie, ce que démontra l'ou- » verture. »

« Le 5me. Septembre, une femme eſt morte d'une » fièvre demi-tierce, qui ſe termina par la ſup- » puration du méſentère ; » les fièvres demi-tierces de la famille des putrides, malignes, provenant d'un amas vicieux des premières voies, produiſent enfin des abcès des viſcères abdominaux, la gangrène & la nécroſe.

« Le 14 Octobre, il périt un homme d'une » métaſtaſe ſur la poitrine, après qu'il eut ré- » chappé d'une fièvre rémittente d'un mauvais ca- » ractère. »

Un grand nombre d'obſervations que j'ai faites moi-même, m'apprennent que dans les fièvres bi- lieuſes, malignes, exanthématiques, continues ré- mittentes, lorſque la maladie a été négligée, mal

traitée & ſe trouve très-avancée, qu'on a négligé l'émétique, ou qu'on ne l'a pas réitéré comme il étoit convenable, la matière morbifique entraînée du ſyſtême gaſtrique dans les ſecondes voies, ſe jette ſur la poitrine, y occaſionne une toux continuelle, une reſpiration difficile, avec bruit & ſifflement. Dans ce cas, il faut mettre tout eſpoir de ſalut dans les excitans, les inciſifs, le tartre ſtibié, le kermés, les véſicatoires, la racine d'arnica.

Dans l'année 1762, on reçut de malades 1030
Il en mourut 87
La proportion des morts aux reçus étoit à-peu-près comme . . . . . 1. 11 $\frac{1}{10}$.

Quel fut le nombre des malades chaque mois, quelle fut la mortalité des maladies, c'eſt ce qu'on ne trouve pas dans la nécrologe de cette année; cependant les mois d'Avril, de Mai & de Juin furent funeſtes plus que tous les autres.

Dans le mois de Janvier, il périt, de fièvre maligne, un homme chez qui une parotide étoit rentrée. Le mois de Mars de la même année, deux perſonnes périrent de fièvre maligne avec des parotides. Le cinq d'Août, « il mourut un homme » d'un ſquirre prodigieux au foie, avec une tumeur » cyſtique conſidérable, pleine de graiſſe comme » un ſtéatome; entrelaſſée d'un grand nombre » de vaiſſeaux capillaires, & chez lequel toutes

» les parties de l'abdomen étoient également ſquir-
» reuſes. »

Dans le mois de Décémbre, il mourut de fièvre maligne un plus grand nombre de ſujets que dans les autres mois.

Le nombre des malades reçus dans l'année 1763, ne s'eſt pas trouvé.

Celui des morts eſt de 95

Parmi les malades reçus, il y en eut d'attaqués de fiévre maligne 195

Il en mourut 28

Parmi les morts, il en périt d'une dyſſenterie qui régna pendant les mois d'Août, de Septembre & d'Octobre 9

La proportion de ceux qui moururent de fiévre maligne, à ceux qui en furent attaqués, fut à peu-près comme . . . 1. $6\frac{2}{7}$.

Le nombre des morts dyſſentériques, fut au nombre total des morts comme . . . 1. $10\frac{5}{9}$.

La proportion des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . 1. 3

On trouve plus de morts pendant l'hiver, que dans les autres temps de l'année ; & ce fut ſur-tout des perſonnes attaquées de maladies chroniques.

Au 21e. jour du mois d'Avril, on lit qu'il mourut un homme ou une femme » d'une fiévre rhumatiſ-
» male maligne, dans laquelle il s'élevoit ſur tous

» les membres des tumeurs inflammatoires qui ſe » ſphaceloient ſur-le-champ. »

Au troiſième Septembre, » il mourut un homme » d'un ictère noir chronique, avec une hydropiſie ; » ſon cadavre ouvert préſenta le foie ulcéré & » corrompu, & toutes les glandes du méſentère » ſquirreuſes. »

Dans l'année 1764, le nombre des malades reçus fut de 875
celui des morts de 63

La proportion des morts aux reçus, comme . . . . . 1 . 13 $\frac{1}{2}$.

Parmi ces derniers, il y en eut d'attaqués de fiévre maligne 181
dont il mourut 24

La proportion des morts, de fiévre maligne à tous ceux qui en furent attaqués, fut à peu près comme . . . . . 1 . 7 $\frac{1}{2}$.

Celle des malades affectés de fiévre maligne, à tous les autres malades, comme . . 1 . 4 $\frac{4}{5}$.

Celle des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . . . 1 . 2 $\frac{5}{8}$.

Le nombre des malades fut beaucoup moindre que les trois années précédentes ; pendant l'automne il y eut un très-petit nombre de maladies qui ne furent pas du tout mortelles. Le printemps eut moins de maladies que l'été, plus que l'au-

tomne ; mais dans l'une & l'autre ſaiſon, les maladies furent plus mortelles ; l'hiver ne différoit pas beaucoup du printemps ; à peu près la moitié de ceux qui moururent, périrent de fiévres malignes.

Le ſixième jour d'Avril, on lit : « qu'il mourut » une perſonne, d'apoplexie après une léthargie. » A l'ouverture, on trouva un abcès dans le cer- » veau, un autre aux environs de l'os petreux, » & un troiſième vers les ſinus latéraux, de » manière que l'os occipital étoit plein d'une » matière purulente extravaſée, & qui deſcen- » doit par le trou occipital, le long de la moëlle » allongée. »

Au deuxième de Septembre, on trouve ce qui ſuit : « il eſt mort un homme, dans une mi- » graine chronique ; à ſon ouverture, on a trouvé » une tumeur enkyſtée, égalant un œuf de pi- » geon, ſituée au-deſſus de la ſelle turcique & » du nerf optique. »

Dans l'année 1665, la ſomme des malades recus fut de 903
celles de morts de 87

Parmi ces malades, il y en eut d'attaqués de fiévre maligne 162

Il en mourut 33

La proportion de tous les morts aux reçus, fut comme . . . . . 1 . 19 $\frac{2}{3}$.

Celle des morts de fiévre maligne, à ceux qui en furent affectés, comme. . . 1 . 5

Celle des malades de fiévre maligne à tous les autres malades, comme . . , . . 1 . $5\frac{1}{2}$.

La proportion des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . . 1 . $2\frac{7}{11}$.

Dans le printemps on vit beaucoup plus de morts que dans l'été ; mais le nombre des maladies fut moindre. L'automne donna à peu près le même nombre de maladies que l'été, mais offrit plus de morts. Dans l'hiver, le nombre des maladies fut le même que celui du printemps, celui des morts fut un peu moindre.

Au huitième jour de Janvier, on lit ce qui suit : « Elle mourut auſſi-tôt après qu'elle eut été apporté, & à ſon ouverture, on trouva dans l'abdomen une grande quantité de matière purulente, provenant de la rupture d'un abcès, ſitué entre les membranes de l'eſtomac, & qui avoit détruit toute ſa ſtructure. »

Au dixième jour du même mois : « il eſt mort un homme, d'un ictère noir, avec un vomiſſement continuel ; à l'ouverture de ſon cadavre, on trouva le pylore avec une partie du duodénum ſquirreux & chancreux, la véſicule du fiel à demi cartilagineuſe, contenant au lieu de bile, une ſérosité blanche. »

Au vingt du mois de Mars : « un homme eſt

» mort dans l'aſthme d'une dilatation immenſe du » cœur , & d'un polype dans ſon ventricule » droit , avec un extravaſation de ſérosité , d'en- » viron 4 livres , dans la cavité droite de la poi- » trine. »

Au ſeptième de Juillet : « il eſt mort un homme » après une fièvre hémitritée , ſuivie de ſuppuration » du méſentère , & de coliquation. »

Au dix-huitième de Septembre : « il eſt mort » un homme d'une fièvre rémittente d'un mau- » vais genre , avec des parotides ſurvenues à la » fièvre. »

Au quatrième Novembre : « une femme eſt morte » dans une fièvre lente , provenant d'une tumeur » ſquirreuſe enkyſtée , de la groſſeur d'une tête » humaine , dans la partie droite de l'abdomen , » s'attachant à l'ovaire & au muſcle pſoas , con- » tenant une matière purulente caſeuſe , où ſe » trouvèrent quelques poils. »

Dans ce nécrologe & dans d'autres , il eſt fait mention fréquemment de perſonnes mortes de fièvre maligne , ſuivie d'apoplexie.

Dans l'année 1766. le nombre des malades reçus, fut de 1057
celui des morts de 69

Parmi ces malades , ceux affectés de fièvre maligne , étoient au nombre de . . 117

De ceux-là, quatre eurent des pétéchies, & cinq le millet blanc ; il en périt de fiévre maligne 14

La proportion des morts aux reçus fut comme . . . . . 1 . 15 $\frac{7}{13}$.

Celle des malades de fiévre maligne. à tous les malades., comme . . . . 1 . 9

La proportion des morts de fiévre maligne, à ceux qui en furent attaqués, comme . . . . . 1 . 8 $\frac{5}{14}$.

La proportion des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . . 1 . 5

Le printemps produiſit moins de maladies que les autres parties de l'année ; mais il y eut beaucoup de morts. L'été compta très-peu de morts, quoiqu'il fut infecté d'un grand nombre de maladies ; l'hiver fut très-fatal quoiqu'il n'eût pas beaucoup plus de maladies que le printemps ; dans l'automne, on vit moins de maladies que dans l'été, plus que dans l'hiver & le printemps ; mais qui ne furent pas très funeſtes.

Au 20 Janvier, ou trouve les obſervations ſuivantes : « il eſt mort un homme d'une fracture du » crâne, dans l'os pariétal gauche, s'étendant juſqu'à » la future coronaire, & dans le droit, juſqu'à » l'orbite, avec extravaſation de ſang dans la baſe » du crâne, à la quantité de trois onces ; cette » fracture provenoit d'une chûte.

Au 2me. Juillet, il eſt mort un homme d'hydrophobie ; 24 heures après ſa reception dans l'hôpital, ayant été modu le 15 du mois précédent.

Au 12 d'Août, « il eſt mort un homme dans » une fiévre rhumatiſmale, ou il s'étoit fait ſur la » gorge & la langue, une métaſtaſe qui ſuffoqua » le malade en peu d'heures. »

Dans l'année 1767, on reçut de malades	1017
Il en mourut	78
Parmi ces malades, il y en eut d'affectés de fiévre maligne ſans exanthêmes.	93
Avec le millet blanc	12
Avec des pétéchies	5
Total	110
Il en périt	16

La proportion de tous les morts aux reçus, fut comme . . . . . 1.13 $\frac{1}{26}$.

Celle des malades de fiévre maligne à tous les autres, comme . . . . . 1.9 $\frac{3}{11}$.

La proportion des morts de fiévre maligne à tous ceux qui en furent attaqués comme . . . . . 1.6 $\frac{7}{8}$.

Dans l'été il y eut un grand nombre de maladies ; mais peu mortelles. Celles de l'automne furent un peu moins nombreuſes, mais très funeſtes.

Dans

Dans l'hiver, il y eut encore moins de maladies que dans l'automne & l'été précédent. La proportion des morts aux malades fut la même que celle de l'automne.

Au vingt-cinquième jour, on lit ce qui suit : « un » homme eſt mort dans un ictère noir, provenant » d'un ſquirre du ſphincter de la véſicule du fiel, » avec le ſphacèle du foie & un jeu extraordi- » naire de la nature ; car les viſcères tant de » l'abdomen que de la poitrine, étoient chargés » dans leur poſition, de manière que le foie » fut trouvé dans la partie gauche, & ainſi des » autres. »

Au vingt-ſixième jour, « un homme eſt mort » dans une fièvre lente, d'une obſtruction de la » rate & de toutes les glandes de l'abdomen, d'un » grand nombre d'hydatides, & de l'hydropiſie du » péricarde ; l'ouverture du cadavre préſenta auſſi » le péritoine ſquirreux & de l'épaiſſeur du doigt » majeur. »

Au douzième du mois d'Août, « une vieille femme » mourut dans un ictère chronique ; à ſon ouver- » ture on trouva le foie ulcéré, des calculs dans » la véſicule du fiel, le méſentère ſquirreux, la vé- » ſicule du fiel auſſi ſquirreuſe, calleuſe & cartila- » gineuſe. »

Au troiſième de novembre : « apoplexie pro- » venant d'une chûte ; après la mort, on trouva une » fracture depuis la future lamboïde, juſqu'au tro

» occipital ; du ſang extravaſé dans le cervelet & la » dure-mère déchirée antérieurement vers l'os fron- » tal, de manière qu'elle laiſſoit paſſer le cerveau ; » tout le cerveau étoit en même-temps rempli de » ſang extravaſé. »

Dans l'année 1768, le nombre des reçus.

fut de	1066
Celui des morts de	83
D'affectés de fiévre maligne	
Sans exanthêmes.	115
Avec des pétéchies	1
Avec le millet blanc	4
Le total	120
Il en mourut	17

La proportion de tous les morts aux reçus 1 . 12 $\frac{8}{9}$.

Celle des affectés de fiévre maligne, à tous les malades, comme . . . . . 1 . 8 $\frac{5}{6}$.

La proportion des morts de fiévre maligne, à tous les morts, comme . . . . . 1 . 4 $\frac{15}{17}$

Ou preſque comme . . . . . 1 . 5

Le rapport des morts de fiévre maligne, à ceux qui en furent affectés, comme . . . 1 . 7

Dans le printemps & dans l'automne, on vit beaucoup de morts parmi un petit nombre de malades, dans les mois de Juin & de Juillet, parmi un grand nombre de malades, fort peu perdirent la vie ; l'hiver donna & peu de maladies & peu de morts.

Au dix-ſeptième jour de Juin, on trouve ces notes : « Un homme eſt mort dans un ictère chronique » noir ; à ſon ouverture, j'ai trouvé le foie, le » col de la véſicule du fiel, le méſentère & le re- » ſervoir du chyle ſquirreux. Tout le corps étoit amai- » gri, & au lieu de bile, la véſicule du fiel contenoit » un ſang très-noir. »

Dans l'ouverture des cadavres, j'ai trouvé une ou deux fois une bile extrêmement foncée, ſemblable à de la lie, qui au premier coup-d'œil & avant que je reçuſſe un peu de cette bile ſur du papier brouillard, me repréſentoit un ſang très noir ; quoiqu'il ſoit poſſible que celui qui a fait cette ouverture, ait réellement trouvé du ſang très-noir.

Au vingtième jour, « il eſt mort un homme » dans un vomiſſement chronique, provenant d'un » ſquirre conſidérable du pancréas, de ſon adhé- » rence avec l'eſtomac & le foie qui étoit obſtrué » & couvert de nombreux abcès.

Dans l'année 1769, le nombre des malades reçus fut de	1133
Celui des morts, de	75
D'attaqués de fièvre maligne ſans efflorescences	58
Avec des pétéchies	6
Avec le millet blanc	3
Avec des petites véroles confluentes	1
Total des affectés de fièvre maligne	68

Il en mourut. 21

Le rapport des morts aux reçus, comme. 1 . 15 $\frac{1}{2}$.

Celui des affectés de fiévre maligne aux autres malades, comme . . . . . 1 . 16 $\frac{11}{17}$.

Le rapport des morts de fiévre maligne, à ceux qui en furent affectés, comme . 1 . 3 $\frac{5}{21}$.

Celui des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . . . 1 . 3 $\frac{1}{7}$.

Les maladies furent très-nombreuſes pendant l'été. Sur la fin du mois de Juin, les fiévres malignes ſe déclarèrent & parvinrent à leur plus haut degré, dans le moit d'Août. La plûpart des morts de ce mois furent dues aux fiévres malignes. Les maladies du printemps & de l'automne furent à-peu-près égales en nombre entre elles, & moins fréquentes que celles de l'été. Le printemps donna plus de morts qu'aucune autre ſaiſon de l'année ; ceux qui ſuccombèrent furent ſur-tout les ſujets attaqués de maladies chroniques, de phthiſie, d'hydropiſie, &c. Après l'été, la ſaiſon la plus funeſte fut l'automne. L'hiver fut plus ſalubre que toutes les autres ſaiſons.

Au douzième jour, on trouve, « un homme eſt » mort dans une cachexie ictérique. Son ouverture » a préſenté le foie fort conſidérable, dur, d'un » jaune rouge dans ſa ſubſtance, avec une extra- » vaſation d'une ſéroſité jaune dans la poitrine & » dans l'abdomen. »

Dans l'annee 1770, le nombre des reçus fut de. 1233

Celui des morts de. 73
D'affectés de fiévre aiguë. 92
Avec des pétéchies 9
Avec le millet blanc. 7
Avec une éruption ſcarlatine. . . . 2

Total des affectés de fiévre maligne. . . 104

Il en mourut. 24

La proportion de tous les morts à tous les reçus, comme . . . . . 1 . 16 $\frac{9}{10}$.

La proportion de ceux qui furent affectés de fiévre maligne à tous les autres malades, fut comme . . . . . 1 . 11 $\frac{9}{10}$.

Celle des morts de fiévre maligne à tous ceux qui furent attaqués, comme. . . . 1 . 4 $\frac{1}{3}$.

La proportion des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . . 1 . 3 $\frac{1}{24}$.

Il y eut un grand nombre de maladies pendant l'été & au commencement de l'automme ; mais elles furent les moins mortelles. Dans les mois de Novembre & de Décembre, elles furent moins nombreuſes, mais plus funeſtes. Dans le printemps, elles furent plus rares que dans l'été & l'automne ; mais le nombre des morts fut plus conſidérable, & provint tant de maladies chroniques que de fiévres malignes.

Au huitième jour de Janvier on lit ce qui ſuit. « Il

» eſt mort un homme dans une aſcite. A ſon ouver-
» ture on a trouvé le foie ſquirreux, preſque car-
» tilagineux & plus de quarante meſure d'eau dans
» l'abdomen. »

Au dix-ſeptième Février, « il eſt mort un homme
» dans un ictère provenant d'une inflammation au
» foie. A ſon ouverture on a trouvé le foie ſquirreux
» & ſtéatomateux peſant plus de 20 livres. »

Au vingtième jour de Mars, « un homme eſt
» mort dans l'aſthme ſec. A l'ouverture, on a trouvé
» les poumons adhérens avec la plèvre, & entière-
» ment ſquirreux, avec un cœur extraordinairement
» volumineux. »

Au vingt huitième jour « un homme eſt mort dans
» un aſthme ſec. On a trouvé les poumons pleins de
» tubercules & adhérens, avec un empième conſidé-
» rable rompu dans la cavité de la poitrine. »

Au douze de Mai « un homme eſt mort d'une
» chûte. La paralyſie des parties inférieures a eu lieu
» par la fracture & la luxation des dernières vertè-
» bres de la poitrine. »

Au douzième-jour de Juin « il eſt mort un homme
» dans un ictère noir, provenant d'un ſquirre au foie
» & de calculs de la véſicule du fiel. A ſon ouverture
» on a trouvé le foie déjà putréfié, gangréneux,
» des calculs dans l'inteſtin duodénum.

Dans l'année 1772, on reçut de malades, 1216
Il en mourut. 199

Il y en eut d'affectés de fiévre maligne
ſans efflorescences 305

Avec des pétéchies 35
Avec une éruption miliaire blanche. . 6
Avec une éruption ſcarlatine 2

Total 348

Il en mourut. 45

La proportion de tous les morts à tous
les reçus, fut comme. . . . . 1.12 $\frac{2}{5}$.

Celle des affectés de fiévre maligne à
tous les malades, comme. . . . . 1.3 $\frac{1}{8}$.

Celle des morts de fiévre maligne à
ceux qui en furent affectés, comme. . . 1.7 $\frac{11}{5}$,

La proportion des morts de fiévre ma-
ligne à tous les autres morts, comme . . 1.2 $\frac{2}{9}$.

Depuis le commencement d'Avril au commencement de Novembre, les maladies furent très-nombreuſes & très-funeſtes dans le printemps, très-peu au contraire dans l'été ; l'hiver fut moins pernicieux que le printemps, & plus que l'été. Le mois de Mai compta le plus de funérailles.

Au vingt-ſeptième de Janvier, on lit les choſes ſuivantes : « on a reçu une femme avec des ange-
» lures un peu ſphacelées ; auſſi-tôt après ſa récep-
» tion, elle eſt morte ſaiſie de ſpaſme & de mou-
» vemens convulſifs »

Au deuxième d'Avril : « il eſt mort un homme

» d'une fracture & luxation des vertèbres lombaires, causées par une chûte, d'où a résulté une » paralysie des parties inférieures. »

Au quatorze d'Avril : « il est mort un homme de » fièvre maligne, suffoqué par des parotides consi» dérables. »

Au 24 de Juillet ; « il est mort un homme d'un » sphacèle de la face provenant d'un diathèse scor» butique. »

Au trentième jour : « il est mort un homme dans » le spasme & les convulsions ; à son ouverture, » on a trouvé une extravasation de sang, de la » quantité d'une once, dans la base du crâne. »

Au seize Septembre : « Un homme est mort dans » le tétanos, provenant d'une contusion de l'épine » du dos. »

Au vingt-neuvième : « après une fièvre maligne, » devenue rémittente, d'un mauvais genre, le sujet » est mort dans le paroxisme, accompagné de con» vulsions. »

Au dixième jour de Novembre : « il est mort un » homme dans l'asthme, provenant d'une dilatation » anévrismale du cœur, avec des concrétions poli» peuses & cartilagineuses. »

Au 29 Décembre, « il est mort un homme dans » un asthme sec, convulsif ; à son ouverture, les » poumons ont été trouvés squirreux. »

Dans l'année 1772, on reçut de malades. 1305
Il en mourut. 79

Il y en eut d'attaqués de fiévre maligne
sans efflorescences 352
Avec des pétéchies 27
Avec l'éruption miliaire. 8

Total 87

Il en périt. 33

La proportion de tous les morts à tous les reçus fut comme. . . . . 1. 16 $\frac{1}{2}$.

Celle des malades de fiévre maligne à tous les autres malades, comme. . . . 1. 3 $\frac{2}{5}$.

La proportion des morts de fiévre maligne à ceux qui en furent affectés, c. . 1. 11 $\frac{8}{11}$.

Celle des morts de fiévre maligne à tous les morts, comme . . . . . 1. 2 $\frac{4}{11}$.

Depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, presque tous ceux qui moururent, périrent de de fiévre maligne. Il y eut un grand nombre de maladies depuis le commencement de Mai, jusqu'à la fin d'Octobre; très-peu dans les mois de Novembre & de Décembre. La fin de l'hiver & tout le printemps furent très funestes; l'été le fut moins, & l'automne moins encore.

Dans l'année 1773, le nombre des reçus
fut de. 1176

Celui des morts, ... 63

D'attaqués de fiévre maligne ſans efflores-
cences. 109
Avec des pétéchies. 5
Avec le millet blanc. 1

Total. 115

Il en mourut. 13

La proportion de tous les morts à tous les reçus fut comme . . . . . .1.18 $\frac{2}{3}$.

Celle des affectés de fiévre maligne à tous les malades, comme. . . . . .1.10 $\frac{1}{3}$.

Celle des morts de fiévre maligne à ceux qui en furent affectés comme. . . . .1.8 $\frac{11}{13}$.

Le nombre des maladies fut égal dans le printemps & dans l'été ; mais leur mortalité fut différente ; car le printemps fut très-funeſte, & la plûpart des morts furent la ſuite de maladies aigues. Après le printemps vint l'automne, puis l'été, enfin l'hiver qui fut très-ſalubre.

Au 9e. Novembre, on lit ce qui ſuit : « Un homme » après avoir deux fois ſurmonté une fiévre aigue & » enſuite rémittente, mourut ſubitement. A ſon ou- » verture, on trouva une grande molleſſe ſur-tout » du cœur, & une petite partie de l'eſtomac ſpha- » celée. »

Au 10 d'Octobre, « un homme eſt mort dans le » maraſme & un ictère noir. A ſon ouverture, le » méſentère & ſes glandes ont été trouvés preſque » cartilagineux, & la véſicule du fiel pleine de calculs. »

Dans l'année 1774, le nombre des reçus fut de. 992

Celui des morts de. 58

D'affectés de fiévre maligne ſans efflorescences. 65

Avec pétéchies 8

Avec éruption miliaire. 3

Total 76

Il en périt. 11

Le rapport de tous les morts à tous les reçus fut comme. , ... 1 . 17 $\frac{3}{19}$.

Celui des malades de fiévre maligne à tous les malades, comme. . . . . 1 . 13 $\frac{1}{19}$.

Celui des morts de fiévre maligne aux malades de ce genre, comme. . . . 1 . 6 $\frac{10}{11}$.

Celui des morts de fiévre maligne à tous les morts comme . . . . . 1 . 5 $\frac{4}{11}$.

Dans le printemps, les maladies furent & plus nombreuſes & plus mortelles. L'été le céda en nombre, mais non en mortalité. Les maladies de l'automne furent plus nombreuſes que celles de l'été, mais elles furent rarement pernicieuſes. L'hiver fut ſalubre.

Au 21 Février, on trouve ce qui ſuit : « Il eſt » mort un homme dans l'aſthme convulſif, après » une colique de peintres. »

Dans l'année 1775, le nombre des reçus fut de. 1206

Celui des morts de. 63
La proportion des morts aux reçus, c. . 1 . 19 $\frac{1}{9}$.

Je n'ai point trouvé dans la nécrologe combien il y eut des malades attaqués de fiévre maligne, & combien il en mourut.

Depuis le commencement de Mai, jusqu'à la fin de Septembre, il y eut un grand nombre de maladies qui ne furent cependant pas fort pernicieuses. Sur la fin de l'automne, pendant l'hiver, & au commencement du printemps, les maladies furent moins nombreuses, mais plus funestes.

Que si nous voulions comparer le nombre de tous ceux qui sont morts à l'hôpital dans l'espace de 14 années, avec le nombre de ceux qui y ont été reçus pendant le même temps, la proportion moyenne des morts aux reçus sera à-peu-près c. . . . 1 . 14 $\frac{3}{7}$.

La proportion moyenne des morts de fiévre maligne dans l'espace de douze ans, à tous ceux qui en ont été affectés pendant le même nombre d'années, comme. . . . . 1 . 7 $\frac{1}{10}$.

La proportion moyenne des morts de fiévre maligne dans l'espace de douze années, à tous ceux qui sont morts dans l'hôpital pendant le même temps, c. . . . . 1 . 2 $\frac{19}{20}$.

Parmi 270 malades qui moururent de fiévre maligne, il y en eut 14 qui avoient des parotides, & cinq chez qui les parotides, après avoir paru, étoient rentrées avant la mort.

Parmi 298, il y en a 21 qu'on lit « être morts » dans la fiévre maligne de ſphacèle au coccis. »

Il eſt fait fréquemment mention d'aſthme mortel provenant de l'hydropiſie de la poitrine & du péricarde.

On trouve noté ſoigneuſement dans les mêmes regiſtres, que beaucoup de perſonnes boſſues étoient mortes de phthiſie, de péripneumonie, d'aſthme & d'hidrothorax.

Les mêmes nécrologes nous apprennent conſtamment qu'un très-grand nombre de phthiſiques, la plûpart des hydropiques, ceux ſur-tout qui ont de l'eau dans la poitrine, ſuccombent dans les mois d'hiver plutôt que dans aucun autre temps de l'année.

J'ai trouvé ſouvent qu'on avoit ajouté la manière dont les fièvres malignes faiſoient périr les malades; il en périſſoit « dans les convulſions, la phrénéſie, » l'apoplexie ſurvenant par une congeſtion faite » à la tête, & produiſant l'hémiplégie, avec une » parotide gonflée, ſuffoqués par des parotides vo- » lumineuſes, la parotide étant rentrée; les paroti- » des étant tombée en gangrène, intérieurement, par » une métaſtaſe faites ſur les poumons, par des dé- » pôts dans l'abdomen, par le ſphacèle du coccis, » des endroits où étoient les véſicatoires. »

Une obſervation conſtante, & ces nécrologes nous apprennent, qu'il eſt certaines parties de l'année plus pernicieuſes que les autres, ainſi le printemps

à coutume de compter plus de morts que toute autre saiſon ; l'hiver ſuit à peu d'intervalle , l'une & l'autre saiſon apportent la mort à ceux qui ſont détenus par de longues infirmités ; aux phthiſiques , aux hydropiques , &c. Le printemps en outre produit des maladies aigues , de manière qu'un très-grand nombre d'hommes perdent la vie , ou par des longues maladies , ou par des maladies aigues , qui paroiſſent dans le même temps ; de-là , nous avons du printemps une autre idée , que celle qu'en donne Hippocrate, qui l. , 3 , aphor. , 6. aſſure « que le prin-» temps eſt la ſaiſon la plus ſalutaire , & la moins » funeſte de l'année. »

Ces obſervations répondent à celles qu'ont faites d'autres auteurs , & principalement Sufrmilch ; mais un autre ordre de temps s'établit ſi nous conſidérons, non la mortalité, mais le nombre des maladies régnantes dans chaque partie de l'année ; l'été très-fécond en maladies , mais peu mortelles en général , tient alors le premier rang. Après l'été vient l'automne; le printemps compte pour l'ordinaire un petit nombre de maladies , celles de l'hiver ſont moins nombreuſes encore.

Mais ceci doit s'entendre de ce qui arrive le plus communément ; car les ouvrages de médecine nous fourniſſent de nombreuſes preuves , qu'il exiſte par temps des conſtitutions qui s'écartent des règles ordinaires.

Fin de la première partie.

DISSERTATION

DE

MAXIMILIEN STOLL,

MÉDECIN ORDINAIRE

DE L'HOPITAL DE LA SAINTE-TRINITÉ,

ET PROFESSEUR DE MÉDECINE CLINIQUE A VIENNE,

SUR LA MATIÈRE MÉDICALE PRATIQUE.

OUVRAGE POSTHUME.

Traduit du latin, sur l'édition Allemande, par JACQUES *TERRIER, Médecin des Armées.*

M. DCC. LXXXXVII.

EXPOSITION.

CETTE Dissertation comprend quatre Paragraphes, dont le premier contient quelques généralités ; le second enseigne la manière de prescrire, & quelques règles à observer sur la forme ; le troisième fournit un choix de remèdes, & le quatrième donne quelques modèles de formules moins pour être à usage, que pour servir à en composer un plus grand nombre.

OBSERVATIONS
GÉNÉRALES
SUR LES MÉDICAMENS.

§. PREMIER.

IL faut obſerver ſur les médicamens, qu'ils doivent être proportionnés à la maladie, faciles à ſe procurer, ſimples, appropriés à l'âge, à l'idioſyncraſie, au goût & à l'habitude.

Les remèdes doivent être *proportionnés à la maladie*, c'eſt-à-dire, qu'ils ne doivent être ni plus foibles ni plus forts que la maladie; car il eſt des perſonnes qui preſcrivent des remèdes excellens à la vérité, mais à ſi petite doſe, qu'un homme éclairé ne peut en eſpérer aucun effet, comme ſi, par exemple, dans

une maladie aiguë, on ajoutoit à une mixture une ſi petite quantité de nitre, qu'il n'en entrât que quelques grains dans chaque doſe.

Faciles à ſe procurer. Dans les grandes villes, on ſe procure tout facilement ; mais à la campagne, le médecin doit choiſir & preſcrire, autant que faire ſe peut, des choſes qu'on puiſſe ſe procurer dans la maiſon.

Simples. On a beaucoup péché contre la ſimplicité des remèdes, non dans le temps d'*Hippocrate*, qui preſcrivoit les plus ſimples, mais dans le dernier ſiècle & au commencement de celui-ci. Aujourd'hui même on pourroit faire encore des reproches à quelques médecins, qui cherchent à entaſſer en une même formule, des ſubſtances oppoſées à tous les ſymptômes à la fois ; car on rencontre ſouvent des formules où l'on compte plus de vingt ingrédiens. Certainement on méconnoît la maladie, quand on compoſe une formule, au-de-là du beſoin.

Appropriés à l'âge ; car tout remède ne convient pas à tout âge, non plus que toute eſpèce de formule. C'eſt ainſi que l'enfance & l'âge ſuivant ne s'accommodent pas des poudres ou des décoctions, mais plutôt des

mixtures, des ſirops ou de choſes ſemblables qu'on peut réduire ſous la forme de ſirop. Autre choſe convient au jeune homme, autre choſe à l'homme fait.

A l'idioſyncraſie. Il y a des hypocondriaques ſur-tout, ou des femmes hyſtériques qui ne peuvent ſupporter l'aſſa fœtida, le caſtoréum, &c. Bien plus, il eſt des perſonnes qui ont une répugnance véritable pour le quinquina, ſans qu'on puiſſe en rendre ou en découvrir la raiſon.

Au goût; ſi c'eſt poſſible : car il convient à l'honneur du médecin, & ſouvent auſſi au bien du malade, de flater le palais des perſonnes délicates.

A l'habitude; car il n'eſt preſque point d'endroit où l'on n'aime de préférence certaines formules & certains remèdes, dont un jeune médecin principalement doit ſe procurer avec ſoin la connoiſſance, ſans même excepter les choſes qui ſeules ſeroient inſuffiſantes, & demandent le concours de quelques autres, pour parer à la maladie ; par exemple, dans les maladies aiguës, on eſt dans l'uſage de preſcrire des mixtures, quoique tout le ſuccès dépende plutôt d'une abondante boiſſon délayante

& émolliente ; néamoins, comme c'eſt l'uſage nous ne devons pas les négliger.

A ces obſervations générales ſur les remèdes, appartiennent auſſi les avis ſuivans.

1°. La manière de vivre & le genre d'alimens doivent concourir avec l'action des remèdes ; ils doivent par conſéquent être oppoſés à la maladie, ſans quoi on n'obtiendroit point d'effet : par exemple, ſi les médicamens ſont délayans, que les alimens le ſoient auſſi, & non trop nourriſſans. Si les médicamens ſont calmans, qu'ils ſoient ſecondés par la manière de vivre, c'eſt-à-dire, le repos.

2°. Il ne faut pas toujours recourir aux remèdes, dans des incommodités légères, parce que ſouvent elles cédent au repos ſeul & à un régime convenable.

3°. Les remèdes ne doivent pas être plus forts que la maladie ; car, ſi dans une diarrhée légere, un mal de tête, une douleur des membres, &c. vous recourez de ſuite à des purgatifs violens, vous ferez du mal plutôt que du bien.

4°. Il ne faut pas donner des remèdes aux malades imaginaires. Tels ſont certains hypocondriaques ; tels ſont encore ceux qui, en

dépit de l'âge & des forces, veulent toujours être bien portans. Au lieu de médicamens, il faut leur conſeiller de prendre des nourritures qui conviennent à leur âge & à leurs forces. Enfin il eſt de ces malades imaginaires qui, parce qu'ils ont été attaqués antérieurement de quelque maladie contagieuſe, croyent toujours en conſerver quelques reſtes. Il ne faut rien leur preſcrire, mais plutôt les diſſuader, ou ſi les circonſtances y forcent, leur preſcrire ſeulement les remèdes les plus doux.

5°. Il ne faut jamais donner des remèdes curatifs, dans des maladies incurables, par exemple, dans le cancer, certaines écrouelles, dans le ſquirrhe invétéré, &c. ; ou ſi l'on en donne, qu'au moins ils ne ſoient pas trop actifs ; car le traitement doit être tel, que s'il n'eſt pas ſuivi du ſuccès, du moins il ne puiſſe pas nuire. Les jeunes médecins principalement doivent être très-reſervés à ſe charger de tels malades, dont ont déſeſpéré déjà des hommes expérimentés ; ou s'ils s'en chargent, ils ne doivent pas trop promettre, leur réputation pouvant ſe trouver par-là infiniment compromiſe. Certainement celui-là eſt le plus heureux, qui eſt auſſi le plus ſincère ; & quoique la

prudence lui défende quelquefois de dire la vérité au malade, il doit néanmoins la dire aux parens intéreſſés : ce qui a lieu ſur-tout pour les phthiſiques.

6°. Les remèdes ne doivent pas être plus foibles que le mal ; en effet, il y a des médecins inſtruits, à la vérité, mais qui faute d'expérience auprès des lits des malades, ne connoiſſent pas les forces de la nature, & qui pour cela ſont ſi timides, & preſcrivent les remèdes à ſi petites doſes qu'ils ne produiſent aucun effet, quoiqu'ils ſoient excellens d'ailleurs.

7°. On ne doit pas changer les remèdes ou les augmenter ſans néceſſité ; il y a des médecins, qui chaque jour, ſouvent deux fois par jour, changent des médicamens ou en augmentent la doſe ; afin, diſent-ils, d'obtenir un effet, comme s'ils ne ſavoient pas que la plupart des maladies ónt leurs temps déterminés, & des périodes fixes, dans le paſſage deſquelles elles changent d'état. Un bon praticien doit connoître la nature de chaque maladie, & les périodes de leurs changemens, afin qu'il ſache à quelle époque on doit eſpérer du ſoulagement.

8°. Les médicamens communs doivent être

préférés aux médicamens précieux ; les domeſtiques aux pharmaceutiques, s'ils ont la même vertu, à moins qu'on ait plus de confiance dans les choſes précieuſes.

9°. Il faut donner la préférence aux choſes agréables ſur les déſagréables, aux choſes expérimentées ſur les incertaines ; on doit s'attacher à plaire à l'enfance ſur-tout, à l'âge ſuivant, & aux perſonnes délicates, lorſque ſouvent tout le ſuccès dépend de-là ; par exemple, combiner le kina avec d'autres ſubſtances, de manière qu'on le prenne volontiers, ou du moins avec moins de répugnance.

10°. On doit proſcrire entiérement les choſes qui ont vieilli, par exemple, la poudre de corne de cerf, le bézoard, les pierres précieuſes, les momies, la fiente, &c. Il y a eu, & il y a encore des perſonnes qui recommandent le crotin de cheval dans le tétanos ; mais pourquoi, ſi tous les émolliens produiſent le même effet ? D'autres recommandent les excrémens humains contre la goutte ; l'or fulminant dans la rage, l'iléus, les obſtructions opiniâtres, &c. lorſque ce n'eſt qu'une matière inerte qui ne purge qu'à cauſe du ſel adhérent ; enfin, d'autres vantent le clou de Saint-Ruppert,

comme un préſervatif univerſel, différentes amulettes & d'autres folies de ce genre.

11°. Il faut prendre garde de pécher contre les régles de la chimie, ce dont nous parlerons plus bas.

§. II.

Manière de preſcrire, & régles à obſerver ſur la forme.

La manière de preſcrire varie à raiſon de la doſe & de la forme, qui elles-mêmes varient à leur tour, à raiſon de la maladie, de la partie affectée, de l'âge & du ſexe, &c.

Poudres.

Commençant par les *poudres*, elles ſe prennent intérieurement, ou ſervent à l'extérieur pour la compoſition des ſachets, les fumigations, les bains, pour nettoyer les dents ou tout autre but chirurgical.

La matière de la poudre eſt tout corps qui, par lui-même, ou par l'addition d'une autre ſubſtance, peut être réduit en poudre ; ainſi les huiles diſtillées, le camphre, le muſc, le caſtoreum, les extraits ſont réduits en poudre

par l'addition d'une autre corps. Le ſavon de Veniſe exige la combinaiſon du quadruple d'une autre ſubſtance, pour être bien pulvériſé, & même on le preſcrit fréquemment aux enfans, avec le ſextuple d'yeux d'écreviſſes.

La doſe des poudres à prendre intérieurement, ne doit pas être en-deſſous de huit ou dix grains, ni excéder un gros ; ainſi les feuilles & les fleurs ne peuvent pas être preſcrites à la doſe d'un gros, parce qu'elles ſeroient trop de volume : mais on ne doit pas non plus preſcrire des ſubſtances en poudre à moindre doſe, à moins qu'elles ne ſoient très-légères ou combinées avec un autre conſtituant ; c'eſt ainſi qu'on preſcrit l'extrait d'aconit à la doſe d'un grain avec addition de huit grains d'yeux d'écreviſſes, ou de ſucre, & le mercure doux avec un peu de ſucre ; mais il eſt plus prudent de preſcrire les préparations mercurielles ſous la forme des pilules. Les fleurs de zing ſe donnoient dans le principe à la doſe d'un demi grain avec du ſucre, la magnéſie, les yeux d'écreviſſes ; nous les avons portées dernièrement juſqu'à un gros dans notre hôpital. Le kermès minéral ſe donne toujours à un demi grain avec les abſorbans ; car à la doſe d'un

grain, il a ſouvent excité le vomiſſement. Le ſoufre doré d'antimoine & le tartre-émétique ſe donnent de la même manière ; le camphre doit être arroſé auparavant d'un peu d'eſprit de vin ; enſuite on le réduit en poudre par le moyen du ſucre. L'ipécacuanha, comme ſudorifique, ſe donne à un demi grain avec du ſucre ; enfin, on preſcrit de même le muſc, le caſtoreum & l'opium avec les yeux d'écreviſſes.

La forme eſt une poudre très fine, ou ſimplement une poudre, ou une poudre groſſiere. Cette dernière s'emploie pour les fumigations, les ſachets, les décoctions, les infuſions, les cataplaſmes, le vin médicamenteux.

La doſe des poudres à appliquer extérieurement varie ; ainſi pour le vin médicamenteux, elle doit être d'une à deux onces ; pour les fumigations, d'une demi-once à une once ; pour les cataplaſmes, ſuivant l'endroit ſur lequel on les applique ; par exemple, ſi c'eſt ſur-tout l'abdomen, alors une livre eſt ſuffiſante ; pour les bains artificiels, une livre ſert pour trois fois, par exemple :

℞ *Foie de ſoufre* . . . . . une livre ;
pour trois fois.

La doſe de la poudre doit être déterminée exactement au poids, pour les ſubſtances qui ſont actives à petite doſe, ou moins exactement avec la pointe du couteau ou un cuiller à café, ſi c'eſt une poudre abſorbante ou tonique.

Décoctions.

La décoction eſt un médicament interne, liquide, préparé par la coction, au moyen d'un menſtrue liquide.

La matière ſervant aux décoctions eſt très-variée. 1°. Tous les végétaux, les racines, les écorces, les bois, les plantes, les feuilles, les tiges, les fleurs, les fruits, les ſemences. 2°. Les parties ſolides des animaux, comme la râpure de corne de cerf, d'ivoire, les tortues, les vipères, les limaçons. Dans l'acrimonie acide, le célebre de Haen, preſcrivoit pour la toux convulſive;

℔ *Limaçons de jardin*, n°. XX.
Faites bouillir pendant un demi-quart-d'heure, dans une livre & demi de bière.

On fait auſſi pour les phthiſiques, des décoctions de pieds de veaux & d'agneaux; mais

elles conviennent peu, elles chargent l'eſtomac & augmentent la fiévre. 3°. Dans le régne minéral, l'antimoine, le mercure & les ſels ſervent auſſi pour les décoctions. On renferme l'antimoine dans un nouet ; on lui fait ſubir une ébullition de quatre heures & ſur la fin de la coction, on ajoute les eſpèces des bois. Le mercure, comme anthelminthique, doit ſubir une ébullition de deux heures. Les ſels s'ajoutent ſouvent aux décoctions diſſolvantes eccoprotiques ; par exemple,

℞ *Racine de chiendent*, } ãã une once.
Fruits de tamarins, }

Faites bouillir pendant une heure : Sur la fin de la coction, ajoutez crême de tartre, deux gros.

La matière qui ſert d'excipient, eſt de différente nature, c'eſt l'eau ſimple, l'eau diſtillée, le lait, le petit-lait, le vinaigre, la bière, le vin ; quoique ces derniers ſoient plutôt employés dans les infuſions.

La proportion entre l'ingrédient & l'excipient doit être d'une once ou d'une demi-once d'eſpèces,

d'eſpèces, d'écorce, de racines, ſur une livre d'excipient liquide, pourvu que quelque autre cauſe ne détermine pas autrement, comme pour la racine de ſalep & les fleurs d'arnica; car le ſalep, ſi on en preſcrit au delà de deux gros, excite des nauſées & des cardialgies très-cruelles, à moins qu'on ne l'emploie dans un état comateux ou de putridité, dans leſquels cas, nous le portions juſqu'à une once dans notre hôpital. Nous avons dit que la proportion générale étoit d'une once à une livre; quelquefois néanmoins, ſi l'on ſe propoſe d'avoir moins une décoction qu'un extrait liquide, la proportion eſt plus conſidérable, & elle va juſqu'à une demi-livre, par exemple;

℞ *Racines de chiendent*, une demi-livre.

Faites bouillir dans une quantité ſuffiſante d'eau, pendant une heure & demie à la colature qui doit être d'une livre, & fortement exprimée : ajoutez,

Terre ſolide de tartre, deux gros.

Sirop des cinq racines apéritives, une once & demi.

La quantité, dans les racines & les ſemences, ſe détermine par le poids, dans les plantes par poignées, dans les feuilles par pincées; on preſcrit deux poignées de plantes, deux pincées de fleurs & un gros & demi de ſemences pour une livre de liquide. Quant aux manières de déterminer la quantité de la décoction, il y en a deux principales, où nous fixons la quantité du liquide, & nous ordonnons que l'ébullition ſoit continuée juſqu'à la réduction du tiers ou de la moitié, ou nous laiſſons à l'apothicaire le ſoin de prendre le liquide, & nous déterminons le temps de la coction, & la quantité de la colature. Quant au temps de la coction, il faut ſe rappeller que l'antimoine la ſoutient quatre heures, le kina une, les racines & les autres ſubſtances une demi-heure ou un quart-d'heure. La quantité de la décoction médicinale doit être telle qu'on puiſſe la prendre en un ſeul jour; c'eſt pourquoi, elle ne doit pas excéder une livre & demi, ou quatre livres, ſi elle ſert de boiſſon ordinaire.

La doſe de la décoction à prendre chaque fois, eſt déterminée de manière que le malade en prenne, deux, trois, quatre fois par jour,

ou toutes les deux heures, toutes les trois heures, une taſſe, une demi-taſſe à café, ou deux onces, trois onces, juſqu'à quatre. Outre la doſe de l'ingrédient, on exprime ſa préparation antérieure, qui eſt la rapure, la contuſion, la macération, par exemple :

℞ *Rapure de bois de Gayac*, 1 once.

Verſez dans une quantité ſuffiſante d'eau, après avoir fermé le vaſe, laiſſez macérer à chaud pendant 24 *heures, enſuite faites bouillir pendant une heure.*

On doit encore preſcrire la manière de faire la coction, ſi c'eſt à vaſe fermé ou à vaſe ouvert ; pour la colature, ſi elle doit être exprimée, fortement exprimée, exprimée au preſſoir, clarifiée, par exemple :

℞ *Petit-lait clarifié ſelon l'art.*

Les décoctions ſe donnent ſeules ou avec quelques autres ſubſtances, les ſirops, les ſels, le ſavon, les robs ; de manière que dans une livre & demie de décoction coulée, il entre une once & demie, deux onces & même

trois onces de ſirop, & plus ou moins de ſel, ſelon ſa qualité.

Il y a encore quelques autres eſpèces de décoctions ; comme les *ptiſannes*, ſi ce ſont les grains qui forment l'ingrédient ; *le pochet*, ſi après avoir mis à part la première décoction pour être priſe à des temps déterminés, on fait bouillir les mêmes eſpèces reſtantes dans de nouvelle eau, pour ſervir de boiſſon ordinaire ; *les bouillons*, ſi ce ſont des parties animales qu'on ſoumet à la coction ; ſi ces bouillons ſont preſque purement gélatineux, ils prennent le nom de *reſtaurans*.

Les infuſions.

L'infuſion eſt un médicament interne, liquide, préparé par la macération dans un menſtrue liquide.

L'infuſion eſt froide ou chaude. L'infuſion des plantes ou des fleurs, faite au moyen de l'eau chaude, prend le nom de thé, & ſe fait ordinairement dans la maiſon. Le médecin ne preſcrit que les eſpèces de la pharmacie. On fait le plus ſouvent une décocto-infuſion, ſi l'on veut réunir des ſubſtances dont les unes

ſupportent la coction, & les autres l'infuſion ſeulement, par exemple :

℞ *Feuilles d'althéa.* . . . } ãã une
de mauves . . . . . } poignée.
Faites bouillir dans une q. s. d'eau;
à la fin de la coction, ajoutez,
Fleurs de verbaſcum, trois pincées.
Laiſſez infuſer à chaud pendant un quart-d'heure.

L'infuſion froide a lieu principalement lorſqu'on veut extraire quelque principe par le moyen du vin ou de la bière. Alors on la nomme vineuſe, ou vin médicamenteux, bière médicamenteuſe.

Le kina & peut-être beaucoup d'autres amers infuſent très-bien à froid. Le kina au moins a plus d'âcreté en infuſion froide qu'en décoction, par exemple :

℞ *Quinquina pulvériſé*, une once.
Broyez-le dans un mortier de marbre, répandant deſſus en même-temps & ſucceſſivement quelques onces d'eau.
Verſez le tout dans une livre & demi d'eau; agitez-le ſouvent, & laiſſez-le infuſer à froid, l'eſpace de 24 heures; donnez enſuite la colature.

Les infuſions à froid ſe font encore de cette manière : on enveloppe les eſpèces dans un linge, & on les plonge ainſi dans l'eau ſimple, le vin, ou la bière.

La matière de l'infuſion ſe prend parmi les plantes, leurs fleurs, les racines & dans tous les corps dont la vertu conſiſte dans un principe volatil. Il y a même d'autres ſubſtances dont les vertus ſont fixes, & ne conſiſtent point dans un principe volatil, mais qui s'en dépouillent ſi facilement, qu'il n'eſt beſoin que d'une ſimple infuſion & non d'une décoction ; par exemple, les fleurs d'althéa, de verbaſcum, &c. (*).

La quantité de l'infuſion, comme celle de la décoction, doit être telle, qu'elle puiſſe être priſe dans les vingt-quatre heures, & en été en dix heures, étant très-facile à ſe corrompre.

La doſe doit aller depuis deux onces juſqu'à quatre, ou depuis une demi-taſſe juſqu'à

(*) C'eſt ainſi que la rhubarbe perd, par la décoction, ſes vertus diſſolvantes, & en acquiert de ſtimulantes. Les feuilles de ſéné, doivent toujours être infuſées, & jamais ſoumiſes à la décoction.

une taſſe, toutes les heures, les deux ou trois heures. Si toute la quantité doit être priſe en une ſeule fois, elle prend le nom de potion, & ſe preſcrit ordinairement dans un but purgatif, à la doſe de quatre onces. Les plus vantées ſont l'eau laxative du diſpenſaire de Vienne, à trois ou quatre onces de laquelle on ajoute ordinairement deux ou trois gros de ſel: l'hydromel des enfans qui ſe donne depuis trois onces juſqu'à quatre, & dont on fait prendre une demi-taſſe toutes les heures ou toutes les deux heures, juſqu'à ce que le ventre commence à s'ouvrir.

Le Claret.

Le claret eſt une infuſion d'un goût, d'une odeur & d'une couleur agréables. Les fleurs de roſes rouges, de balauſtes, &c. avec quelque ſirop agréable conſtituent le claret, de même que les conſerves infuſées.

Le Julep.

Le julep eſt un médicament interne, liquide, tranſparent, d'un goût, d'une odeur & d'une couleur agréables, reſtaurant, fait ordinairement pour tromper la ſoif.

On prend de l'eau diſtillée ſimple, ou quelqu'autre eau agréable ; on la mêle avec quelques ſirops agréables, des oléo-ſaccharum, des ſucs récens acido-doux, par exemple, de l'eau de fraiſes, de ceriſes avec le ſirop de groſeilles, de mûres, de fraiſes, &c. Toute la quantité eſt entre une & deux livres.

Les Sucs.

Les ſucs exprimés des végétaux ſont un médicament interne, liquide, tiré des plantes, des feuilles & des racines.

Toute plante n'eſt pas propre à remplir ce but ; mais ſeulement celles qui ſont ſucculentes, ſavoneuſes, anti-ſcorbutiques, & pendant qu'elles ſont fraîches, par exemple, la racine de dent de lion, ou la plante elle-même, & alors nous diſons, *la dent de lion en totalité*, la racine de chicorée, l'endive, la laitue, le pourpier, le bécabunga, le creſſon aquatique, le cerfeuil, l'oſeille, l'oſeille ſauvage. Ces ſucs ſe preſcrivent le printemps ſeulement, pour les autres temps de l'année, on y ſupplée par les conſerves.

La doſe eſt depuis trois onces juſqu'à quatre ; il eſt d'uſage de ne pas excéder cette doſe : on les donne ſeuls, ou avec d'autres co-indiqués ; par exemple, avec un ſel neutre, le ſirop des cinq racines apéritives, de canelle, de menthe, de camomille, &c.

La manière la meilleure de les preſcrire, eſt d'ordonner de prendre des racines ou des plantes, en quantité ſuffiſante, pour en exprimer tant ou tant d'onces de ſucs, quoique quelques-uns déterminent la quantité des corps à prendre dont ils preſcrivent le ſuc pour une ou deux doſes.

Précautions à prendre dans l'adminiſtration des ſucs.

1°. Il ne faut pas ordonner les ſucs à un eſtomac débile, au moins à jeun ; mais après le déjeuner ordinaire, & en diviſant les doſes.

2°. Ceux qui ne peuvent pas ſupporter les ſucs des plantes récentes, ſupportent quelquefois leurs conſerves infuſées, ou même légérement bouillies avec le petit-lait ; par exemple,

℔ *Conſerve d'oſeille . . .* une once.

Faites diſſoudre dans une livre de petit-lait.

A la colature exprimée , ajoutez-y , &c.

3°. Si le malade ne ſupporte pas même ces infuſions de conſerves , on doit alors faire bouillir les plantes récentes avec un peu de bouillon de viande ; mais on doit les exprimer auparavant , à moins que ce ne ſoit des plantes potagères ordinaires , où l'expreſſion eſt inutile.

Mixture.

La mixture eſt un médicament interne , liquide , préparé par le ſeul mélange de diverſes ſubſtances.

La matière de la mixture , outre l'excipient, ſe trouve 1°. dans tous les corps qui ſe pulvériſent facilement , & ſont efficaces à petite doſe ; 2°. dans toutes les ſubſtances molles, comme les électuaires , les robs , les pulpes, certaines confections molles , les ſirops , les baumes ; 3°. dans d'autres liquides concentrés, comme les eſſences , les teintures , les élixirs,

les eſprits, les huiles eſſentielles, les ſucs, les baumes liquides.

L'excipient eſt de l'eau de fontaine, de l'eau diſtillée, ſimple, aromatique, une infuſion ou une décoction.

Toute la quantité de la mixture eſt depuis cinq onces juſqu'à huit ou dix, & jamais au de-là d'une livre. On en donne toutes les heures, toutes les deux, ou trois heures, une petite taſſe de deux à quatre onces.

La quantité de la mixture doit être telle qu'elle puiſſe ſe prendre dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſoit pour le danger de ſa corruption, ſoit parce que, ſelon la différente modification de la maladie, on doit ſouvent y ajouter, ou en retrancher quelque choſe; ce qui rend l'uſage des mixtures très-changeant, tant dans les maladies aiguës, que chroniques.

On ne preſcrit pas les mixtures à toute perſonne indiſtinctement, mais principalement aux enfans, aux ſujets foibles & délicats, qui prennent difficilement: car les liquides s'avalent plus facilement que les ſolides. Il faut éviter d'y introduire des choſes inertes ou trop précieuſes. On y fait entrer des ſels; mais

on péche contre les régles de la chymie, lorſqu'avec d'autres ſels, on ajoute pour l'agrément des acides minéraux, tels que l'eſprit de nitre dulcifié, l'eſprit de vitriol, &c.

La mixture concentrée, prend quelquefois auſſi le nom de gouttes. La quantité d'une preſcription a coutume d'être d'une demi-once à une once. La doſe ne doit jamais excéder cent gouttes. On en preſcrit ordinairement vingt, trente gouttes; deux, trois fois par jour. La matière eſt généralement toute préparée dans les pharmacies; ce ſont les eſprits, les eſſences, les teintures, les huiles, les baumes: mais d'autres ſubſtances, comme les réſines, les gommes-réſines, le camphre, peuvent auſſi ſelon le beſoin, être diſſoutes dans l'eſprit-de-vin, & ſervir de matière aux gouttes.

L'Emulſion.

L'émulſion eſt un médicament interne, liquide, tiré par la trituration des corps oléoſo-mucilagineux, au moyen d'un menſtrue liquide.

On preſcrit les émulſions dans l'intention de rafraîchir, d'adoucir, de ramollir. La matière excipiente eſt l'eau ſimple, une décoction,

une infuſion, ou le petit-lait. Les matières compoſantes ſont les amendes & les ſemences oléoſo-mucilagineuſes.

On ajoute quelquefois aux émulſions, des ſirops, par exemple ; mais le nitre excepté, il faut à peine y ajouter quelque ſel. En général, on ne doit rien y joindre qui puiſſe en changer la couleur ou le goût. La doſe en eſt, depuis quatre onces juſqu'à une livre. Elles ne doivent pas être gardées au de-là d'un jour, ni même auſſi long-temps dans l'été.

Les Electuaires.

L'électuaire eſt un médicament interne ou épais, ou ayant la conſiſtance du miel, & tiré de diverſes ſubſtances, les ſirops exceptés.

La conſiſtance de l'electuaire peut être ou molle ou épaiſſe ; ſi l'on veut l'avoir molle, elle prend auſſi le nom de confiture de thériaque, &c.

La quantité va depuis deux onces juſqu'à quatre. La doſe varie à raiſon des ingrédiens ; une cuiller à café, une cuiller à bouche, ou la groſſeur d'une noiſette, d'une noix muſcade, d'une noix. Dans les électuaires épais,

la doſe eſt preſque toujours de la groſſeur d'une féve, deux ou trois fois par jour.

La matière ingrédiente eſt formée de poudres, d'extraits, de pulpes, d'eſſences, d'huiles, de baumes. La quantité de ſirop pour les unir eſt laiſſée aux ſoins du pharmacien, on preſcrit ſeulement autant qu'il en faudra pour former un électuaire mou ou dur.

On ne preſcrit preſque jamais les électuaires dans les maladies aiguës, mais ſeulement dans les chroniques, comme toniques, ſtomachiques, emménagogues, anthelmintiques, antifébriles, nervines, &c.

Le Bol.

Le bol eſt un électuaire épais qui ſe prend en une ſeule fois.

La quantité du bol eſt d'un demi-gros, d'un gros, & pour le plus d'un gros & demi : ce qui eſt déjà exceſſif.

On donne ſous cette forme les opiatiques, comme la thériaque, les purgatifs, & toutes les ſubſtances molles ou en poudre, qui, priſes dans leur nature, ſeroient âcres ou nauſéabondes, & d'une déglutition difficile. On le preſcrit à prendre une ou deux fois

par jour. Cette forme ne convient pas aux ſujets foibles, fébricitans, qui n'y ſont pas accoutumés, à ceux qui ſont privés de leur bon ſens, aux enfans, &c.

L'Elegma.

L'élegma, *le linctus*, *le lok*, eſt un électuaire mou, un peu plus épais que le ſirop.

La doſe eſt arbitraire, & n'eſt point déterminée à un certain eſpace de temps; mais on prend à volonté une petite cuiller qu'on tient dans la bouche, & qu'on avale enſuite lentement, dans les maladies de la bouche & du goſier. Il y en a qui preſcrivent auſſi le lok dans les maladies de poitrine, & de la trachée-artère; mais certainement, ils ſont ou inutiles ou dangereux.

Les ingrédiens ſont toutes les ſubſtances molles, mucilagineuſes, les huiles, les ſirops, & jamais les poudres.

Confitures & ſes eſpèces.

La confiture, *la confection*, *& la conſerve.* On a une confiture, lorſqu'on confit avec du miel ou du ſucre un végétal, mais principalement des racines; *une confection*, ſi ce ſont

les baies des végétaux, & *une conſerve*, lorſqu'on confit les feuilles ou les fleurs avec les mêmes ſubſtances.

L'oléo-ſaccharum.

L'oléo-ſaccharum eſt une huile eſſentielle, reçue à la doſe de quelques gouttes, ſur un morceau de ſucre.

Les Pilules.

Les pilules ſont un médicament interne, ſous la forme de petites boules, de la groſſeur d'environ un pois.

Elles ſe preſcrivent dans un but purgatif, emménagogue, fortifiant, parégorique, nervin. On n'en fait point uſage dans les maladies aiguës, mais ſeulement dans les maladies chroniques. Toutes les ſubſtances efficaces à petite doſe, & propres à être réduites en boules, ſervent à ce but. Les ſels doivent en être éxilés, ou ſi on les preſcrit ſous cette forme, on ne doit admettre que ceux qui ſont efficaces à petites doſes, comme les fleurs de ſel ammoniac. Les pilules ne conviennent guère pour un but émétique; les enfans s'en accommodent peu, & en général, il faut s'informer

former des malades s'ils ſupportent cette forme, beaucoup de perſonnes ne pouvant avaler les pilules : on les donne cependant dans un but calmant.

La matière eſt fournie par les maſſes officinales, les ſavons, les réſines, les extraits réſineux ſolides, les ſucs épaiſſis, les poudres efficaces à petite doſe, les mercuriaux, les amers-fétides.

L'excipient varie ſelon la diverſité des corps conſtituant & leur conſiſtance ; ainſi, c'eſt un ſirop, du miel, un baume, de la térébenthine, des eſſences, des teintures & des eſprits.

La quantité d'une pilule doit être d'un demi-grain à trois grains.

La doſe, d'une pilule à ſix, rarement à huit.

La maſſe pilulaire ne doit pas excéder une once ; elle ne doit pas non plus être trop petite, lorſque dans les maladies chroniques pour leſquelles on les preſcrit, on ne doit attendre qu'après-pluſieurs jours un changement, & par conſéquent une nouvelle indication.

On eſt dans l'uſage d'envelopper les pilules dans des feuilles d'or ou d'argent ; mais c'eſt très-mal-à-propos, puiſque cette enveloppe n'aide pas l'action du médicament, & que

ſouvent de telles pilules ne ſe diſſolvant pas dans l'eſtomac, ſont rendues par le bas, telles qu'elles avoient été priſes ; ce que l'expérience a fait voir à Vienne, pour les pilules d'Hoffmann ; car un particulier qui en avoit pris vingt-quatre, les rendit par le bas, ſans aucune altération.

Les Trochiſques.

Les trochiſques ou *paſtilles* ſont un médicament ſolide, ſec, formé d'une matière ſeche, réduite en poudre, & réunie en pâte au moyen de quelque liquide, puis diviſée en petites parties de diverſes figures, excepté la figure ronde ; de ſorte qu'on pourroit les appeller des pilules non rondes.

On les preſcrit dans les maladies de la bouche, du goſier, de la tête, de la trachée-artère, dans la toux gutturale, dans la puanteur de la bouche provenant de la carie des dents, du vice ſcorbutique, phthiſique, vénérien, de la ſalivation, d'un ulcère vénérien. On les donne de même dans un but ſtomachique, purgatif, anthelmintique pour les enfans ; à l'extérieur on s'en ſert pour les fumigations.

L'excipient eſt un mucilage, un baume, rarement un ſirop, jamais le miel. La quantité d'un trochiſque eſt de trois grains à un demi-gros, celle de la totalité eſt de deux à quatre onces.

Les tablettes & les trochiſques ne diffèrent que par la forme ; leurs qualités ſont les mêmes ; elles doivent être caſſantes, d'une odeur & d'un goût agréables, & ſe fondre dans la bouche.

La doſe d'un ſcrupule à un ou deux gros. On les preſcrit aux enfans, & ſouvent aux adultes, dans le but anti-ſcabieux, anti-ſyphilitique.

Des remèdes externes.

Les remèdes externes ſont ceux qu'on applique au corps extérieurement, ſous la forme de bain, de lavement, d'aſperſion, d'épithème, de cataplaſme, de fumigations, d'emplâtre, de cérat, d'onguent, de baume odorant, de liniment, &c.

Le bain eſt un médicament externe, qui, ſous la forme d'une liqueur ou d'une vapeur humide, produit ſon effet en arroſant la ſuperficie externe du corps, ſans l'intermède d'aucun véhicule, ni d'aucune injection.

Il y a le bain chaud & le bain froid, le bain ſimple d'eau douce, le bain minéral, vineux, mixtioné de quelque manière que ce ſoit, le bain de vapeurs, la douche, & celle-ci eſt de nouveau chaude ou froide, ſimple ou médicamenteuſe ; enfin le bain de ſable, de cendres gravelées, de ſel marin, de boue thermale.

Bain chaud.

Le bain chaud eſt formé d'eau ſimple ou mêlée avec une huitième partie de lait. Quelquefois même il eſt rendu médicamenteux, en y faiſant bouillir un ou deux faiſceaux de plantes.

Certaines précautions à prendre, pour que les bains chauds ſoient utiles.

1°. Ils ne doivent pas être trop chauds, à moins que par leur chaleur on ne veuille exciter la fiévre.

2°. Ils ne doivent pas être preſcrits à ceux qui ont l'eſtomac ou les inteſtins remplis de crudités.

3°. A ceux qui ont la fiévre.

4°. Aux pléthoriques, à cauſe du ſtimulus

de la chaleur & de la raréfaction des humeurs.

5°. A ceux qui éprouveut une perte de ſang non naturelle, les régles des femmes exceptées.

6°. On ne doit pas les ordonner auſſi-tôt après le repas, lorſque l'eſtomac eſt encore plein ; mais le matin ou le ſoir, lorſque la digeſtion eſt faite ; car l'erreur contre ces régles a ſouvent produit l'apoplexie. De-là vient que preſque chaque année, on compte un grand nombre de perſonnes mortes apoplectiques aux eaux thermales près de Vienne.

Obſervez qu'on eſt dans l'uſage de ſaigner & de purger d'avance ceux à qui l'on veut faire prendre les bains. Quoiqu'il convienne de purger ceux qui ont des humeurs, & de ſaigner les pléthoriques, cependant cette coutume eſt mauvaiſe & nuiſible comme régle générale.

Le pédiluve ou bain des pieds & des jambes eſt employé communément dans la céphalalgie ; mais qui ne voit pas qu'il ne ſert de rien dans les maux de tête, des pléthoriques & des fébricitans ; qu'au contraire il nuit infiniment en augmentant la fiévre, & en raréfiant les humeurs. C'eſt encore inutilement qu'on emploie les pédiluves contre la cépalal-

gie nerveuſe. Ils ſont utiles dans les maux de tête provenant de l'impétuoſité des humeurs vers le cerveau ; dans la rigidité du corps, en relâchant ; ils détruiſent la trop grande réſiſtance des vaiſſeaux inférieurs. Dans les hernies étranglées, dans l'inflammation & l'entéritis, le pédiluve eſt ſouvent le meilleur, & ſouvent l'unique remede ; mais il faut toujours prendre garde qu'il ſoit appliqué tiéde & non pas chaud.

Les bains froids ſont un excellent tonique facile à employer lorſque les autres toniques ſont impraticables : car il exiſte quelquefois une certaine irritabilité avec foibleſſe, ou les doux toniques ſans ſtimulus & ſans acrimonie, tels que les bains froids, ſont très-bien indiqués.

Ces bains ſont utiles après les hémorragies conſidérables ; chez les femmes, après des régles trop abondantes, dans l'habitude des fauſſes-couches provenant d'une trop grande laxité & de la foibleſſe des vaiſſeaux utérins ; dans la ſuppreſſion des régles ; dans la maladie hypocondriaque, hyſtérique, ſans matière ; dans la foibleſſe à la ſuite de longues maladies, ou produite par des évacuations ſanguines exceſſives ; dans la diſpoſition aux

fluxions ; dans le rachitis des enfans, cas où ils fourniſſent ſouvent l'unique remede, lorſque ceux-ci, ou ne prennent pas les choſes indiquées, ou du moins les prennent à une doſe qui ne permet d'en rien eſpérer. Enfin ils ſont infiniment utiles dans le catarrhe & dans la toux catarrhale, ſéreuſe, ou bilieuſe ; mais il faut les éviter dans toute inflammation.

Indépendamment d'un uſage ſi étendu dans tant de maladies, appliqués topiquement, ils ſont d'un grand ſecours dans les contuſions ; ils préviennent la meurtriſſure, la diſſipent lorſqu'elle exiſte déjà, & n'eſt pas trop conſidérable ; bien plus, c'eſt la coutume parmi le peuple, d'appliquer ſur-le-champ des choſes froides ſur les contuſions des enfans. Dans les contuſions de la tête, appellées commotions du cerveau, l'uſage de l'eau froide eſt d'un grand avantage en empêchant le trop grand abord des humeurs, ſoit qu'il y ait bleſſure ou non, dans l'état ſoporeux, apoplectique, même dans la néceſſité du trépan.

La manière d'appliquer l'eau froide, dans ce cas, eſt celle-ci : on ſaupoudre de nitre & de ſel ammoniac, un morceau d'étoffe proportionné au beſoin & à la grandeur de

l'endroit contus ; on l'applique ſur la tête, & on répand deſſus de l'eau froide, afin que la diſſolution ſe faſſe ſur la tête & imprime à la partie affectée ce ſentiment ſingulier de froid que nous éprouvons lorſque ces ſels ſont diſſous dans notre bouche par la ſalive. On retire de ce moyen, un grand ſecours, en ne négligeant pas les autres indications. On s'en ſert encore avec avantage dans la phrénéſie, & la manie produite par les veilles.

Il y a trois manières d'appliquer le bain froid.

1°. La friction & l'ablution chez les jeunes gens délicats, les enfans, & ceux qui n'y étant pas accoutumés ne peuvent ſupporter le froid dans le principe.

2°. L'inceſſion, lorſque le malade, après avoir frictionné & lavé ſon corps pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, s'aſſeoit dans un bain à-peu-près de chaleur naturelle, & qu'enſuite il laiſſe écouler ſucceſſivement par un robinet cette eau tiéde, qu'il remplace toujours par de la froide, juſqu'à ce que le bain tiéde auparavant, ait été changé en bain froid. Il y a encore une autre manière d'inceſſion, & celle-ci eſt la plus commune ; c'eſt après avoir frotté tout le corps, de deſ-

cendre dans l'eau actuellement froide, mais lentement & ſucceſſivement, & lorſqu'on y eſt entiérement plongé, de ſe remuer continuellement, ſoit en nageant, ſoit de toute autre manière.

3°. L'immerſion, qui en réuniſſant le mouvement & le froid, eſt ſans contredit la meilleure. On doit éviter ſeulement que l'eau ne touche la poitrine la premiere. En général, il faut ſe baigner à jeûn, & les plétoriques & les hémoptyſiques doivent y renoncer.

L'eau froide ou à la glace, bue copieuſement eſt auſſi d'un très-grand uſage dans les fiévres bilieuſes; car elle excite des vomiſſemens & des ſelles qui ſont ſuivies de ſueurs abondantes. L'eau priſe empêche le paſſage de la fiévre bilieuſe en putride. Bien plus, elle eſt auſſi avantageuſe par la vertu tonique dans la double eſpèce de fiévres putrides, & dans la foibleſſe jointe avec cette irritabilité des hypocondriaques, ou de ceux qui ont été épuiſés par les études ou les plaiſirs, auxquels le kina & les martiaux quoique très-indiqués, nuiſent cependant à cauſe de leur ſtimulus. Dans ce cas, preſque tout l'eſpoir de ſalut git dans l'eau froide, qui quelquefois, en

dérruiſant ſucceſſivement cette trop grande irritabilité, fait que les malades ſupportent même les remèdes dont nous avons fait mention. Elle agit en fortifiant & en reſſerrant les ſolides, & par-là auſſi en diſſipant les embarras. C'eſt pourquoi les perſonnes trop graſſes en ſont ſoulagées en y joignant l'exercice du corps. Après le bain, tous éprouvent une certaine agilité, une facilité dans le mouvement, & une augmentation dans la chaleur du corps.

Le bain de vapeurs, eſt plus puiſſant que le bain tiéde & le bain chaud ; il a une vertu très-émolliente dans la rigidité des articulations & leur immobilité dans la fiévre rhumatiſante fixée ſur les articulations, dont les gonflemens, après avoir ſouvent réſiſté à tous les autres moyens, cédent quelquefois entiérement aux bains de vapeurs. Ils produiſent le même effet dans le raccourciſſement des tendons, dans l'immobilité provenant d'un long repos. Ils réſolvent puiſſamment les tumeurs des glandes, des mamelles provenant de la congeſtion du lait ; ils détruiſent la criſpation des vaiſſeaux, dans l'impuiſſance de ſecréter & d'excréter le lait. Ils ſont utiles dans les maladies de la

gorge, de l'œſophage & des poumons, ſurtout dans l'angine, à moins qu'il n'y ait une fiévre univerſelle dans tout le corps ; car alors, ils nuiroient en augmentant la fiévre. Ils opérent de même dans les exoſtoſes rebelles, pourvu qu'on ne néglige pas les autres ſecours, tels que les mercuriaux.

Ce bain ſe prépare, 1°. avec l'eau ſimple dont on reçoit la vapeur en couvrant la partie avec un linge ; 2°. avec l'eau & le vinaigre; 3°. avec l'eau & les plantes aromatiques ; 4°. avec l'eau dans laquelle on ajoute par fois du ſel ammoniac, de la chaux vive & de l'eſprit de ſel ammoniac, ou du vinaigre & de l'eſprit de ſel ammoniac.

L'embrocation eſt employée dans un but réſolutif plutôt qu'emollient ou ſudorifique ; elle a lieu en faiſant tomber l'eau d'une certaine hauteur, ſur la partie affectée.

La hauteur eſt d'un, deux, trois étages & quelquefois plus conſidérable : car plus l'eau tombe de haut, plus elle a de vertu.

La matière eſt l'eau ſimple, ou une eau thermale, ou une eau médicamenteuſe, froide ou chaude, ſuivant le but qu'on ſe propoſe de remplir. Quand on veut diſſoudre, on prend

une eau thermale, ou de l'eau ſimple rendue medicamenteuſe ; pour ramollir, on ſe ſert ſouvent d'huile ou d'eau tiéde ſimple. Quand on ſe propoſe de fortifier, on emploie l'eau froide.

Elle eſt utile dans la rigidité des membres, de quelque cauſe qu'elle provienne, ſoit d'une bleſſure, ſoit d'une contuſion, d'une ſituation trop long-temps gardée, de l'épaiſſiſſement de la lymphe ; dans les tumeurs arthritiques & l'immobilité provenant d'une fiévre vague ; après l'apoplexie, lorſqu'il reſte quelque membre paralyſé. Nous liſons auſſi que des manies ont été guéries par des embrocations d'eau froide.

On rend l'embrocation médicamenteuſe de différentes manières. On peut faire diſſoudre dans l'eau des boules martiales, de l'eſprit ou du foie de ſouffre, du ſel ammoniac, l'eſprit de ce ſel, du ſavon de Veniſe ; on y fait infuſer ou bouillir des plantes, &c. ſelon qu'on ſe propoſe de fortifier, de diſſiper, de réſoudre ou de relâcher.

Lorſqu'on veut faire uſage des embrocations, on doit préparer la partie, en la frottant auparavant d'un onguent de différente nature,

ſelon le différent but que l'on ſe propoſe de remplir ; ainſi par exemple, ſi l'embrocation eſt réſolutive, il eſt utile, avant le bain, de frictionner la partie avec un onguent réſolutif, tel que celui qui eſt fait avec l'huile & l'eſprit de ſel ammoniac.

Les *bains* ſont *artificiels*, lorſque les eaux ſont rendues médicamenteuſes par les divers ingrédiens.

1°. Le bain devient médicamenteux, ſi l'on éteint, à diverſes repriſes, un fer rouge dans l'eau, ou ſi l'on ſe ſert de l'eau des forgerons.

2°. S'il eſt imprégné de diſſolurions de ſoufre & de chaux, ce qui forme une eſpèce de bain ſulfureux.

3°. Si l'on emploie le foie de ſoufre ſeulement ; par exemple, prenez une livre de foie de ſoufre, faites diſſoudre dans trois meſures d'eau, & mêlez à l'eau pour un bain ; mais il devient plus couteux que le bain naturel de Bath.

4°. Si l'on y fait infuſer ou bouillir des plantes, par exemple, céphaliques, diſcuſſives, émollientes.

5°. Si l'on mêle l'eau avec du lait, on met ordinairement une huitieme partie de lait ;

mais ce bain n'a d'autre vertu que celle de ramollir.

6°, On prépare encore des bains artificiels du ſédiment thermal, & ce bain eſt fréquemment employé. Pour cela, on prend du ſédiment des bains, on en frotte la partie affectée, & on l'expoſe au ſoleil, on l'arroſe & on l'expoſe de nouveau. Ce ſédiment eſt de différente nature, il eſt gras, argileux ou martial; mais il réſout toujours en fortifiant & en reſſerant. De-là, on s'en ſert dans l'hydropiſie, dans la leucophlegmatie, dans les varices des jambes, dans les ulcères fétides; ſi toute fois l'hydrodiſie eſt topique, comme celle des pieds, des jambes, des cuiſſes, provenant d'un relâchement topique, reſte d'une hydropiſie univerſelle.

Notez qu'après l'application de ce ſédiment, on doit continuer le bandage roulé autour des jambes variqueuſes. Les ulcères qui coulent comme des fontaines, ne ſe guériſſent ſouvent que par l'application de ce ſédiment.

7°. Le bain de ſable chaud dans lequel on met les pieds, &c. produit à-peu-près le même effet que le ſédiment des bains, dans l'hydropiſie, & la leucophlegmatie topique.

7°. Le bain de ſel marin a les mêmes vertus que les précédens.

10°. Le bain de terre, pour lequel on met l'individu dans une foſſe, & on le couvre de terre récente juſqu'à la tête. Vanwieten en fait beaucoup d'éloges, & l'a employé trois fois ſur le même individu avec un plein ſuccès; mais aſſurément il employa enſemble quelqu'autres médicamens, auxquels il faut peut-être plus attribuer. On lit que quelques fiévres hétiques ont été guéries par cette méthode; elle agit probablement par le froid & par l'humidité.

11°. Le bain d'air, pour lequel on expoſe à l'air l'individu nud ou demi-nud. C'eſt une eſpèce de bain froid, qui n'eſt utile que par le ſeul ſentiment de froid.

12°. Le bain vineux eſt employé à-peu-près ſous les mêmes conditions que le bain de ſable.

13°. Le bain de marc de raiſins. On le donne comme tonique diſcuſſif.

14°. Le bain mercuriel, lorſqu'à trente-deux meſures d'eau, on ajoute une demi once de mercure ſublimé corroſif. Un médecin d'une grande réputation a guéri chez un domeſtique,

avec ce bain, des tophus invétérés, qui avoient réſiſté à tous les autres moyens.

15°. Le bain de fumier, ou le ſéjour dans les étables, parmi le fumier.

Il ne vant preſque pas la peine de parler de ce remède dégoûtant. Nous liſons cependant qu'on en a fait uſage dans le tétanos de la machoire ; mais quelle eſt ſa vertu ? C'eſt ce qu'on ne dit point. Le peuple emploie encore aujourd'hui la bouſe de vache ; mais nous avons des remèdes très-ſupérieurs, pour remplir le même but émollient.

Des Lavemens.

Tout ce qui eſt injecté par le fondement, ſous une forme de liqueur, de vapeurs ou de fumée, prend le nom de *lavement*.

On donne des lavemens dans un but purgatif, émollient, nutritif, cordial, anthelmintique, anti-fébrile, anodin, & chirurgical.

1°. On prépare les lavemens eccoprotiques, avec les diſſolutions de manne, de miel commun ou mercurial, de ſel commun ou amer, avec addition d'huile d'olives, de lin, &c.

On prend des liquides pour excipient, une

décoction

décoction d'orge, d'althéa, de ſon, du bouillon ou de l'eau tiéde. Ces lavemens ſe préparent à la maiſon, & ne ſont preſque jamais preſcrits de la pharmacie. La quantité pour un adulte, eſt de dix onces à une livre, qu'elle ne doit jamais excéder.

2°. Dans un but purgatif, on peut employer toutes les ſubſtances déjà citées, mais à plus haute doſe, ou leur en joindre d'autres plus efficaces ; mais ſi l'on ſe propoſe de vuider le ventre, on doit y ajouter d'autres remèdes compoſés, comme l'électuaire d'hiéra-picra, parmi les ingrédiens duquel ſe trouvent la racine d'aſarum & l'aloës, l'électuaire purgatif, & à une doſe quadruple de celle qu'on prend par la bouche. Le tartre émétique même, diſſous dans l'eau chaude, à la doſe de dix ou douze grains, eſt ajouté aux lavemens dans les obſtructions ſtercoreuſes dures, où les émolliens ont été tentés inutilement ; mais dans les hernies étranglées, récentes & peu volumineuſes, on ne doit employer que les lavemens émolliens, les cataplaſmes ſur l'abdomen, avec les autres anti-phlogiſtiques internes.

A ce ſujet, appartiennent les lavemens de

fumée de tabac, ſouvent vantés dans les hernies étranglées ; mais à peine doit-on jamais les employer, ſi ce n'eſt dans les hernies anciennes. Leur uſage eſt plus fréquent comme excitans, chez les apoplectiques moribonds.

3°. Dans un but émollient ; on prend des bouillons non ſalés, de l'huile d'amande, d'olives, de lin, des émulſions d'amandes, des décoctions d'althéa, de ſalep, &c. des diſſolutions de gomme arabique, adragant, de mucilage de ſemences de coings. La quantité ne doit pas excéder une demi-livre, & dans ce but, le lavement doit être répété toutes les deux heures, car il ſert de fomentations.

4°. Dans un but nutritif ; on ne doit pas employer le lait qui laiſſe après lui beaucoup de féces ; mais des bouillons ſeuls, ou avec un jaune d'œuf. Ces lavemens ſont indiqués chez les apoplectiques, qui ne peuvent pas avaler, dans l'angine, le ſquirre de l'eſtomac, la dureté cartilagineuſe du pylore, &c. ; on en donne une demi-livre toutes les demi-heures.

5°. Dans un but calmant ; on a coutume de donner des décoctions de camomille, dans les maladies douloureuſes, les maladies chi-

rurgicales , comme par exemple , dans le teneſme douloureux à la ſuite de la dyſſenterie. On ne peut louer la coutume des chirurgiens de donner en lavement une demi-once de thériaque d'andromaque & de la térébenthine diſſoute dans un jaune d'œuf ; car chacun peut concevoir l'effet de l'un & l'autre ingrédient tous deux ſtimulans ; il vaut donc mieux , à la place de ce lavement , preſcrire une doſe quadruple de laudanum liquide de Sydenham.

6°. Dans un but anthelmintique ; on doit preſcrire le quadruple des choſes qu'on feroit prendre par la bouche dans la même intention. Pluſieurs de ces médicamens devront être ſoumis auparavant à une infuſion ou une décoction ; mais on voit facilement que ces lavemens ne peuvent entraîner que les aſcarides ; on peut injecter de l'huile dans le même but , mais on doit écarter l'infuſion de nicotiane , parce qu'elle excite la ſuperpurgation comme l'émétique.

7°. Dans un but anti-fébrile ; quand les malades , par impuiſſance ou idioſyncraſie , ne peuvent prendre la poudre ou la décoction de quinquina , on leur donne cette décoction

en lavement qui eſt en même-temps une eſpèce de cataplaſme. La doſe ne doit pas excéder une demi livre.

Il faut encore obſerver ſur les clyſtères, qu'ils conviennent à tous les âges, mais particuliérement à l'enfance, dont la plupart des maladies ont leur ſiége dans le bas ventre. La quantité doit être proportionnée au but qu'on ſe propoſe. Le lavement doit être retenu longtemps ; il ne doit pas excéder une demi-livre de liquide. Les clyſtères émolliens l'emportent ſur tous les autres, dans les fiévres inflammatoires & les hernies étranglées, où les médicamens pris par la bouche doivent être en petite quantité.

Les lavemens froids conviennent dans la chûte du rectum, dans les hémorroïdes internes relâchées, dans l'hypocondriaciſme & la trop grande irritabilité, où l'on donne encore avec ſuccès les gêlées froides.

Des Epithèmes.

Tout ce qu'on applique extérieutement ſur le corps, à quel titre que ce ſoit, ou de fomentation, de cataplaſmes, &c. ou d'em-

plâtre , d'onguent , de ſinapiſme , &c. prend le nom d'épithème.

Fomentation.

1°. La fomentation eſt ſeche ou humide. La fomentation *ſeche* ſe fait avec des ſachets remplis de farine de féves , d'ers , &c. de fleurs de roſes , de ſureau , de camomille , avec addition d'un ſel , du nitre , de cendres ou du camphre. Quelquefois les ſachets ſont remplis de fleurs ſeulement , & on les frotte avec du camphre extérieurement. Quand on ſe propoſe de réſoudre , on les charge par fois de ſel marin ſeulement.

A la fomentation ſeche appartient auſſi la cucuphe , qui eſt une fomentation ſeche de la tête préparée avec des fleurs ou des plantes ; telles que la lavande , le romarin , la ſauge , &c. On l'emploie le plus ſouvent dans le rachitis , l'hydrocéphale , &c. Dans l'hydropiſie , on en prépare quelquefois des lits entiers.

La fomentation humide eſt une liqueur chaude , émolliente ou diſcuſſive. Elle s'applique de différentes manières , par le moyen d'une flanelle , d'une compreſſe pliée en quatre ,

d'une éponge, ou enfin d'une veſſie de bœuf à demi remplie.

La matière eſt de l'eau chaude ſimple, du lait chaud, du lait rendu médicamenteux avec des plantes, ou le ſavon, quand on ſe propoſe de ramollir & de diſſoudre en même-temps. Dans le but émollient, on ſe ſert d'une décoction d'eſpèces émollientes, de mie de pain imbibée d'huile de lin; dans un but réſolutif, de ſaumure, de vin, d'oxicrat, &c.

La fomentation des vapeurs, eſt la vapeur d'eau concentrée & appliquée ſur la partie malade. Il eſt inutile de faire bouillir de ſubſtances émollientes dans l'eau, ſi l'on ſe propoſe d'appliquer ſa vapeur, puiſque la vertu des émolliens n'eſt pas volatille. Il eſt auſſi ridicule de preſcrire aux pleurétiques & aux péripneumoniques, de recevoir cette vapeur dans la bouche : ils ne peuvent la ſupporter.

Le Cataplaſme.

2°. Le cataplaſme eſt un épithème mou, pultiforme, qu'on applique de différentes manières. Il ſe prépare avec les plantes, les fleurs, la farine, par exemple, de ſemences de lin, avec la mie de pain, &c. On fait

bouillir ces ſubſtances dans l'eau ſimple, le lait, une leſſive, l'oxicrat. On applique le cataplaſme dans un but émollient en général, ſur une partie enflammée dont on veut procurer une réſolution bénigne, & comme maturatif, s'il y a une trop grande inflammation & un commencement de ſuppuration. On l'emploie encore comme diſcuſſif, en le compoſant de légers irritans, après que l'inflammation eſt tombée, mais qu'il reſte encore un relâchement des vaiſſeaux ; par exemple, ſi dans une inflammation des yeux, la douleur, la tenſion & le prurit ont ceſſé, & s'il reſte encore de la rougeur, le cataplaſme diſcuſſif eſt alors indiqué.

Son uſage eſt fréquent dans la pleuréſie & la péripneumonie, & il convient mieux que le ſinapiſme ou les véſicatoires. Il eſt très-indiqué dans l'hépatitis, ou d'autres ont vanté les frictions mercurielles ; mais très-à-tort, car pour que de telles frictions puſſent être avantageuſes, il faudroit qu'on eut à faire non à une hépatitis, mais à un engorgement lent du foie, ſans fiévre, & chez une perſonne continuant à aller.

Il y a à prendre les précautions ſuivantes ;

1°, le cataplasme ne doit pas être trop chaud, car la chaleur augmente la fiévre ; 2°. Il ne doit pas être sec, mais humide, afin que la partie affectée soit comme fondue par la vapeur du cataplasme ; 3°. il doit rester continuellement appliqué, de manière qu'en ôtant l'un, on en ait un autre tout prêt. Il peut durer une heure, & deux s'il a l'épaisseur du doigt ; 4°. les espèces doivent être réduites en poudre.

L'épispastique est une espèce de cataplasme composé de corps stimulans, attirans. Il prend le nom de synapisme, si l'on y introduit de la farine de moutarde qui excite l'inflammation.

On les emploie, 1°. comme excitans, lorsque les forces vitales sont languissantes, 2°. comme dérivatifs, attirans ; cas où ils procurent peu d'avantage, quoiqu'on en abuse extrêmement dans toutes les fiévres, dans la céphalalgie, &c.

Le lieu de l'application est ordinairement la plante des pieds, quoiqu'il vaille mieux la faire à la partie intérieure des jambes ou des cuisses.

Les ingrédients sont le levain de pâte de froment, le sel marin, la farine de semences

de moutarde, toutes ces choſes réduites en pâte avec du vinaigre, & ſont appliquées ſur la partie nue : il y a même une autre manière de les appliquer ; c'eſt d'envelopper le tout dans un drap fin & de le poſer ainſi : mais la première eſt préférable, parce qu'elle opère plus promptement. Ils ſe ſechent en peu de temps, & s'arrachent difficilement ; c'eſt pourquoi on doit les arroſer avec du lait tiéde.

Le frontal eſt un épithème compoſé de choſes rafraîchiſſantes, appliquées froides. Son uſage eſt très-fréquent dans la céphalalgie de la fiévre bilieuſe ardente ; on forme une eſpèce de gâteau avec les roſes & le vinaigre ; on peut en compoſer ſur-le-champ avec la mie de pain & le vinaigre, encore mieux avec l'eau froide & le nitre ou le ſel ammoniac.

Le colyre eſt un remède deſtiné aux différentes maladies des yeux, & qui s'applique ſous différentes formes, 1°. ſous la forme de liqueur à laiſſer goutter comme ſont les eaux ophthalmiques. Il faut obſerver ſur ces eaux, (1°. qu'elles nuiſent le plus ſouvent, étant ordinairement âcres & corroſives) ; 2°. qu'elles ne doivent pas contenir de poudres, à moins que celles-ci ne ſoient entiérement diſſolubles

dans l'eau ; ſans cela, elles incommoderoient méchaniquement. Si cependant on veut qu'elles picotent, on peut y introduire des poudres ; mais elles doivent être très-fines : on doit les faire tomber dans l'œil goutte à goutte, le malade étant couché ſur le dos ; 2°. ſous la forme de liqueur, pour lotion, comme eſt la diſſolution de litharge lorſque l'inflammation étant tombée, il reſte une rougeur provenant du relâchement des vaiſſeaux ; 3°. ſous la forme de bain qui peut infiniment varier ; 4°. ſous la forme d'onction, ſi l'on frotte l'œil pour enlever les tâches. Tel eſt l'onguent de mercure précipité rouge ; 5°. ſous la forme de cataplaſme émollient, diſcuſif ; 6°. ſous la forme de poudre opthalmique qu'on ſouffle dans l'œil, & qui pour cela doit être très-fine.

§. III.

Choix & diviſion des Médicamens.

On peut diviſer la totalité des remèdes en ſix claſſes générales, dont la première comprend les *anti-phlogiſtiques* qui ſe ſubdiviſent,

1°. en anti-phlogiſtiques émolliens, 2°. en anti-phlogiſtiques diſſolvans. Les premiers ſe donnent tiédes, les ſeconds ſe donnent froids; telle eſt l'althéa qui appartient à la première ſubdiviſion, la ſcorſonere qui appartient à la ſeconde.

La deuxième comprend les diſſolvans qui ſe ſubdiviſent.

1°. En diſſolvans ſimples.
2°. En altérans.
3°. En mercuriaux.
4°. En ſpécifiques, comme la ciguë & l'aconit.

La troiſième renferme les *anti-ſeptiques* que fourniſſent,

1°. Les acides végétaux.
2°. Les acides minéraux plus anti-ſeptiques.
3°. Les toniques.
4°. Les aſtringens.
5°. Les ſtimulans.
6°. Les médicamens anti-ſeptiques, compoſés des précédens.

La quatrième contient les *évacuans*.

1°. Les émétiques, tant doux que forts.

2°. Les purgatifs, qui ſe ſubdiviſent en purgatifs anti-phlogiſtiques, en purgatifs ſimplement tels, & en purgatifs draſtiques.

3°. En ſudorifiques.

4°. En diurétiques, ſoit émolliens, ſoit âcres.

5°. En ſialagogues.

N. B. Nous parlerons ſéparément des expectorans, des emménagogues deſtinés à l'expulſion du fétus & des hémorroïdes.

La cinquième fournit les *nervins*, qui ſont nervins toniques, ou nervins anodins.

La ſixième comprend les *ſpécifiques* ; par exemple, les ſpécifiques anti-ſeptiques, anthelmintiques, &c.

§. IV.

Modèles de Formules.

Nous allons donner quelques exemples de formules dont on pourra faire uſage dans les cas indiqués, ou ſur le modele deſquelles on pourra en compoſer de nouvelles. Nous les donnons pêle-mêle, laiſſant à chacun le ſoin de les mettre en ordre.

FORMULES.

Boisson Anti-Phlogistique.

℞ *Orge mondé, deux onces ; faites-le bouillir juſqu'à ce qu'il ſoit crêvé dans une q. s. d'eau, à la colature, qui ſera de deux livres*, ajoutez ;

Nitre purifié, un gros & demi.

Sirop de citron aigre, de vinaigre, ou de groſeilles, deux onces.

On en prend une taſſe toutes les deux heures.

N. B. On ne doit jamais omettre la ſigna-

ture ; ni le jour du mois où l'ordonnance a été faite. La raiſon en eſt évidente. Outre cela, on doit écrire liſiblement, & ne pas employer facilement les caractères ou les abréviations.

Boisson Anti-Phlogistique Eccoprotique.

℞ *Orge mondé* . . . . . } ãã deux
Tamarins . . . . . } onces.
Faites bouillir dans une q. s. d'eau, juſqu'à ce que l'orge ſoit crêvé, à la colature de deux livres, ajoutez ;
Sel admirable de Glaubert, demi-once.
Sirop de groſeilles. . . . . deux onces.
Une taſſe toutes les deux heures.

Boisson Analeptique dans la proſtration de forces.

℞ *Décoction d'orge*, une livre & demie.
Vin du Rhin. . . . . ſix onces.
Sucre, une q. s. pour rendre la boiſſon acido-douce.

Donnez-en quatre onces toutes les deux . . . . . heures.

N. B. La quantité & le temps, excepté pour la boiſſon ordinaire, ne doivent jamais être laiſſés au gré du malade, mais doivent être exprimés dans la formule.

Mixture Anti-Phlogistique.

℞ *Eau commune* . . . . cinq onces.
Nitre purifié . . . un gros & demi.
Sirop de citron aigre . . . une once.

Une petite taſſe toutes les deux heures, en buvant par-deſſus deux taſſes de boiſſon ordinaire.

N. B. On blâmera peut-être la modicité de la doſe du nitre ; car quelques perſonnes penſent qu'il poſſéde une vertu rafraîchiſſante ſpécifique : mais c'eſt une erreur. Le nitre eſt un ſel, & il ſtimule, moins à la vérité que les autres ſels. Après le nitre, le ſel le plus doux eſt la terre foliée de tartre.

ÉMULSION.

℔ *Amendes douces , pêlées* , une
. . . . . once.

Faites avec une q. s. d'eau ſelon les réglés de l'art , une livre & demie d'émulſion , à laquelle vous ajouterez ;

Nitre purifié . . . un gros.
Sirop d'althéa. une once & demie.

Si l'on veut avoir une émulſion camphrée, ajoutez après le nitre fix , dix , quinze grains de camphre.

ÉMULSION qu'on peut préparer ſur-le-champ.

℔ *Poudre de gomme arabique* ,
. . . . . une once.

Faites diſſoudre dans une livre & demie d'eau, ajoutez enſuite ,

Huile d'olive. . . . . ℈ ãã une once
Sirop diacode. . . . . ℈ & demie.

Faites l'émulſion en agitant.

BOISSON

Boisson Désobstruante, dans l'engorgement du foie.

℞ *Cerises récentes*, deux livres.
Faites bouillir pendant un demi quart d'heure, dans une q. s. de petit-lait, à la colature de deux livres, ajoutez ;

Tartre tartarisé . . . . six gros.
Sirop de groseilles . . . trois onces.
Un verre toutes les heures.

N. B. En place de cerises on peut se servir de groseilles.

Boisson Anti-Septique, dans la fièvre putride.

℞ *Décoction d'orge.* une livre & demie.
Esprit de vitriol. . . . six gros.
Sirop de violette. . . trois onces.
Deux onces toutes les deux heures (*)

(*) Il me semble qu'on devroit plutôt conseiller aux jeunes Praticiens de commencer par une moindre dose, & de monter ensuite à une plus forte ; par exemple, six gros ou une once.

Boisson Apéritive;

dans la fièvre-quarte opiniâtre.

℞ *Racines de chiendent.* . . } ãã une
De dent de lion . . . . . } demi livre.

Après les avoir coupées & écrasées, faites-les bouillir dans une q. s. d'eau, pendant une heure ; à la colature fortement exprimée qui devra être d'une livre ;

ajoutez,

Tartre soluble. . . . . trois gros.
Sirop des cinq racines apéritives. . deux
. . . . . onces.

Un verre toutes les deux heures.

Électuaire

dans la fièvre-quarte.

℞ *Extrait de chiendent* . . . trois onces.
Terre foliée de tartre . . trois gros.
Sirop de fumeterre, q. s. pour faire un électuaire mou.

PILULES PUISSAMMENT RÉSOLUTIVES dans la même fièvre.

℞ *Extrait de fleurs d'arnica*, une
. . . . . demi-once.
Soufre doré d'antimoine de la 2me. précipitation, deux gros.
Elixir ſtomachique tempéré, *q. s. pour faire des pilules de trois grains chacune, le malade en prend deux*,
. . . . . deux fois par jour.

N. B. Avec les remèdes altérans, on ne commence jamais par une doſe complette.

Autres dans le même cas.

℞ *Extrait amer* . . . . . quatre gros.
Kermès minéral . . . . un demi gros.
Sirop de fumeterre q. s. pour faire des pilules de trois grains chacune,
le malade en prendra quatre.

PILULES TONIQUES
dans les pâles-couleurs.

℞ *Limaille de fer non-rouillée*, } ãã
Extrait de petite centaurée, } deux
Gomme ammoniaque, } gros.
Sirop de fumeterre, q. s. pour réduire en pilules.

Autres.

℞ *Extrait de ſcille*, un gros.
Gomme ammoniaque, trois gros.
Oximel ſcillitique q. s. pour réduire en pilules.

PILULES DANS LA VÉROLE,
les Ecrouelles, &c.

℞ *Réſine de Gayac*, une demi-once.
Extrait d'aconit, un gros.
Mercure doux, demi-gros.
Eſſence de bois q. s. pour faire des pilules.

Le malade en prendra trois au commencement, enſuite quatre, enfin cinq.

Autres.

℞ *Extrait de ciguë.* . . . demi-once.
Aconit . . . . . un gros.
Mercure ſublimé corroſif, 15 grains.
Sirop de canelle, *q. s. pour faire des pilules*, n°. 300.

On en donne quatre par jour.

Autres.

℞ *Mie de pain blanc.* . . . dix gros.
Huile eſſentielle de menthe, deux gros
Mercure ſublimé corroſif diſſous dans l'eau de menthe. . . . un gros.

Mêlez exactement dans un mortier de verre, & faites des pilules au nombre de ſix cents.

Dans le même cas.

℞ *Teinture de gayac*, *préparée avec le tafia* . . . . . demi livre.
Mercure ſublimé corroſif . . trois grains.

On en donne une cuillerée matin & ſoir, faiſant boire par-deſſus un verre d'eau d'orge.

N. B. Le mercure ſublimé corroſif eſt contre-indiqué par la foibleſſe de la poitrine, ſon inflammation, le crachement de ſang, la pléthore, par l'enfance & la jeuneſſe, à qui la panachée ou la diſſolution de Plenk conviennent plutôt ; ou ſi les enfans têtent encore, il faut donner le mercure à la nourrice. Le ſublimé ne doit donc pas être employé univerſellement. Il faut avoir égard au degré de la maladie, à la partie affectée & à la conſtitution phyſique.

DISSOLUTION AQUEUSE de mercure.

℔ *Eau de ceriſes noires* . . ſix onces.
Sirop de kermès . . . une once.
Mercure ſublimé corroſif . . 3 grains.

On en prend une cuillerée matin & ſoir, en buvant par-deſſus du lait ou une décoction d'orge ou du chocolat léger.

N. B. Cette diſſolution convient à ceux qui ne peuvent pas ſupporter le tafia ; on y ajoute le ſirop de kermès ou de menthe, pour prévenir la cardialgie.

Pilules de Plenk.

℞ *Mercure vif bien purifié* . . . un gros.
Gomme arabique pulvériſée . . deux gros.
Broyez bien le tout dans un mortier de verre & en broyant, ajoutez ;
Sirop de violettes . . . . une cuillerée.
Tout étant mêlé bien exactement, ajoutez ;
Extrait de ciguë . . . . . un gros.
Mêlez & faites des pilules de deux grains, que vous couvrirez de poudre de regliſſe.
On en prend une, matin & ſoir.

Évacuant par haut.

℞ *Poudre de racine d'ipécacuanha*,
. . . . . vingt-quatre grains.
Crême de tartre . . . . un ſcrupule.
Mêlez, faites une poudre pour une doſe.

N. B. On ne doit pas boire beaucoup par-deſſus, & ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire pour avaler la poudre ; mais après chaque vomiſſement, on doit prendre un verre d'une

boiſſon théiforme : par exemple, du thé de fleurs de ſureau, d'acacia, de tilleul, autrement on énerveroit la poudre en la délayant. Le thé doit être tenu devant le malade.

Infusion Émétique.

℞ *Poudre de racine d'ipécacuanha*, } ãã un
Crême de tartre. . . . . } gros.

Faites infuſer dans une q. s. d'eau à vaſe fermé pendant une heure, à la colature de quatre onces ; ajoutez,

Oximel ſcillitique . . . une demi-once.

Pour une doſe.

Infusion vineuse Émétique.

℞ *Poudre de racine d'ipécacuanha*,
. . . . . deux gros.

Verſez dans une q. s. de vin blanc, laiſſez en infuſion chaude pendant la nuit.

On donne quatre onces de cette liqueur décantée pour l'uſage.

N. B. Cette infuſion peut être édulcorée avec le ſucre, mais jamais avec un oléo-ſaccharum, parce qu'il détruiroit les envies de vomir.

Autre.

℔ *Tartre émétique*, quatre grains.
Eau diſtillée ſimple, une demi-livre.

On en donne la quatrième partie tous les quarts-d'heures.

Pour les Sujets Robustes.

℔ *Poudre de racine d'ipécacuanha*,
. . . . . vingt-quatre grains.

Mêlez, faites-en une poudre pour une doſe.

Pour un Enfant
ſorti de ſa première année.

℔ *Tartre émétique*, un demi grain.
Eau diſtillée ſimple, quatre onces.
Sirop de groſeilles, demi-once.

On lui en fait toujours prendre la quatrième partie, juſqu'à ce qu'il vomiſſe.

DANS UN BUT ALTÉRANT, Réſolutif, Emménagogue, Sudorifique, Anti-Spaſtiques.

℞ *Poudre de racine d'ipécacuanha*,
. . . . . deux grains.
Sucre blanc . . . deux gros.

Mêlez exactement en broyant, & diviſez le tout en huit doſes.

Une doſe toutes les trois heures.

DANS UN BUT ALTÉRANT, SUDORIFIQUE.

℞ *Poudre de racine d'ipécacuanha*,
. . . . . deux grains.
Opium pur . . . . un grain.
Yeux d'écreviſſes . . } ãã un
Sucre blanc . . . . } ſcrupule.

Mêlez, diviſez en ſix doſes.

Une doſe toutes les trois ou quatre heures.

N. B. On ajoute les yeux d'écreviſſes & le ſucre, afin de mieux unir l'opium comme corps huileux.

PURGATIFS DOUX, appellés Eccoprotiques, Minoratifs, par les Anciens. . . . .

℔ *Sel de mer*, une once ou dix gros.

Faites diſſoudre dans une livre & demie d'eau commune, & donnez pour l'uſage de manière qu'on en prenne un verre froid toutes les demi-heures.

N. B. Ces boiſſons ſalines doivent être priſes froides, autrement elles exciteroient les nauſées. Quelques-uns édulcorent ces diſſolutions avec des ſirops, mais elles en deviennent plus nauſéabondes.

Autres.

℔ *Sel admirable de Glaubert*, ſix gros.

Faites diſſoudre dans une demi-livre d'eau commune.

Donnez pour l'uſage.

Autre dans une conſtipation opiniâtre.

℔ *Sel amer*, une once & demie.

Faites diſſoudre dans une livre de bouillon de viandes. Une petite écuelle toutes les heures.

Purgatif Anti-Phlogistique.

℞ *Pulpe de caſſe* . . . . . } ãã 1 once
Tamarins . . . . . } & demie.
Crême de tartre . . . . . trois gros.

Faites diſſoudre dans une q. s. d'eau chaude, à la colature de dix livres, ajoutez ;

Sirop de roſe ſolutif, une once & demie.

Une taſſe toutes les heures.

Anti-Phlogistique ;

Anti-bilieux.

℞ *Fruits de tamarin* . . . } ãã deux
Racines de chiendent . . . } onces.
Crême de tartre . . . . . trois gros.

Faites bouillir dans une q. s. d'eau pendant un quart-d'heure, à la colature d'une livre, ajoutez ;

Sirop de manne, une once & demie.

Une petite taſſe toutes les heures.

AUTRE ſervant à ceux qui ont preſque toujours le ventre reſſerré, & qui ne peuvent ſupporter les choſes échauffantes.

℞ *Pulpe de tamarins*, deux onces & demie.
Poudre de feuilles de ſené, un gros & . . . . . demi.
Crême de tartre . . . . trois gros.
Sirop de groſeilles . . . une once.
Mêlez & faites un électuaire.

Une grande cuillerée toutes les deux heures.

N. B. On peut à ces mêmes perſonnes, preſcrire l'électuaire lénitif ſeul. Il eſt principalement utile aux hémorroïdaires & à ceux qui par l'uſage des pilules d'aloës, ont contracté une telle habitude, qu'ils ne ſortent jamais ſans le ſecours de ces pilules. On remédie à leur état, en leur impoſant une diète rafraîchiſſante, leur faiſant abandonner leurs pilules ; enfin en leur preſcrivant un long uſage des tamarins, de la caſſe & de la manne.

Autre.

℞ *Manne de Calabre* . . . trois onces.
Crême de tartre . . . . trois gros.

Faites diſſoudre dans une q. s. d'eau chaude, à la colature de dix onces, ajoutez :

Sirop de citron aigre, une once & demie.

Une petite taſſe toutes les deux heures.

N. B. La manne ſeule eſt nauſéabonde, & purge rarement. C'eſt pourquoi on lui joint des ſels & quelques ſirops agréables. Il faut encore obſerver ſur la manne, que pour l'enfance & l'âge ſuivant, on la fait diſſoudre dans du lait ou un bouillon léger, mais qu'elle ne ſuffit jamais ſeule pour les adultes.

LA RHUBARBE.

On mache la rhubarbe dans un but tonique & légérement laxatif. Si on la preſcrit en poudre comme purgative, on doit en donner un gros, & dans un but tonique & ſollicitant doucement le ventre, un ſcrupule ou quinze grains. C'eſt pourquoi on a coutume de la preſcrire dans cette intention de la manière ſuivante, aux perſonnes du ſexe attaquées de pâles-couleurs ou de leucorrhée.

℔ *Rhubarbe en poudre* . . . }
Mirobolans . . . . . } āā un gros.
Fleurs martiales de ſel ammoniac. }
Sirop de chicorée, compoſé, q. s. pour faire des pilules de trois grains chacune.

On en prendra quatre toutes les deux heures.

Ou bien.

℔ *Extrait de rhubarbe* . . . . }
Poudre de rhubarbe . . . . } āā un gros.
Fleurs martiales de ſel ammoniac. }
Sirop de chicorée, compoſé avec la rhubarbe, q. s. pour faire des pilules de trois grains chacune.

On en prend trois deux fois le jour.

Ou bien.

℔ *Teinture aqueuſe de rhubarbe, ou teinture de rhubarbe avec de l'eau de menthe, ou avec l'eau de camomille, ou l'eau de fenouil,* quatre onces.

Donnez pour l'uſage une cuiller à bouche toutes les deux heures.

Ou bien.

℔ *Teinture aqueuſe de rhubarbe préparée, avec le double de rhubarbe* . . . quatre onces.

Ou bien on ajoute une petite quantité de magnéſie de nitre, qui convient principalement à ceux qui ont un eſtomac foible, & en même-temps chargé d'acides.

Purgatif Aloétique.

℔ *Aloës ſuccotrin* . . vingt-quatre grains.
Elixir des propriétés, q. s. pour faire ſelon les régles de l'art, huit pilules à prendre en une doſe.

Autre.

℔ *Aloës ſuccotrin* . . . vingt grains.
Sucre blanc . . . . . deux ſcrupules.

Mêlez en les broyant, pour une doſe.

N. B. L'uſage de l'aloës ne doit pas être continué long-temps, ſur-tout chez les perſonnes ſédentaires ; car il diſpoſe aux hémorrhoïdes comme il provoque le flux menſtruel. S'il convient jamais, c'eſt aſſurément à ceux qui ont de l'embonpoint, & aux leuco-plegmatiques.

Autre.

℞ *Poudre de jalap* . . . . } ãã un
De crême de tartre . . . } demi gros.

Mêlez en broyant, pour une doſe.

Autre.

℞ *Réſine de jalap*, dix grains.

Faites diſſoudre dans deux gros d'eſprit d'anis.

pour une doſe.

N. B. On preſcrit la réſine de ſcammonée comme celle de jalap.

Autre.

℞ *Racine de jalap*, dix, quinze grains.

Faites diſſoudre en broyant dans deux onces d'émulſion d'amandes ; ajoutez à la diſſolution une q. s. de ſucre pour la rendre agréable.

pour une doſe.

Autre.

℞ *Réſine de jalap, diſſoute avec des pignons* . . . dix, quinze grains.

Sucre blanc . . deux ſcrupules.

Mêlez exactement en broyant, & donnez pour une doſe.

ANTI-SEPTIQUES.

℔ *Décoction d'orge* . . . une livre.
Eſprit acide de ſel . . . deux gros.
Sirop de kermès . . . . deux onces.

Une petite taſſe toutes les heures.

Autre.

℔ *Sirop de citron acide*, deux onces.
Eſprit de vitriol, deux gros.

Mêlez, donnez pour l'uſage.

Autre.

℔ *Poudre de quinquina*, une once & demie.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure, ou une heure, ou deux heures, dans une q. s. d'eau : à la colature de quatorze onces, ajoutez ;

Sirop de kermès, une once & demie.

Une petite taſſe toutes les deux heures.

N. B. On peut y ajouter auſſi deux gros d'eſprit de vitriol, ou d'eſprit acide de ſel.

Autre.

℞ *Poudre de quinquina* , une once.

Mettez infuſer à froid , dans une q. s. d'eau pendant un quart-d'heure , en broyant continuellement dans un mortier de marbre. Verſez de nouvelle eau , & laiſſez encore infuſer à froid pendant vingt-quatre heures : à la liqueur décantée , & qui ſera de quatorze onces, ajoutez ;

Sirop de kermès , deux onces.

Une petite taſſe toutes les deux heures.

N. B. Cette infuſion froide de kina , convient ſouvent à ceux qui, dans une irritabilité exceſſive , rendent la poudre ou même la décoction , par le vomiſſement ou les ſelles. On ne doutera pas de ſon efficacité , puiſqu'elle a plus d'amertume que ſa décoction.

Autre.

℞ *Poudre de racine d'arnica* , un ſcrupule, un demi gros , deux ſcrupules.

Faites - en douze priſes que vous donnerez telles.

N. B. La racine d'arnica eſt un anti-ſeptique très-certain. Dans notre hôpital de Vienne, priſe à la doſe d'une once & demie par jour, elle rendit une ſanté parfaite à un homme tombé dans la conſomption par une ſuppuration exceſſive ; contre laquelle le quinquina avoit été employé inutilement.

Elle convient, 1°. dans la vraie proſtration des forces vitales, dans la fièvre putride ; 2°. dans la diarrhée de la fièvre putride, qu'il ne convient pas d'arrêter tout-à-coup, mais qu'il faut d'abord modérer, puis ſupprimer peu-à-peu ; 3°. dans la conſomption provenant d'une trop abondante ſuppuration ; 4°. dans les dyſſenteries putrides.

Autre.

℞ *Poudre de racine d'arnica*, une once.

Faites infuſer dans une q. s. d'eau, pendant une demi-heure ; ſur la fin, faites un peu bouillir, & à la colature de quatorze onces, ajoutez,

Sirop de contrajerva, deux onces.

Une petite taſſe toutes les deux heures.

℥ *Fleurs d'arnica*, un gros.

Faites bouillir, pendant un quart-d'heure, dans une q. s. d'eau ; à la colature de quatorze onces, ajoutez,

Sirop d'écorce d'orange, une once & demie.

Un petite taſſe en commençant.

N. B. Les fleurs tant en infuſion qu'en décoction, excitent la cardialgie & le vomiſſement, de même que leur extrait, ſi on les donne à trop haute doſe. C'eſt pourquoi, quand on les preſcrit dans un but réſolutif, dans la fièvre quarte & la paralyſie, il faut commencer par une petite quantité, comme une demi taſſe toutes les deux heures : mais il faut donner de plus fortes doſes chez les ſoporeux ; on doit commencer par une demi once, & aller juſqu'à une once & une once & demie. Lorſque les malades commençent à éprouver de la cardialgie, alors on diminue la doſe, & on redeſcent par les même degrès.

SUCS.

℔ *Oſeille* . . . . } ãã q. s. pour en
Beccabunga . . . }

exprimer quatre onces de ſuc ; après qu'il ſera clarifié par le repos décantez , & ajoutez-y ,

Sirop d'oſeille ſauvage , une once & demie.

Mêlez , donnez pour l'uſage.

N. B. On y ajoute quelquefois un ſel neutre ; on preſcrit de la même manière , le cerfeuil , l'endive , le pourpier , la chicorée & la dent de lion ; par exemple ,

℔ *Racines de dent de lion avec toute la plante* , &c.

Il faut obſerver que ces ſucs ne doivent jamais être preſcrits à ceux qui ont l'eſtomac foible , mais que s'ils ſont indiqués , on leur ſubſtitue des conſerves.

BIERE MÉDICAMENTEUSE.

℔ *Grand raifort ratiſſé* . . . . . } ãã
Creſſon aquatique . . . . . } deux
Choux rouge coupé à morceaux. } onces.
Semences de carrote légerement contuſes ,
. . . . . trois gros.

Renfermez-les dans un nouet, & mettez-les infuſer à froid pendant une nuit dans deux livres de bière.

Autre.

℥ *Sommités de petite centaurée* . . } ãã une
D'abſinthe . . . . . } poignée.
Ecorce d'orange . . . . . trois gros.

Renfermez le tout dans un nouet, & laiſſez-le infuſer à froid pendant une nuit dans trois livres de bière ou de vin.

Vin Médicinal.

℥ *Poudre de quinquina* . . . deux onces.
De caſſia-lignea . . . . . } ãã demi
D'écorce de winter. . . . . } once.

Mêlez, & faites infuſer à froid pendant pluſieurs jours, dans quatre livres de vin d'Autriche ou de Bourgogne.

On en prend trois fois le jour un verre de trois onces, le décantant chaque fois. C'eſt un excellent remède, après les fiévres longues, guéries par le quinquina.

Autre.

℞ *Scille récente coupée à la tige*, trois gros.
Poudre d'écorce de winter . . deux gros.
Sel de tartre . . . . . demi once.

Faites infuſer à froid, avec deux livres de vin du Rhin, pendant vingt-quatre heures.

On l'emploie comme le précédent.

Ce médicament eſt un excellent diurétique dans l'hydropiſie, & un ſtimulant très-commode.

Autre dans la chloroſe, &c.

℞ *Limaille de fer non-rouillée*. . demi once.
Quinquina en poudre. . une once & demie.
Canelle . . . . . deux gros.

Faites infuſer dans deux livres de vin du Rhin.

On s'en ſert comme des précédens.

Eſpèces.

Chez les perſonnes pituiteuſes, & dans les maladies de poumons déjà guéries, on preſcrit ordinairement en place de thé d'Hollande & dans un but prophilactique, les eſpèces ſuivantes :

℞ *Véronique.* . . . . . } ãã une
Sauge . . . . . } poignée.
Hyſope . . . . . } poignée.
Mille feuille . . . . . } poignée.

Coupez à morceaux, & ſervez-vous-en en place de thé.

Boisson Anti-Phlogistique de Tissot.

℞ *Orge mondé* . . . deux onces.
Crême de tartre . . . trois gros.

Faites bouillir dans une q. s. d'eau pendant un quart-d'heure ; donnez pour l'uſage la colature qui devra être de ſix livres.

Cette boiſſon priſe tiéde dans les maladies aiguës, & froides dans les bilieuſes ſaburrales, eſt excellente, & par-tout facile à ſe procurer.

Décoction blanche de Sydenham.

℞ *Mie de pain* . . . . . deux onces.
Rapure de corne de cerf . . deux gros.

Faites bouillir dans une q. s. d'eau, pendant un quart-d'heure, ſur la fin de la coction, ajoutez ;

Poudre de canelle, . . un ſcrupule.

Laiſſez un peu en infuſion, & donnez la colature de deux livres pour l'uſage.

Décoction Anti-dissentérique de Deigner.

℥ *Ecorce de ſymarouba* . . . demi once.

Faites bouillir dans une livre & demie d'eau, juſqu'à la réduction d'une livre.

On en donne le tiers toutes les trois heures.

Boisson ordinaire dans la Vérole.

℥ *Rapure de bois de gayac* . . } ãã une
Racine de ſalſepareille . . . } once.
Squine . . . . . }
Rapure de réglisſe . . . une demi once.
Poudre de ſemence de fenouil. . un gros.

Mêlez le tout, & donnez-le pour qu'on le faſſe bouillir chez ſoi, dans deux livres d'eau, pendant une demi-heure, pour l'uſage.

N. B. On doit en même-temps faire uſage du mercure intérieurement.

CAMPHRÉ DANS LES FIEVRES EXANTHÉMATIQUES.

℞ *Camphre arroſé d'un peu d'eſprit de vin*,
. . . . un grain.
Sucre blanc . . . . un ſcrupule.

Mêlez en broyant : faites huit doſes pareilles, dont le malade en prendra une toutes les deux heures.

N. B. On peut réduire le camphre en poudre avec les yeux d'écreviſſes & le ſucre ſeulement, mais beaucoup plus facilement ſi on l'arroſe auparavant d'eſprit de vin.

Autre.

℞ *Camphre broyé avec le mucilage de gomme arabique.* . . . . . dix grains.
Sirop de contrajerva, une once & demie.
Eau de ceriſes noires, cinq onces.

Mêlez, donnez pour l'uſage.

LES GOMMES.

On les emploie ordinairement en pilules, ou broyées dans un jaune d'œuf, ou diſſoutes avec l'oximel ſcillitique, ou le vinaigre dans les mixtures, par exemple ;

℞ *Gomme ammoniaque.* . . . } ãã un
Mirrhe. . . . . . } gros &
Aſſa-fœtida . . . . . } demi.

Eſſence de myrrhe, q. s. pour faire ſelon les régles de l'art, des pilules de trois grains chacune.

Expectorant.

℞ *Gomme ammoniaque, diſſoute avec le jaune d'œuf* . . . . un gros & demi.
Eau de pouliot . . cinq onces.
Sirop d'hyſope . . une once.

Mêlez & donnez-en une cuillerée toutes les deux heures.

Gomme lacque.

Les ſcorbutiques & les vénériens, ceux ſurtout qui ont fait un long uſage du mercure, ont l'haleine fétide & les gencives ulcérées. C'eſt pourquoi on a coutume de leur preſcrire pour corriger l'haleine, des paſtilles, & pour rafermir les gencives, des remèdes préparés avec la gomme lacque, par exemple;

℞ *Teinture de gomme lacque* . . } ãã une
alumineuſe . . . . . } once &
Sirop de myrthe . . . . . } demie.

Mêlez, & donnez pour l'uſage.

EXTRAIT aqueux de Myrrhe.

Dans les maladies des poumons, & principalement dans la phthiſie, on preſcrit ſouvent le remède qui ſuit :

℞ *Extrait aqueux de myrrhe* . . un gros.
Sucre candi . . . . . une once.

Mêlez & faites une poudre dont on prendra une cuillerée toutes les deux heures.

Il faut obſerver que ce remède ne convient pas dans la vraie phthiſie purulente, mais ſeulement dans la fauſſe ou l'engorgement pituiteux des poumons.

Autre dans un but Chirurgical.

℞ *Myrre en poudre.* . . } ãã une
Maſtic . . . . . } once.

Mêlez & donnez pour l'uſage. On en met ſur la carie des os.

Autre pour déterger les ulcères.

℞ *Eſſence de myrrhe.* . . . } ãã une once
Miel roſat, ... } & demie.
Infuſion de ſommités d'abſynthe, une livre.

Mêlez & donnez pour l'uſage.

Épispastiques.

Le but des épiſpaſtiques doit être purement excitant, là où on l'emploie en même-temps tout le reſte de la méthode excitante antiſeptique. De-là ils ne conviennent certainement pas à un malade, chez qui les forces vitales ſurabondent.

L'endroit le meilleur pour les appliquer, ſont les jambes ou l'intérieur des cuiſſes. On doit les renouveller toutes les ſix ou huit heures.

℞ *Levain de pain* . . . une demi livre.
Farine de ſemence de moutarde . . . }
Sel marin. . . . } ãã une once & demie.
Vinaigre le plus fort, q. s. pour faire un épiſpaſtique.

Il faut éviter de les appliquer aux ſujets lâches, ſcorbutiques, chargés d'embonpoint : car ils forment chez eux des ulcères incurables ou très-difficiles à guérir.

FUMIGATIONS.

On preſcrit pour les fumigations, une ou deux onces d'une poudre groſſiere. Leur uſage a lieu dans les tuméfactions lâches & froides des pieds après les maladies aiguës dans les hydropiſies guéries, mais qui laiſſent après elles une hydropiſie des pieds ſeulement, provenant d'atonie. La meilleure manière d'appliquer les fumigations, eſt de couvrir le pied avec une flanelle, de ſorte qu'il reçoive la fumée par en bas, enſuite de le bien frotter avec la même flanelle, & de faire tenir le malade au lit pendant une ou deux heures.

On emploie encore les fumigations pour purifier l'air ; mais la plupart ne le corrigent pas ; elles trompent ſeulement notre odorat. Pour que l'air ſoit purifié, il faut du mouvement & un renouvellement, ce qu'on obtient, 1°. par une flamme vive, 2°. en tenant les portes & les fênetres ouvertes, 3°. par un ventilateur, 4°. en faiſant que l'air extérieur ſoit pur.

Une bonne purification ſeroit, s'il étoit poſſible, de remplir la chambre d'air déphlogiſtiqué. (*) C'eſt pourquoi il eſt bon de faire détonner du nitre dans les appartemens.

(*) Air vital.

Exemple de Fumigation.

℔ *Fleurs de benjoin* . . . . } ãã un
Nitre purifié. . . . . } gros &
Sel ammoniac . . . . . } demi.
Poudre de baies de génièvre, une once.

Mêlez, donnez pour l'uſage.

Autre.

℔ *Poudre de bois de Rhode*, 1 once & demie.
Nitre purifié . . . demi once.
Maſtic . . . . . } ãã deux gros.
Oliban . . . . . }

Mêlez, pour une fumigation.

Potion de Riviere.

℔ *Eau commune* . . . . cinq onces.
Eſprit de vitriol . . . deux gros.

On tient cette liqueur prête dans un vaſe.

℔ *Eau commune* . . . . cinq onces.
Sel de tartre . . . . deux gros.

On tient cette dernière dans un autre vaſe.

On donne de l'une & de l'autre, ou l'une auſſi-tôt après l'autre, ou dans le moment de

de l'efferveſcence, à la doſe d'une once toutes les deux heures ; dans les vomiſſemens hyſtériques, & même bilieux, mais vains par la trop grande ténacité des matières. Cette potion les diſſout, & enſuite les pouſſe par bas.

On peut lui ſubſtituer les yeux d'écreviſſes ſaturés de ſuc de citron, de vinaigre ou d'eau de Selter, & pris au moment de l'efferveſcence.

DANS LA LEUCOPHLEGMATIE.

℞ *Thériaque* . . . . . demi-gros.
Fleurs martiales de ſel ammoniac, dix grains.
Conſerve d'abſinthe, q. s. pour faire un bol.

Faites-en ſix de tels. Le malade en prendra trois par jour.

Il eſt bon d'obſerver que dans la leucophlegmatie, les pâles-couleurs, la ſuppreſſion des régles, il faut s'abſtenir des ſtimulans trop actifs ; car ſi vous les attaqués ſur-le-champ par des médicamens âcres, vous produirez une fièvre extrêmement dangereuſe ;

c'eſt pourquoi nous commençons par des ſels neutres, auxquels nous ajoutons la rhubarbe, nous montons aux pilules faites avec les extraits amers, & enfin nous parvenons aux aloëtiques, à la myrrhe, aux martiaux. Abſtenez-vous auſſi des emménagogues, recherchez plutôt les cauſes & la maladie qui ont produit cette ſuppreſſion, combattez-les & les régles reparoîtront.

Il doit en être de même des lochies.

La claſſe des remèdes propres à expulſer le fétus, doit être abſolument bannie.

LES BAUMES.

Leur uſage eſt fréquent & bon, mais leur abus eſt plus fréquent & plus funeſte encore, dans la phthiſie & dans la gonorrhée; car les cadavres de ceux qui ſont morts d'une vraie phthiſie, préſentent non-ſeulement des ulcères à conſolider avec les baumes, mais des bords enflammés çà & là, & par conſéquent un état comme péripneumonique que les baumes doivent certainement augmenter par leur ſtimulus.

Il en eſt de même de l'uſage des baumes

dans la gonorrhée qui eſt une vraie inflammation de l'urètre produite par l'irritation du virus vénérien. Cette méthode eſt bien plus heureuſe, qui combat la gonorrhée par un régime rafraîchiſſant des médicamens émolliens & légérement eccoprotiques, par exemple : l'électuaire lénitif.

Voici la manière de donner les baumes.

1°. Avec des robs & des ſirops indiqués, en électuaires.

2°. En pilules, avec q. s. de poudre de reglisſe.

3°. En poudre avec le ſucre, de manière que quatre gouttes de baume ſoient reçues ſur un gros de ſucre.

4°. En mêlant cet oléo - ſaccharum avec du lait.

5°. En gouttes, en les diſſolvant dans la liqueur anodine minérale.

6°. Mêlez avez le miel, dans un but chirurgical déterſif.

7°. Broyez avec un mucilage ou un ſirop, & mêlez à des eaux ſous forme de mixture.

8°. Sous forme de lavement, tel qu'eſt le lavement de Swieten, dans la diarrhée colliquative.

℞. *Thérébentine dissoute avec le jaune d'œuf*,
. . . . . deux gros.
Thériaque d'Andromaque. . deux onces.
Lait de vache. . . . . demi livre.

On le réitere toutes les deux heures.

N. B. On vante ce lavement, même dans les ténesmes des dissentériques, mais à tort; car il irrite trop, & j'aimerois mieux, si l'opium étoit indiqué, l'injecter seul en dissolution.

DIURÉTIQUES.

Les principaux diurétiques sont ceux qu'on tire de la scille, des cloportes, & de l'extrait de laitue vireuse. Avant d'en venir aux formules, nous allons entrer dans quelques observations pratiques.

1°. Dans l'hydropisie, les diurétiques sont différens chez les différens individus.

2°. C'est mal-à-propos qu'on emploie tous ses soins pour évacuer les eaux; car une fois qu'on a détruit la cause, les légers diurétiques dissipent les eaux sans difficulté. De-là, il faut d'abord porter toute son attention à la recherche de la cause.

3°. Il faut s'abstenir de purgatifs drastiques,

car le traitement de la maladie étant très-long, il n'y a perſonne qui puiſſe les ſupporter pendant ſi long-temps ſans une perte de forces allarmante.

4°. On ne doit pas donner des diurétiques très-actifs, mais ſeulement les plus doux : car le vrai médecin doit s'attacher à détruire la cauſe ſi cela eſt poſſible. (*)

5°. Prenez garde à la ſoif. Donnez des boiſſons, mais appropriées à la cauſe.

6°. Prenez garde qu'il ne ſurvienne une fiévre continue.

7°. N'appréhendez pas la fiévre intermittente; bien plus, tirez-en avantage ; car elle eſt ſouvent un des moyens curatifs.

8°. Evitez de trop vous preſſer & de changer ſans ceſſe de médicament, car le traitement exige des mois.

(*) Il y a encore aujourd'hui dans l'hôpital, une femme d'une conſtitution lâche, foible, hydropique, qui guérit par le moyen du kina, de la liqueur de terre foliée de tartre & de l'oximel ; & il y avoit l'année dernière une autre femme, qui dans une diſpoſition inflammatoire, fut pareillement guérie avec la terre foliée de tartre, l'oximel & les émolliens.

Nous devons faire mention encore de deux autres ſecours qui ne concourent pas peu au traitement heureux de l'hydropiſie, le bandage roulé & l'inciſion.

On peut mettre en uſage l'*inciſion*, lorſque la maladie eſt déjà parvenue à un tel degré qu'elle fait craindre la ſuffocation. Elle doit être pratiquée vers les malléoles internes avec une lancette très-fine, formant de très-petites plaies, & jamais ſur l'un & l'autre pied en même-temps.

Les compreſſes & le bandage roulé ne doivent jamais être employés que dans l'hydropiſie topique, lorſque la cauſe de l'hydropiſie a déjà été détruite, & qu'il reſte encore une tuméfaction des jambes. On applique ce bandage le matin ; on ſe ſert pour cela d'une bande ſans ourlet ; mais il ne faut jamais le pratiquer ſans employer en même-temps les doux eccoprotiques, les tamarindés, de crainte que la collection des eaux ne ſe porte ſur un autre endroit ; quelquefois nous employons encore un autre ſecours, la ſeſſion, nous faiſons dormir alors les hydropiques ſur un fauteuil, pour éviter la ſuffocation.

REMEDES LES PLUS USITÉS.

℞ *Extrait de ſcille.* . . . un grain.
Nitre purifié . . . . . } āā quinze
Sucre . . . . . } grains.

Mêlez, faites huit doſes pareilles, dont le malade en prendra une quatre fois le jour.

Autre.

℞ *Eau de perſil.* . . . . . cinq onces.
Liqueur de terre foliée de tartre . . . . . quatre gros.
Extrait de ſcille. . . . . ſix grains.
Sirop de fenouil. . . . . une once.

Mêlez.

Une petite taſſe toutes les deux heures.

Autre.

℞ *Extrait de ſcille* . . demi gros.
De rhubarbe . . . . un gros & demi.

Faites-en des pilules de deux grains chacune, dont le malade prendra trois, quatre fois par jour.

Autre.

℞ *Poudre de ſcille préparée.* . un gros,
Extrait de regliſſe. . . . deux gros,

Faites-en des pilules de trois grains chacune, dont le malade prendra trois, quatre fois le jour.

N. B. Ceux à qui la ſcille eſt indiquée ne ſouffrent point de cardialgie. Ainſi ceux chez qui la cardialgie a lieu ou ſont déjà guéris, ou prennent la ſcille contre les indications, ou ce qui eſt la même choſe n'en éprouvent point la vertu diurétique.

Il y en a qui n'éprouvent pas des préparations de ſcille, les effets deſirés, & à qui l'oximel colchique eſt quelquefois très-avantageux. On en donne une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

Les cloportes ſe donnent ſecs, en poudre, & vifs en ſuc ; mais la poudre ſeche eſt ordinairement inerte. C'eſt pourquoi on doit preſcrire le ſuc exprimé.

℞ *Cloportes vifs*, . . n°. 100 ou 200.

Exprimez avec une q. s. de bon vin d'Autriche, à la colature d'une livre, ajoutez :

Sirop des cinq racines apéritives, deux onces,
Liqueur anodine minér. d'Hoffmann, 15 gouttes.

On en donne deux onces toutes les deux heures.

Autre diurétique.

℞ *Sel de tartre.* . . . . . deux gros.

Vinaigre ſcillitique, q. s. pour une parfaite ſaturation, ajoutez ;

Rob de genièvre . . une once & demie.

Eau de perſil. . . cinq onces.

Mêlez, donnez pour l'uſage.

N. B. Si l'on preſcrit les cloportes au poids, on en donne une once pour en extraire le ſuc.

Autre.

L'extrait de laitue vireuſe eſt un excellent diſſolvant ſalin qui détruit les cauſes de l'hydropiſie, les obſtructions à la ſuite des longues fiévres. On le preſcrit avec d'autres co-indiqués, mais principalement avec un ſel neutre, & la ſcille à la doſe de deux gros dans le commencement, enſuite de trois, & enfin d'une demi once à prendre dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

℞ *Extrait de laitue vireuſe* . . . } ãã deux
Liqueur de terre foliée de tartre. } gros.
Oximel ſcillitique. . . une once & demie.
Eau de perſil. . . . . cinq onces.
Mêlez, donnez pour l'uſage.

Autre.

Comme l'atonie & la foibleſſe ſont ſouvent la cauſe de l'hydropiſie, pour combattre cette cauſe, on donne le quinquina, & on le combine avec la ſcille & la terre foliée de tartre pour détruire l'effet, c'eſt-à-dire, la collection d'eau qui exige ſon évacuation.

℞ *Décoction du kina* . . une livre & demie.
Oximel ſcillitique . . deux onces.
Terre foliée de tartre. . trois gros.
Mêlez, donnez pour l'uſage.

Donnez-en une taſſe de deux onces, toutes les deux heures.

Quelquefois l'hydropiſie eſt accompagnée d'une diathèſe inflammatoire ; alors on réunit les diurétiques à la décoction d'althéa qu'on donne tiéde.

℞ *Décoction d'althéa* . . . . } ãã deux
De chiendent. . . . . } livres,
Nitre purifié . . . . . trois gros.
Oximel ſcillitique . . . . . deux onces.

CANTHARIDES.

La teinture de cantharides eſt auſſi miſe au nombre des diurétiques, mais elle augmente rarement la ſecrétion des urines, elle donne ſeulement des envies d'uriner, ſans que la quantité des urines rendues ſoit plus copieuſe. Son uſage convient mieux dans la rage, à la doſe de dix gouttes par vingt-quatre heures dans une décoction émolliente. Cependant nous avons l'exemple d'un hydropique guéri avec cette teinture.

DIÉTE BLANCHE.

On conſeille différents laits pour la diète blanche. Le lait de vache, d'âneſſe, de chevre, de nourrice ; mais quel qu'il ſoit, il doit être récent. Dans le principe, le malade doit en prendre une demi-livre ou une livre entière dans les vingt-quatre heures, juſqu'à ce qu'il

s'y accoutume ; enſuite il doit monter ſucceſſivement à une plus haute doſe. Le reſte du régime doit être anti-acide ; on peut néanmoins accorder des viandes tendres & des potages. Si la choſe eſt poſſible, le régime doit être reglé, de manière que preſque tous les alimens ſoient préparés avec du lait récent. Ce traitement ſe pratique dans le printemps ſur-tout, & pendant l'été, dans le cas d'une trop grande irritabilité produite par des études immodérées, par une déperdition trop conſidérable de ſemence, dans l'affection hyſtérique & hypocondriaque, ſans matière, dans les maladies convulſives, produites par le plomb : dans ces cas principalement, le lait aidé du kina a un uſage remarquable. On vante auſſi ſouvent la diète lactée dans la phthiſie ; mais mal-à-propos ; car elle nourrit trop, & par-là augmente la fiévre & l'inflammation.

Si le lait eſt indiqué avec le kina, on preſcrit deux tiers de décoction de kina ſur un tiers de lait cuit ſéparément.

On vante l'eau de chaux comme lithontriptique ; on la vante pareillement dans la galle, le cancer & la phthiſie rénale ; mais elle doit toujours être mêlée avec le lait. Dans le

commencement, le malade en prend dans les vingt-quatre heures, trois onces avec une égale quantité de lait ; enſuite il monte juſqu'à une livre de l'une & de l'autre.

Anti-Spasmodiques.

Les principaux anti-ſpaſmodiques ſont le caſtoréum, le muſc, la valériane ſauvage, l'huile animale de Dipel, la corne de cerf, l'opium.

1°. *Le caſtoreum* ſe donne dans l'affection hyſtérique, hypocondriaque, ſans matière & prophilactiquement avant l'attaque du paroxiſme. Mais on doit s'informer ſi les malades peuvent le ſupporter.

℞ *Eſſence de caſtoreum* . . . . } āā deux
Liqueur anodine minérale d'Hoffmann. . . . . . } gros.

Mêlez & donnez à prendre, à l'approche du paroxiſme, à la doſe de vingt gouttes.

2°. *Le muſc* ſe donne dans les maladies convulſives, épileptiques, le tétanos, l'épiſtotonos, la danſe de Saint-Weit, la manie nerveuſe provenant de l'hyſtérie, dans la toux convulſive,

la fiévre lente, nerveuſe, avec des ſymptômes convulſifs, dans un but anti-ſpaſtique, dans la fiévre miliaire, pétéchiale, dans la rage canine comme ſudorifique & excitant.

℔ *Du meilleur muſc*, de trois à dix grains.
Yeux d'écreviſſes. . . . . } ãã quinze
Sucre blanc . . . . . } grains.

Faites-en une poudre en les broyant, & compoſez en douze de pareilles. On en prend une doſe toutes les deux heures.

3°. La racine de valériane ſauvage, ſe donne dans les maladies de nerfs, l'hyſtérie, l'épilepſie, la danſe de Saint-Weit, les fiévres lentes nerveuſes, les fiévres putrides, dans un but anti-ſpaſtique excitant.

℔ *Poudre de racine de valériane ſauvage*,
. . . . d'un ſcrupule à un demi gros.

Donnez douze doſes pareilles. On en prend une toutes les trois heures.

Autre, avec la même.

℔ *Racine de valériane ſauvage*, une once.

Faites infuſer dans une q. s. d'eau bouillante pendant une demi-heure. Sur la fin, faites

bouillir un inſtant à vaſe fermé ; laiſſez encore en infuſion chaude , une demi heure ; à la colature de quatre onces , ajoutez :

Sirop de contrajerva, une once & demie.

Mêlez & donnez pour l'uſage.

Ce remède eſt excellent dans les fiévres lentes nerveuſes , dans les ſoubreſaults & le tremblement.

Autre.

℞ *Poudre de racine de valériane ſauvage*,
. . . . . demi once.
Extrait amer . . . . . deux gros.
Sirop de pivoine, q. s. pour faire des pilules de trois grains chacune.

On donne huit de ces pilules par jour.

4°. *L'opium* eſt un très-puiſſant anti-ſpaſmodique , ſi on le donne en ſubſtance avec trois fois ſon poids de ſucre ou d'yeux d'écreviſſes ; mais il faut l'écarter dans la plétore & les effets qui en dépendent , dans l'inflammation & les maladies bilieuſes , à moins qu'on ne le donne pour ſuſpendre l'irritabilité.

Les Anthelmintiques.

Tels ſont le quinquina, la limaille de fer, le camphre, l'aſſa-fœtida, la racine de valériane ſauvage, les préparations mercurielles, la diſſolution de Plenk, la ſantoline, la racine de fougère mâle, le jalap.

℞ *Poudre de ſantoline* . . . trois gros.
Racine de jalap . . . . . } āā un
De vitriol martial artificiel . . } gros.
Conſerve de creſſon aquatique . } āā une
Oximel ſcillitique . . . . . } once.

Mêlez & donnez-en une petite cuiller à café, toutes les deux heures.

On vante pareillement l'extrait d'ellébore noir, contre les vers. On le donne depuis ſix juſqu'à dix grains. On en fait infuſer depuis un gros juſqu'à trois, dans une livre & demie d'eau de rue, ce qui forme un médicament très-recommandé.

℞ *Extrait d'ellébore noir* . . . deux gros.

Délayez dans une livre & demie d'eau de rue, ajoutez :

Sirop d'abſinthe, une once.

Mêlez & donnez pour l'uſage. On en fait prendre une cuillerée trois fois le jour.

Tiſſot vante beaucoup l'extrait de noix non mûres ; mais ayant acquis une conſiſtance telle qu'on puiſſe les percer juſqu'à la coquille, ſans éprouver la réſiſtance d'un corps dur. Il y ajoute l'eau de canelle ou le vin.

℞ *Extrait d'écorces vertes de noix*, un gros.
Eau de canelle. . . . . demi once.
Mêlez, & en donnez à un enfant trente gouttes.

Ou bien.

℞ *Extrait d'écorce de noix vertes*, deux gros.
Eau de canelle ou de tanaiſie, quatre onces.
Sirop d'abſinthe. . . . une once.

On en donne une cuillerée toutes les deux heures.

Ou bien.

℞ *Extrait de noix non mûres*, deux gros.
Délayez dans une once & demie de bon vin.
On en donne de quarante à cinquante gouttes.

Le lait aillé eſt un médicament très-commun, mais qui n'en eſt pas moins bon, ſur-tout lorſque les convulſions proviennent de la *reptation* des lombrics ou du tœnia.

℔ *Ail* . . . . . deux gros.

Faites infuſer à chaud dans une livre de lait.

Dans le même cas.

℔ *Huile d'olive.* . . . . } āā ſix gros.
Suc de citron. . . . . }

Sucre . . . . . un gros.

Donnez pour une doſe.

℔ *Huile de noix.* . . . } āā une demi once.
Bon vin . . . . . }

Pour prévenir le tœnia, ou même pour le combattre, on a coutume de donner aux chiens de l'Empereur, de la réſine de jalap, diſſoute avec de l'huile d'olive.

Autre.

℔ *Limaille d'étain d'Angleterre*, demi gros.
Conſerve de creſſon aquatique, q. s. pour faire un bol qu'on prend en une fois.

Le pétrole empêche ſouvent les vers de percer les inteſtins, ſi l'on en frotte l'ombilic, & ſi en même-temps on en donne intérieurement dix ou vingt gouttes diſſoutes dans un ſirop ou un jaune d'œuf.

PRÉFACE.

Ce petit ouvrage étant destiné à exposer la méthode de traitement usitée à l'hôpital pratique de Vienne, j'ai cru devoir donner à mes lecteurs une courte description de cet hôpital.

Tout le monde sait que la munificence de l'Impératrice Marie-Thérèse, établit, il y a déjà plusieurs années, un hôpital pratique, où les étudians en médecine, après avoir été suffisamment imbus de la partie théorique de l'art dont Hippocrate est le père, venoient se préparer à son exercice, sous un professeur pratique.

Les écrits du célèbre Antoine de Haen, attestent avec quel mérite & quel avantage pour la medecine, il remplit cette tâche. Après sa mort, je fus chargé de cette fonction très-pénible par l'illustre L. baron de Stork, dont un si grand bienfait ne s'effacera jamais de mon souvenir, tant que je conserverai un souffle de vie.

Cet homme né pour le progrès des études, pour le bonheur de ſa patrie & de la famille régnante, a procuré depuis pluſieurs autres ſecours propres à faciliter l'étude clinique. Il a transféré l'hôpital pratique dans un lieu plus commode, en le réuniſſant à celui de la Sainte-Trinité. Là, un concours journalier & prodigieux de malades fournit toute eſpèce de maladies dont vous voulez faire choix pour l'enſeignement; outre cela, les étudians en médecine ont encore aujourd'hui cet avantage, qu'après avoir acquis dans l'hôpital pratique, & auprès d'un petit nombre de malades, une certaine faculté pour connoître & traiter les maladies, on leur ouvre un champ plus vaſte pour ſe perfectionner dans leur art, en les introduiſant dans d'autres ſalles ſpatieuſes, remplies de malades de différens genres, qui y affluent chaque jour, afin que, comme les nouveaux ſoldats ſont exercés par de légères eſcarmouches à des affaires plus ſérieuſes, eux de même, après avoir étudié le caractère des mala-

dies, chez un petit nombre de malades, se fortifient d'avantage par la contemplation d'une plus grande quantité de maladies d'espèces différentes, & s'acquièrent, en s'exerçant comme aux dépens d'autrui, un certain jugement pratique, & une promptitude remarquable à former un juste diagnostic, qualités indispensables à quiconque veut exercer la médecine avec succès, & que la lecture seule ne sauroit procurer.

Les soins prévoyans de notre illustre président ont encore procuré d'autres ressources d'un très-grand intérêt pour acquérir cette facilité dans l'exercice d'un art très-difficile ; car comme un grand nombre d'individus sont affligés d'infirmités qui ne les retiennent pas au lit, ils sont admis chaque jour dans un endroit déterminé du même établissement, & à des heures reglées, pour y exposer leurs maladies, & recevoir gratis, les remèdes dont ils doivent faire usage chez eux.

Et comme il en vient quelques centaines, chaque année, chercher des ſoulagemens à leurs maux, ceux qui veulent aſſiſter à ce concours journalier de pauvres, n'ont-ils pas une très-belle occaſion de s'inſtruire ſur la pratique de la médecine, dans tous les genres de maladies ?

Afin qu'il ne reſtât rien à deſirer, même à l'eſprit le plus avide de connoiſſances, on donne, dans le même établiſſement, par l'ordre de notre illuſtre chef, d'autres genres d'inſtructions, comme complément de la pratique très-étendue de la médecine, indépendamment de ce que ces ſciences ſont profeſſées, chaque jour, au collège public, en préſence d'un auditoire nombreux.

L'art des accouchemens eſt montré, chez nous, aux étudians en médecine, par Raphaël Steidele, profeſſeur de chirurgie, homme très-expérimenté en cette partie; d'abord au moyen de machines ingénieuſes qu'il a inventées pour cet

Autre.

℞ *Mercure vif.* . . . une once.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure, dans un vaſe de terre : à la liqueur décantée, & qui ſera d'une livre, ajoutez :

Oximel ſcillitique . . . une once.

Autre.

℞ *Racines de chiendent* . . . quatre onces.
Ecorce d'oranges ſeches . . . deux gros.
Ecorce de canelle . . . . . huit grains.

Faites bouillir dans une q. s. d'eau pendant une demi-heure, à la colature de deux livres, ajoutez :

Mercure vif . . . . . deux onces.

Laiſſez, pendant vingt-quatre heures, en un endroit chaud, dans un vaſe de terre fermé : à la liqueur décantée, ajoutez :

Miel roſat . . . . . trois onces.

Donnez pour l'uſage.

Quant à la fiévre vermineuſe, il faut obſerver que dans beaucoup d'autres maladies, les perſonnes rendent ſouvent des lombrics, ſans qu'on puiſſe dire qu'il y ait de fiévre vermineuſe.

Onguent contre les poux.

℞ *Semence de perſil pulveriſée*, une once.
Beurre non ſalé, q. s. pour faire un onguent.

Onguent pour la gale.

℞ *Soufre pulvériſé* . . . . . une once.
Poudre de racine d'ellébore blanc. } ãã deux
Eſprit de ſel ammoniac. . . . } gros.
Axonge de porc, q. s. pour faire un onguent.

Onguent volatil discussif.

℞ *Huile d'olives.* . . . . . une once.
Eſprit de ſel ammoniac . . deux gros.
Mêlez en agitant pour un onguent.

Cet onguent eſt très-bon dans les tumeurs, rhumatiſmales des articulations, des épaules, ſur-tout ſi l'on y ajoute la teinture de cantarides.

VÉSICATOIRES.

L'emplâtre véſicatoire ſe fait en mêlant un gros de poudre de cantarides, avec trois gros d'emplâtre de mélilot. Quelques-uns y ajoutent du camphre pour empêcher la ſuppreſſion d'urines ; nous allons examiner l'effet des véſicatoires dans un homme ſain, afin que nous puiſſions de-là déterminer les cas où ils ſont indiqués : car on abuſe beaucoup des véſicatoires, comme des ſaignées.

1°. Chez un homme ſain, ils rendent les urines plus fréquentes, mais non plus abondantes ; ils en diminuent au contraire la quantité, cauſent des ſtranguries, & enfin rendent les urines ſanguinolentes.

2°. Ils reſſerrent le ventre & finiſſent par ſupprimer les ſelles, & excitent des tranchées par cette ſuppreſſion.

3°. Après une ou deux heures, ils provoquent une diaphorèſe abondante, de ſorte que l'opium excepté, ils doivent être mis au nombre des plus puiſſans diaphorétiques.

4°. Ils cauſent de la ſoif, de la chaleur, du mal de tête, de l'ivreſſe, de la fiévre.

5°. Après l'application des véſicatoires, le

le pouls eſt non-ſeulement plus fréquent, mais encore plus contracté & foible en apparence. C'eſt pourquoi il faut prendre garde d'attribuer à la fiévre cette foibleſſe factice du pouls.

De-là les véſicatoires ne conviennent pas dans les maladies pléthoriques, dans le principe du mouvement des humeurs, dans la ſaburre des premières voies, puiſqu'ils ſuppriment les ſelles & les urines, dans l'apoplexie ſanguine, l'angine inflammatoire, la pleuréſie vraie, l'entéritis. Mais ils conviennent dans les angines rhumatiſantes, la pleuréſie fauſſe, c'eſt-à-dire, rhumatiſante qui doit ſe juger par une ſueur copieuſe, après avoir fait précéder ou non la ſaignée, ſelon les différens cas.

Les véſicatoires nuiſent dans les maladies ſaburrales, & ſont utiles dans la véritable langueur des forces, dans l'attente des éruptions cutanées; ainſi ils conviennent dans les fiévres miliaires, la gale repercutée ſpontanément, ou par des remèdes hors de ſaiſon, dans les maladies produites par un amas de ſéroſité, dans la ſciatique, la goutte, l'ophtalmie ſéreuſe chronique, dans l'incontinence d'urine provenant de l'atonie & de la foibleſſe de la veſſie.

uſage, & enfin, auprès des lits des femmes en couches elles-mêmes; & ceux qui, non contens de la ſeule théorie, veulent auſſi s'inſtruire dans l'exercice de l'art, trouvent là l'occaſion de ſatisfaire pleinement leurs deſirs.

Le même profeſſeur de chirurgie inſtruit chaque jour, avec une adreſſe & une connoiſſance diſtinguée, une nombreuſe jeuneſſe, dans la pratique de la chirurgie, l'anatomie, & les opérations chirurgicales.

Ceux qui veulent cultiver l'anatomie, ont auſſi des cadavres pour la diſſection.

La même vigilance de notre illuſtre protecteur des études a pourvu à ce que nous ne manquaſſions d'aucun autre genre de ſecours, qui pourroient contribuer de quelque manière à faciliter la connoiſſance de l'art. De-là, un appareil déjà très-riche, tant de médecine que de chirurgie, prend chaque

jour de nouveaux accroiſſemens ; de-là, une bibliothèque de livres choiſis, s'enrichit chaque jour de nouvelles collections.

Mais nous devons encore à la munificence & au zèle éminent avec lequel notre Impératrice s'eſt portée à protéger les ſciences ; ceci eſt remarquable & digne d'une éternelle mémoire, c'eſt que les étrangers comme les indigènes ſont admis à la jouiſſance de tant de prérogatives.

Je dirai maintenant quelque choſe des motifs que j'ai eu pour écrire.

Auſſi-tôt que cette tâche très-pénible m'eût été confiée, je portai principalement mon attention à la recherche de la nature & du caractère des maladies populaires, je veux dire, de celles qui affligent le plus communément, ſoit qu'elles ſoient de tous les inſtans, ſans obſerver aucun ordre de ſaiſons, ſoit

qu'elles aiment certaines parties de l'année ſeulement.

Car je voyois, tant par ma propre expérience, que par celle des autres, que la connoiſſance, non-ſeulement de ces maladies qui ſont fréquemment funeſtes, mais encore de celles que la plupart regardent comme très-vulgaires, & d'un traitement peu difficile, & qui incommodent plutôt qu'elles ne tuent; que cette connoiſſance, dis-je, n'étoit pas complette dans toutes ſes parties, comme on le croit ordinairement, & comme le penſent même un aſſez grand nombre de médecins.

Je crûs donc que je ne ferois pas une choſe inutile, en donnant actuellement au public ce que j'avois recueilli dans mes notes, inſtruit par une contemplation attentive de ces maladies, & une expérience éclairée & journalière; & en expoſant ſincérement par un récit fidèle & dans un ſtyle ſimple, ce que j'avois éprouvé d'utile ou de nuiſible, dans un ſi grand nombre de malades.

C'eſt pourquoi j'aurai atteint mon but, & je me croirai heureux, ſi ce petit ouvrage, quoique de peu d'importance, peut contribuer, en quelque choſe, à détruire la fauſſeté des opinions pernicieuſes, à donner des notions plus diſtinctes de certaines maladies les plus communes; & ſi, libre de toute vaine hypothèſe, je puis confirmer, par le ſuffrage d'obſervations fidèles, les découvertes des autres, qui peut-être n'ont pas encore été ſuffiſamment prouvées.

Les émulſions nitrées & le camphre, préviennent à la vérité la difficulté d'uriner ; mais il faut obſerver que les véſicatoires, pourvu qu'ils ſoient indiqués, ſuppriment rarement les urines.

Les endroits de l'application ſont les jambes, l'intérieur des cuiſſes, l'intérieur des bras, le milieu des épaules, le derrière des oreilles, la nuque, l'angle de la mâchoire, l'endroit douloureux, la tête, les articulations, &c.

On eſt dans l'uſage d'enlever l'épiderme en différentes fois, en appliquant les véſicatoires ſur le même endroit, mais à moins qu'on ne veuille fortement exciter à deſſein, cette coutume doit être bannie, même dans les fiévres très-putrides.

Les inconvéniens des véſicatoires ſont d'abondantes ſuppurations, des gangrènes promptes & des ulcères, principalement ſi le lieu de l'application ſe trouve comprimé par la ſituation du malade.

Fin de la matière Médicale.

C-443